

BKI

B257

ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ
ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΟΥ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ



026000347123



Handwritten signature or initials.



Αριθμ. 140.611

VOYAGE

DU

JEUNE ANACHARSIS

EN GRÈCE.

PAR J. J. BARTHÉLEMY.

.....

NOUVELLE ÉDITION,

ORNÉE DE 64 PLANCHES, DONT 24 GRAVURES INÉDITES.

TOME III.



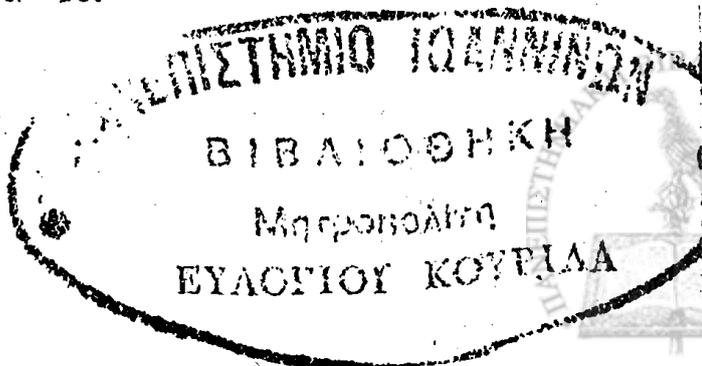
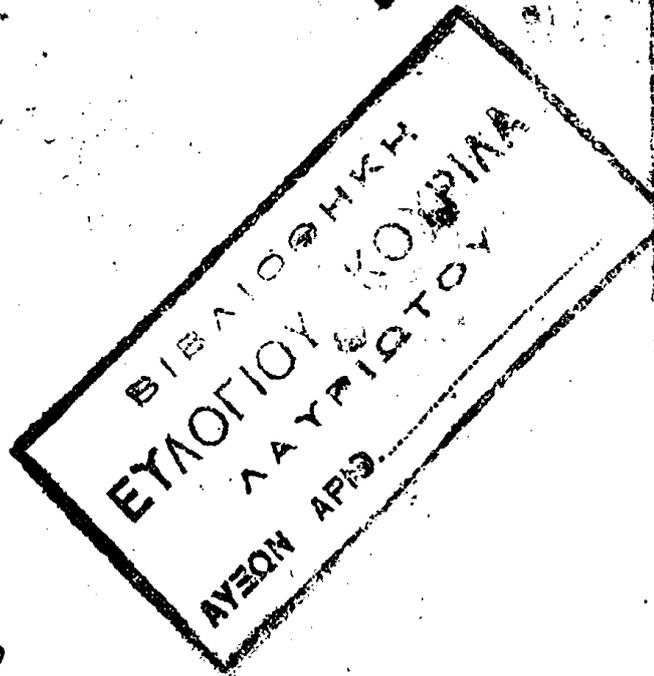
A PARIS,

GUEFFIER JEUNE, RUE BOURTIBOURG, N° 12.

CHEZ DABO, A LA LIBRAIRIE STÉRÉOTYPE, RUE HAUTE-FEUILLE, N° 16.

.....

1821.



ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ

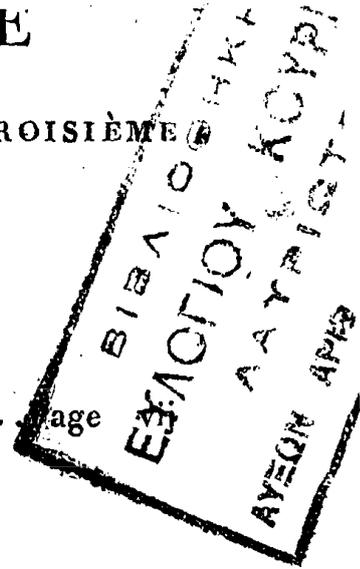
TABLE SOMMAIRE

DES MATIÈRES CONTENUES DANS LE TROISIÈME
VOLUME.

AVERTISSEMENT de l'Éditeur.....page

CHAPITRES 22 — 35.

CHAP. XXII.	— Voyage de la Phocide. — Les Jeux Pythiques. — Le temple et l'oracle de Delphes	1
XXIII.	— Événemens remarquables arrivés dans la Grèce (depuis l'an 361, jusqu'à l'an 357 avant J. C.) — Mort d'Agésilas, roi de Lacédémone. — Avènement de Philippe au trône de Macédoine. — Guerre sociale.....	40
XXIV.	— Des fêtes des Athéniens. — Les Panathénées. — Les Dionysiaques	48
XXV.	— Des maisons et des repas des Athéniens..	62
XXVI.	— De l'éducation des Athéniens.....	91
XXVII.	— Entretiens sur la musique.....	143
XXVIII.	— Suite des mœurs des Athéniens.....	188
XXIX.	— Bibliothèque d'un Athénien. — Classe de philosophie.....	203
XXX.	— Suite du chapitre précédent. — Discours du grand-prêtre de Cérès sur les causes premières	219



CHAP. XXXI. — Suite de la Bibliothèque. — L'Astronomie et la Géographie.....	Page 245
XXXII. — Aristippe.....	272
XXXIII. — Démêlés entre Denys le Jeune, roi de Syracuse, et Dion, son beau-frère. — Voyage de Platon en Sicile.....	284
XXXIV. — Voyage de Béotie. — L'autre de Trophœnius. — Hésiode. — Pindare.....	306
XXXV. — Voyage de Thessalie. — Amphictyons. — Magiciennes. — Rois de Phères. — Vallée de Tempé.....	348

PLACEMENT DES PLANCHES.

- CARTES.** Essai sur les environs de Delphes (en regard de la page 3).
 Vue de Delphes et des deux roches du Parnasse (en regard de la page 4).
 La Phocide et la Doride (en regard de la page 37).
 La Béotie (en regard de la page 332).
 La Thessalie (en regard de la page 359).
 Plan d'une maison grecque (en regard de la note III, page 406).
- FIGURES.** Inscription d'un citoyen dans sa curie (en regard de la page 101).
 Dion (en regard de la page 292).
 Les Thermopyles (en regard de la page 347).

FIN DE LA TABLE.



AVERTISSEMENT DE L'ÉDITEUR.

LA confection des 19 planches qui entrent dans le 2^e volume, ne nous permettant pas de le faire paraître à son époque, pour remplir l'engagement que nous avons pris de publier un volume tous les mois, nous nous sommes occupés du 3^e, que nous livrons aujourd'hui : le 2^e paraîtra le mois prochain.

Cet intervertissement dans l'ordre de publication des volumes a donné lieu, relativement au renvoi et au numéro des notes, à une erreur, qu'il faut rectifier ainsi :

Page 9,	note XIX,	<i>lisez</i> : Note I.
<i>id.</i> 17,	<i>id.</i> XX,	<i>id.</i> <i>id.</i> II.
<i>id.</i> 64,	<i>id.</i> XXI,	<i>id.</i> <i>id.</i> III.
<i>id.</i> 112,	<i>id.</i> I,	<i>id.</i> <i>id.</i> IV.
<i>id.</i> 118,	<i>id.</i> II,	<i>id.</i> <i>id.</i> V.
<i>id.</i> 123,	<i>id.</i> III,	<i>id.</i> <i>id.</i> VI.
<i>id.</i> <i>id.</i>	<i>id.</i> IV,	<i>id.</i> <i>id.</i> VII.
<i>id.</i> 126,	<i>id.</i> V,	<i>id.</i> <i>id.</i> VIII.
<i>id.</i> 134,	<i>id.</i> VI,	<i>id.</i> <i>id.</i> IX.
<i>id.</i> 148,	<i>id.</i> VII,	<i>id.</i> <i>id.</i> X.
<i>id.</i> 154,	<i>id.</i> VIII,	<i>id.</i> <i>id.</i> XI.
<i>id.</i> 160,	<i>id.</i> IX,	<i>id.</i> <i>id.</i> XII.
<i>id.</i> 170,	<i>id.</i> X,	<i>id.</i> <i>id.</i> XIII.
<i>id.</i> 171,	<i>id.</i> XI,	<i>id.</i> <i>id.</i> XIV.
<i>id.</i> 179,	<i>id.</i> XII,	<i>id.</i> <i>id.</i> XV.
<i>id.</i> 183,	<i>id.</i> XIII,	<i>id.</i> <i>id.</i> XVI.
<i>id.</i> 257,	<i>id.</i> XIV,	<i>id.</i> <i>id.</i> XVII.
<i>id.</i> 260,	<i>id.</i> XV,	<i>id.</i> <i>id.</i> XVIII.



Page 262, note XVI. lisez : Note XIX.

<i>id.</i> 284,	<i>id.</i> XVII,	<i>id.</i> <i>id.</i> XX.
<i>id.</i> 317,	<i>id.</i> XVIII,	<i>id.</i> <i>id.</i> XXI.
<i>id.</i> 318,	<i>id.</i> XIX,	<i>id.</i> <i>id.</i> XXII.
<i>id.</i> 326,	<i>id.</i> XX,	<i>id.</i> <i>id.</i> XXIII.
<i>id.</i> 327,	<i>id.</i> XXI,	<i>id.</i> <i>id.</i> XXIV.
<i>id.</i> 349,	<i>id.</i> XXII,	<i>id.</i> <i>id.</i> XXV.

JJ

Voyage de
Le

Je parle
viendrai
semblent
Comme elle
conformité,
tracer les mé
les guerres d
eux une suit
quel intérêt
présentent les
la fureur ou



VOYAGE

DU

JEUNE ANACHARSIS

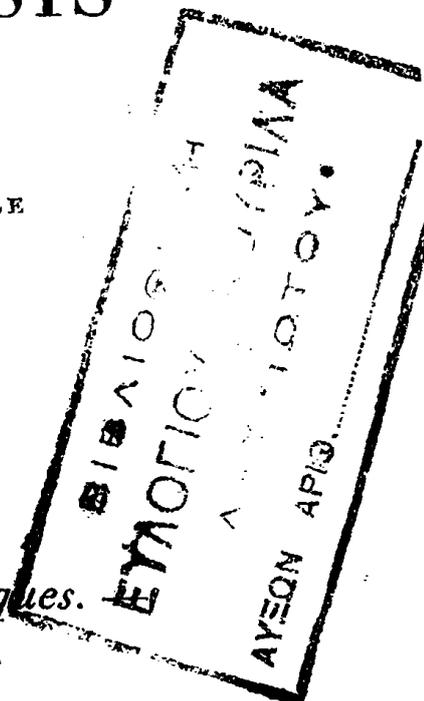
EN GRÈCE,

VERS LE MILIEU DU QUATRIÈME SIÈCLE
AVANT JÉSUS-CHRIST.

CHAPITRE XXII.

*Voyage de la Phocide. — Les Jeux Pythiques.
Le Temple et l'Oracle de Delphes.*

JE parlerai souvent des fêtes de la Grèce; je reviendrai souvent à ces solennités augustes où se rassemblent les divers peuples de cet heureux pays. Comme elles ont entre elles beaucoup de traits de conformité, on me reprochera peut-être de retracer les mêmes tableaux. Mais ceux qui décrivent les guerres des nations, n'exposent-ils pas à nos yeux une suite uniforme de scènes meurtrières? Et quel intérêt peut-il résulter des peintures qui ne présentent les hommes que dans les convulsions de la fureur ou du désespoir? N'est-il pas plus utile



et plus doux de les suivre dans le sein de la paix et de la liberté; dans ces combats où se déploient les talents de l'esprit et les grâces du corps, dans ces fêtes où le goût étale toutes ses ressources, et le plaisir tous ses attraits?

Ces instants de bonheur, ménagés adroitement pour suspendre les divisions des peuples¹, et arracher les particuliers au sentiment de leurs peines, ces instants, goûtés d'avance par l'espoir de les voir renaître, goûtés, après qu'ils se sont écoulés, par le souvenir qui les perpétue, j'en ai joui plus d'une fois; et, je l'avouerai, j'ai versé des larmes d'attendrissement, quand j'ai vu des milliers de mortels réunis par le même intérêt, se livrer de concert à la joie la plus vive, et laisser rapidement échapper ces émotions touchantes, qui sont le plus beau des spectacles pour une âme sensible. Tel est celui que présente la solennité des jeux pythiques, célébrés de quatre en quatre ans à Delphes en Phocide.

Nous partîmes d'Athènes vers la fin du mois élapheboliion, dans la troisième année de la 104^e olympiade (a). Nous allâmes à l'isthme de Corinthe; et, nous étant embarqués à Pagæ, nous entrâmes dans le golfe de Crissa, le jour même où commençait la fête (b). Précédés et suivis d'un grand nombre de bâtiments légers, nous abordâmes à Cirrha, pe-

¹ Isocr. paneg. t. 1, p. 139.

(a) Au commencement d'avril de l'an 361 avant J. C.

(b) Ces jeux se célébraient dans la 3^e année de chaque olympiade, vers les premiers jours du mois mu-

nichion, qui, dans l'année que j'ai choisie, commençait au 14 avril. (Corsin. diss. agonist. in Pyth. ; id. fast. attic. t. 3, p. 287. Dodwell. de cycl. p. 719.)

ite
mon
les
cou
ten
pôt
à
La
chant
temple
statues
vers les
la plupa
sants du
au loin
teent, d
cessaire
filles
gnificat
des riva
pressait
jointe a
climat. pr
sions que t
Le Parne
se prolonge
mériionale.
desquelles
Pant.
gum. Pyth.
p. 51



tite ville située au pied du mont Cirphis. Entre ce mont et le Parnasse, s'étend une vallée où se font les courses des chevaux et des chars. Le Plistus y coule à travers des prairies riantes¹, que le printemps parait de ses couleurs. Après avoir visité l'Hippodrome², nous prîmes un des sentiers qui conduisent à Delphes.

La ville se présentait en amphithéâtre sur le penchant de la montagne³. Nous distinguions déjà le temple d'Apollon, et cette prodigieuse quantité de statues qui sont semées sur différents plans, à travers les édifices qui embellissent la ville. L'or dont la plupart sont couvertes, frappé des rayons naissants du soleil, brillait d'un éclat qui se répandait au loin⁴. En même temps on voyait s'avancer lentement, dans la plaine et sur les collines, des processions composées de jeunes garçons et de jeunes filles, qui semblaient se disputer le prix de la magnificence et de la beauté. Du haut des montagnes, des rivages de la mer, un peuple immense s'empressait d'arriver à Delphes; et la sérénité du jour, jointe à la douceur de l'air qu'on respire en ce climat, prêtait de nouveaux charmes aux impressions que nos sens recevaient de toutes parts.

Le Parnasse est une chaîne de montagnes qui se prolonge vers le nord, et qui, dans sa partie méridionale, se termine en deux pointes, au dessous desquelles on trouve la ville de Delphes qui n'a

¹ Pind. Pyth. od. 10, v. 23. Argum. Pyth. p. 163. Pausan. lib. 10, cap. 9, p. 817.

² Pausan. ibid. cap. 37, p. 893.

³ Strab. lib. 9, p. 418.

⁴ Justin. lib. 24, cap. 7.



que seize stades de circuit¹ (a). Elle n'est point défendue par des murailles, mais par des précipices qui l'environnent de trois côtés². On l'a mise sous la protection d'Apollon; et l'on associe au culte de ce dieu celui de quelques autres divinités, qu'on appelle les assistantes de son trône. Ce sont Latone, Diane et Minerve la prévoyante. Leurs temples sont à l'entrée de la ville.

¶ Nous nous arrêtâmes un moment dans celui de Minerve: nous vîmes au dedans un bouclier d'or envoyé par Crœsus, roi de Lydie; au dehors, une grande statue de bronze, consacrée par les Marseillais des Gaules, en mémoire des avantages qu'ils avaient remportés sur les Carthaginois³. Après avoir passé près du Gymnase, nous nous trouvâmes sur les bords de la fontaine Castalie, dont les eaux saintes servent à purifier les ministres des autels, et ceux qui viennent consulter l'oracle⁴. De là nous montâmes au temple d'Apollon, qui est situé dans la partie supérieure de la ville⁵. Il est entouré d'une enceinte vaste, et rempli d'offrandes précieuses faites à la divinité.

Les peuples et les rois qui reçoivent des réponses favorables, ceux qui remportent des victoires, ceux qui sont délivrés des malheurs qui les menaçaient, se croient obligés d'élever, dans ces lieux, des monuments de reconnaissance. Les particuliers cou-

¹ Strab. lib. 9, p. 418.

(a) Quinze cent douze toises.

² Justin. lib. 24, cap. 6.

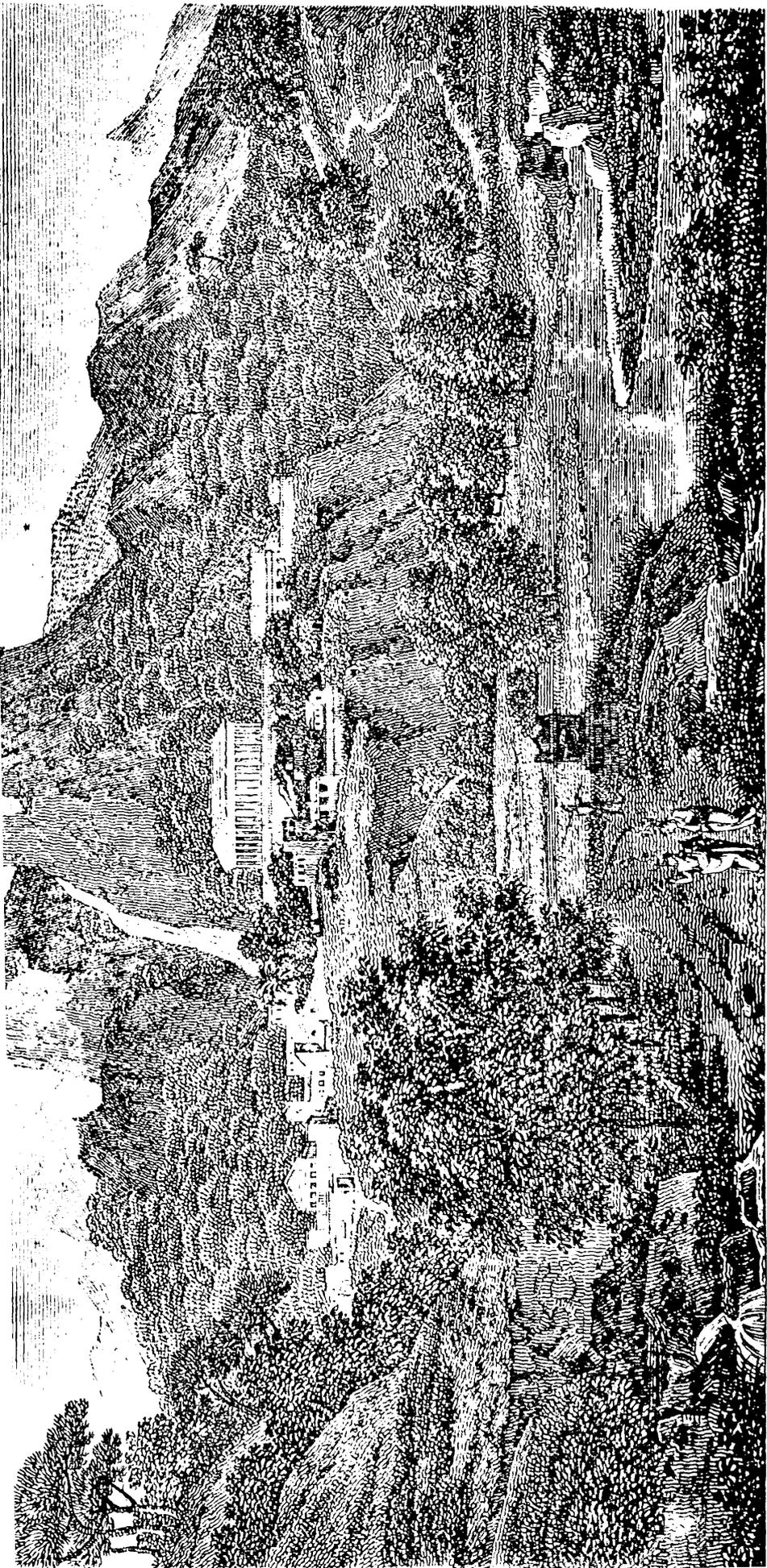
³ Pausan. lib. 10, cap. 9, p. 817.

⁴ Euripid. in Ion. v. 94. Heliod.

Æthiop. l. 2, p. 107.

⁵ Pausan. ibid. p. 818.





al
Ce
Ce
Ce
prés
vanc
Apoll
Celle
Lascé
d'Eph

Plut.
Léan. 2.



ronnés dans les jeux publics de la Grèce, ceux qui sont utiles à leur patrie par des services, ou qui l'illustrent par leurs talents, obtiennent dans cette même enceinte des monuments de gloire. C'est là qu'on se trouve entouré d'un peuple de héros; c'est là que tout rappelle les événements les plus remarquables de l'histoire, et que l'art de la sculpture brille avec plus d'éclat que dans tous les autres cantons de la Grèce.

Comme nous étions sur le point de parcourir cette immense collection, un Delphien, nommé Cléon, voulut nous servir de guide. C'était un de ces interprètes du temple qui n'ont d'autre fonction que de satisfaire l'avidité curieuse des étrangers¹. Cléon, s'étendant sur les moindres détails, épuisa plus d'une fois son savoir et notre patience. J'abrègerai son récit, et j'en écarterai souvent le merveilleux dont il cherchait à l'embellir.

Un superbe taureau de bronze fut le premier objet que nous trouvâmes à l'entrée de l'enceinte². Ce taureau, disait Cléon, fut envoyé par ceux de Corcyre; et c'est l'ouvrage de Théopropé d'Égine. Ces neuf statues que vous voyez ensuite, furent présentées par les Tégéates, après qu'ils eurent vaincu les Lacédémoniens. Vous y reconnaîtrez Apollon, la Victoire et les anciens héros de Tégée. Celles qui sont vis-à-vis, ont été données par les Lacédémoniens, après que Lysander eut battu près d'Éphèse la flotte d'Athènes. Les sept premières

¹ Plut. de Pyth. orac. t. 2, p. 395. p. 32; id. in calumn. p. 32.
Lucian. in philopseud. § 4, t. 3, ² Pausan. lib. 10, cap. 9, p. 618.



représentent Castor et Pollux, Jupiter, Apollon, Diane et Lysander qui reçoit une couronne de la main de Neptune : la huitième est pour Abas, qui faisait les fonctions de devin dans l'armée de Lysander, et la neuvième pour Hermon, pilote de la galère que commandait ce général. Quelque temps après, Lysander ayant remporté sur les Athéniens une seconde victoire navale auprès d'Ægos-Potamos, les Lacédémoniens envoyèrent aussitôt à Delphes les statues des principaux officiers de leur armée, et celles des chefs des troupes alliées. Elles sont au nombre de vingt-huit, et vous les voyez derrière celles dont je viens de parler¹.

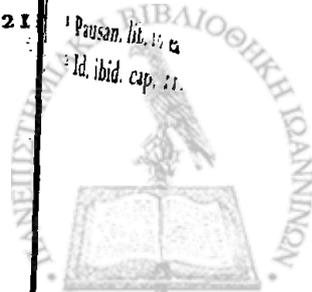
Ce cheval de bronze est un présent des Argiens. Vous lirez dans une inscription gravée sur le piédestal, que les statues dont il est entouré proviennent de la dixième partie des dépouilles enlevées par les Athéniens aux Perses, dans les champs de Marathon. Elles sont au nombre de treize, et toutes de la main de Phidias. Voyez sous quels traits il offre à nos yeux Apollon, Minerve, Thésée, Codrus, et plusieurs de ces anciens Athéniens qui ont mérité de donner leurs noms aux tribus d'Athènes. Miltiade, qui gagna la bataille, brille au milieu de ces dieux et de ces héros².

Les nations qui font de pareilles offrandes, ajoutent souvent aux images de leurs généraux celles des rois et des particuliers qui, dès les temps les plus anciens, ont éternisé leur gloire. Vous en avez

¹ Pausan. lib. 10, cap. 9, p. 818.
Plut. in Lysandr. t. 1, p. 443.

² Pausan. ibid. cap. 10, p. 821.

¹ Pausan. lib. 10, cap. 9.
² Id. ibid. cap. 10.



un nouvel exemple dans ce groupe de vingt-cinq ou trente statues, que les Argiens ont consacrées en différents temps et pour différentes victoires. Celle-ci est de Danaüs, le plus puissant des rois d'Argos; celle-là, d'Hypermnestre sa fille; cette autre, de Lyncée son gendre. Voici les principaux chefs qui suivirent Adraste, roi d'Argos, à la première guerre de Thèbes; voici ceux qui se distinguèrent dans la seconde; voilà Diodème, Sthénélus, Amphiaräus dans son char, avec Baton son parent, qui tient les rênes des chevaux¹.

Vous ne pouvez faire un pas, sans être arrêté par des chefs-d'œuvre de l'art. Ces chevaux de bronze, ces captives gémissantes, sont de la main d'Agéladas d'Argos: c'est un présent des Tarentins d'Italie. Cette figure représente Triopas, fondateur des Cnidiens en Carie. Ces statues de Latone, d'Apollon et de Diane qui lancent des flèches contre Tityus, sont une offrande du même peuple.

Ce portique, où sont attachés tant d'éperons de navires et de boucliers d'airain, fut construit par les Athéniens². Voici la roche sur laquelle une ancienne sibylle, nommée Hérophile, prononçait, dit-on, ses oracles³. Cette figure couverte d'une cuirasse et d'une cotte d'armes, fut envoyée par ceux d'Andros, et représente Andreus leur fondateur. Les Phocéens ont consacré cet Apollon, ainsi que cette Minerve et cette Diane; ceux de Pharsale en Thessalie, cette statue équestre d'A-

¹ Pausan. lib. 10, cap. 10, p. 822.

³ Id. ibid. cap. 12, p. 825.

² Id. ibid. cap. 11, p. 825.



chille; les Macédoniens, cet Apollon qui tient une biche; les Cyrénéens, ce char dans lequel Jupiter paraît avec la majesté qui convient au maître des dieux¹; enfin les vainqueurs de Salamine, cette statue de douze coudées (a), qui tient un ornement de navire, et que vous voyez auprès de la statue dorée d'Alexandre, roi de Macédoine² (b).

Parmi ce grand nombre de monuments, on a construit plusieurs petits édifices, où les peuples et les particuliers ont porté des sommes considérables, soit pour les offrir au dieu, soit pour les mettre en dépôt, comme dans un lieu de sûreté. Quand ce n'est qu'un dépôt, on a soin d'y tracer le nom de ceux à qui il appartient, afin qu'ils puissent le retirer en cas de besoin³.

Nous parcourûmes les trésors des Athéniens, des Thébains, des Cnidiens, des Syracusains, etc.⁴; et nous fûmes convaincus qu'on n'avait point exagéré en nous disant que nous trouverions plus d'or et d'argent à Delphes, qu'il n'y en a peut-être dans le reste de la Grèce.

Le trésor des Sicyoniens nous offrit, entre autres singularités, un livre en or, qu'avait présenté une femme nommée Aristomaque, qui avait remporté le prix de poésie aux jeux isthmiques⁵. Nous vîmes dans celui des Siphniens une grande quantité d'or

¹ Pausan. lib. 10, cap. 13, p. 829.
(a) Dix-sept pieds.

² Herodot. lib. 8, cap. 121.

(b) C'est Alexandre premier, un des prédécesseurs d'Alexandre-le-grand.

³ Xenoph. exped. Cyr. lib. 5, p. 349.

⁴ Pausan. lib. 10, cap. 11, p. 823.

⁵ Plut. sympos. lib. 5, t. 2, p. 675.

pro
dan
des
Rb
207
1000
dévè c
vencz d
LES HAI
NENS:
HINTHILN
NATES.
traces a
dieu n'es
teurs: e
accepté l'
Le tres
tous en
frandes
d'Apolle
sents de
distingue
trente tale.
La libera
bientôt effa
cesseurs. Ce
Paus. lib. 3
lib. 10, cap. 11, p.
2 Paus. lib. 10, cap. 11, p.
3 Plut. sympos. lib. 5, t. 2, p. 675.
4 Id. de Pyrr.
5 Les cratero.



provenu des mines qu'ils exploitaient autrefois dans leur île ¹; et dans celui des habitants d'Acanthe, des obélisques de fer, présentés par la courtisane Rhodope ². Est-il possible, m'écriai-je, qu'Apollon ait agréé un pareil hommage? Étranger, me dit un Grec que je ne connaissais pas, les mains qui ont élevé ces trophées étaient-elles plus pures? Vous venez de lire sur la porte de l'asyle où nous sommes : LES HABITANTS D'ACANTHE VAINQUEURS DES ATHÉNIENS ³; ailleurs, LES ATHÉNIENS VAINQUEURS DES CORINTHIENS; LES PHOCÉENS, DES THESSALIENS; LES ORNÉATES, DES SICYONIENS, etc. Ces inscriptions furent tracées avec le sang de plus de cent mille Grecs; le dieu n'est entouré que des monuments de nos fureurs ⁴; et vous êtes étonné que ses prêtres aient accepté l'hommage d'une courtisane!

Le trésor des Corinthiens est le plus riche de tous. On y conserve la principale partie des offrandes que différents princes ont faites au temple d'Apollon. Nous y trouvâmes les magnifiques présents de Gygès, roi de Lydie, parmi lesquels on distingue six grands cratères d'or (a), du poids de trente talents ⁵ (b).

La libéralité de ce prince, nous dit Cléon, fut bientôt effacée par celle de Croesus, un de ses successeurs. Ce dernier ayant consulté l'oracle, fut si

¹ Herodot. lib. 3, cap. 57. Pausan. lib. 10, cap. 11, p. 823.

² Plut. de Pyth. orac. t. 2, p. 400.

³ Plut. in Lysandr. t. 1, p. 433.

⁴ Id. de Pyth. orac. t. 2, p. 400.

(a) Les cratères étaient de grands

vases en forme de coupes, où l'on faisait le mélange du vin et de l'eau.

⁵ Herodot. lib. 1, cap. 14.

(b) Voyez, tant pour cet article que pour les suivants, la note XIX qui se trouve à la fin du volume.



content de sa réponse, qu'il fit porter à Delphes, 1° cent dix-sept demi-plinthes (a) d'or, épaisses d'un palme, la plupart longues de six palmes, et larges de trois, pesant chacune deux talents, à l'exception de quatre qui ne pesaient chacune qu'un talent et demi. Vous les verrez dans le temple. Par la manière dont on les avait disposées, elles servaient de base à un lion de même métal, qui tomba lors de l'incendie du temple, arrivé quelques années après. Vous l'avez sous vos yeux. Il pesait alors dix talents; mais, comme le feu l'a dégradé, il n'en pèse plus que six et demi¹.

2° Deux grands cratères, l'un en or, pesant huit talents et quarante-deux mines; le second en argent, et contenant six cents amphores. Vous avez vu le premier dans le trésor des Clazoméniens, vous verrez le second dans le vestibule du temple².

3° Quatre vases d'argent en forme de tonneaux, et d'un volume très considérable³. Vous les voyez tous quatre dans ces lieux⁴.

4° Deux grandes aiguères, l'une en or, et l'autre en argent⁵.

5° Une statue en or, représentant, à ce qu'on prétend, la femme qui faisait le pain de ce prince. Cette statue a trois coudées de hauteur, et pèse huit talents⁶.

(a) On entend communément par plinthe, un membre d'architecture ayant la forme d'une petite table carrée.

¹ Herodot. lib. 1, cap. 50. Diod. lib. 16, p. 452.

² Herodot. ibid. cap. 51.

³ Plut. in Syll. t. 1, p. 459.

⁴ Herodot. lib. 1, cap. 51.

⁵ Id. ibid.

⁶ Id. ibid. Plut. de Pyth. orac. t. 2, p. 401.

6
ling
ep
q^e
pes
compt
serants
pesant
Tous
point l
mens.
Quelque
Phocéen
dor et
ces pit
Aves
contar
ceinte
qui doi
Apollon
quel int
premier.
sorties des
rent consac
Népiéd gar
Lib. 5.
Cant. 1. p.
1 Id. lib. 16.
3 Id. lib. 16.
4 Trois
501. trente-deux



6° A ces richesses Croesus ajouta quantité de lingots d'argent, les colliers et les ceintures de son épouse, et d'autres présents non moins précieux.

Cléon nous montra ensuite un cratère en or, que la ville de Rome en Italie avait envoyé à Delphes ¹. On nous fit voir le collier d'Hélène ². Nous comptâmes, soit dans le temple, soit dans les différents trésors, trois cent soixante phioles d'or, pesant chacune deux mines ³ (a).

Tous ces trésors réunis avec ceux dont je n'ai point fait mention, montent à des sommes immenses. On peut en juger par le fait suivant. Quelque temps après notre voyage à Delphes, les Phocéens s'emparèrent du temple; et les matières d'or et d'argent qu'ils firent fondre, furent estimées plus de dix mille talents ⁴ (b).

Après être sorti du trésor des Corinthiens, nous continuâmes à parcourir les monuments de l'enceinte sacrée. Voici, nous dit Cléon, un groupe qui doit fixer vos regards. Voyez avec quelle fureur Apollon et Hercule se disputent un trépied; avec quel intérêt Latone et Diane tâchent de retenir le premier, et Minerve le second ⁵! Ces cinq statues, sorties des mains de trois artistes de Corinthe, furent consacrées en ces lieux par les Phocéens ⁶. Ce trépied garni d'or, soutenu par un dragon d'airain,

¹ Liv. lib. 5, cap. 28. Plut. in Camill. t. 1, p. 133.

² Diod. lib. 16, p. 458.

³ Id. ibid. p. 452.

(a) Trois marcs, trois onces, trois gros, trente-deux grains.

⁴ Diod. lib. 16; p. 453.

(b) Plus de cinquante-quatre millions.

⁵ Pausan. lib. 10, cap. 13, p. 830.

⁶ Herodot. lib. 8, cap. 27.



fut offert par les Grecs , après la bataille de Platée ¹. Les Tarentins d'Italie , après quelques avantages remportés sur leurs ennemis, ont envoyé ces statues équestres, et ces autres statues en pied ; elles représentent les principaux chefs des vainqueurs et des vaincus ². Les habitants de Delphes ont donné ce loup de bronze, que vous voyez près du grand autel ³ : les Athéniens, ce palmier et cette Minerve de même métal. La Minerve était autrefois dorée, ainsi que les fruits du palmier ; mais, vers le temps de l'expédition des Athéniens en Sicile, des corbeaux présagèrent leur défaite en arrachant les fruits de l'arbre, et en perçant le bouclier de la déesse ⁴.

Comme nous parûmes douter de ce fait, Cléon ajouta, pour le confirmer : Cette colonne, placée auprès de la statue d'Hiéron, roi de Syracuse, ne fut-elle pas renversée le jour même de la mort de ce prince ? Les yeux de la statue de ce Spartiate ne se détachèrent-ils pas quelques jours avant qu'il périt dans le combat de Leuctres ⁵ ? Vers le même temps, ne disparurent-elles pas, ces deux étoiles d'or que Lysander avait consacrées ici en l'honneur de Castor et de Pollux ⁶ ?

Ces exemples nous effrayèrent si fort, que, de peur d'en essuyer d'autres encore, nous prîmes le parti de laisser Cléon dans la paisible possession

¹ Pausan. lib. 10, cap. 13, p. 830.

Pausan. ibid. cap. 15, pag. 834.

² Id. ibid.

⁵ Plut. de Pyth. orac. t. 2, p. 397.

³ Id. ibid. cap. 14, p. 832.

Cicer. de divin. lib. 1, cap. 34,

⁴ Plut. in Nic. t. 1, pag. 531.

t. 3, p. 29.

de s
de
ma
po
lèu
pi-
-ter
arent
Cléon
il s'atta
prêtres
poser au
marquer
tites.
Pami
ble de po
avait en
ration d
la nou
fer, en
par en
voit plu
les sembla
pièces ne v

Eschyl. in
Eucly. orac.
v. 1. 2. 3. 4. 5.
lib. 1. 2. 3. 4.
2. Pausan. lib.
1. 2. 3. 4.
Plut. 4. 1. 1. 2.
1. 2. 3. 4. 5.
1. 2. 3. 4. 5.



de ses fables. Prenez garde, ajouta-t-il, aux pièces de marbre qui couvrent le terrain sur lequel vous marchez. C'est ici le point milieu de la terre¹; le point également éloigné des lieux où le soleil se lève et de ceux où il se couche. On prétend que, pour le connaître, Jupiter fit partir de ces deux extrémités du monde deux aigles qui se rencontrèrent précisément en cet endroit².

Cléon ne nous faisait grâce d'aucune inscription: il s'attachait, par préférence, aux oracles que la prêtresse avait prononcés, et qu'on a soin d'exposer aux regards du public³; il nous faisait remarquer, sur-tout, ceux que l'évènement avait justifiés.

Parmi les offrandes des rois de Lydie, j'ai oublié de parler d'un grand cratère d'argent, qu'Alyatte avait envoyé, et dont la base excite encore l'admiration des Grecs⁴, peut-être parce qu'elle prouve la nouveauté des arts dans la Grèce. Elle est de fer, en forme de tour, plus large par en bas que par en haut: elle est travaillée à jour, et l'on y voit plusieurs petits animaux se jouer à travers les feuillages dont elle est ornée. Ses différentes pièces ne sont point unies par des clous; c'est un

¹ Æschyl. in choeph. v. 1036. Eurip. in Orest. v. 330; in Phœniss. v. 244; in Ion. v. 223. Plat. de rep. lib. 4, t. 2, p. 427.

² Pausan. lib. 10, p. 835. Pindar. pyth. 4, v. 6. Schol. ibid. Strab. l. 9, p. 419, Plut. de orac. def. t. 2, p. 409.

³ Diod. l. 16, p. 428. Van Dale, de orac. p. 138 et 175.

⁴ Herodot. lib. 1, cap. 25. Pausan. lib. 10, p. 834. Plut. de orac. def. t. 2, p. 436. Hegesand. ap. Athen. lib. 15, p. 210.



des premiers ouvrages où l'on ait employé la soudure. On l'attribue à Glaucus de Chio, qui vivait il y a près de deux siècles, et qui le premier trouva le secret de souder le fer.

Une infinité d'autres monuments avaient fixé notre attention. Nous avons vu la statue du rhéteur Gorgias¹, et les statues sans nombre des vainqueurs aux différents jeux de la Grèce. Si l'œil est frappé de la magnificence de tant d'offrandes rassemblées à Delphes, il ne l'est pas moins de l'excellence du travail² : car elles ont presque toutes été consacrées dans le siècle dernier, ou dans celui-ci; et la plupart sont des plus habiles sculpteurs qui ont paru dans ces deux siècles.

De l'enceinte sacrée nous entrâmes dans le temple qui fut construit il y a environ cent cinquante ans³ (a). Celui qui subsistait auparavant ayant été consumé par les flammes, les amphictyons (b) ordonnèrent de le rebâtir; et l'architecte Spintharus de Corinthe s'engagea de le terminer pour la somme de trois cents talents (c). Les trois quarts de cette somme furent prélevés sur différentes villes de la Grèce, et l'autre quart sur les habitants de Del-

¹ Hermip. ap. Athen. lib. 11, cap. 15, p. 505. Cicer. de orat. lib. 3, cap. 32, t. 1, p. 310. Pausan. ibid. c. 18, p. 842. Valer. Maxim. lib. 8, cap. 15, in extern.

² Strab. lib. 9, p. 419.

³ Mém. de l'acad. des bell. lettr. t. 3, p. 150.

(a) Vers l'an 513 avant J. C.

(b) C'était des députés de diffé-

rentes villes, qui s'assemblaient tous les ans à Delphes, et qui avaient l'inspection du temple. J'en parlerai dans la suite.

(c) Un million six cent mille livres : mais, le talent étant alors plus fort qu'il ne le fut dans la suite, on peut ajouter quelque chose à cette évaluation.



phes, qui, pour fournir leur contingent, firent une quête jusque dans les pays les plus éloignés. Une famille d'Athènes ajouta même, à ses frais, des embellissements qui n'étaient pas dans le premier projet ¹.

L'édifice est bâti d'une très-belle pierre; mais le frontispice est de marbre de Paros. Deux sculpteurs d'Athènes ont représenté sur le fronton Diane, Latone, Apollon, les Muses, Bacchus, etc ². Les chapiteaux des colonnes sont chargés de plusieurs espèces d'armes dorées, et sur-tout de boucliers qu'offrirent les Athéniens en mémoire de la bataille de Marathon ³.

Le vestibule est orné de peintures qui représentent le combat d'Hercule contre l'Hydre, celui des géants contre les dieux, celui de Bellérophon contre la Chimère ⁴. On y voit aussi des autels ⁵, un buste d'Homère ⁶, des vases d'eau lustrale ⁷, et d'autres grands vases où se fait le mélange du vin et de l'eau qui servent aux libations ⁸. Sur le mur on lit plusieurs sentences, dont quelques-unes furent racées, à ce qu'on prétend, par les sept sages de la Grèce. Elles renferment des principes de conduite, et sont comme des avis que donnent les dieux à ceux qui viennent les adorer ⁹. Ils sem-

¹ Herodot. lib. 2, p. 180; lib. 5, p. 62. Pausan. lib. 10, p. 811.

² Pausan. ibid. cap. 19, p. 842.

³ Id. ibid. Æschin. in Ctesiph. 446.

⁴ Eurip. in Ion. v. 190.

⁵ Id. ibid. v. 1186.

⁶ Pausan. ibid. p. 857.

⁷ Helioid. Æthiop.

⁸ Herodot. lib. 1, cap. 51.

⁹ Plat. in Alcib. 1, t. 2, p. 124. et 129; id. in Charm. p. 164. Xenoph. memor. lib. 4, p. 796. Pausan. lib. 10, cap. 19, p. 857. Plin. lib. 7, cap. 32, p. 393.



blent leur dire : CONNAIS-TOI TOI-MÊME ; RIEN DE TROP ; L'INFORTUNE TE SUIT DE PRÈS.

Un mot de deux lettres, placé au dessus de la porte, donne lieu à différentes explications ; mais les plus habiles interprètes y découvrent un sens profond. Il signifie, en effet, VOUS ÊTES. C'est l'aveu de notre néant et un hommage digne de la divinité à qui seule l'existence appartient ¹.

Dans le même endroit, nous lûmes sur une tablette suspendue au mur, ces mots tracés en gros caractères : QUE PERSONNE N'APPROCHE DE CES LIEUX S'IL N'A PAS LES MAINS PURES ².

Je ne m'arrêterai point à décrire les richesses de l'intérieur du temple ; on en peut juger par celle du dehors. Je dirai seulement qu'on y voit une statue colossale d'Apollon, en bronze, consacrée par les amphictyons ³ ; et que, parmi plusieurs autres statues des dieux, on conserve et on expose au respect des peuples, le siège sur lequel Pindare chantait des hymnes qu'il avait composés pour Apollon ⁴. Je recueille de pareils traits pour montrer jusqu'à quel point les Grecs savent honorer les talents.

Dans le sanctuaire sont une statue d'Apollon en or ⁵, et cet ancien oracle dont les réponses ont influé si souvent le destin des empires. On en dut la découverte au hasard. Des chèvres qui erraient

¹ Plut. de EI, t. 2, p. 384.

² Lucian. de sacrif. § 13, t. 1, p. 536 ; id. in Herm. § 11, t. 1, p. 750.

³ Diod. lib. 16, p. 433.

⁴ Pausan. lib. 10, cap. 24, p. 100.

⁵ Id. ibid.



parmi les rochers du mont Parnasse, s'étant approchées d'un soupirail d'où sortaient des exhalaisons malignes, furent, dit-on, tout-à-coup agitées de mouvements extraordinaires et convulsifs¹. Le berger et les habitants des lieux voisins, accourus à ce prodige, respirent la même vapeur, éprouvent les mêmes effets, et prononcent, dans leur délire, des paroles sans liaison et sans suite. Aussitôt on prend ces paroles pour des prédictions, et la vapeur de l'ancre pour un souffle divin qui dévoile l'avenir² (a).

Plusieurs ministres sont employés dans le temple.

Le premier qui s'offre aux yeux des étrangers, est un jeune homme, souvent élevé à l'ombre des autels, toujours obligé de vivre dans la plus exacte continence, et chargé de veiller à la propreté ainsi qu'à la décoration des lieux saints³. Dès que le jour paraît, il va, suivi de ceux qui travaillent sous ses ordres, cueillir dans un petit bois sacré des branches de laurier, pour en former des couronnes qu'il attache aux portes, sur les murs, autour des autels, et du trépied sur lequel la Pythie prononce ses oracles : il puise dans la fontaine Castalie de l'eau pour en remplir les vases qui sont dans le vestibule, et pour faire des aspersions dans l'intérieur du temple ; ensuite il prend son arc et son carquois pour écarter les oiseaux qui viennent

¹ Plut. de orac. def. t. 2, p. 433.

Pausan. lib. 10, cap. 5, p. 809. Diod. lib. 16, p. 427.

² Plin. lib. 2, cap. 93, p. 116.

(a) Voyez la note XX à la fin du volume.

³ Eurip. in Ion! v. 95, etc.



se poser sur le toit de cet édifice, ou sur les statues qui sont dans l'enceinte s'acrée.

Les prophètes exercent un ministère plus relevé : ils se tiennent auprès de la Pythie¹, recueillent ses réponses, les arrangent, les interprètent, et quelquefois les confient à d'autres ministres qui les mettent en vers².

Ceux qu'on nomme les saints, partagent les fonctions des prophètes. Ils sont au nombre de cinq. Ce sacerdoce est perpétuel dans leur famille, qui prétend tirer son origine de Deucalion³. Des femmes d'un certain âge sont chargées de ne laisser jamais éteindre le feu sacré⁴, qu'elles sont obligées d'entretenir avec du bois de sapin⁵. Quantité de sacrifices, d'augures, d'aruspices et d'officiers subalternes, augmentent la majesté du culte et ne suffisent qu'à peine à l'empressement des étrangers qui viennent à Delphes de toutes les parties du monde.

Outre les sacrifices offerts en actions de grâces ou pour expier des fautes, ou pour implorer la protection du dieu, il en est d'autres qui doivent précéder la réponse de l'oracle, et qui sont précédés par diverses cérémonies.

Pendant qu'on nous instruisait de ces détails nous vîmes arriver au pied de la montagne, et dans le chemin qu'on appelle la voie sacrée, une grande

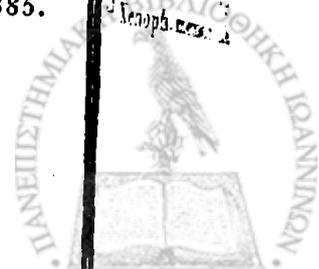
¹ Van Dale, de orac. p. 104. Mémoires de l'acad. des Bell. Lettr. t. 3, p. 186.

² Plut. de Pyth. orac. t. 2, p. 407. Strab. l. 9, p. 419.

³ Plut. quæst. græc. t. 2, p. 295 et de or. def. p. 438.

⁴ Æschyl. in Choeph. v. 103 Plut. in Num. t. 1, p. 66.

⁵ Plut. de ÆI, t. 2, p. 385.



quantité de chariots remplis d'hommes, de femmes et d'enfants¹, qui, ayant mis pied à terre, formèrent leurs rangs, et s'avancèrent vers le temple en chantant des cantiques. Ils venaient du Péloponèse offrir au dieu les hommages des peuples qui l'habitent. La théorie, ou procession des Athéniens, les suivait de près, et elle était elle-même suivie des députations de plusieurs autres villes, parmi lesquelles on distinguait celle de l'île de Chio, composée de cent jeunes garçons².

Dans mon voyage de Délos, je parlerai plus au long de ces députations, de la magnificence qu'elles étalent, de l'admiration qu'elles excitent, de l'éclat qu'elles ajoutent aux fêtes qui les rassemblent. Celles qui vinrent à Delphes, se rangèrent autour du temple, présentèrent leurs offrandes, et chantèrent en l'honneur d'Apollon des hymnes accompagnés de danses. Le cœur des Athéniens se distingua par la beauté des voix, et par une grande intelligence dans l'exécution³. Chaque instant faisait éclore des scènes intéressantes et rapides. Comment les décrire? comment représenter ces mouvements, ces concerts, ces cris, ces cérémonies augustes, cette joie tumultueuse, cette foule de tableaux qui, rapprochés les uns des autres, se présentaient de nouveaux charmes?

Nous fûmes entraînés au théâtre⁴, où se donnaient les combats de poésie et de musique. Les

¹ Plut. quæst. græc. t. 2, p. 304.

² Herodot. lib. 6, cap. 27.

³ Kenoph. memor. lib. 3, p. 765.

⁴ Plut. sympos. lib. 2, cap. 4,

t. 2, p. 638. Pausan. lib. 10, cap.

31, p. 877.



amphictyons y présidaient. Ce sont eux qui, en différents temps, ont établi les jeux qu'on célèbre à Delphes¹. Ils en ont l'intendance; ils y entreprennent l'ordre, et décernent la couronne au vainqueur². Plusieurs poètes entrèrent en lice. Le sujet du prix est un hymne pour Apollon³, que l'auteur chante lui-même en s'accompagnant de la cithare. La beauté de la voix, et l'art de la soutenir par des accords harmonieux influent tellement sur les opinions des juges et des assistants, que, pour n'avoir pas possédé ces deux avantages, Hésiode fut autrefois exclu du concours; et que, pour les avoir réunis dans un degré éminent, d'autres auteurs ont obtenu le prix, quoiqu'ils eussent produit des ouvrages qu'ils n'avaient pas composés⁴. Les poèmes que nous entendîmes avaient de grandes beautés. Celui qui fut couronné reçut des applaudissements si redoublés, que les hérauts furent obligés d'imposer silence. Aussitôt on vit s'avancer les joueurs de flûte.

Le sujet qu'on a coutume de leur proposer, est le combat d'Apollon contre le serpent Python. Il faut qu'on puisse distinguer, dans leur composition, les cinq principales circonstances de ce combat⁵. La première partie n'est qu'un prélude; l'action s'engage dans la seconde; elle s'anime et se termine dans la troisième; dans la quatrième on entend

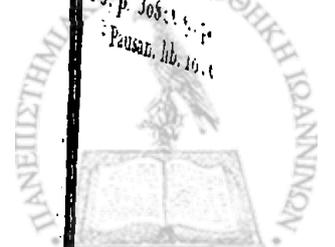
¹ Pausan. lib. 10, cap. 7, p. 813.
Strab. lib. 9, p. 421.

² Pind. pyth. 4, v. 118. Schol.
ibid.

³ Strab. lib. 9, p. 421.

⁴ Pausan. lib. 10, cap. 7, p. 842.

⁵ Strab. ibid. Argum. in pyth.
Pind. p. 163. Athen. lib. 14.



les cris de la victoire ; et dans la cinquième, les sifflements du monstre, avant qu'il expire ¹. Les amphictyons eurent à peine adjugé le prix, qu'ils se rendirent au stade, où les courses à pied allaient commencer. On proposa une couronne pour ceux qui parcourraient le plus tôt cette carrière, une autre pour ceux qui la fourniraient deux fois, une troisième pour ceux qui la parcourraient jusqu'à douze fois sans s'arrêter ² : c'est ce qu'on appelle la course simple, la double course, la longue course. A ces différents exercices nous vîmes succéder la course des enfants ³, celle des hommes armés, la lutte, le pugilat ⁴, et plusieurs de ces combats que nous détaillerons en parlant des jeux olympiques.

Autrefois on présentait aux vainqueurs une somme d'argent ⁵. Quand on a voulu les honorer davantage, on ne leur a donné qu'une couronne de laurier.

Nous soupâmes avec les théores ou députés des Athéniens. Quelques-uns se proposaient de consulter l'oracle. C'était le lendemain qu'il devait répondre à leurs questions : car on ne peut en approcher que dans certains jours de l'année ; et la Pythie ne monte sur le trépied qu'une fois par mois ⁶. Nous résolûmes de l'interroger à notre tour, par un simple motif de curiosité, et sans la moindre confiance dans ses décisions.

¹ Athen. lib. 14. Poll. lib. 4, cap. 10, §. 84.

² Mém. de l'acad. des Bell. Lettr. t. 3, p. 308 ; t. 9, pag. 386.

³ Pausan. lib. 10, cap. 7, p. 814.

⁴ Pind. nem. od. 6, v. 60. Herod. Æthiop. l. 4, p. 159.

⁵ Pausan. ibid.

⁶ Plut. quæst. græc. t. 2, p. 292.



Pendant toute la nuit, la jeunesse de Delphes, distribuée dans les rues, chantait des vers à la gloire de ceux qu'on venait de couronner¹; tout le peuple faisait retentir les airs d'applaudissements longs et tumultueux; la nature entière semblait participer au triomphe des vainqueurs. Ces échos sans nombre qui reposent aux environs du Parnasse, éveillés tout-à-coup au bruit des trompettes, et remplissant de leurs cris les antres et les vallées², se transmettaient et portaient au loin les expressions éclatantes de la joie publique.

Le jour suivant nous allâmes au temple; nous donnâmes nos questions par écrit³, et nous attendîmes que la voix du sort eût décidé du moment que nous pourrions approcher de la Pythie⁴. A peine en fûmes-nous instruits, que nous la vîmes traverser le temple⁵, accompagnée de quelques-uns des prophètes, des poètes, et des saints qui entrèrent avec elle dans le sanctuaire. Triste, abattue, elle semblait se traîner comme une victime qu'on mène à l'autel. Elle mâchait du laurier⁶: elle en jeta en passant, sur le feu sacré, quelques feuilles mêlées avec de la farine d'orge⁷; elle en avait couronné sa tête, et son front était ceint d'un bandeau⁸.

¹ Pind. nem. od. 6, v. 66. Schol. ibid.

² Justin. lib. 24, cap. 6.

³ Aristoph. schol. in Plut. v. 39. Van Dale, de orac. pag. 116.

⁴ Eurip. in Ion. v. 419. Æschyl. in eum. v. 32.

⁵ Eurip. ibid. v. 42.

⁶ Lucian. in bis accus. §. 1, t. 2, p. 792.

⁷ Plut. de Pyth. orac. t. 2, p. 397; id. de ÆI, p. 385.

⁸ Lucan. pharsal. lib. 5, p. 143 et 170.

Il n
on en
quen
plus
enle
sont pou
ation
d'un esp
supplém
passer leu
geuses.

Quantité
l'oracle. L
travaient
cris. me.
impatien
tous les
en sont

Un de
Après que
frimes us
sacrifice fut
taureau n. n
la présentait
frôle sur la c

En...
Did...
Eup...
BIBLIΟΘΗΚΗ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ



(1) Il n'y avait autrefois qu'une Pythie à Delphes : on en établit trois, lorsque l'oracle fut plus fréquenté¹ ; et il fut décidé qu'elles seraient âgées de plus de cinquante ans, après qu'un Thessalien eut enlevé une de ces prêtresses². Elles servent à tour de rôle. On les choisit parmi les habitants de Delphes³, et dans la condition la plus obscure. Ce sont pour l'ordinaire des filles pauvres, sans éducation, sans expérience, de mœurs très-pures et d'un esprit très-borné⁴. Elles doivent s'habiller simplement, ne jamais se parfumer d'essences⁵, et passer leur vie dans l'exercice des pratiques religieuses.

Quantité d'étrangers se disposaient à consulter l'oracle. Le temple était entouré de victimes qui tombaient sous le couteau sacré, et dont les cris se mêlaient au chant des hymnes. Le désir impatient de connaître l'avenir se peignait dans tous les yeux, avec l'espérance et la crainte qui en sont inséparables.

Un des prêtres se chargea de nous préparer. Après que l'eau sainte nous eut purifiés, nous offrîmes un taureau et une chèvre. Pour que ce sacrifice fût agréable aux dieux, il fallait que le taureau mangeât, sans hésiter, la farine qu'on lui présentait ; il fallait qu'après avoir jeté de l'eau froide sur la chèvre, on vît frissonner ses membres

¹ Plut. de orac. def. t. 2, p. 414.

² Diod. lib. 16, p. 428.

³ Eurip. in Ion. v. 92.

⁴ Plut. de Pyth. orac. t. 2, p. 405.

⁵ Id. ibid. p. 397.



pendant quelques instants¹. On ne nous rendit aucune raison de ces cérémonies; mais plus elles sont inexplicables, plus elles inspirent de respect. Le succès ayant justifié la pureté de nos intentions, nous rentrâmes dans le temple, la tête couronnée de laurier, et tenant dans nos mains un rameau entouré d'une bandelette de laine blanche². C'est avec ce symbole que les suppliants approchent des autels.

On nous introduisit dans une chapelle, où, dans des moments qui ne sont, à ce qu'on prétend, ni prévus ni réglés par les prêtres, on respire tout-à-coup une odeur extrêmement douce³. On a soin de faire remarquer ce prodige aux étrangers.

Quelque temps après, le prêtre vint nous chercher, et nous mena dans le sanctuaire: espèce de caverne profonde⁴, dont les parois sont ornées de différentes offrandes. Il venait de s'en détacher une bandelette sur laquelle on avait brodé des couronnes et des victoires⁵. Nous eûmes d'abord de la peine à discerner les objets; l'encens et les autres parfums qu'on y brûlait continuellement, le remplissaient d'une fumée épaisse⁶. Vers le milieu est un soupirail d'où sort l'exhalaison prophétique. On s'en approche par une pente insensible⁷; mais on ne peut pas le voir, parce qu'il

¹ Plut. de orac. def. t. 2, p. 435 et 437.

² Van Dale, de orac. p. 114.

³ Plut. ibid. p. 437.

⁴ Strab. lib. 9, p. 419.

⁵ Plut. in Timol. t. 1, p. 239.

⁶ Lucian. in Jov. trag. t. 2, p. 675.

⁷ Lucan. pharsal. lib. 5, v. 159.



est couvert d'un trépied tellement entouré de couronnes et de rameaux de laurier¹, que la vapeur ne saurait se répandre au dehors.

La Pythie, excédée de fatigue, refusait de répondre à nos questions. Les ministres dont elle était environnée, employaient tour à tour les menaces et la violence. Cédant enfin à leurs efforts, elle se plaça sur le trépied, après avoir bu d'une eau qui coule dans le sanctuaire, et qui sert, dit-on, à dévoiler l'avenir².

Les plus fortes couleurs suffiraient à peine pour peindre les transports dont elle fut saisie un moment après. Nous vîmes sa poitrine s'enfler, et son visage rougir et pâlir: tous ses membres s'agitaient de mouvements involontaires³; mais elle ne faisait entendre que des cris plaintifs et de longs gémissements. Bientôt, les yeux étincelants, la bouche écumante, les cheveux hérissés, ne pouvant ni résister à la vapeur qui l'opprimait, ni s'élancer du trépied où les prêtres la retenaient, elle déchira son bandeau; et au milieu des hurlements les plus affreux, elle prononça quelques paroles que les prêtres s'empressèrent de recueillir. Ils les mirent tout de suite en ordre, et nous les donnèrent par écrit. J'avais demandé si j'aurais le malheur de survivre à mon ami: Philotas, sans se concerter avec moi, avait fait la même question. La réponse était ob-

¹ Aristoph. in Plut. v. 39, Schol. ibid.

² Paus. l. 10, p. 859. Lucian. in bis acc. t. 2, p. 792.

³ Lucan. pharsal. lib. 5, v. 170. Lucian. in Jov. trag. §. 30, t. 2, p. 676. Van Dale, de orac. p. 154.



scure et équivoque : nous la mîmes en pièces en sortant du temple.

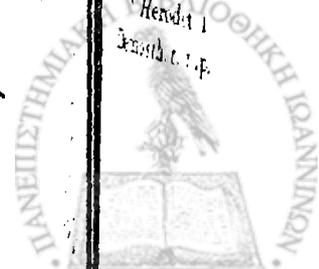
Nous étions alors remplis d'indignation et de pitié ; nous nous reprochions avec amertume l'état funeste où nous avons réduit cette malheureuse prêtresse. Elle exerce des fonctions odieuses, qui ont déjà coûté la vie à plusieurs de ses semblables¹. Les ministres le savent ; cependant nous les avons vus multiplier et contempler de sang-froid les tourments dont elle était accablée. Ce qui révolte encore, c'est qu'un vil intérêt endurecit leurs âmes. Sans les fureurs de la Pythie, elle serait moins consultée, et les libéralités des peuples seraient moins abondantes ; car il en coûte pour obtenir la réponse du dieu. Ceux qui ne lui rendent qu'un simple hommage, doivent au moins déposer sur les autels des gâteaux et d'autres offrandes² ; ceux qui veulent connaître l'avenir, doivent sacrifier des animaux. Il en est même qui, dans ces occasions, ne rougissent pas d'étaler le plus grand faste. Comme il revient aux ministres du temple une portion des victimes, soit qu'ils les rejettent, soit qu'ils les admettent, la moindre irrégularité qu'ils y découvrent, leur suffit pour les exclure ; et l'on a vu des aruspices mercenaires fouiller dans les entrailles d'un animal, en enlever des parties intégrantes, et faire recommencer le sacrifice³.

Cependant ce tribut, imposé pendant toute

¹ Plut. de orac. def. t. 2, p. 438.
Lucan. pharsal. l. 5, v. 116.

² Eurip. in Ion. v. 226.

³ Euphr. ap. Athen. lib. 9, cap. 6,
p. 380. Van Dale, de orac. cap. 5,
p. 106.



l'année à la crédulité des hommes, et sévèrement exigé par les prêtres, dont il fait le principal revenu¹, ce tribut, dis-je, est infiniment moins dangereux que l'influence de leurs réponses sur les affaires publiques de la Grèce et du reste de l'univers. On doit gémir sur les maux du genre humain, quand on pense qu'outre les prétendus prodiges dont les habitants de Delphes font un trafic continuel², on peut obtenir, à prix d'argent, les réponses de la Pythie³; et qu'ainsi un mot dicté par des prêtres corrompus, et prononcé par une fille imbécille, suffit pour susciter des guerres sanglantes⁴, et porter la désolation dans tout un royaume.

L'oracle exige qu'on rende aux dieux les honneurs qui leur sont dus, mais il ne prescrit aucune règle à cet égard; et quand on lui demande quel est le meilleur des cultes, il répond toujours: Conformez-vous à celui qui est reçu dans votre pays⁵. Il exige aussi qu'on respecte les temples, et il prononce des peines très-sévères contre ceux qui les violent, ou qui usurpent les biens qui en dépendent. Je vais en citer un exemple.

La plaine qui du mont Parnasse s'étend jusqu'à la mer, appartenait, il y a deux siècles environ, aux habitants de Cirrha; et la manière dont ils en furent dépouillés, montre assez quelle espèce

¹ Lucian. in phalar. 2, §. 8, t. 2, p. 204.

² Plut. in Nic. t. 1, p. 532.

³ Herodot. l. 6, c. 66. Plut. in Demosth. t. 1, p. 854. Pausan. lib. 3,

p. 213. Polyæn. strateg. lib. 1, cap. 16.

⁴ Herodot. lib. 1, cap. 53.

⁵ Xenoph. memor. lib. 4, p. 803.



de vengeance on exerce ici contre les sacrilèges. On leur reprochait de lever des impôts sur les Grecs qui débarquaient chez eux pour se rendre à Delphes; on leur reprochait d'avoir fait des incursions sur les terres qui appartenaien au temple¹. L'oracle, consulté par les amphictyons sur le genre de supplice que méritaient les coupables, ordonna de les poursuivre jour et nuit, de ravager leur pays, et de les réduire en servitude. Aussitôt plusieurs nations coururent aux armes. La ville fut rasée, et le port comblé; les habitants furent égorgés, ou chargés de fers; et leurs riches campagnes ayant été consacrées au temple de Delphes, on jura de ne point les cultiver, de ne point y construire de maisons, et l'on prononça cette imprécation terrible: « Que les particuliers, que les peuples, qui
 « oseront enfreindre ce serment, soient exécra-
 « bles aux yeux d'Apollon et des autres divinités de Del-
 « phes! que leurs terres ne portent point de fruits!
 « que leurs femmes et leurs troupeaux ne pro-
 « duisent que des monstres! qu'ils périssent dans
 « les combats! qu'ils échouent dans toutes leurs
 « entreprises! que leurs races s'éteignent avec eux!
 « et que, pendant leur vie, Apollon et les autres
 « divinités de Delphes rejettent avec horreur leurs
 « vœux et leurs sacrifices²! »

Le lendemain nous descendîmes dans la plaine, pour voir les courses des chevaux et des chars³. L'Hippodrome, c'est le nom qu'on donne à l'espace

¹ Pausan. lib. 10, p. 894.

² Æschin. in Ctesiph. p. 445.

³ Pausan. lib. 10, cap. 37, p. 893.

Sophocl. in Electr. v. 700 et 731.

qu'il
 quel
 tour
 rier
 aut
 lie
 de
 que in t
 de Ven
 preced
 de ses a
 memore
 habite a
 envoie la
 non-seule
 mtes de
 baires
 lème
 d'Orest
 la veille
 quitter
 Polypt
 tête de la
 origine d'A
 qui pût au
 p-entions
 to-let coraj
 dont les uns

¹ Pind. p. 1
² Sophocl. a. 1



qu'il faut parcourir, est si vaste, qu'on y voit quelquefois jusqu'à quarante chars se disputer la victoire¹. Nous en vîmes partir dix à-la-fois de la barrière²; il n'en revint qu'un très-petit nombre, les autres s'étant brisés contre la borne, ou dans le milieu de la carrière.

Les courses étant achevées, nous remontâmes à Delphes pour être témoins des honneurs funèbres que la théorie des Énians devait rendre aux mânes de Néoptolème, et de la cérémonie qui devait les précéder. Ce peuple, qui met Achille au nombre de ses anciens rois, et qui honore spécialement la mémoire de ce héros et de son fils Néoptolème, habite auprès du mont OËta, dans la Thessalie. Il envoie tous les quatre ans une députation à Delphes, non-seulement pour offrir des sacrifices aux divinités de ces lieux, mais encore pour faire des libations et des prières sur le tombeau de Néoptolème, qui périt ici au pied des autels, par la main d'Oreste, fils d'Agamemnon³. Elle s'était acquittée la veille du premier de ces devoirs; elle allait s'acquitter du second.

Polyphron, jeune et riche Thessalien, était à la tête de la théorie. Comme il prétendait tirer son origine d'Achille, il voulut paraître avec un éclat qui pût, aux yeux du peuple, justifier de si hautes prétentions. La marche s'ouvrait par une hécatombe composée effectivement de cent bœufs⁴, dont les uns avaient les cornes dorées, et dont les

¹ Pind. pyth. 5, v. 65.

² Sophocl. in Electr. v. 703.

³ Heliocl. Æthiop. lib. 2, p. 123.

⁴ Id. lib. 3, p. 127.



autres étaient ornés de couronnes et de guirlandes de fleurs. Ils étaient conduits par autant de Thessaliens vêtus de blanc, et tenant des haches sur leurs épaules. D'autres victimes suivaient, et l'on avait placé par intervalles des musiciens qui jouaient de divers instruments. On voyait paraître ensuite des Thessaliennes, dont les attraits attiraient tous les regards. Elles marchaient d'un pas réglé, chantant des hymnes en l'honneur de Thétis, mère d'Achille, et portant dans leurs mains ou sur leurs têtes des corbeilles remplies de fleurs, de fruits et d'aromates précieux : elles étaient suivies de cinquante jeunes Thessaliens montés sur des chevaux superbes, qui blanchissaient leurs mors d'écume. Polyphron se distinguait autant par la noblesse de sa figure, que par la richesse de ses habits. Quand ils furent devant le temple de Diane, on en vit sortir la prêtresse, qui parut avec les traits et les attributs de la déesse, ayant un carquois sur l'épaule, et dans ses mains un arc et un flambeau allumé. Elle monta sur un char, et ferma la marche, qui continua dans le même ordre jusqu'au tombeau de Néoptolème, placé dans une enceinte, à la gauche du temple ¹. •

Les cavaliers thessaliens en firent trois fois le tour. Les jeunes Thessaliennes poussèrent de longs gémissements, et les autres députés, des cris de douleur. Un moment après on donna le signal, et toutes les victimes tombèrent autour de l'autel. On

¹ Pausan. lib. 10, cap. 24. p. 858.

ce ce

grand

prie

lypl

rect

ou d

avec

par un

pauca

ou de pu

lignes ad

vous alla

yeux.

C'est un

qu'on s'y

ve d'affair

qu'a seu

envie n

chereur

murs. E

sos, et i

diens ¹.

Sur le

prise de Tr

car il a ch

l'occs. rassa

me dans leu

not-seleme

Eup. 24. 2.

Ethiop. Eth. 3.

Pausan. 10. 24.



en coupa les extrémités, que l'on plaça sur un grand bûcher. Les prêtres, après avoir récité des prières, firent des libations sur le bûcher, et Polyphron y mit le feu avec le flambeau qu'il avait reçu des mains de la prêtresse de Diane. Ensuite on donna aux ministres du temple les droits qu'ils avaient sur les victimes; et l'on réserva le reste pour un repas, où furent invités les prêtres, les principaux habitants de Delphes, et les théores ou députés des autres villes de la Grèce ¹. Nous y fûmes admis; mais, avant que de nous y rendre, nous allâmes au Lesché, que nous avions sous nos yeux.

C'est un édifice ou portique, ainsi nommé parce qu'on s'y assemble pour converser, ou pour traiter d'affaires ². Nous y trouvâmes plusieurs tableaux qu'on venait d'exposer à un concours établi depuis environ un siècle ³. Mais ces ouvrages nous touchèrent moins que les peintures, qui décorent les murs. Elles sont de la main de Polygnote de Thasos, et furent consacrées en ce lieu par les Cnidiens ⁴.

Sur le mur à droite, Polygnote a représenté la prise de Troie, ou plutôt les suites de cette prise: car il a choisi le moment où presque tous les Grecs, rassasiés de carnage, se disposent à retourner dans leur patrie. Le lieu de la scène embrasse non-seulement la ville, dont l'intérieur se découvre

¹ Eurip. in Ion. v. 1131. Heliod.

Æthiop. lib. 3, p. 133 et 134.

³ Plin. lib. 35, cap. 9, t. 2, p. 690.

⁴ Pausan. et Plin. ibid. Plut. de

² Pausan. lib. 10, cap. 25, p. 859.

orac. def. t. 2, p. 412.



à travers les murs que l'on achève de détruire : mais encore le rivage, où l'on voit le pavillon de Ménélas que l'on commence à détendre, et son vaisseau prêt à mettre à la voile. Quantité de groupes sont distribués dans la place publique : dans les rues et sur le rivage de la mer. Ici, c'est Hélène accompagnée de deux de ses femmes, entourée de plusieurs Troyens blessés dont elle a causé les malheurs, et de plusieurs Grecs qui semblent contempler encore sa beauté. Plus loin, c'est Cassandre assise par terre, au milieu d'Ulysse, d'Ajax, d'Agamemnon et de Ménélas, immobiles et debout auprès d'un autel : car, en général, il règne dans le tableau ce morne silence, ce repos effrayant, dans lequel doivent tomber les vainqueurs et les vaincus, lorsque les uns sont fatigués de leur barbarie, et les autres, de leur existence. Néoptolème est le seul dont la fureur ne soit pas assouvie, et qui poursuive encore quelques faibles Troyens. Cette figure attire sur-tout les regards du spectateur ; et c'était sans doute l'intention de l'artiste, qui travaillait pour un lieu voisin du tombeau de ce prince.

On éprouve fortement les impressions de la terreur et de la pitié, quand on considère le corps de Priam et ceux de ses principaux chefs, étendus, couverts de blessures, et abandonnés au milieu des ruines d'une ville autrefois si florissante : on les éprouve à l'aspect de cet enfant qui, entre les bras d'un vieil esclave, porte sa main devant ses yeux, pour se cacher l'horreur dont il est environné ; de



cet autre enfant qui, saisi d'épouvante, court embrasser un autel; de ces femmes troyennes qui, assises par terre, et presque entassées les unes sur les autres, paraissent succomber sous le poids de leur destinée. Du nombre de ces captives sont deux filles de Priam, et la malheureuse Andromaque tenant son fils sur ses genoux. Le peintre nous a laissé voir la douleur de la plus jeune des princesses. On ne peut juger de celle des deux autres; leur tête est couverte d'un voile.

En ce moment nous nous rappelâmes qu'on faisait un mérite à Timanthe d'avoir, dans son sacrifice d'Iphigénie, voilé la tête d'Agamemnon. Cette image avait déjà été employée par Euripide¹, qui l'avait sans doute empruntée de Polygnote. Quoiqu'il en soit, dans un des coins du tableau que je viens de décrire, on lit cette inscription de Simonide : POLYGNOTE DE THASOS, FILS D'AGLAOPHON, A REPRÉSENTÉ LA DESTRUCTION DE TROIE². Cette inscription est en vers, comme le sont presque toutes celles qui doivent éterniser les noms ou les faits célèbres.

Sur le mur opposé, Polygnote a peint la descente d'Ulysse aux enfers, conformément aux récits d'Homère et des autres poètes. La barque de Caron, l'évocation de l'ombre de Tirésias, l'Élysée peuplé de héros, le Tartare rempli de scélérats, tels sont les principaux objets qui frappent le spectateur. On peut y remarquer un genre de supplice terrible

¹ Eurip. Iphig. in Aul. v. 1550.

² Pausan. lib. 10, cap. 27, p. 866.



et nouveau, que Polygnote destine aux enfants dénaturés; il met un de ces enfants sur la scène, et il le fait étrangler par son père¹. J'observai encore qu'aux tourments de Tantale il en ajoutait un qui tient ce malheureux prince dans un effroi continu : c'est un rocher énorme, toujours près de tomber sur sa tête; mais cette idée, il l'avait prise du poëte Archiloque².

Ces deux tableaux, dont le premier contient plus de cent figures, et le second plus de quatre-vingts, produisent un grand effet, et donnent une haute idée de l'esprit et des talents de Polygnote. Autour de nous, on en relevait les défauts et les beautés³; mais on convenait en général, que l'artiste avait traité des sujets si grands et si vastes avec tant d'intelligence, qu'il en résultait pour chaque tableau un riche et magnifique ensemble. Les principales figures sont reconnaissables à leurs noms tracés auprès d'elles; usage qui ne subsiste plus, depuis que l'art s'est perfectionné.

Pendant que nous admirions ces ouvrages, on vint nous avertir que Polyphron nous attendait dans la salle du festin. Nous le trouvâmes au milieu d'une grande tente carrée, couverte et fermée de trois côtés par des tapisseries peintes, que l'on conserve dans les trésors du temple, et que Polyphron avait empruntées. Le plafond représentait d'un côté le soleil près de se coucher; de l'autre

¹ Pausan. lib. 10, cap. 28, p. 866.

² Id. ibid. p. 876.

³ Quintil. l. 12, c. 10. Lucian.

in imag. t. 2, p. 465. Mém. de l'acad. des bell. lett. t. 27, hist. p. 49

OEuvr. de Falconn. t. 5, p. 1.



l'aurore qui commençait à paraître ; dans le milieu, la nuit sur son char, vêtue de crêpes noirs, accompagnée de la lune et des étoiles. On voyait sur les autres pièces de tapisseries, des centaures, des cavaliers qui poursuivaient des cerfs et des lions, des vaisseaux qui combattaient les uns contre les autres ¹.

Le repas fut très-somptueux et très-long. On fit venir des joueuses de flûte. Le chœur des Thessaliennes fit entendre des concerts ravissants, et les Thessaliens nous présentèrent l'image des combats dans des danses savamment exécutées ².

Quelques jours après, nous montâmes à la source de la fontaine Castalie, dont les eaux pures et d'une fraîcheur délicieuse forment de belles cascades sur la pente de la montagne. Elle sort à gros bouillons entre les deux cimes de rochers qui dominant sur la ville de Delphes ³.

De là, continuant notre chemin vers le nord, après avoir fait plus de soixante stades (a), nous arrivâmes à l'autre Corycius, autrement dit l'autre des nymphes, parce qu'il leur est consacré, ainsi qu'aux dieux Bacchus et Pan ⁴. L'eau qui découle de toutes parts, y forme de petits ruisseaux intarissables : quoique profond, la lumière du jour l'éclaire presque en entier ⁵. Il est si vaste, que,

¹ Eurip. in Ion. v. 1141.

² Heliod. Æthiop. lib. 3, p. 144.

³ Pausan. lib. 10, cap. 8, p. 817.

Spon. voyag. de Grèce, t. 2, p. 37.

Whel. a journ. book. 4, p. 314.

(a) Environ deux lieues et demie.

⁴ Æschyl. in Eumen. v. 22. Pausan. lib. 10, cap. 32, pag. 878.

⁵ Pausan. ibid.



lors de l'expédition de Xerxès, la plupart des habitants de Delphes prirent le parti de s'y réfugier¹. On nous montra aux environs quantité de grottes qui excitent la vénération des peuples; car, dans ces lieux solitaires, tout est sacré et peuplé de génies².

La route que nous suivions offrait successivement à nos yeux les objets les plus variés, des vallées agréables, des bouquets de pins, des terres susceptibles de culture, des rochers qui menaçaient nos têtes, des précipices qui semblaient s'ouvrir sous nos pas; quelquefois des points de vue d'où nos regards tombaient, à une très-grande profondeur, sur des campagnes voisines. Nous entrevîmes auprès de Panopée, ville située sur les confins de la Phocide et de la Béotie, des chariots remplis de femmes qui mettaient pied à terre, et dansaient en rond. Nos guides les reconnurent pour les Thyiades athéniennes. Ce sont des femmes initiées aux mystères de Bacchus: elles viennent tous les ans se joindre à celles de Delphes pour monter ensemble sur les hauteurs du Parnasse, et y célébrer avec une égale fureur les orgies de ce dieu³.

Les excès auxquels elles se livrent, ne surprendront point ceux qui savent combien il est aisé d'exalter l'imagination vive et ardente des femmes grecques. On en a vu plus d'une fois un grand

¹ Herodot. lib. 8, cap. 36.

5, v. 73.

² Æschyl. in Eumen. v. 23. Strab. lib. 9, p. 417. Lucan. pharsal. lib.

³ Pausan. lib. 10, cap. 4, p. 806. cap. 6, p. 812; cap. 32, p. 876.:



nombre se répandre comme des torrents dans les villes et dans des provinces entières, toutes échelées et à demi-nues, toutes poussant des hurlements effroyables. Il n'avait fallu qu'une étincelle pour produire ces embrasements. Quelques-unes d'entre elles, saisies tout-à-coup d'un esprit de vertige, se croyaient poussées par une inspiration divine, et faisaient passer ces frénétiques transports à leurs compagnes. Quand l'accès du délire était près de tomber, les remèdes et les expiations achevaient de ramener le calme dans leurs âmes ¹. Ces épidémies sont moins fréquentes depuis le progrès des lumières; mais il en reste encore des traces dans les fêtes de Bacchus.

En continuant de marcher entre des montagnes entassées les unes sur les autres, nous arrivâmes au pied du mont Lycorée, le plus haut de tous ceux du Parnasse, peut-être de tous ceux de la Grèce ². C'est là, dit-on, que se sauvèrent les habitants de ces contrées, pour échapper au déluge arrivé du temps de Deucalion ³. Nous entreprîmes d'y monter; mais, après des chûtes fréquentes, nous reconnûmes que, s'il est aisé de s'élever jusqu'à certaines hauteurs du Parnasse, il est très-difficile d'en atteindre le sommet; et nous descendîmes à Élatée, la principale ville de la Phocide.

De hautes montagnes environnent cette petite

¹ Herodot. lib. 9, c. 54. Ælian. var. hist. l. 3, c. 42. Theopomp. ap. Suid. in Βάσις, et ap. Schol. Aristoph. in av. v. 963.

² Whel. a journ. book 4, p. 318. Spon, t. 2, p. 40.

³ Marm. oxon. epoch. 4. Prid. ib. Strab. l. 9, p. 418.



province; on n'y pénètre que par des défilés, à l'issue desquels les Phocéens ont construit des places fortes. Élatée les défend contre les incursions des Thessaliens¹; Parapotamies, contre celles des Thébains². Vingt autres villes, la plupart bâties sur des rochers, sont entourées de murailles et de tours³.

Au nord et à l'est du Parnasse, on trouve de belles plaines arrosées par le Céphise, qui prend sa source au pied du mont OËta, au-dessus de la ville de Lilée. Ceux des environs disent qu'en certains jours, et sur-tout l'après-midi, ce fleuve sort de terre avec fureur, et faisant un bruit semblable aux mugissements d'un taureau⁴. Je n'en ai pas été témoin; je l'ai vu seulement couler en silence, et se replier souvent sur lui-même⁵, au milieu des campagnes couvertes de diverses espèces d'arbres, de grains et de pâturages⁶. Il semble qu'attaché à ses bienfaits, il ne peut quitter les lieux qu'il embellit.

Les autres cantons de la Phocide sont distingués par des productions particulières. On estime les huiles de Tithorée⁷, et l'ellébore d'Anticyre, ville située sur la mer de Corinthe⁸. Non loin de là, les pêcheurs de Bulis ramassent ces coquillages qui servent à faire la pourpre⁹. Plus haut nous

¹ Strab. lib. 9, p. 424.

² Plut. in Syll. t. 1, p. 462.

³ Demosth. de fals. leg. p. 312.

⁴ Pausan. lib. 10, cap. 33, p. 883.

⁵ Hesiod. fragm. ap. Strab. lib. 9, p. 424.

⁶ Pausan. lib. 10, cap. 33, p. 883.

⁷ Id. ibid. cap. 32, p. 881.

⁸ Strab. lib. 9, p. 418. Plin. l. 25, c. 5, t. 2, p. 367. Pausan. ibid. cap. 36, p. 891.

⁹ Pausan. ibid. cap. 37, p. 893.



vignes dans la vallée d'Ambryssus de riches vignobles, et quantité d'arbrisseaux sur lesquels on recueille ces petits grains qui donnent à la laine une belle couleur rouge ¹.

Chaque ville de la Phocide est indépendante, et a le droit d'envoyer ses députés à la diète générale, où se discutent les intérêts de la nation ².

Les habitants ont un grand nombre de fêtes, de temples et de statues; mais ils laissent à d'autres peuples l'honneur de cultiver les lettres et les arts. Les travaux de la campagne et les soins domestiques font leur principale occupation. Ils donnèrent dans tous les temps des preuves frappantes de leur valeur, dans une occasion particulière un témoignage effrayant de leur amour pour la liberté.

Près de succomber sous les armes des Thessaliens, qui, avec des forces supérieures, avaient fait une irruption dans leur pays, ils construisirent un grand bûcher, auprès duquel ils placèrent les femmes, les enfants, l'or, l'argent, et les meubles les plus précieux; ils en confièrent la garde à trente de leurs guerriers, avec ordre, en cas de défaite, d'égorger les femmes et les enfants, de jeter dans les flammes les effets confiés à leurs soins, de s'entre-tuer eux-mêmes, ou de venir sur le champ de bataille périr avec le reste de la nation. Le combat fut long, le massacre horrible: les Thessaliens prirent la fuite, et les Phocéens restèrent libres ³.

¹ Pausan. lib. 10, cap. 36, p. 890. p. 882.

² Id. ibid. cap. 4, p. 805, cap. 33,

³ Id. ibid. cap. 1, p. 800.



CHAPITRE XXIII.

*Événements remarquables arrivés dans la Grèce
(depuis l'an 361, jusqu'à l'an 357 avant J. C.).
— Mort d'Agésilas, roi de Lacédémone. — Avè-
nement de Philippe au trône de Macédoine. —
Guerre sociale.*

PENDANT que nous étions aux jeux pythiques, nous entendîmes plus d'une fois parler de la dernière expédition d'Agésilas : à notre retour, nous apprîmes sa mort ¹ (a).

Tachos, roi d'Égypte, prêt à faire une irruption en Perse, assembla une armée de quatre-vingt mille hommes, et voulut la soutenir par un corps de dix mille Grecs, parmi lesquels se trouvèrent mille Lacédémoniens commandés par Agésilas ². On fut étonné de voir ce prince, à l'âge de plus de quatre-vingts ans, se transporter au loin pour se mettre à la solde d'une puissance étrangère. Mais Lacédémone voulait se venger de la protection que le roi de Perse accordait aux Messéniens ; elle prétendait avoir des obligations à Tachos ; elle espérait aussi

¹ Diod. lib. 15, p. 401.

(a) Dans la 3^e année de la 104^e olympiade, laquelle répond aux an-

nées 362 et 361 avant J. C.

² Plut. in Ages. t. 1. p. 616.

que
que

pre
rat

àme

justi

me ne

saisit à

relever

d'Epami

donner

Il par

tience.

de la nat

de se ter

gratid u

son w

vieillar

milieu

négligé

du souv

veux les

espèces de

diments ga

les mets les

rive in mode

Les pas sag

¹ Xenoph. t.

² Id. ibid.



que cette guerre rendrait la liberté aux villes grecques de l'Asie ¹.

A ces motifs, qui n'étaient peut-être que des prétextes pour Agésilas, se joignaient des considérations qui lui étaient personnelles. Comme son âme active ne pouvait supporter l'idée d'une vie paisible et d'une mort obscure, il vit tout à coup une nouvelle carrière s'ouvrir à ses talents; et il saisit avec d'autant plus de plaisir l'occasion de relever l'éclat de sa gloire, terni par les exploits d'Épaminondas, que Tachos s'était engagé à lui donner le commandement de toute l'armée ².

Il partit. Les Égyptiens l'attendaient avec impatience. Au bruit de son arrivée, les principaux de la nation, mêlés avec la multitude, s'empressent de se rendre auprès d'un héros qui, depuis un si grand nombre d'années, remplissait la terre de son nom ³. Ils trouvent sur le rivage un petit vieillard d'une figure ignoble, assis par terre, au milieu de quelques Spartiates dont l'extérieur, aussi négligé que le sien, ne distinguait pas les sujets du souverain. Les officiers de Tachos étalent à ses yeux les présents de l'hospitalité: c'étaient diverses espèces de provisions. Agésilas choisit quelques aliments grossiers, et fait distribuer aux esclaves les mets les plus délicats, ainsi que les parfums. Un rire immodéré s'élève alors parmi les spectateurs. Les plus sages d'entre eux se contentent de témoi-

¹ Xenoph. in Ages. p. 663.

³ Plut. in Ages. t. 1, p. 616.

² Id. ibid.



gner leur mépris, et de rappeler la fable de la montagne en travail¹.

Des dégoûts plus sensibles mirent bientôt sa patience à une plus rude épreuve. Le roi d'Égypte refusa de lui confier le commandement de ses troupes. Il n'écoutait point ses conseils, et lui faisait essuyer tout ce qu'une hauteur insolente et une folle vanité ont de plus offensant. Agésilas attendait l'occasion de sortir de l'avilissement où il s'était réduit. Elle ne tarda pas à se présenter. Les troupes de Tachos s'étant révoltées, formèrent deux partis qui prétendaient tous deux lui donner un successeur². Agésilas se déclara pour Nectanèbe, l'un des prétendants au trône. Il le dirigea dans ses opérations; et, après avoir affermi son autorité, il sortit de l'Égypte, comblé d'honneurs, et avec une somme de deux cent trente talents (*a*), que Nectanèbe envoya aux Lacédémoniens. Une tempête violente l'obligea de relâcher sur une côte déserte de la Libye, où il mourut âgé de quatre-vingt-quatre ans³.

Deux ans après (*b*), il se passa un événement qui ne fixa point l'attention des Athéniens, et qui devait changer la face de la Grèce et du monde connu.

¹ Plut. in Ages. t. 1, p. 616. Nep. in Ages. cap. 8.

² Xenoph. in Ages. p. 663.

(*a*) Un million deux cent quarante-deux mille livres.

³ Plut. in Ages. t. 1, p. 618. Id.

apophth. lacon. t. 2, pag. 215.

(*b*) Sous l'archontat de Callimède, la première année de la 105^e olympiade, qui répond aux années 360 et 359 avant J. C.



Les Macédoniens n'avaient eu jusqu'alors que de faibles rapports avec la Grèce, qui ne les distinguait pas des peuples barbares dont ils sont entourés, et avec lesquels ils étaient perpétuellement en guerre. Leurs souverains n'avaient été autrefois admis au concours des jeux olympiques, qu'en produisant les titres qui faisaient remonter leur origine jusqu'à Hercule ¹.

Archélaüs voulut ensuite introduire dans ses états l'amour des lettres et des arts. Euripide fut appelé à sa cour, et il dépendit de Socrate d'y trouver un asyle.

Le dernier de ces princes, Perdicas, fils d'Amyntras, venait de périr, avec la plus grande partie de son armée, dans un combat qu'il avait livré aux Illyriens. A cette nouvelle, Philippe son frère, que j'avais vu en ôtage chez les Thébains, trompa la vigilance de ses gardes, se rendit en Macédoine, et fut nommé tuteur du fils de Perdicas ².

L'empire était alors menacé d'une ruine prochaine. Des divisions intestines, des défaites multipliées, l'avaient chargé du mépris des nations voisines, qui semblaient s'être concertées pour accélérer sa perte. Les Péoniens infestaient les frontières; les Illyriens rassemblaient leurs forces, et méditaient une invasion. Deux concurrents également redoutables, tous deux de la maison royale, aspiraient à la couronne : les Thraces soutenaient les droits de Pausanias; les Athéniens envoyaient

¹ Herodot. lib. 5, cap. 22; lib. 9, cap. 45.

² Diod. lib. 16, p. 407. Justin. 7, cap. 5.



une armée avec une flotte pour défendre ceux d'Argée. Le peuple consterné voyait les finances épuisées, un petit nombre de soldats abattus et indisciplinés, le sceptre entre les mains d'un enfant, et à côté du trône un régent à peine âgé de vingt-deux ans.

Philippe, consultant encore plus ses forces que celles du royaume, entreprend de faire de sa nation ce qu'Épaminondas, son modèle, avait fait de la sienne. De légers avantages apprennent aux troupes à s'estimer assez pour oser se défendre; aux Macédoniens, à ne plus désespérer du salut de l'état. Bientôt on le voit introduire la règle dans les diverses parties de l'administration; donner à la phalange macédonienne une forme nouvelle; engager par des présents et par des promesses les Péoniens à se retirer, le roi de Thrace à lui sacrifier Pausanias. Il marche ensuite contre Argée, le défait, et renvoie sans rançon les prisonniers athéniens ¹.

Quoique Athènes ne se soutint plus que par le poids de sa réputation, il fallait la ménager : elle avait de légitimes prétentions sur la ville d'Amphipolis en Macédoine, et le plus grand intérêt à la ramener sous son obéissance. C'était une de ses colonies, une place importante pour son commerce; c'était par là qu'elle tirait de la haute Thrace des bois de construction, des laines, et d'autres marchandises. Après bien des révolutions, Amphipo-

¹ Diod lib. 16, p. 408.



lis était tombée entre les mains de Perdiccas, frère de Philippe. On ne pouvait la restituer à ses anciens maîtres, sans les établir en Macédoine, la garder sans y attirer leurs armes. Philippe la déclara indépendante, et signe avec les Athéniens un traité de paix, où il n'est fait aucune mention de cette ville. Ce silence conservait dans leur intégrité les droits des parties contractantes ¹.

Au milieu de ces succès, des oracles semés parmi le peuple annonçaient que la Macédoine reprendrait sa splendeur sous un fils d'Amyntas. Le ciel promettait un grand homme à la Macédoine : le génie de Philippe le montrait ². La nation persuadée que, de l'aveu même des dieux, celui-là seul devait la gouverner qui pouvait la défendre, lui remit l'autorité souveraine, dont elle dépouilla le fils de Perdiccas.

Encouragé par ce choix, il réunit une partie de la Péonie à la Macédoine, battit les Illyriens, et les renferma dans leurs anciennes limites ³.

Quelque temps après, il s'empara d'Amphipolis, que les Athéniens avaient, dans l'intervalle, vainement tâché de reprendre, et de quelques villes voisines où ils avaient des garnisons ⁴. Athènes, occupée d'une autre guerre, ne pouvait ni prévenir ni venger des hostilités que Philippe savait colorer de prétextes spécieux.

Mais rien n'augmenta plus sa puissance, que la

¹ Diod. l. 16, p. 408. Polyæn.

³ Diod. lib. 16, p. 409.

rat. l. 4, c. 2, §. 17.

⁴ Id. ibid. p. 412. Polyæn. strateg.

² Justin. lib. 7, cap. 6.

lib. 4, cap. 2.



découverte de quelques mines d'or qu'il fit exploiter, et dont il retira par an plus de mille talents ¹ (a). Il s'en servit dans la suite pour corrompre ceux qui étaient à la tête des républiques.

J'ai dit que les Athéniens furent obligés de fermer les yeux sur les premières hostilités de Philippe. La ville de Byzance, et les îles de Chio, de Cos et de Rhodes, venaient de se liguier, pour soustraire à leur dépendance ² (b). La guerre commença par le siège de Chio. Chabrias commanda la flotte, et Charès les troupes de terre ³. Le premier jouissait d'une réputation acquise par de nombreux exploits: on lui reprochait seulement d'excuter avec trop de chaleur des projets formés avec trop de circonspection ⁴. Il passa presque toute sa vie à la tête des armées, et loin d'Athènes, c'est l'éclat de son opulence et de son mérite excita la jalousie ⁵. Le trait suivant donnera une idée de ses talents militaires. Il était sur le point d'être vaincu par Agésilas. Les troupes qui étaient à sa solde avaient pris la fuite, et celles d'Athènes s'ébranlaient pour les suivre. Dans ce moment, leur ordonne de mettre un genou en terre, et de se couvrir de leurs boucliers, les piques en avant. Le roi de Lacédémone, surpris d'une manœuvre

¹ Strab. lib. 7, p. 331. Senec. quæst. nat. l. 5, c. 15. Diod. l. 16, p. 408 et 413.

(a) Plus de cinq millions quatre cent mille livres.

² Diod. ibid. p. 412. Dem. pro Rhod. libert. p. 144.

(b) Dans la troisième année de la 105^e olympiade, 358 et 357 avant J. C.

³ Diod. ibid.

⁴ Plut. in phoc. t. 1, p. 744.

⁵ Theopomp. ap. Athen. lib. 1, p. 532. Nep. in Chabr. cap. 3.



inconnue jusqu'alors, et jugeant qu'il serait dangereux d'attaquer cette phalange hérissée de fer, donna le signal de la retraite. Les Athéniens discernèrent une statue à leur général, et lui permirent de se faire représenter dans l'attitude qui leur avait épargné la honte d'une défaite¹.

Charès, fier des petits succès² et des légères blessures³ qu'il devait au hasard, d'ailleurs sans talents, sans pudeur, d'une vanité insupportable, étalait un luxe révoltant pendant la paix et pendant la guerre⁴; obtenait à chaque campagne le mépris des ennemis et la haine des alliés; fomentait les divisions des nations amies, et ravissait leurs trésors, dont il était avide et prodigue à l'excès⁵; poussait enfin l'audace jusqu'à détourner la solde des troupes pour corrompre les orateurs⁶, et donner des fêtes au peuple, qui le préférait aux autres généraux⁷.

A la vue de Chio, Chabrias, incapable de modérer son ardeur, fit force de rames: il entra seul dans le port, et fut aussitôt investi par la flotte ennemie. Après une longue résistance, ses soldats se jetèrent à la nage, pour gagner les autres galères qui venaient à leur secours. Il pouvait suivre leur exemple; mais il aima mieux périr que d'abandonner son vaisseau⁸.

¹ Nep. in Chabr. cap. 1.

² Diod. lib. 15, p. 385.

³ Plut. in Pelop. t. 1, p. 278.

⁴ Theopomp. ap. Athen. lib. 12,

p. 532.

⁵ Plut. in Phoc. t. 1, p. 747.

Diod. ibid. p. 403.

⁶ Æschin. de fals. leg. p. 406.

⁷ Theopomp. ibid.

⁸ Diod. lib. 16, p. 412. Plut. in Phoc. t. 1, p. 744. Nep. in Chabr. cap. 4.



Le siège de Chio fut entrepris et levé. La guerre dura pendant quatre ans¹. Nous verrons dans la suite comment elle fut terminée.

CHAPITRE XXIV.

Des fêtes des Athéniens. — Les Panathénées. — Les Dionysiaques.

LES premières fêtes des Grecs furent caractérisées par la joie et par la reconnaissance. Après avoir recueilli les fruits de la terre, les peuples s'assemblaient pour offrir des sacrifices, et se livrer aux transports qu'inspire l'abondance². Plusieurs fêtes des Athéniens se ressentent de cette origine : ils célèbrent le retour de la verdure, des moissons, de la vendange et des quatre saisons de l'année³; et comme ces hommages s'adressent à Cérès ou à Bacchus, les fêtes de ces divinités sont en plus grand nombre que celles des autres.

Dans la suite, le souvenir des événements utiles ou glorieux fut fixé à des jours marqués, pour être perpétué à jamais. Parcourez les mois de l'année des Athéniens⁴, vous y trouverez un abrégé

¹ Diod. lib. 16, p. 424.

² Aristot. de mor. lib. 8, cap. 11, t. 2, p. 110.

³ Meurs. Græc. ser. Castellan. et

⁴ Plut. de glor. Athen. t. 2, p. 34.



de leurs annales, et les principaux traits de leur gloire; tantôt la réunion des peuples de l'Attique par Thésée, le retour de ce prince dans ses états, l'abolition qu'il procura de toutes les dettes; tantôt la bataille de Marathon, celle de Salamine, celles de Platée, de Naxos, etc ¹.

C'est une fête pour les particuliers lorsqu'il leur naît des enfants ²; c'en est une pour la nation lorsque ces enfants sont inscrits dans l'ordre des citoyens ³, ou lorsque, parvenus à un certain âge, ils montrent en public les progrès qu'ils ont faits dans les exercices du gymnase ⁴. Outre les fêtes qui regardent toute la nation, il en est de particulières à chaque bourg.

Les solennités publiques reviennent tous les ans, ou après un certain nombre d'années. On distingue celles qui, dès les plus anciens temps, furent établies dans le pays, et celles qu'on a récemment empruntées des autres peuples ⁵. Quelques-unes se célèbrent avec une extrême magnificence. J'ai vu, en certaines occasions, jusqu'à trois cents bœufs traînés pompeusement aux autels ⁶. Plus de quatre-vingts jours ⁷ enlevés à l'industrie et aux travaux de la campagne, sont remplis par des spectacles qui attachent le peuple à la religion, ainsi qu'au gouvernement. Ce sont des sacrifices qui inspirent le respect par l'appareil pompeux des cé-

¹ Meurs. Græc. fer. Castellan, etc.

⁵ Harpocr. in *Ἐπιθήρ*.

² Id. *ibid.* in *Amphidr.*

⁶ Isocr. *areop.* t. 1, p. 324.

³ Id. *ibid.* in *Apat.*

⁷ Id. *paneg.* t. 1, p. 142. Voyez

⁴ Meurs. Græc. fer. in *Oschoph.*

la Table des Mois attiques.



rémonies; des processions où la jeunesse de l'un et de l'autre sexe étale tous ses attraits; des pièces de théâtre, fruits des plus beaux génies de la Grèce; des danses, des chants, des combats qui brillent tour-à-tour l'adresse et les talents.

Ces combats sont de deux espèces: les gymniques, qui se donnent au stade; et les scéniques qui se livrent au théâtre¹. Dans les premiers, on se dispute le prix de la course, de la lutte, et de quelques autres exercices du gymnase; dans les derniers, celui du chant et de la danse. Les uns et les autres font l'ornement des principales fêtes². Je vais donner une idée des scéniques.

Chacune des dix tribus fournit un chœur, et le chef qui doit le conduire³. Ce chef, qu'on nomme chorège, doit être âgé au moins de quarante ans⁴. Il choisit lui-même ses acteurs, qui, pour l'ordinaire, sont pris dans la classe des enfants et dans celle des adolescents⁵. Son intérêt est d'avoir un excellent joueur de flûte, pour diriger leurs voix; un habile maître, pour régler leurs pas et leurs gestes⁶. Comme il est nécessaire d'établir la plus grande égalité entre les concurrents, et que ces deux instituteurs décident souvent de la victoire; un des premiers magistrats de la république les fait tirer au sort, en présence des différentes troupes et des différents chorèges⁷.

¹ Poll. lib. 3, cap. 30, §. 142.

² Lys. defens. mun. p. 374.

³ Dem. Arg. orat. in Mid. p. 600.

Id. ibid. p. 605; id. in Bœot. p. 1002.

⁴ Æschin. in Timarch. p. 262.

⁵ Plat. de leg. lib. 6, t. 2, p. 764.

⁶ Demosth. in Mid. p. 606. et 612.

⁷ Id. ibid. p. 605.



Quelques mois avant les fêtes, on commence à exercer les acteurs. Souvent le chorège, pour ne pas les perdre de vue, les retire chez lui, et fournit à leur entretien¹ : il paraît ensuite à la fête, ainsi que ceux qui le suivent, avec une couronne dorée et une robe magnifique².

Ces fonctions, consacrées par la religion, se trouvent encore ennoblies par l'exemple d'Aristide, d'Épaminondas et des plus grands hommes, qui se sont fait un honneur de les remplir ; mais elles sont si dispendieuses, qu'on voit plusieurs citoyens refuser le dangereux honneur de sacrifier une partie de leurs biens³, à l'espérance incertaine de s'élever par ce moyen aux premières magistratures.

Quelquefois une tribu ne trouve point de chorège ; alors c'est l'état qui se charge de tous les frais⁴, ou qui ordonne à deux citoyens de s'associer pour en supporter le poids⁵, ou qui permet au chorège d'une tribu de conduire le chœur de l'autre⁶. J'ajoute, que chaque tribu s'empresse d'avoir le meilleur poète pour composer les cantiques sacrés⁷.

Les chœurs paraissent dans les pompes ou processions : ils se rangent autour des autels, et chan-

¹ Antiphon. orat. 16, p. 143. Ulpian. in Lept. p. 575.

² Demosth. in Mid. p. 606 et 613. Antiphon. ap. Athen. lib. 3, p. 103.

³ Lys. defens. mun. p. 375. Demosth. ibid. p. 605. Argum. ejusd. orat. p. 600.

⁴ Inscript. antiq. ap. Spon, voyag. t. 2, p. 326.

⁵ Aristot. ap. schol. Aristoph. in ran. v. 408.

⁶ Antiphon. orat. 16, p. 143.

⁷ Aristoph. in av. v. 1404. Schol. ibid.



tent des hymnes pendant les sacrifices ¹; ils se rendent au théâtre, où, chargés de soutenir l'honneur de leur tribu ², ils s'animent de la plus vive émulation. Leurs chefs emploient les brigues et la corruption pour obtenir la victoire ³. Des juges sont établis pour décerner le prix ⁴. C'est, en certaines occasions, un trépied que la tribu victorieuse a soin de consacrer dans un temple ⁵, ou dans un édifice qu'elle fait élever ⁶.

Le peuple, presque aussi jaloux de ses plaisirs que de sa liberté, attend la décision du combat avec la même inquiétude et le même tumulte que s'il s'agissait de ses plus grands intérêts. La gloire qui en résulte se partage entre le chœur qui a triomphé, la tribu dont il est tiré, le chorège qui est à sa tête, et les maîtres qui l'ont dressé ⁷.

Tout ce qui concerne les spectacles, est prévu et fixé par les lois. Elles déclarent inviolables, pendant le temps des fêtes, la personne du chorège et celle des acteurs ⁸; elles règlent le nombre des solennités où l'on doit donner au peuple les diverses espèces de jeux dont il est si avide ⁹. Telles sont, entre autres, les Panathénées et les grandes Dionysiaques, ou Dionysiaques de la ville.

¹ Plat. de leg. lib. 7. t. 2, p. 800.

² Aristoph. in nub. v. 311.

³ Demosth. in Mid. p. 604 et 612.

⁴ Id. ibid. p. 606.

⁵ Id. ibid. p. 604; id. in Phæ-nipp. p. 1025. Plut. in Aristid. t. 1, p. 318. Athen. lib. 1, p. 37. Suid. in Iluθ. Taylor, in marm. Sandwic. p. 67.

⁶ Plat. x orat. vit. t. 2, p. 835.

Chandl. inscript. p. 48.

⁷ Lucian. in Hermot. t. 1, p. 851.

Inscript. antiq. ap. Spon, voyag. t. 2, p. 315 et 327; ap. Van Dale, de gymnas. cap. 5; ap. Taylor, in marm. Sandwic. p. 70.

⁸ Demosth. in Mid. p. 612.

⁹ Id. ibid. p. 604.



Les premières tombent au premier mois, qui commence au solstice d'été. Instituées, dans les plus anciens temps, en l'honneur de Minerve, rétablies par Thésée, en mémoire de la réunion de tous les peuples de l'Attique, elles reviennent tous les ans; mais, dans la cinquième année, elles se célèbrent avec plus de cérémonies et d'éclat¹.

Voici l'ordre qu'on y suit, tel que je le remarquai la première fois que j'en fus témoin.

Les peuples qui habitent les bourgs de l'Attique s'étaient rendus en foule à la capitale: ils avaient amené un grand nombre de victimes qu'on devait offrir à la déesse². J'allai le matin sur les bords de l'Ilissus, et j'y vis les courses des chevaux, où les fils des premiers citoyens de la république se disputaient la gloire du triomphe³. Je remarquai la manière dont la plupart montaient à cheval: ils posaient le pied gauche sur une espèce de crampon attaché à la partie inférieure de leur pique, et s'élançaient avec légèreté sur leurs coursiers⁴. Non loin de là, je vis d'autres jeunes gens concourir pour le prix de la lutte et des différents exercices du corps⁵. J'allai à l'Odéon, et j'y vis plusieurs musiciens se livrer des combats plus doux et moins dangereux⁶. Les uns exécutaient des pièces

¹ Meurs. panathen. Corsin. fast. attic. t. 2, p. 357. Castell. de fest. græc. in. panathen.

² Aristoph. in nub. v. 385. Schol. ibid.

³ Xenoph. sympos. p. 872. Athen. lib. 4, p. 168.

⁴ Xenoph. de re equestr. p. 942. Winckelm. descript. des pierres gravées. de Stosch, p. 171.

⁵ Demosth. de coron. p. 492. Xenoph. sympos. p. 872.

⁶ Plut. in Per. t. 1, p. 169.



sur la flûte ou sur la cithare; d'autres chantaient et s'accompagnaient de l'un de ces instruments. On leur avait proposé pour sujet l'éloge d'Harmodius, d'Aristogiton et de Thrasybule, qui avaient délivré la république des tyrans dont elle était opprimée²: car, parmi les Athéniens, les institutions publiques sont des monuments pour ceux qui ont bien servi l'état, et des leçons pour ceux qui doivent le servir. Une couronne d'olivier, un vase rempli d'huile, furent les prix décernés aux vainqueurs³. Ensuite on couronna des particuliers: qui le peuple, touché de leur zèle, avait accordé cette marque d'honneur⁴.

J'allai aux Tuileries pour voir passer la pompe qui s'était formée hors des murs⁵, et qui commençait à défiler. Elle était composée de plusieurs classes de citoyens couronnés de fleurs⁶, et remarquables par leur beauté. C'étaient des vieillards dont la figure était imposante, et qui tenaient des rameaux d'olivier⁷; des hommes faits, qui, armés de lances et de boucliers, semblaient respirer les combats⁸; des garçons, qui n'étaient âgés que de dix-huit à vingt ans, et qui chantaient des hymnes en l'honneur de la déesse⁹; de jolis enfants cou-

¹ Meurs. panathen. cap. 10.

² Philostr. vit. Apoll. lib. 7, cap. 4, p. 283.

³ Aristot. ap. Schol. Sophocl. in OEdip. col. v. 730. Schol. Pind. nem. od. 10, v. 65. Meurs. Panathen. c. 11.

⁴ Demosth. de coron. p. 492.

⁵ Thucyd. lib. 6, cap. 57.

⁶ Demosth. in Mid. p. 612.

⁷ Xenoph. sympos. p. 883. Ety-mol. magn. et Hesych. in Ἐλλοφ.

⁸ Thucyd. ibid. cap. 58.

⁹ Heliod. Æthiop. lib. 1, p. 187.



verts d'une simple tunique¹, et parés de leurs graces naturelles; des filles, enfin, qui appartenaient aux premières familles d'Athènes, et dont les traits, la taille et la démarche attiraient tous les regards². Leurs mains soutenaient sur leurs têtes des corbeilles qui, sous un voile éclatant, renfermaient des instruments sacrés, des gâteaux, et tout ce qui peut servir aux sacrifices³. Des suivantes, attachées à leurs pas, d'une main étendaient un parasol au-dessus d'elles, et de l'autre tenaient un pliant⁴. C'est une servitude imposée aux filles des étrangers établis à Athènes : servitude que partagent leurs pères et mères. En effet, les uns et les autres portaient sur leurs épaules des vases remplis d'eau et de miel pour faire les libations⁵.

Ils étaient suivis de huit musiciens, dont quatre jouaient de la flûte, et quatre de la lyre⁶. Après eux venaient des rhapsodes, qui chantaient les poèmes d'Homère⁷, et des danseuses armées de toutes pièces, qui, s'attaquant par intervalles, représentaient, au son de la flûte, le combat de Minerve contre les Titans⁸.

On voyait ensuite paraître un vaisseau qui sem-

¹ Meurs. Panathen. cap. 24.

lib. 3, cap. 4, §. 55.

² Hesych. et Harpocr. in Καρυηφ.
Ovid. metam. lib. 2, v. 711.

⁶ Dessins de Nointel, conservés à la bibliothèque du roi.

³ Aristoph. in pac. v. 948.

⁷ Lyc. in Leocr. part. 2, p. 161.

⁴ Id. in av. v. 1550. Schol. ib.

Plat. in Hipp. t. 2, p. 228.

⁵ Ælian. var. hist. l. 6, c. 1.

⁸ Aristoph. in nub. v. 984. Schol.

⁶ Ælian. ibid. Harpocr. in Μεγαλ.

ibid. Lys. in mun. accept. p. 374.

Harpocr. et Hesych. in Σααφ. Poll.

Meurs. panath. cap. 12.



blait glisser sur la terre au gré des vents et d'une infinité de rameurs, mais qui se mouvait par des machines renfermées dans son sein ¹. Sur le vaisseau se déployait un voile d'une étoffe légère ², et de jeunes filles avaient représenté en broderie la victoire de Minerve contre ces mêmes Titans ³. Elles y avaient aussi tracé, par ordre du gouvernement, les portraits de quelques héros dont les exploits avaient mérité d'être confondus avec ceux des dieux ⁴.

Cette pompe marchait à pas lents, sous la direction de plusieurs magistrats ⁵. Elle traversa le quartier le plus fréquenté de la ville, au milieu d'une foule de spectateurs, dont la plupart étaient placés sur des échafauds qu'on venait de construire. Quand elle fut parvenue au temple d'Apollon Pythien ⁷, on détacha le voile suspendu au navire et l'on se rendit à la citadelle, où il fut déposé dans le temple de Minerve ⁸.

Sur le soir, je me laissai entraîner à l'Académie pour voir la course du flambeau. La carrière n'était que six à sept stades de longueur ⁹ : elle s'étendait depuis l'autel de Prométhée, qui est à la porte de ce jardin, jusqu'aux murs de la ville ¹⁰. Plusieurs

¹ Heliod. *Æthiop.* lib. 1, p. 17.

Philostr. in *sophist.* lib. 2, p. 550.

Meurs. *Panathenæ* cap. 19.

² Harpocr. in Πέπλ.

³ Plat. in *Euthyphr.* t. 1, p. 6.

Eurip. in *Hecub.* v. 466. Schol. *ibid.*

Suid. in Πέπλ.

⁴ Aristoph. in *equit.* v. 562. Schol. *ibid.*

⁵ Poll. lib. 8, cap. 9, §. 93.

⁶ Athen. lib. 4, p. 167.

⁷ Philostr. in *sophist.* lib. 2, p. 550.

⁸ Plat. in *Euthyphr.* t. 1, p. 6.

⁹ Cicer. de *fin.* lib. 5, cap. 1, t. 2, p. 196.

¹⁰ Pausan. lib. 1, cap. 30, p. 75.



jeunes gens sont placés dans cet intervalle à des distances égales¹. Quand les cris de la multitude ont donné le signal², le premier allume le flambeau sur l'autel³, et le porte en courant au second, qui le transmet de la même manière au troisième, et ainsi successivement⁴. Ceux qui le laissent s'éteindre, ne peuvent plus concourir⁵. Ceux qui ralentissent leur marche, sont livrés aux railleries, et même aux coups de la populace⁶. Il faut, pour remporter le prix, avoir parcouru les différentes stations. Cette espèce de combat se renouvela plusieurs fois. Il se diversifie suivant la nature des fêtes⁷.

Ceux qui avaient été couronnés dans les différents exercices, invitèrent leurs amis à souper⁸. Il se donna dans le Prytanée, et dans d'autres lieux publics, de grands repas qui se prolongèrent jusqu'au jour suivant⁹. Le peuple, à qui on avait distribué les victimes immolées¹⁰, dressait par-tout des tables, et faisait éclater une joie vive et bruyante.

Plusieurs jours de l'année sont consacrés au culte de Bacchus¹¹. Son nom retentit tour-à-tour dans la ville, au port du Pirée, dans la campagne

¹ Herodot. lib. 8, cap. 98.

² Aristoph. in ran. v. 133.

³ Plut. in Solon. t. 1, p. 79.

⁴ Herodot. lib. 8, cap. 98. Æschyl. in Agam. v. 320. Meurs. græc. fer. lib. 5, in lampad.

⁵ Pausan. lib. 1, cap. 30, p. 75.

⁶ Aristoph. in ran. v. 1125. Schol.

ib. Hesych. in Κεραμ.

⁷ Plat. de rep. lib. 1, t. 2, p. 328.

⁸ Athen. lib. 4, p. 168.

⁹ Heliod. Æthiop. lib. 1, p. 18.

¹⁰ Aristoph. in nub. v. 385. Schol. ibid.

¹¹ Demosth. in Mid. p. 604.



et dans les bourgs. J'ai vu plus d'une fois la ville entière plongée dans l'ivresse la plus profonde. J'ai vu des troupes de Bacchants et de Bacchantes couronnés de lierre, de fenouil, de peuplier, s'agiter, danser, hurler dans les rues, invoquer Bacchus par des acclamations barbares², déchirer de leurs ongles et de leurs dents les entrailles crues des victimes, serrer des serpents dans leurs mains, les entrelacer dans leurs cheveux, en ceindre leurs corps, et, par ces espèces de prestiges, effrayer et intéresser la multitude³.

Ces tableaux se retracent en partie dans une fête qui se célèbre à la naissance du printemps. La ville se remplit alors d'étrangers⁴ : ils y viennent en foule, pour apporter les tributs des îles soumises aux Athéniens⁵, pour voir les nouvelles pièces qu'on donne sur le théâtre⁶, pour être témoins des jeux et des spectacles, mais sur-tout d'une procession qui représente le triomphe de Bacchus. On y voit le même cortège qu'avait dit-on, ce dieu, lorsqu'il fit la conquête de l'Inde : des Satyres, des dieux Pans⁷; des hommes traînant des boucs pour les immoler⁸; d'autres montés sur des ânes, à l'imitation de Silène⁹; d'autres déguisés en femmes¹⁰; d'autres qui portent des figures

¹ Plat. de leg. lib. 1, t. 2, p. 637.

² Demosth. de coron. p. 516.

³ Plut. in Alex. t. 1, p. 665. Clem. Alex. protrept. t. 1, pag. 11.

⁴ Demosth. in Mid. p. 637.

⁵ Schol. Aristoph. in Acharn. v. 377.

⁶ Plut. de exil. t. 2, p. 603. Schol.

Aristoph. in nub. v. 311.

⁷ Plut. in Anton. t. 1, p. 926.

Athen. lib. 5, p. 197.

⁸ Plut. de cup. divit. t. 2, p. 527.

⁹ Ulpian. in Mid. p. 688.

¹⁰ Hesych. in Γόβαλ.



obscènes, suspendues à de longues perches¹, et qui chantent des hymnes dont la licence est extrême²; enfin, toutes sortes de personnes de l'un et de l'autre sexe, la plupart couvertes de peaux de faons³, cachées sous un masque⁴, couronnées de lierre, ivres ou feignant de le paraître⁵, mêlant sans interruption leurs cris au bruit des instruments : les unes s'agitant comme des insensées, et s'abandonnant à toutes les convulsions de la fureur; les autres exécutant des danses irrégulières et militaires, mais tenant des vases au lieu de boucliers, et se lançant, en forme de traits, des thyrses dont elles insultent quelquefois les spectateurs⁶.

Au milieu de ces troupes d'acteurs forcenés, s'avancent dans un bel ordre les différents chœurs réputés par les tribus⁷ : quantité de jeunes filles distinguées de la ville, marchent les yeux baissés⁸, parées de tous leurs ornements, et tenant sur leurs têtes des corbeilles sacrées, qui, outre les prémices des fruits, renferment des gâteaux de différentes formes, des grains de sel, des feuilles de lierre, et d'autres symboles mystérieux⁹.

Les toits, formés en terrasses, sont couverts de spectateurs, et sur-tout de femmes, la plupart avec

¹ Herodot. lib. 2, c. 49. Aristoph. in Acharn. v. 242.

² Aristoph. ibid. v. 260.

³ Id. in ran. v. 1242. Athen. lib. 4, cap. 12, p. 148.

⁴ Plut. ibid. Athen. lib. 14, p. 622.

⁵ Demosth. in Mid. p. 632.

⁶ Demosth. in Mid. p. 632. Athen. lib. 14, p. 631.

⁷ Plat. de rep. lib. 5, t. 2, p. 475.

⁸ Aristoph. in Acharn. v. 241. Schol. ib. Id. v. 253, etc.

⁹ Clem. Alex. protrept. t. 1, p. 19. Castellan. in Dionys.



des lampes et des flambeaux¹, pour éclairer la pompe, qui défile presque toujours pendant la nuit et qui s'arrête dans les carrefours et les places pour faire des libations et offrir des victimes à l'honneur de Bacchus³.

Le jour est consacré à différents jeux. On rend de bonne heure au théâtre⁴, soit pour assister aux combats de musique et de danse que livrent les chœurs, soit pour voir les nouvelles pièces que les auteurs donnent au public.

Le premier des neuf archontes préside à ces fêtes⁵; le second, à d'autres solennités⁶: ils ont sous eux des officiers qui les soulagent dans leurs fonctions⁷, et des gardes pour expulser du spectacle ceux qui en troublent la tranquillité⁸.

Tant que durent les fêtes, la moindre violence contre un citoyen est un crime, et toute poursuite contre un débiteur est interdite. Les jours suivants les délits et les désordres qu'on y a commis sont punis avec sévérité⁹.

Les femmes seules participent aux fêtes d'Adonis¹⁰, et à celles qui, sous le nom de Thesmophories, se célèbrent en l'honneur de Cérès et de Proserpine.

¹ Aristoph. in Acharn. v. 261.
Casaub. in Ath. lib. 4, cap. 12.

² Sophocl. in Antig. v. 1161.
Schol. ibid.

³ Demosth. in Mid. p. 611.

⁴ Id. ibid. p. 615.

⁵ Poll. lib. 8, cap. 9, §. 89. Plut. in Cim. p. 483.

⁶ Poll. ibid. §. 90.

⁷ Demosth. ibid. p. 605.

⁸ Id. ibid. p. 631.

⁹ Id. ibid. p. 604.

¹⁰ Meurs. græc. fer. lib. 1, Mémoires de l'Acad. des Bell. Lettr. t. 1, p. 98.



Proserpine¹ : les unes et les autres sont accompagnées de cérémonies que j'ai déjà décrites plus d'une fois. Je ne dirai qu'un mot des dernières; elles reviennent tous les ans au mois de pyanepsion (a), et durent plusieurs jours.

Parmi les objets dignes de fixer l'attention, je vis les Athéniennes, femmes et filles, se rendre à Eleusis, y passer une journée entière dans le temple, assises par terre, et observant un jeûne austère². Pourquoi cette abstinence? dis-je à l'une de celles qui avaient présidé à la fête. Elle me répondit : Parce que Cérès ne prit point de nourriture pendant qu'elle cherchait sa fille Proserpine³. Je lui demandai encore : Pourquoi, en allant à Eleusis, portiez-vous des livres sur vos têtes? — Ils contiennent les lois que nous croyons avoir reçues de Cérès⁴. — Pourquoi, dans cette procession brillante où l'air retentissait de vos chants, conduisiez-vous une grande corbeille sur un char attelé de quatre chevaux blancs⁵? — Elle renfermait, entre autres choses, des grains dont nous avons la culture à Cérès : c'est ainsi qu'aux fêtes de Minerve nous portons des corbeilles pleines de flocons de laine⁶, parce que c'est elle qui nous apprend à la filer. Le meilleur moyen de reconnaître

¹ Meurs. lib. 4, græc. fer. Mém. de l'Acad. des Bell. Lettr. t. 39, p. 203.

³ Callim. hymn. in Cerer. v. 12.

⁴ Schol. Theocr. idyll. 4, v. 25.

(a) Ce mois commençait tantôt dans les derniers jours d'octobre,

⁵ Mém. de l'Acad. des Bell. Lettr. t. 39, p. 224.

tantôt dans les premiers de novembre.

⁶ Spanh. in Callim. v. 1, t. 2, p. 652.

² Plut. de Is. et Osir. t. 2, p. 378. Athen. lib. 7, cap. 16, p. 307.



un bienfait, est de s'en souvenir sans cesse, et de le rappeler quelquefois à son auteur.

CHAPITRE XXV.

Des maisons et des repas des Athéniens.

LA plupart des maisons sont composées de deux appartements, l'un en haut pour les femmes, l'autre en bas pour les hommes¹, et couvertes de terrasses² dont les extrémités ont une grande saillie³. On en compte plus de dix mille à Athènes.

On en voit un assez grand nombre qui ont derrière le derrière un jardin⁴, sur le devant une petite cour, et plus souvent une espèce de portique au fond duquel est la porte de la maison, confiée quelquefois aux soins d'un eunuque⁵. C'est qu'on trouve tantôt une figure de Mercure, pour écarter les voleurs⁶; tantôt un chien, qu'ils redoutent beaucoup plus⁷; et presque toujours un

¹ Lys. de cæd. Eratosth. p. 6.

² Plin. lib. 36, cap. 25, p. 756.

³ Aristot. œconom. lib. 2. t. 2, p. 502. Polyæn. strat. lib. 3, cap. 9, §. 30.

⁴ Xenoph. memor. p. 774.

⁵ Terent. in adelph. act. 5, scen. 5, v. 10.

⁶ Plat. in Protag. t. 1, p. 311. Truv. lib. 6, cap. 10, pag. 119.

⁷ Plat. ibid. p. 314.

⁸ Aristoph. in Plut. v. 1155. Schell. ibid.

⁹ Id. in. Lysist. v. 1217. Theophr. charact. cap. 4. Apollod. ap. Athen. lib. 1, p. 3.



autel en l'honneur d'Apollon, où le maître de la maison vient en certains jours offrir des sacrifices¹.

On montre aux étrangers les maisons de Miltiade, d'Aristide, de Thémistocle, et des grands hommes du siècle dernier. Rien ne les distinguait autrefois : elles brillent aujourd'hui par l'opposition des hôtels que des hommes sans nom et sans vertu ont eu le front d'élever auprès de ces demeures modestes². Depuis que le goût des bâtiments s'est introduit, les arts font tous les jours les efforts pour le favoriser et l'étendre. On a pris le parti d'aligner les rues³, de séparer les nouvelles maisons en deux corps de logis, d'y placer au rez-de-chaussée les appartements du mari et de la femme, et de les rendre plus commodés par de sages distributions, et plus brillantes par les ornements qu'on y multiplie.

Telle était celle qu'occupait Dinias, un des plus riches et des plus voluptueux citoyens d'Athènes. Il étalait un faste qui détruisit bientôt sa fortune. Trois ou quatre esclaves marchaient toujours à sa suite⁴. Sa femme, Lysistrate, ne se montrait que sur un char attelé de quatre chevaux blancs de Syone⁵. Ainsi que d'autres Athéniens, il se faisait servir par une femme de chambre qui partageait les droits de son épouse⁶, et il entretenait en

¹ Aristoph. in vesp. v. 870. Schol.

² Id. Plat. de rep. lib. 1, t. 2, p. 328.

³ Xenoph. memor. lib. 5, p. 825.

⁴ Demosth. olynth. 3, p. 38 et 39.

⁵ Id. de rep. ordin. p. 127 ; id. in Aris-

tot. pag. 758.

³ Aristot. de rep. lib. 7, cap. 11,

t. 2, p. 438.

⁴ Demosth. pro. Phorm. p. 965.

⁵ Id. in Mid. p. 628.

⁶ Id. in Near. p. 881.



ville une maîtresse, qu'il avait la générosité de franchir ou d'établir avant de la quitter¹. Presque de jouir et de faire jouir ses amis, il leur donna souvent des repas et des fêtes.

Je le priai un jour de me montrer sa maison. J'en dressai ensuite le plan, et je le joins ici (a). On y verra qu'une allée longue et étroite conduisait directement à l'appartement des femmes : l'entrée en est interdite aux hommes, excepté aux pères et à ceux qui viennent avec le mari. Après avoir traversé un gazon entouré de trois portiques, nous arrivâmes à une assez grande pièce, où se tenait Lysistrate, à qui Dinias me présenta.

Nous la trouvâmes occupée à broder une robe plus occupée de deux colombes de Sicile, et d'un petit chien de Malte² qui se jouaient autour d'elle. Lysistrate passait pour une des plus jolies femmes d'Athènes, et cherchait à soutenir cette réputation par l'élégance de sa parure. Ses cheveux noirs parfumés d'essences³, tombaient à grosses boucles sur ses épaules; des bijoux d'or se faisaient remarquer à ses oreilles⁴, des perles à son cou et ses bras⁵, des pierres précieuses à ses doigts⁶. Pour être contente des couleurs de la nature, elle en avait emprunté d'artificielles, pour paraître avec l'éclat

¹ Demosth. pro Phorm. p. 881.

(a) Voyez la note XXI qui est à la fin du volume.

² Theophr. charact. cap. 5, et 21.

³ Lucian. amor. t. 2, p. 441.

⁴ Lys. contr. Eratosth. p. 198.

Diog. Laert. l. 3, §. 42.

⁵ Anacr. od. 20. Xenoph. mem. lib. 5, p. 847. Theophr. de lap. §. 64.

⁶ Aristoph. in nub. v. 331.



des roses et des lis¹. Elle avait une robe blanche, telle que la portent communément les femmes de distinction².

Dans ce moment nous entendîmes une voix qui demandait si Lysistrate était chez elle³. Oui, répondit une esclave qui vint tout de suite annoncer Eucharis. C'était une des amies de Lysistrate, qui courut au devant d'elle, l'embrassa tendrement, s'assit à ses côtés, et ne cessa de la louer sur sa figure et sur son ajustement. Vous êtes bien jolie; vous êtes parfaitement mise. Cette étoffe est charmante; elle vous sied à merveille; combien coûte-t-elle⁴?

Je soupçonnai que cette conversation ne finirait pas sitôt, et je demandai à Lysistrate la permission de parcourir le reste de l'appartement. La toilette fixa d'abord mes regards. J'y vis des bassins et des aiguères d'argent, des miroirs de différentes matières, des aiguilles pour démêler les cheveux, des fers pour les boucler⁵, des bandes plus ou moins larges pour les assujettir, des réseaux pour les envelopper⁶, de la poudre jaune pour les en couvrir⁷; diverses espèces de brasselets et de boucles d'oreilles; des boîtes contenant du rouge, du blanc de céruse, du noir pour

¹ Lys. de cæd. Eratosth. p. 8.

Theocr. idyll. 15, v. 34.

then. lib. 13, cap. 3, p. 568. Etycol. magn. in Ἐψμ. et in Ἐγξ.

⁵ Luc. am. t. 2, §. 39 et 40. Poll. l. 5, c. 16, §. 95. not. var. ib.

² Aristoph. in Thesmoph. v. 848.

⁶ Homer. iliad. lib. 22, v. 468.

Schol. ibid.

⁷ Hesych. in Ὀξψiv. Schol. Theocr.

³ Theocr. idyll. 15, v. 1.

in idyll. 2, v. 38.

⁴ Aristoph. in Lysistr. v. 78.



teindre les sourcils, et tout ce qu'il faut pour tenir les dents propres¹, etc.

J'examinais ces objets avec attention, et Dinon ne comprenait pas pourquoi ils étaient nouveaux pour un Scythe. Il me montrait ensuite son portrait et celui de sa femme². Je parus frappé de l'élégance des meubles : il me dit qu'aimant à jouir de l'industrie et de la supériorité des ouvriers étrangers, il avait fait faire les sièges en Thessalie³, les matelas du lit à Corinthe⁴, les oreillers à Carthage⁵; et, comme ma surprise augmentait, il riait de ma simplicité, et ajoutait, pour se justifier, qu'Xénophon paraissait à l'armée avec un bouclier d'Argos, une cuirasse d'Athènes, un casque de Béotie, et un cheval d'Épidaure⁶.

Nous passâmes à l'appartement des hommes, au milieu duquel nous trouvâmes une pièce de gazon entourée de quatre portiques dont les murs étaient enduits de stuc, et lambrissés de menuiserie⁸. Ces portiques servaient de communication à plusieurs chambres ou salles, la plupart décorées avec soin. L'or et l'ivoire rehaussaient l'éclat des meubles⁹; les plafonds¹⁰ et les murs étaient ornés de peintures¹¹; les portières¹² et les tapis fabriqués à Ba-

¹ Lucian. *am.* t. 2, §. 39 et 40.

² Theophr. *charact.* cap. 2,

³ Crit. *ap.* Athen. l. 1, p. 28. Poll. l. 10, c. 11, §. 48.

⁴ Antiph. *ap.* Athen. p. 27.

⁵ Hermipp. *ibid.* p. 28.

⁶ *Ælian.* var. *hist.* l. 3, p. 24. Poll. l. 1, c. 10, §. 149.

⁷ Plin. *jun.* lib. 7, *epist.* 27.

⁸ Vitruv. lib. 6, cap. 10.

⁹ Bacchyl. *ap.* Athen. lib. 2, cap. 3, p. 39.

¹⁰ Plat. *de rep.* lib. 7, t. 2, p. 529.

¹¹ Andoc. *in Alcib.* part. 2, p. 311. Xenoph. *memor.* lib. 5, p. 844.

¹² Theophr. *charact.* cap. 5.



bylone, représentaient des Perses avec leurs robes traînantes, des vautours, d'autres oiseaux, et plusieurs animaux fantastiques¹.

Le luxe que Dinias étalait dans sa maison, régnait aussi à sa table. Je vais tirer de mon journal la description du premier souper auquel je fus invité avec Philotas mon ami.

On devait s'assembler vers le soir, au moment où l'ombre du gnomon aurait douze pieds de longueur². Nous eûmes l'attention de n'arriver ni trop tôt, ni trop tard : c'est ce qu'exigeait la politesse³. Nous trouvâmes Dinias s'agitant et donnant des ordres. Il nous présenta Philonide, un de ces parasites qui s'établissent chez les gens riches pour faire les honneurs de la maison, et amuser les convives⁴. Nous nous aperçûmes qu'il secouait de temps en temps la poussière qui s'attachait à la robe de Dinias⁵. Un moment après, arriva le médecin Nicoclès, excédé de fatigue : il avait beaucoup de malades ; mais ce n'était, disait-il, que des enrouements et des toux légères, provenant des pluies qui tombaient depuis le commencement de l'automne⁶. Il fut bientôt suivi par Léon, Zopyre et Théotime, trois Athéniens distingués, que le goût des plaisirs attachait à Dinias. Enfin, Démo-

¹ Callixen. ap. Athen. lib. 5, cap. 6, p. 197. Hipparch. ap. eumd. lib. 11, c. 7, p. 477. Aristoph. in ran. v. 969. Spanh. ibid. p. 312.

² Hesych. in Δωδεκ. Menand. ap. Athen. lib. 6, c. 10, p. 243. Casaub. ibid.

³ Schol. Theocr. in idyll. 7, v. 24. Plut. sympos. l. 3, quæst. 6, t. 2, p. 726.

⁴ Theophr. charact. cap. 20.

⁵ Id. ibid. cap. 2.

⁶ Hippocr. aphorism. sect. 3, §. 13.



charès parut tout-à-coup, quoiqu'il n'eût pas été prié¹; il avait de l'esprit, des talents agréables; fut accueilli avec transport de toute la compagnie.

Nous passâmes dans la salle à manger : on brûlait de l'encens et d'autres odeurs². Sur le buffet, on avait étalé des vases d'argent et de vermeil, quelques-uns enrichis de pierres précieuses³. Des esclaves répandirent de l'eau pure sur nos mains⁴ et posèrent des couronnes, sur nos têtes⁵. Nous tirâmes au sort le roi du festin⁶. Il devait écarter la licence, sans nuire à la liberté; fixer l'instant où l'on boirait à longs traits, nommer les santé qu'il faudrait porter, et faire exécuter les lois établies parmi les buveurs (a). Le sort tomba sur Démocharès.

Autour d'une table que l'éponge avait essuyée à plusieurs reprises⁷, nous nous plaçâmes sur des lits⁸, dont les couvertures étaient teintes en pourpre⁹. Après qu'on eut apporté à Dinias le menu du souper¹⁰, nous en réservâmes les pré-

¹ Plat. in conviv. t. 3, p. 174.

² Archestr. ap. Athen. lib. 3, cap. 21, p. 101.

³ Plat. de rep. lib. 3, t. 2, p. 417. Theophr. charact. cap. 23; id. de lapid. §. 63. Plut. in Alcib. t. 1, p. 193.

⁴ Athen. l. 9, c. 1, p. 366. Dupont. in Theophr. p. 454.

⁵ Archestr. ap. Athen. lib. 3, cap. 21, p. 101.

⁶ Aristoph. in Plut. v. 973. Diog. Laert. lib. 8, §. 64. Plut. sympos. lib. 1, cap. 4, t. 2, p. 620.

(a) Par une de ces lois, il fallait ou boire, ou sortir de table. (Cicero tuscul. 5, cap. 41, t. 2, p. 495.)

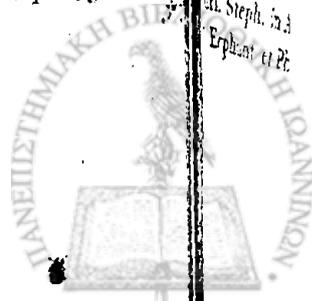
On se contentait quelquefois de répandre sur la tête du coupable le vin qu'il refusait de boire. (Diog. Laert. lib. 8, §. 64.)

⁷ Homer. odys. lib. 20, v. 151. Martial. epigr. 142, lib. 14.

⁸ Xenoph. memor. lib. 5, p. 842. Aristot. de rep. l. 7, cap. ultim. t. 2, p. 448.

⁹ Athen. lib. 2, cap. 9, p. 48.

¹⁰ Id. ibid. cap. 10, p. 49.



On nous présenta d'abord plusieurs espèces de coquillages, les uns tels qu'ils sortent de la mer ; d'autres, cuits sur la cendre, ou frits dans la poêle ; la plupart assaisonnés de poivre et de cumin⁴. On servit en même temps des œufs frais, soit de poules, soit de paons : ces derniers sont les plus estimés⁵ ; des andouilles⁶, des pieds de cochon⁷, un foie de sanglier⁸, une tête d'agneau⁹, de la fraise de mer¹⁰ ; le ventre d'une truie, assaisonné de cumin, de vinaigre et de silphium¹¹ (a) ; de petits oiseaux, sur lesquels on jeta une sauce toute chaude, composée de fromage râpé, d'huile, de vinaigre et de silphium¹². On donna, au second service, ce qu'on

Je ne ferai point le détail d'un repas qui nous fournissait à tous moments de nouvelles preuves de l'opulence et des prodigalités de Dinias : il suffira d'en donner une idée générale.

On nous présenta d'abord plusieurs espèces de coquillages, les uns tels qu'ils sortent de la mer ; d'autres, cuits sur la cendre, ou frits dans la poêle ; la plupart assaisonnés de poivre et de cumin⁴. On servit en même temps des œufs frais, soit de poules, soit de paons : ces derniers sont les plus estimés⁵ ; des andouilles⁶, des pieds de cochon⁷, un foie de sanglier⁸, une tête d'agneau⁹, de la fraise de mer¹⁰ ; le ventre d'une truie, assaisonné de cumin, de vinaigre et de silphium¹¹ (a) ; de petits oiseaux, sur lesquels on jeta une sauce toute chaude, composée de fromage râpé, d'huile, de vinaigre et de silphium¹². On donna, au second service, ce qu'on

Theophr. charact. c. 10. Du-
t. in Theophr. p. 454.
Theophr. ibid. cap. 9.
Id. ibid. cap. 21. Casaub. ibid.
ent. in eunuch. act. 1, scen. 2,
5.
Athen. lib. 3, cap. 12, p. 90.
Triph. ap. Athen. lib. 2, p. 58.
Aristoph. in equit. v. 161.
ri. Steph. in Α'λλ'ζς.
Ephant. et Pherecr. ap. Athen.

lib. 3, cap. 7, p. 96.
⁸ Eubul. ap. Athen. lib. 7, cap. 24,
p. 330.
⁹ Id. ibid.
¹⁰ Id. ibid. Schol. Aristoph. in
pac. v. 716.
¹¹ Archestr. ap. Athen. lib. 3,
cap. 21, p. 101.
(a) Plante dont les Anciens fai-
saient un grand usage dans leurs
repas.
¹² Aristoph. in av. v. 532 et 1578.



trouve de plus exquis en gibier, en volaille, sur-tout en poissons. Des fruits composèrent le troisième service.

Parmi cette multitude d'objets qui s'offraient à nos yeux, chacun de nous eut la liberté de choisir ce qui pouvait le plus flatter le goût de ses amis, et de le leur envoyer¹ : c'est un devoir auquel on ne manque guère dans les repas de cérémonie.

Dès le commencement du souper, Démochares prit une coupe, l'appliqua légèrement à ses lèvres et la fit passer de main en main. Nous goûtâmes de la liqueur chacun à notre tour. Ce premier coup est regardé comme le symbole et le garant de l'amitié qui doit unir les convives. D'autres le suivirent de près, et se réglèrent sur les santés que Démochares portait tantôt à l'un, tantôt à l'autre², et que nous lui rendions sur-le-champ.

Vive et gaie, sans interruption et sans objet, la conversation avait insensiblement amené des plaisanteries sur les soupers des gens d'esprit et des philosophes, qui perdent un temps si précieux, les uns à se surprendre par des énigmes et des logogryphes³, les autres à traiter méthodiquement des questions de morale et de métaphysique⁴. Pour ajouter un trait au tableau du ridicule, Démochares proposa de déployer les connaissances que nous

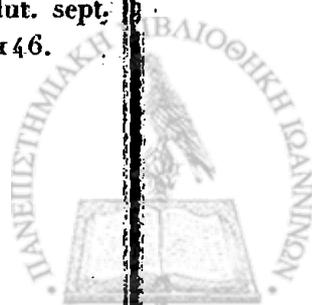
¹ Aristoph. in Acharn. v. 1048. Theophr. charact. cap. 17. Casaub. ibid. p. 137.

² Homer. iliad. lib. 4, v. 3. Aristoph. in Lysistr. v. 204. Athen. lib. 10, p. 432 et 444. Feith. antiq.

Homer. l. 3, pag. 306.

³ Plat. de rep. lib. 5, t. 2, p. 448. Athen. lib. 10, cap. 15, p. 448.

⁴ Plat. conviv. t. 3, p. 172. Aristoph. ibid. p. 872. Plut. sept. sapient. conviv. t. 2, p. 146.



avons sur le choix des mets les plus agréables au goût, sur l'art de les préparer, sur la facilité de se les procurer à Athènes. Comme il s'agissait de représenter les banquets des sages, il fut dit que chacun parlerait à son tour, et traiterait son sujet avec beaucoup de gravité, sans s'appesantir sur les détails, sans les trop négliger.

C'était à moi de commencer; mais, peu familiarisé avec la matière qu'on allait discuter, j'étais sur le point de m'excuser, lorsque Démocharès me pria de leur donner une idée des repas des Scythes. Je répondis en peu de mots, qu'ils ne se nourrissaient que de miel, et de lait de vache ou de jument¹; qu'ils s'y accoutumaient si bien dès leur naissance, qu'ils se passaient de nourrices²; qu'ils recevaient le lait dans de grands seaux; qu'ils le battaient longtemps pour en séparer la partie la plus délicate, et qu'ils destinaient à ce travail ceux de leurs ennemis que le sort des armes faisait tomber entre leurs mains³: mais je ne dis pas que, pour ôter à ces malheureux la liberté de s'échapper, on les privait de la vue.

Après d'autres particularités que je supprime, Léon, prenant la parole, dit: On reproche sans cesse aux Athéniens leur frugalité⁴: il est vrai que nos repas sont, en général, moins longs et moins somptueux que ceux des Thébains et de quelques

¹ Justin. lib. 2, cap. 2.

³ Herodot. lib. 4, cap. 2.

² Antiphan. ap. Athen. lib. 5, cap. 2, p. 226.

⁴ Eubul. ap. Athen. lib. 2, cap. 8, p. 47.



autres peuples de la Grèce¹; mais nous avons commencé à suivre leurs exemples, bientôt ils suivront les nôtres. Nous ajoutons tous les jours des raffinements aux délices de la table; et nous voyons insensiblement disparaître notre ancienne simplicité, avec toutes ces vertus patriotiques que le besoin avait fait naître, et qui ne sauraient être de tous temps. Que nos orateurs nous rappellent, tant qu'ils voudront, les combats de Marathon et de Salamine; que les étrangers admirent les monuments qui décorent cette ville: Athènes offre à mes yeux un avantage plus réel; c'est l'abondance dont on y jouit toute l'année; c'est ce marché où viennent chaque jour se réunir les meilleures productions des îles et du continent. Je ne crains pas de le dire, il n'est point de pays où il soit plus facile de faire bon marché; je n'en excepte pas même la Sicile.

Nous n'avons rien à désirer à l'égard de la viande de boucherie et de la volaille. Nos basses-courts, soit à la ville, soit à la campagne, sont abondamment fournies de chapons², de pigeons³, de canards⁴, de poulets, et d'oies que nous avons l'art d'engraisser⁵. Les saisons nous ramènent successivement

¹ Diphil. et Polyb. ap. Athen. lib. 4, p. 17 et 18. Eubul. ap. eumd. lib. 10, cap. 4, p. 417.

² Aristot. hist. animal. lib. 9, cap. 50, t. 1, p. 956.

³ Id. ib. l. 1, c. 1, p. 763. Athen. l. 9, c. 11, p. 393.

⁴ Athen. ibid. p. 395. Mnesim. ibid. cap. 15, p. 403.

⁵ Athen. ibid. cap. 8, p. 388. Var. de re rustic. lib. 3, cap. 8, §. Cicer. acad. lib. 2, cap. 18, t. 2, p. 26. Plin. lib. 10, cap. 50, t. 1, p. 571.



les becfigues¹, les cailles², les grives³, les alouettes⁴, les rouge-gorges⁵, les ramiers⁶, les tourterelles⁷, les bécasses⁸, et les francolins⁹. Le Phasque nous a fait connaître les oiseaux qui font l'ornement de ses bords, qui font à plus juste titre l'ornement de nos tables : ils commencent à se multiplier parmi nous, dans les faisanderies qu'ont formées de riches particuliers¹⁰. Nos plaines sont couvertes de lièvres et de perdrix¹¹; nos collines, de thym, de romarin, et de plantes propres à donner au lapin du goût et du parfum. Nous tirons des forêts voisines, des marcassins et des sangliers¹²; et de l'île de Mélos, les meilleurs chevreuils de la Grèce¹³.

La mer, dit alors Zopyre, attentive à payer le tribut qu'elle doit à ses maîtres, enrichit nos tables de poissons délicats¹⁴. Nous avons la murène¹⁵, la

¹ Aristot. hist. animal. lib. 8, c. 3,

1, p. 902. Athen. l. 2, cap. 24, p. 65. Epicharm. ibid. lib. 9, p. 398.

² Athen. ibid. cap. 10, p. 392.

³ Aristoph. in pac. v. 1149, Athen. ibid. p. 64.

⁴ Aristot. ibid. lib. 9, cap. 25, 1, p. 935.

⁵ Id. ibid. l. 8, c. 3, p. 902. Plin. 10, c. 9, p. 561.

⁶ Aristot. ibid. Athen. lib. 9, p. 393.

⁷ Aristot. ibid. Athen. ibid. p. 94.

⁸ Aristot. ibid. cap. 26, p. 936.

⁹ Aristoph. et Alexand. ap. Athen. l. 9, p. 387. Phœnic. ap. eumd.

lib. 14, cap. 18, p. 652. Aristot. hist. animal. lib. 9, cap. 49, p. 955.

¹⁰ Aristoph. in nub. v. 109. Schol. ibid. Aristot. ibid. lib. 6, c. 2, t. 1, p. 859. Philox. ap. Athen. l. 4, cap. 2, pag. 147.

¹¹ Athen. l. 9, p. 388. Whel. a Journ. book 5, p. 352.

¹² Xenoph. de venat. pag. 991. Mnesim. ap. Athen. l. 9, cap. 15, p. 403. Spon, voyag. t. 2, p. 56.

¹³ Athen. lib. 1, cap. 4, p. 4.

¹⁴ Spon, ibid. p. 147. Whel. ibid.

¹⁵ Aristot. hist. animal. lib. 8, c. 13, p. 909. Theophr. ap. Athen. lib. 7, cap. 18, p. 312.



dorade¹, la vive², le xiphias³ (a), le pagre⁴, l'alos, et des thons en abondance⁶.

Rien n'est comparable au congre qui nous vient de Sicyone⁷; au glaucus que l'on pêche à Mégare; aux turbots, aux maquereaux, aux soles, aux semulets et aux rougets qui fréquentent nos côtes. Les sardines sont ailleurs l'aliment du peuple; celles que nous prenons aux environs de Phalère, mériteraient d'être servies à la table des dieux, surtout quand on ne les laisse qu'un instant dans l'eau bouillante¹⁰.

Le vulgaire, ébloui par les réputations, croit que tout est estimable dans un objet estimé. Pour nous, qui analysons le mérite jusque dans les moindres détails, nous choisirons la partie antérieure du glaucus, la tête du bar et du congre, la poitrine du thon, le dos de la raie¹¹, et nous

¹ Epichr. et Archestr. ap. Athen. l. 7, c. 24. p. 328. Aldrov. de pisc. l. 2, c. 15, p. 169. Gesn. de pisc. p. 128.

² Mnesim. ap. Athen. lib. 9, cap. 15, p. 403. Aldrov. ibid. lib. 2, p. 255.

³ Athen. l. 7, c. 7, p. 282. Aldrov. ibid. l. 3, p. 330.

(a) C'est le poisson connu parmi nous sous le nom d'*espardon*; en Italie, sous celui de *pesce spada*.

⁴ Athen. ibid. c. 22, p. 327. Aldrov. ib. l. 2, p. 149. Gesn. ibid. p. 773.

⁵ Aristot. ibid. lib. 9, cap. 37, t. 1, p. 941. Gesn. ib. p. 21. Aldrov. ibid. p. 499.

drov. ibid. p. 499.

⁶ Gesn. ibid. p. 1147.

⁷ Eudox. et Philem. ap. Athen. ibid. cap. 10, p. 288. Aldrov. ibid. p. 348. Gesn. ibid. p. 345.

⁸ Archestr. ap. Athen. ibid. p. 295.

⁹ Lyc. Sam. ap. Athen. p. 291 et 330. Archestr. ibid. pag. 288. Cratin. et Nausier. ibid. p. 325.

¹⁰ Athen. lib. 7, cap. 8, p. 286. Aldrov. de pisc. lib. 2, pag. 217. Gesn. de pisc. p. 73; et alii.

¹¹ Plat. ap. Athen. ibid. p. 277. Antiphan. ib. p. 295. Eriph. ibid. p. 302.



abandonnerons le reste à des goûts moins difficiles.

Aux ressources de la mer ajoutons celles des lacs de la Béotie. Ne nous apporte-t-on pas tous les jours des anguilles du lac Copais, aussi distinguées par leur délicatesse que par leur grosseur¹? Enfin, nous pouvons mettre au rang de nos véritables richesses cette étonnante quantité de poissons salés qui nous viennent de l'Hellespont, de Byzance, et des côtes du Pont-Euxin.

Léon et Zopyre, dit Philotas, ont traité des aliments qui font la base d'un repas. Ceux du premier et du troisième service exigeraient des connaissances plus profondes que les miennes, et ne prouveraient pas moins les avantages de notre climat. Les langoustes et les écrevisses² sont aussi communes parmi nous, que les moules, les huîtres³, les oursins ou hérissons de mer⁴. Ces derniers se préparent quelquefois avec l'oxymel, le persil et la menthe⁵. Ils sont délicieux quand on les pêche dans la pleine lune⁶, et ne méritent en aucun temps les reproches que leur faisait un Lacédémonien qui, n'ayant jamais vu ce coquillage, prit le parti de le porter à sa bouche, et d'en dévorer les pointes tranchantes⁷.

¹ Aristoph. in pac. v. 1004; id. in Lysistr. v. 36. Schol. ibid. Athen. l. 7, c. 8. p. 297.

² Aristot. hist. animal. lib. 4, cap. 2, p. 815. Athen. l. 3, c. 23, p. 104 et 105. Gesn. de loc. et de astac. etc.

³ Athen. ibid. p. 90. Archestr.

ibid. p. 92.

⁴ Aristot. ibid. cap. 5, p. 822. Matron. ap. Athen. lib. 4, cap. 5, p. 135.

⁵ Athen. ibid. p. 91.

⁶ Id. ibid. p. 88.

⁷ Demetr. szept. ap. Athen. p. 91.



Je ne parlerai point des champignons, des perges¹, des diverses espèces de concombres², de cette variété infinie de légumes qui se renouvellent tous les jours au marché; mais je ne dois pas oublier que les fruits de nos jardins ont une douceur exquise³. La supériorité de nos figues est généralement reconnue⁴: récemment cueillies elles font les délices des habitants de l'Attique; séchées avec soin, on les transporte dans les pays éloignés, et jusque sur la table du roi de Perse. Nos olives confites à la saumure, irritent l'appétit; celles que nous nommons Colymbades (a), sont par leur grosseur et par leur goût, plus estimées que celles des autres pays⁶. Les raisins connus sous le nom de Nicostrate, ne jouissent pas d'une moindre réputation⁷. L'art de greffer⁸ procure aux poires et à la plupart de nos fruits, les qualités que la nature leur avait refusées⁹. L'Eubée nous fournit de très-bonnes pommes¹⁰; la Phénicie, des dattes¹¹; Corinthe, des coings dont la douceur égale la beauté¹²; et Naxos, ces amandes si renommées dans la Grèce¹³.

¹ Athen. lib. 3, p. 60, 62, etc.

² Id. ibid. p. 67.

³ Aristot. probl. sect. 20, t. 2, p. 774.

⁴ Athen. lib. 14, p. 652.

⁵ Dinon. ap. Athen. lib. 14, p. 652.

(a) Les Grecs d'Athènes les appellent encore aujourd'hui du même nom; et le grand-seigneur les fait toutes retenir pour sa table. (Spon, voyag. t. 2, p. 147.)

⁶ Athen. lib. 4, cap. 4, p. 133.

⁷ Id. lib. 14, cap. 19, p. 654.

⁸ Aristot. de plant. lib. 1, cap. 6, t. 2, p. 1016.

⁹ Athen. lib. 4, cap. 19, p. 653.

¹⁰ Hermipp. ap. Athen. lib. 1, cap. 21, p. 27.

¹¹ Id. ibid. p. 28. Antiphan. ibid. p. 47.

¹² Athen. lib. 3, p. 82.

¹³ Id. ibid. p. 52.



Le tour du parasite étant venu, nous redou-
 âmes d'attention. Il commença de cette manière :
 Le pain que l'on sert sur nos tables, celui même
 que l'on vend au marché, est d'une blancheur
 blouissante, et d'un goût admirable¹. L'art de le
 réparer fut, dans le siècle dernier, perfectionné
 en Sicile, par Théarion² : il s'est maintenu parmi
 nous dans tout son éclat, et n'a pas peu contribué
 aux progrès de la pâtisserie. Nous avons aujourd'hui
 mille moyens pour convertir toutes sortes
 de farines en une nourriture aussi saine qu'agréable.
 Ajoutez à la farine de froment un peu de lait,
 d'huile et de sel; vous aurez ces pains si délicats
 dont nous devons la connaissance aux Cappado-
 ciens³. Pétrissez-la avec du miel; réduisez votre
 pâte en feuilles minces, et propres à se rouler à
 l'aspect du brasier, vous aurez ces gâteaux qu'on
 aime tant de vous offrir; et que vous avez trempés
 dans le vin (*a*); mais il faut les servir tout brû-
 lants⁴. Ces globules si doux et si légers qui les
 suivent de près⁵, se font dans la poêle, avec de
 la farine de sésame, du miel et de l'huile (*b*). Pre-
 nez de l'orge mondé, brisez les grains dans un
 mortier; mettez-en la farine dans un vase; versez-y
 de l'huile; remuez cette bouillie pendant qu'elle
 est lentement sur le feu; nourrissez-la par inter-

Archestr. et Antiphon. apud
 Athen. lib. 3, p. 112.

Plat. in Gorg. t. 1, p. 518.

Athen. lib. 3, cap. 28, p. 113.

C'étaient des espèces d'oublies.

(Cas. in Ath. p. 131.)

⁴ Antidot. apud Athen. lib. 3,
 cap. 25, p. 109.

⁵ Athen. lib. 14, cap. 14, p. 646.

(*b*) Espèce de beignets.



valles avec du jus de poularde, ou de chevreuil, ou d'agneau; prenez garde sur-tout qu'elle ne répande au-dehors; et, quand elle est au degré de cuisson, servez¹. Nous avons des gâteaux faits simplement avec du lait et du miel²; d'autres où l'on joint au miel la farine de sésame, et le fromage ou l'huile³. Nous en avons enfin dans lesquels on renferme des fruits de différentes espèces. Les pâtés de lièvre sont dans le même genre ainsi que les pâtés de becfignes, et de ces pâtés d'oiseaux qui voltigent dans les vignes⁶.

En prononçant ces mots, Philonide s'empara d'une tourte de raisins et d'amandes⁷ qu'on venait d'apporter, et ne voulut plus reprendre son cours.

Notre attention ne fut pas long-temps suspendue. Théotime prit aussitôt la parole.

Quantité d'auteurs, dit-il, ont écrit sur l'art de la cuisine, sur le premier des arts, puisque c'est celui qui procure des plaisirs plus fréquents et plus durables. Tels sont Mithæcus, qui nous a donné le Cuisinier sicilien⁸; Numénus d'Héraclée, Hégémon de Thasos, Philoxène de Leucade⁹, et Tyndaricus de Sicyone¹⁰. J'en pourrais citer encore beaucoup d'autres.

¹ Athen. l. 3, c. 36, pag. 126. Casaub. in Ath. p. 151.

² Eupol. ap. Athen. lib. 14, cap. 14, p. 646.

³ Athen. lib. 3, cap. 36, p. 126.

⁴ Eupol. ap. Athen. lib. 14, c. 14, p. 648. Poll. l. 6, c. 11, §. 78.

⁵ Telecl. apud. Athen. lib. 14, p. 647 et 638.

⁶ Poll. ibid.

⁷ Id. ibid.

⁸ Plat. in Gorg. t. 1, p. 519.

⁹ Athen. lib. 1, cap. 5, p. 51.

¹⁰ Id. l. 14, c. 23, p. 662.

Poll. l. 6, c. 10, §. 71.



mais citer plusieurs autres, car j'ai tous leurs ouvrages dans ma bibliothèque; et celui que je préfère à tous, est la Gastronomie d'Archestrate. Cet auteur, qui fut l'ami d'un des fils de Périclès¹, avait parcouru les terres et les mers pour connaître par lui-même ce qu'elles produisent de meilleur². Il s'instruisait dans ses voyages, non des mœurs des peuples, dont il est inutile de s'instruire, puisqu'il est impossible de les changer; mais il entrait dans les laboratoires où se préparent les délices de la table, et il n'eut de commerce qu'avec les hommes utiles à ses plaisirs. Son poëme est un trésor de lumières, et ne contient pas un vers qui ne soit un précepte.

C'est dans ce code que plusieurs cuisiniers ont appris les principes d'un art qui les a rendus immortels³, qui depuis long-temps s'est perfectionné en Sicile et dans l'Élide⁴, que parmi nous Chimbron a porté au plus haut point de sa gloire⁵. Je sais que ceux qui l'exercent ont souvent, par leurs prétentions, mérité d'être joués sur notre théâtre⁶; mais, s'ils n'avaient pas l'enthousiasme de leur profession, ils n'en auraient pas le génie. Le mien, que j'ai fait venir tout récemment de Cracuse, m'effrayait l'autre jour par le détail des subtilités et des études qu'exige son emploi. Après avoir dit en passant, que Cadmus, l'aïeul de

¹ Athen. lib. 5, cap. 20, p. 220.

² Id. lib. 7, cap. 5, p. 278.

³ Id. ibid. p. 293.

⁴ Id. lib. 14, p. 661.

⁵ Id. lib. 7, p. 293.

⁶ Damox. ap. Athen. l. 3, c. 21, p. 101. Philem. ibid. lib. 7, cap. 19,

p. 288. Hegesand. ibid. p. 290.



Bacchus, le fondateur de Thèbes, commença à être cuisinier du roi de Sidon¹; Savez-vous, ajouta-t-il, que pour remplir dignement mon ministère, il ne suffit pas d'avoir des sens exquis et une sagacité à toute épreuve², mais qu'il faut encore réunir les plus grands talents aux plus grandes connaissances³? Je ne m'occupe point des viles fonctions de votre cuisine; je n'y parais que pour diriger l'action du feu, et voir l'effet de mes opérations. Assis, pour l'ordinaire, dans une chambre voisine, je donne des ordres qu'exécutent des ouvrages subalternes⁴. Je médite sur les productions de la nature: tantôt je les laisse dans leur simplicité; tantôt je les déguise ou les assortis, suivant les proportions nouvelles, et propres à flatter votre goût. Faut-il, par exemple, vous donner un morceau de lait, ou une grosse pièce de bœuf; je suis contente de les faire bouillir⁵. Voulez-vous un lièvre excellent; s'il est jeune, il n'a besoin que de son mérite pour paraître avec distinction; je le mets à la broche, et je vous le sers tout saignant; mais c'est dans la finesse des combinaisons que la science doit éclater.

Le sel, le poivre, l'huile, le vinaigre et le miel sont les principaux agents que je dois mettre en œuvre; et l'on n'en saurait trouver de meilleur

¹ Evemer. ap. Athen. lib. 14, cap. 22, p. 658.

² Poseid. ibid. p. 661.

³ Damox. ibid. lib. 3, cap. 22, p. 102.

⁴ Id. ibid.

⁵ Athen. lib. 2, p. 63; lib. 1, p. 375.

⁶ Archestr. apud. Athen. lib. 1, p. 375.

ans d
ansi
du n
de S
ploy
le ra
ce
sates al
age: tel
la mont
ces de
de doit jam
dans un p
de le saup
de vinaigre
jeter de
d'huile
d'origan
et le fais
Il n'es
dans les
de plusie
autres de
es poissons



dans d'autres climats. Votre huile est excellente¹, ainsi que votre vinaigre de Décélie²: votre miel du mont Hymette³ mérite la préférence sur celui de Sicile même. Outre ces matériaux, nous employons dans les ragoûts⁴ les œufs, le fromage, le raisin sec, le silphium, le persil, le sésame, le cumin, les câpres, le cresson, le fenouil, la menthe, la coriandre, les carottes, l'ail, l'oignon, et ces plantes aromatiques dont nous faisons un si grand usage; telles que l'origan (*a*), et l'excellent thym du mont Hymette⁵. Voilà, pour ainsi dire, les forces dont un artiste peut disposer, mais qu'il ne doit jamais prodiguer. S'il me tombe entre les mains un poisson dont la chair est ferme, j'ai soin de le saupoudrer de fromage râpé, et de l'arroser de vinaigre; s'il est délicat, je me contente de jeter dessus une pincée de sel et quelques gouttes d'huile⁶: d'autres fois, après l'avoir orné de feuilles d'origan, je l'enveloppe dans une feuille de figuier, et le fais cuire sous la cendre⁷.

Il n'est permis de multiplier les moyens que dans les sauces ou ragoûts. Nous en connaissons plusieurs espèces, les unes piquantes et les autres douces. Celle qu'on peut servir avec tous les poissons bouillis ou rôtis⁸, est composée de

¹ Spon, voyag. t. 2, p. 146.

² Athen. lib. 2, cap. 26, p. 67.

³ Antiphan. ap. Athen. l. 3, c. 2,

⁴ 74. Spon, lib. 3, p. 130.

⁵ Athen. lib. 2, c. 26, p. 68.

⁶ Id. l. 6, c. 10, §. 66.

(*a*) Espèce de marjolaine sauvage.

⁵ Antiphan. ap. Athen. lib. 1, p. 28.

⁶ Archestr. ap. Athen. lib. 7, cap. 20, p. 321.

⁷ Id. ibid. cap. 5, p. 278.

⁸ Anan. ap. Athen. lib. 7, p. 282.



vinaigre, de fromage râpé, d'ail, auquel on joint du porreau et de l'oignon, hachés menu. Quand on la veut moins forte, on la fait avec de l'huile, des jaunes d'œufs, des porreaux, de l'ail et du fromage²: si vous la désirez encore plus douce, vous emploierez le miel, les dattes, le cumin, et d'autres ingrédients de même nature. Mais ces assortiments ne doivent point être abandonnés au caprice d'un artiste ignorant.

Je dis la même chose des farces que l'on introduit dans le corps d'un poisson. Tous savent qu'il faut l'ouvrir, et qu'après en avoir ôté les arêtes, on peut le remplir de silphium, de fromage, de sel et d'origan⁴: tous savent aussi qu'un coq peut être farci avec des grives, des becfigues, des jaunes d'œufs, des huîtres, et plusieurs sortes de coquillages⁵; mais soyez sûr qu'on peut diversifier ces mélanges à l'infini, et qu'il faut de longues et profondes recherches pour les rendre aussi agréables au goût, qu'utiles à la santé: car mon art tient à toutes les sciences (a), et plus immédiatement encore à la médecine. Ne dois-je pas connaître les herbes qui, dans chaque saison, ont le plus de sève et de vertu? Exposerai-je en été sur votre table un poisson qui ne doit y paraître qu'en hiver

¹ Schol. Aristoph. in vesp. v. 62.
Dalech. not. in Ath. p. 747 et 750.

² Schol. Aristoph. in equit. v. 768.

³ Hesych. in Ἰπότριμ.

⁴ Alex. ap. Athen. lib. 7, p. 322.

⁵ Athen. lib. 4, p. 129.

(a) On peut comparer les procédés que les comiques grecs mettent de la bouche des cuisiniers de leur temps, à ceux que Montaigne rapporte, en peu de mots, du maître d'hôtel du cardinal Caraffe, liv. 1, chap. 51.



Certains aliments ne sont-ils pas plus faciles à digérer dans certains temps? et n'est-ce pas de la préférence qu'on donne aux uns sur les autres, que viennent la plupart des maladies qui nous affligent¹?

A ces mots, le médecin Nicoclès, qui dévorait en silence et sans distinction tout ce qui se présentait sous sa main, s'écrie avec chaleur: Votre cuisinier est dans les vrais principes. Rien n'est si essentiel que le choix des aliments; rien ne demande plus d'attention. Il doit se régler d'abord sur la nature du climat, sur les variations de l'air et des saisons, sur les différences du tempérament et de l'âge²; ensuite sur les facultés plus ou moins nutritives qu'on a reconnues dans les diverses espèces de viandes, de poissons, de légumes et de fruits. Par exemple, la chair de bœuf est forte et difficile à digérer; celle de veau l'est beaucoup moins: de même, celle d'agneau est plus légère que celle de brebis; et celle de chevreau, que celle de chèvre³. La chair de porc, ainsi que celle de sanglier, dessèche, mais elle fortifie, et passe aisément. Le cochon de lait est pesant. La chair du lièvre est sèche et astringente⁴. En général, on trouve une chair moins succulente dans les animaux sauvages, que dans les domestiques; dans ceux qui se nourrissent de fruits, que dans ceux qui se nourrissent d'herbes; dans les mâles, que

¹ Nicom. ap. Athen. lib. 7, cap. etc. t. 1, p. 241.

² Id. lib. 2, p. 219, § 15.

³ Hippocr. de diæt. lib. 3, cap. 1,

⁴ Id. ibid. p. 220.



dans les femelles; dans les noirs, que dans les blancs; dans ceux qui sont velus, que dans ceux qui ne le sont pas. Cette doctrine est d'Hippocrate ¹.

Chaque boisson a de même ses propriétés. Le vin est chaud et sec: il a dans ses principes quelque chose de purgatif ². Les vins doux montent moins à la tête ³; les rouges sont nourrissants; les blancs, apéritifs; les clarets, secs et favorables à la digestion ⁴. Suivant Hippocrate, les vins nouveaux sont plus laxatifs que les vieux, parce qu'ils approchent plus de la nature du moût ⁵; les aromatiques sont plus nourrissants que les autres; les vins rouges et moëlleux...

Nicoclès allait continuer; mais Dinias l'interrompant tout-à-coup: Je ne me règle pas sur de pareilles distinctions, lui dit-il; mais je bannis de ma table les vins de Zacynthe et de Leucade, parce que je les crois nuisibles, à cause du plâtre qu'on y mêle ⁷. Je n'aime pas celui de Corinthe, parce qu'il est dur ⁸; ni celui d'Icare, parce qu'outre défaut, il a celui d'être fumeux ⁹: je fais cas du vin vieux de Corcyre, qui est très-agréable ¹⁰, du vin blanc de Mendé, qui est très-délicat ¹¹. A

¹ Hippocr. de diæt. l. 2, p. 222, § 20.

² Id. ibid. p. 223, § 22.

³ Diocl. et Praxag. ap. Athen. lib. 1, p. 32.

⁴ Mnesith. ap. Athen. ibid.

⁵ Hippocr. de diæt. l. 2, p. 224.

⁶ Id. ibid. p. 223.

⁷ Athen. lib. 1, cap. 25, p. 1573, lin. 25. Eustath. in Homer. odyss. lib. 3, p. 1573, lin. 25.

⁸ Alex. ap. Athen. lib. 1, p. 32.

⁹ Id. ibid.

¹⁰ Id. Ibid. p. 33.

¹¹ Id. ibid. p. 29.



chiloque comparait celui de Naxos au nectar¹; c'est celui de Thasos que je compare à cette liqueur divine². Je le préfère à tous, excepté à celui de Chio, quand il est de la première qualité; car il y en a de trois sortes³.

Nous aimons en Grèce les vins doux et odoriférants⁴. En certains endroits, on les adoucit en jetant dans le tonneau de la farine pétrie avec du miel⁵; presque par-tout on y mêle de l'origan⁶, des aromates, des fruits et des fleurs. J'aime, en ouvrant un de mes tonneaux, qu'à l'instant l'odeur des violettes et des roses s'exhale dans les airs, et remplisse mon cellier⁷; mais je ne veux pas qu'on favorise trop un sens au préjudice de l'autre. Le vin de Byblos, en Phénicie, surprend d'abord par la quantité de parfums dont il est pénétré. J'en ai une bonne provision; cependant je le mets fort au-dessous de celui de Lesbos, qui est moins parfumé, et qui satisfait mieux le goût⁸. Désirez-vous une boisson agréable et salutaire? associez des vins odoriférants et moëlleux avec des vins d'une qualité opposée. Tel est le mélange du vin d'Érythrée avec celui d'Héraclée⁹.

L'eau de mer, mêlée avec le vin, aide, dit-on, à

¹ Id. *ibid.* p. 30.

⁵ Theophr. *ap.* Athen. p. 32.

² Aristoph. in *Plut.* v. 1022.

⁶ Aristot. *problem. sect.* 20, t. 2,

Schol. *ibid.* Id. in *Lysistr.* v. 196.

p. 776. Span. in *Plut. Aristoph.* v.

Spanh. in *Plut. Aristoph.* v. 545.

809.

Plin. l. 34, cap. 7, p. 717.

⁷ Hermip. *ap.* Athen. *ibid.* p. 29.

³ Athen. lib. 1, p. 32, Hermip.

⁸ Arcestr. *ap.* Athen. lib. 1

ibid. p. 29.

p. 29.

⁴ Athen. *ibid.* p. 30.

⁹ Theophr. *ibid.* p. 32.



la digestion, et fait que le vin ne porte point la tête; mais il ne faut pas qu'elle domine trop. C'est le défaut des vins de Rhodes: on a su l'éviter dans ceux de Cos¹. Je crois qu'une mesure d'eau de mer suffit pour cinquante mesures de vin, sur-tout si l'on choisit, pour faire ce vin, les nouveaux plants préférablement aux anciens².

De savantes recherches nous ont appris la manière de mélanger la boisson. La proportion la plus ordinaire du vin à l'eau est de deux à cinq, ou de un à trois³; mais, avec nos amis, nous préférons la proportion contraire; et sur la fin du repas, nous oublions ces règles austères. Solon nous défendait le vin pur. C'est de toutes ses lois, peut-être, la mieux observée, grâce à la perfidie de nos marchands, qui affaiblissent cette liqueur précieuse⁴. Pour moi, je fais venir mon vin de droiture; et vous pouvez être assurés que la loi de Solon ne cessera d'être violée pendant tout le repas.

En achevant ces mots, Dinias se fit apporter plusieurs bouteilles d'un vin qu'il conservait depuis dix ans, et qui fut bientôt remplacé par un vin encore plus vieux⁵.

Nous bûmes alors presque sans interruption. Démocharès, après avoir porté différentes santées

¹ Athen. lib. 1, p. 30.

² Phan. Eres. ap. Athen. p. 31.

³ Hesiod. oper. v. 596. Athen. lib. 10, p. 426 et 430. Casaub. in Athen. lib. 10, cap. 7, p. 454.

Spanh. in Plut. Aristoph. v. 111.

⁴ Alex. ap. Athen. lib. 10, cap. 8, p. 431.

⁵ Athen. lib. 13, p. 584 et 585.



prit une lyre; et pendant qu'il l'accordait, il nous entretint de l'usage où l'on a toujours été de mêler le chant aux plaisirs de la table. Autrefois, disait-il, tous les convives chantaient ensemble et à l'unisson¹. Dans la suite, il fut établi que chacun chanterait à son tour², tenant à la main une branche de myrte ou de laurier. La joie fut moins bruyante à la vérité, mais elle fut moins vive. On la contraignit encore, lorsqu'on associa la lyre à la voix³: alors plusieurs convives furent obligés de garder le silence. Thémistocle mérita autrefois des reproches pour avoir négligé ce talent; de nos jours, Épaminondas a obtenu des éloges pour l'avoir cultivé⁴. Mais, dès qu'on met trop de prix à de pareils agréments, ils deviennent une étude; l'art se perfectionne aux dépens du plaisir, et l'on ne fait plus que sourire au succès.

Les chansons de table ne renfermèrent d'abord que des expressions de reconnaissance, ou des leçons de sagesse. Nous y célébrions, et nous y célébrons encore les dieux, les héros, et les citoyens utiles à leur patrie. A des sujets si graves on joignit ensuite l'éloge du vin; et la poésie, chargée de le tracer avec les couleurs les plus vives, peignit en même temps cette confusion d'idées, ces mouvements tumultueux qu'on éprouve avec

¹ Mém. de l'acad. des Bell. Lettr. t. 9, p. 324.

² Athen. lib. 15, cap. 14, p. 694. Dicæarch. ap. schol. Aristoph. in ran. v. 1337.

³ Plut. sympos. lib. 1, quæst. 1, t. 2, p. 615.

⁴ Cicer. tuscul. lib. 1, cap. 2, t. 2, p. 234.



ses amis, à l'aspect de la liqueur qui pétillait dans les coupes. De là, tant de chansons bachiques, mêlées de maximes, tantôt sur le bonheur et sur la vertu, tantôt sur l'amour et sur l'amitié. C'est en effet à ces deux sentiments que l'âme se plaît à revenir, quand elle ne peut plus contenir la joie qui la pénètre.

Plusieurs auteurs se sont exercés dans ce genre de poésie; quelques-uns s'y sont distingués; Alcibiade et Anacréon l'ont rendu célèbre. Il n'exige point d'effort, parce qu'il est ennemi des prétentions. On peut employer, pour louer les dieux et les héros, la magnificence des expressions et des idées; mais il n'appartient qu'au délire et aux grâces de peindre le sentiment et le plaisir.

Livrons-nous au transport que cet heureux moment inspire, ajouta Démocharès; chantons tous ensemble, ou tour-à-tour, et prenons dans nos mains des branches de laurier ou de myrte ¹.

Nous exécutâmes aussitôt ses ordres; et, après plusieurs chansons assorties à la circonstance, tout le chœur entonna celle d'Harmodius et d'Aristogiton ² (a). Démocharès nous accompagnait par intervalles; mais, saisi tout-à-coup d'un nouvel enthousiasme, il s'écrie: Ma lyre rebelle se refuse à de si nobles sujets; elle réserve ses accords pour le chantre du vin et des amours. Voyez comm

¹ Schol. Aristoph. in nub. v. 1367; id. in vesp. v. 1217.

² Athen. lib. 15, cap. 15, p. 605.

(a) On la chantait souvent dans les repas: je l'ai rapportée dans la note IV de l'Introduction.



au souvenir d'Anacréon ses cordes frémissent, et rendent des sons plus harmonieux. O mes amis ! que le vin coule à grands flots ; unissez vos voix à la mienne, et prêtez-vous à la variété des modulations.

Buvons, chantons Bacchus ; il se plaît à nos danses, il se plaît à nos chants ; il étouffe l'envie, la haine et les chagrins ¹ ; aux grâces séduisantes ², aux amours enchanteurs, il donna la naissance. Aimons, buvons, chantons Bacchus.

L'avenir n'est point encore ; le présent n'est bien-tôt plus : le seul instant de la vie est l'instant où l'on jouit ³. Aimons, buvons, chantons Bacchus.

Sages dans nos folies ⁴, riches de nos plaisirs, foulons aux pieds la terre et ses vaines grandeurs ⁵ ; et dans la douce ivresse que des moments si beaux font couler dans nos âmes, buvons, chantons Bacchus.

Cependant nous entendîmes un grand bruit à la porte, et nous vîmes entrer Calliclès, Nicostrate, et d'autres jeunes gens qui nous amenaient des danseuses et des joueuses de flûte, avec lesquelles ils avaient soupé ⁶. Aussitôt la plupart des convives sortirent de table, et se mirent à danser ; car les Athéniens aiment cet exercice avec tant de passion, qu'ils regardent comme une impolitesse de ne pas s'y livrer, quand l'occasion l'exige ⁷. Dans

¹ Anacr. od. 26, 39, 42, etc.

⁵ Id. od. 26.

² Id. od. 41. Mém. de l'acad. des
sc. Lett. t. 3, p. 11.

⁶ Plat. in conv. t. 3, p. 212 ; id.
in Protag. t. 1, p. 347.

³ Anacr. od. 4, 15, 24, etc.

⁷ Alex. ap. Athen. lib. 4, cap. 4,

⁴ Id. od. 48.

p. 134. Theophr. charact. cap. 15.



le même temps, on apporta plusieurs hors-d'œuvres propres à exciter l'appétit; tels que des escopes (*a*) et des cigales¹; des raves coupées en morceaux, et confites au vinaigre et à la moutarde²; des pois chiches rôtis³, des olives que l'on avait tirées de leur saumure⁴.

Ce nouveau service, accompagné d'une nouvelle provision de vin, et de coupes plus gracieuses que celles dont on s'était servi d'abord⁵, annonçait des excès qui furent heureusement réprimés par un spectacle inattendu. A l'arrivée de Cléon, Théotime était sorti de la salle. Il revint, suivi de joueurs de gobelets, et de ces farceurs qui, dans les places publiques, amusent la populace par leurs prestiges⁶.

On desservit un moment après. Nous fîmes des libations en l'honneur du Bon Génie et de Jupiter Sauveur⁷; et après que nous eûmes lavé nos mains dans une eau où l'on avait mêlé des odeurs⁸, les baladins commencèrent leurs tours. L'un arrangeait sous des cornets un certain nombre de quilles ou de petites boules; et sans découvrir son jeu, il les faisait paraître ou disparaître à son

(*a*) Petit animal semblable à la cigale. (Athen. p. 133.)

¹ Aristoph. ap. Athen. lib. 4, p. 133.

² Athen. lib. 4, cap. 4, p. 134. Aristot. hist. animal. lib. 5, cap. 30, t. 1, p. 856.

³ Schol. Aristoph. in eccles. v. 45.

⁴ Athen. ibid. p. 133.

⁵ Diog. Laert. lib. 1, § 104. saub. in Theophr. cap. 4, p. 39.

⁶ Plat. de leg. lib. 2, t. 2, p. 658. Athen. lib. 4, c. 1, pag. 133.

⁷ Aristoph. in av. v. 1212. Schol. ejusdem. in pac. v. 299.

⁸ Athen. lib. 9, cap. 18, p. 41.



gré¹. Un autre écrivait ou lisait, en tournant avec rapidité sur lui-même². J'en vis dont la bouche omissait des flammes, ou qui marchaient la tête en bas, appuyés sur leurs mains, et figurant avec leurs pieds les gestes des danseurs³. Une femme parut, tenant à la main douze cerceaux de bronze : dans leur circonférence, roulaient plusieurs petits anneaux de même métal : elle dansait, jetant en l'air et recevant successivement les douze cerceaux⁴. Une autre se précipitait au milieu de plusieurs épées nues⁵. Ces jeux, dont quelques-uns n'intéressaient sans me plaire, s'exécutaient presque tous au son de la flûte. Il fallait, pour y réussir, joindre la grâce à la précision des mouvements.

CHAPITRE XXVI.

De l'Éducation des Athéniens.

LES habitants de Mytilène, ayant soumis quelques-uns de leurs alliés qui s'étaient séparés d'eux, leur défendirent de donner la moindre instruction à leurs enfants⁶. Ils ne trouvèrent pas de meilleur

¹ Casaub. in Athen. lib. 1, cap.

recueil d'antiquit. t. 1, p. 202.

² ; lib. 4, cap. 1.

³ Xenoph. in conv. p. 893. Athen.

⁴ Xenoph. in conv. p. 893.

lib. 4, p. 129. Paciaud. de athlet.

⁵ Herodot. lib. 6, cap. 129.

Κυβίς. § 5, p. 18.

⁶ Xenoph. ibid. p. 876. Caylus,

⁶ Ælian. var. hist. lib. 7, cap. 15.



moyen pour les tenir dans l'asservissement, de les tenir dans l'ignorance.

L'objet de l'éducation est de procurer au corps la force qu'il doit avoir, à l'âme la perfection qu'elle est susceptible¹. Elle commence, chez les Athéniens, à la naissance de l'enfant, et ne finit à sa vingtième année. Cette épreuve n'est pas si longue pour former des citoyens; mais elle n'est pas suffisante, par la négligence des parents, qui abandonnent l'espoir de l'état et de leur famille, d'abord à des esclaves, ensuite à des maîtres mercenaires.

Les législateurs n'ont pu s'expliquer sur ce sujet que par des lois générales²: les philosophes s'en sont entrés dans de plus grands détails; ils ont même porté leurs vues sur les soins qu'exige l'enfant, et sur les attentions quelquefois cruelles de ceux qui l'entourent. En m'occupant de cet objet si essentiel, je montrerai les rapports de certaines pratiques avec la religion ou avec le gouvernement; à côté des abus, je placerai les conseils des personnes éclairées.

Épicharis, femme d'Apollodore, chez qui j'étais logé, devait bientôt accoucher. Pendant les quarante premiers jours de sa grossesse, il ne lui avait pas été permis de sortir³. On lui avait ensuite répété souvent que, sa conduite et sa santé pouvant influer sur la constitution de son enfant,

¹ Plat. de leg. lib. 7, t. 2, p. 788.

² Id. ibid.

Censor. de die nat. cap. 11.

⁴ Hippocr. de nat. puer. § 2 t. 1, p. 149.



elle devait user d'une bonne nourriture, et entretenir ses forces par de légères promenades¹.

Parmi plusieurs de ces nations, que les Grecs appellent barbares, le jour de la naissance d'un enfant est un jour de deuil pour sa famille². Assemblée autour de lui, elle le plaint d'avoir reçu le funeste présent de la vie. Ces plaintes effrayantes ne sont que trop conformes aux maximes des sages de la Grèce. Quand on songe, disent-ils, à la destinée qui attend l'homme sur la terre, il faudrait arroser de pleurs son berceau³.

Cependant, à la naissance du fils d'Apollodore, je vis la tendresse et la joie éclater dans les yeux de tous ses parents; je vis suspendre sur la porte de la maison une couronne d'olivier, symbole de l'agriculture, à laquelle l'homme est destiné. Si elle avait été une fille, une bandelette de laine, mise à la place de la couronne, aurait désigné l'espèce de travaux dont les femmes doivent s'occuper⁴. Cet usage, qui retrace les mœurs anciennes, annonce à la république qu'elle vient d'acquérir un citoyen. Il annonçait autrefois les devoirs du père et de la mère de famille.

Le père a le droit de condamner ses enfants à la prison ou à la mort. Dès qu'ils sont nés, on les étend sur ses pieds. S'il les prend entre ses bras, ils sont

¹ Plat. de leg. lib. 7, t. 2, p. 789.

² Aristot. de rep. l. 7, cap. 16, t. 2, p. 447.

³ Herodot. lib. 5, cap. 4. Strab.

l. 11, p. 519. Anthol. p. 16.

⁴ Eurip. fragm. Ctes. p. 476.

Axioch. ap. Plat. t. 3, p. 368. Cic. tusc. lib. 1, cap. 48, t. 2, p. 273.

⁴ Hesych. in Στέφαν. Ephipp. ap. Athen. l. 9, p. 370.



sauvés. Quand il n'est pas assez riche pour les lever, ou qu'il désespère de pouvoir corriger certains vices de conformation, il détourne les yeux, et l'on court au loin les exposer ou ôter la vie¹. A Thèbes, les lois défendent cette barbare²; dans presque toute la Grèce, elles l'admettent ou la tolèrent. Des philosophes l'approuvent³; d'autres, contredits à la vérité par des moralistes plus rigides⁴, ajoutent qu'une mère, entourée déjà d'une famille trop nombreuse, est en droit de détruire l'enfant qu'elle porte dans son sein.

Pourquoi des nations éclairées et sensibles traitent-elles ainsi la nature? C'est que, chez elle, le nombre des citoyens étant fixé par la constitution même, elles ne sont pas jalouses d'augmenter la population; c'est que, chez elles encore, tout citoyen étant soldat, la patrie ne prend aucun intérêt au sort d'un homme qui ne lui serait jamais utile, et à qui elle serait souvent nécessaire.

On lava l'enfant avec de l'eau tiède, conformément au conseil d'Hippocrate⁵. Parmi les peuples nommés barbares, on l'aurait plongé dans l'eau froide⁶; ce qui aurait contribué à le fortifier. Ensuite on le déposa dans une de ces corbeilles d'osier dont on se sert pour séparer le grain de

¹ Terent. in Heautontim. act. 4, mon. v. 172.
scen. 1.

² Ælian. var. hist. lib. 2, cap. 7.

³ Plat. de rep. lib. 5, t. 2, p. 460.

⁴ Aristot. de rep. lib. 7, cap. 16, t. 2, p. 447. Phocylid. poem. ad-

⁵ Hippocr. de salub. diæt. Scen. 1, p. 630.

⁶ Aristot. de rep. lib. 7, cap. 16, t. 2, p. 447.



aille ¹. C'est le présage d'une grande opulence ou une nombreuse postérité.

Autrefois, le rang le plus distingué ne dispensait pas une mère de nourrir son enfant ; aujourd'hui elle se repose de ce devoir sacré sur une esclave ². Cependant, pour corriger le vice de sa naissance, on l'attache à la maison, et la plupart des nourrices deviennent les amies et les confidentes des mères qu'elles ont élevées ³.

Comme les nourrices de Lacédémone sont très-nommées dans la Grèce ⁴, Apollodore en avait vu venir une à laquelle il confia son fils. En le voyant elle se garda bien de l'emmailoter ⁵, et de chaîner ses membres par des machines dont on se use en certains pays ⁶, et qui ne servent souvent qu'à contrarier la nature.

Pour l'accoutumer de bonne heure au froid, elle se contenta de le couvrir de quelques vêtements légers, pratique recommandée par les philosophes ⁷, que je trouve en usage chez les Celtes. C'est encore une de ces nations que les Grecs appellent barbares.

Le cinquième jour fut destiné à purifier l'enfant. Une femme le prit entre ses bras, et, suivie de

Callim. hymn. in. Jov. v. 48,

sol. ib. Etym. magn. in. Δείκνον.

Plat. de leg. lib. 7, t. 2, p. 790.

Aristot. de mor. lib. 8, cap. 9, t. 2.

108.

Eurip. in Hipp. Terent. in Heau-

tontim. Adelph., etc.

⁴ Plut. in. Lycurg. t. 1, p. 49.

⁵ Id. ibid.

⁶ Aristot. de rep. lib. 7, cap.

17, t. 2, p. 447.

⁷ Id. ibid.



tous ceux de la maison, elle courut à plusieurs reprises autour du feu qui brûlait sur l'autel.

Comme beaucoup d'enfants meurent de convulsions d'abord après leur naissance, on attend le septième, et quelquefois le dixième jour, pour leur donner un nom². Apollodore ayant assemblé ses parents, ceux de sa femme et leurs amis en leur présence qu'il donnait à son fils le nom de son père Lysis; car, suivant l'usage, l'enfant d'une famille porte le nom de son aïeul⁴. Cette cérémonie fut accompagnée d'un sacrifice et d'un repas. Elle précéda de quelques jours une cérémonie plus sainte, celle de l'initiation aux mystères d'Éleusis. Persuadés qu'elle procure de grands avantages après la mort, les Athéniens se hâtaient de la faire recevoir à leurs enfants⁵. Le quatrième jour, Épicharis releva de couches⁶. Ce fut un jour de fête dans la maison d'Apollodore.

Ces deux époux, après avoir reçu de leurs amis de nouvelles marques d'intérêt, redoublèrent de soins pour l'éducation de leur fils. Leur premier objet fut de lui former un tempérament robuste et de choisir, parmi les pratiques en usage

¹ Plat. in Theæt. t. 1, p. 160. Harpocr. et Hesych. in Ἀμφιδρ. Meurs de puerp. cap. 6.

² Eurip. in Electr. v. 1126. Aristoph. in av. v. 494 et 923. Schol. ibid. Demosth. in Bœot. p. 1004. Aristot. hist. animal. l. 7, c. 12, t. 1, p. 896. Harpocr. in Ἐβδου.

³ Suid. in Δεξάρ.

⁴ Isæus, de hæredit. Pyrrh. Plat. in Lys. t. 2, p. 205. Deut. ibid. p. 1005.

⁵ Terent. in Phorm. act. 1, v. 15. Apollod. ap. Donat. Turneb. adv. lib. 3, cap. 6. de madame Dacier sur la 2^e act. du Plutus d'Aristoph.

⁶ Censor. de die natal. cap. 1.



plus conformes aux vues de la nature, et aux lumières de la philosophie. Déidamie, c'était le nom de la nourrice ou gouvernante, écoutait leurs conseils, et les éclairait eux-mêmes de son expérience.

Dans les cinq premières années de l'enfance, la végétation du corps humain est si forte, que, suivant l'opinion de quelques naturalistes, il n'augmente pas du double en hauteur dans les vingt années suivantes¹. Il a besoin alors de beaucoup de nourriture, de beaucoup d'exercice. La nature agit par une inquiétude secrète; et les nourrices sont souvent obligées de le bercer entre leurs bras, et d'ébranler doucement son cerveau par des chants agréables et mélodieux. Il semble qu'une longue habitude les a conduites à regarder la musique et la danse comme les premiers éléments de notre éducation². Ces mouvements favorisent la digestion; procurent un sommeil paisible, dissipent les erreurs soudaines que les objets extérieurs produisent sur des organes trop faibles.

Dès que l'enfant put se tenir sur ses jambes, Déidamie le fit marcher, toujours prête à lui tendre une main secourable³. Je la vis ensuite mettre dans ses mains de petits instruments dont le bruit pouvait l'amuser ou le distraire⁴: circonstance que je ne releverais pas, si le plus commode de ces instruments n'était de l'invention du célèbre

¹ Plat. de leg. lib. 7, t. 2, p. 788.

² Id. ibid. p. 790.

³ Id. ibid. p. 789.

⁴ Etym. magn. et Suid. in *Μαται*. Anthol. lib. 6, cap. 23, p. 440.



philosophe Archytas ¹, qui écrivait sur la nature de l'univers, et s'occupait de l'éducation des enfants.

Bientôt des soins plus importants occupèrent Déidamie, et des vues particulières l'écartèrent des règles les plus usitées. Elle accoutuma son élève à ne faire aucune différence entre les aliments qu'on lui présentait ². Jamais la force ne fut employée pour empêcher ses pleurs. Ce n'est pas l'exemple de quelques philosophes ³; elle regardât comme une espèce d'exercice utile pour les enfants : il lui paraissait plus avantageux de les arrêter dès qu'on en connaissait la cause et de les laisser couler, quand on ne pouvait la connaître. Aussi cessa-t-il d'en répandre, dès que par ses gestes il put expliquer ses besoins.

Elle était sur-tout attentive aux premières impressions qu'il recevrait : impressions quelques-unes si fortes et si durables, qu'il en reste pendant toute la vie des traces dans le caractère. Et en effet, il est difficile qu'une âme qui dans l'enfance est toujours agitée de vaines frayeurs, ne devienne pas de plus en plus susceptible de la lâcheté, dès qu'elle a fait l'apprentissage ⁴. Déidamie épargnait à son élève tous les sujets de terreur, au lieu de les multiplier par les menaces et par les coups.

Je la vis un jour s'indigner de ce qu'une mère avait dit à son fils, que c'était en punition

¹ Aristot. de rep. lib. 8, cap. 6, t. 2, p. 456.

² Plut. in Lycurg, t. 1, p. 49.

³ Aristot. de rep. lib. 7, cap. 2, t. 2, p. 448.

⁴ Plat. de leg. lib. 7, t. 2, p. 7.



ses mensonges qu'il avait des boutons au visage ¹. Sur ce que je lui racontai que les Scythes maniaient également bien les armes de la main droite et de la gauche, je vis, quelque temps après, son jeune élève se servir indifféremment de l'une et de l'autre ².

Il était sain et robuste; on ne le traitait ni avec cet excès d'indulgence qui rend les enfants difficiles, prompts, impatients de la moindre contradiction, insupportables aux autres; ni avec cet excès de sévérité qui les rend craintifs, serviles, insupportables à eux-mêmes ³. On s'opposait à ses goûts, sans lui rappeler sa dépendance; et on le punissait de ses fautes, sans ajouter l'insulte à la correction ⁴. Ce qu'Apollodore défendait avec le plus de soin à son fils, c'était de fréquenter les domestiques de sa maison; à ces derniers, de donner à son fils la moindre notion du vice, soit par leurs paroles, soit par leurs exemples ⁵.

Suivant le conseil des personnes sages, il ne faut prescrire aux enfants, pendant les cinq premières années, aucun travail qui les applique ⁶; leurs jeux doivent seuls les intéresser et les animer. Ce temps accordé à l'accroissement et à l'affermissement du corps, Apollodore le prolongea d'une année en faveur de son fils; et ce ne fut qu'à la

¹ Théocr. idyll. 12, v. 23. Schol. bid.

⁴ Id. ibid. p. 793.

² Plat. de leg. lib. 7, t. 2, p. 794.

⁵ Aristot. de rep. lib. 7, cap. 17, t. 2, p. 448.

³ Id. ibid. p. 791.

⁶ Id. ibid.



fin de la sixième ¹, qu'il le mit sous la garde d'un conducteur ou pédagogue. C'était un esclave de confiance ², chargé de le suivre en tous lieux et sur-tout chez les maîtres destinés à lui donner les premiers éléments des sciences.

Avant que de le remettre entre ses mains, voulut lui assurer l'état de citoyen. J'ai dit plus haut (a), que les Athéniens sont partagés en dix tribus. La tribu se divise en trois confraternités ou curies; la curie en trente classes ³. Ceux d'une même curie sont censés fraterniser entre eux parce qu'ils ont des fêtes, des temples, des sacrifices qui leur sont communs. Un Athénien doit être inscrit dans l'une des curies, soit d'abord après sa naissance, soit à l'âge de trois ou quatre ans, rarement après la septième année ⁴. Cette cérémonie se fait avec solennité dans la fête de Apaturies, qui tombe au mois pyanepsion, et qui dure trois jours.

Le premier n'est distingué que par des repas qui réunissent les parents dans une même maison et les membres d'une curie dans un même lieu ⁵.

Le second est consacré à des actes de religion. Les magistrats offrent des sacrifices en public et plusieurs Athéniens revêtus de riches habits et tenant dans leurs mains des tisons enflammés

¹ Plat. de leg. lib. 7, t. 2, p. 794.

² Id. in Lys. t. 2, p. 208.

(a) Voyez le chapitre XIV de cet ouvrage.

³ Hesych. Etymol. magn. Har-

pocr. et Suid. in Γεννητ. Poll. lib. 3, § 52.

⁴ Pet. leg. attic. p. 146, etc.

⁵ Meurs. Græc. feriat. in Apatur.





Tourcay del.

P. Le Roy sc.

Apollodore.

marchent
 ent des
 célèbres
 ami le
 C'est le
 dans l'ère
 sions d'
 pollodore d'
 nie. La se
 ses parents
 classe par
 ar présenta
 muler. On l'
 érier et riat
 elle n'avait
 ne plus antie
 te ces hom
 ne par la
 . tenant
 témoin que
 mme athen
 ueillit les sub
 us le nom de
 giste de la cu
 Cet acte, qui
 bu, dans une t



Marchent à pas précipités autour des autels, chantent des hymnes en l'honneur de Vulcain, et célèbrent le dieu qui introduisit l'usage du feu parmi les mortels ¹.

C'est le troisième jour que les enfants entrent dans l'ordre des citoyens. On devait en présenter plusieurs de l'un et de l'autre sexe ². Je suivis Apollodore dans une chapelle qui appartenait à sa curie ³. Là se trouvaient assemblés, avec plusieurs de ses parents, les principaux de la curie, et de la classe particulière à laquelle il était associé. Il leur présenta son fils avec une brebis qu'on devait immoler. On la pesa; et j'entendis les assistants crier en riant: moindre! moindre! c'est-à-dire, qu'elle n'avait pas le poids fixé par la loi ⁴. C'est une plaisanterie qu'on ne se refuse guère dans toute occasion. Pendant que la flamme dévorait une partie de la victime ⁵, Apollodore s'avança; tenant son fils d'une main, il prit les dieux à témoin que cet enfant était né de lui et d'une femme athénienne en légitime mariage ⁶. On recueillit les suffrages; et l'enfant aussitôt fut inscrit, sous le nom de Lysis, fils d'Apollodore, dans le registre de la curie, nommé le registre public ⁷.

Cet acte, qui place un enfant dans une telle tribu, dans une telle curie, dans une telle classe

Id. *ibid.*

Poll. lib. 8, cap. 9, § 107.

Id. lib. 3, § 52.

Harpocr. in Μαῖον. Suid. in

εϋ.

⁵ Demost. in Macart. p. 1029.

⁶ Isæus, de hæred. Apoll. p. 65;
id. de hæred. Cyron. p. 70.

⁷ Harpocr. in Κοῖν. γραμμ.



de la curie , est le seul qui constate la légitimité de sa naissance , et lui donne des droits à la succession de ses parents ¹. Lorsque ceux de la curie refusent de l'agrèger à leur corps , le père a la liberté de les poursuivre en justice ².

L'éducation , pour être conforme au génie du gouvernement , doit imprimer dans les cœurs des jeunes citoyens les mêmes sentiments et les mêmes principes. Aussi les anciens législateurs les avaient-ils assujettis à une institution commune ³. La plupart sont aujourd'hui élevés dans le sein de leur famille ; ce qui choque ouvertement l'esprit de la démocratie. Dans l'éducation particulière de l'enfant , lâchement abandonné aux flatteries de ses parents et de leurs esclaves , se croit distingué de la foule , parce qu'il en est séparé : dans l'éducation commune , l'émulation est plus générale , les états s'égalisent ou se rapprochent. C'est là qu'un jeune homme apprend chaque jour , à chaque instant , que le mérite et les talents peuvent seuls donner une supériorité réelle. Cette question est plus facile à décider , qu'une foule d'autres sur lesquelles partagent inutilement les philosophes.

On demande s'il faut employer plus de soins à cultiver l'esprit qu'à former le cœur ; s'il ne faut donner aux enfants que des leçons de vertu et aucune de relative aux besoins et aux agréments de la vie ; jusqu'à quel point ils doivent être

¹ Demost. in Bœot. p. 1005.

² Id. in Near. p. 870.

³ Aristot. de rep. lib. 8, c. 1, t. 2, p. 449.



constate la légitimité des droits à la vie que ceux de la patrie, le père de la justice².
 forme au génie des cœurs nobles et les législateurs les avait en commun³. La loi le matin, et allait le prendre le soir⁴.

Parmi les instituteurs auxquels on confie la jeunesse d'Athènes, il n'est pas rare de rencontrer des hommes d'un mérite distingué. Tel fut autrefois Damon, qui donna des leçons de musique à Socrate⁵, et de politique à Périclès⁶. Tel était de mon temps Philotime. Il avait fréquenté l'école de Platon, et joignait à la connaissance des arts les lumières d'une saine philosophie. Apollodore, qui l'aimait beaucoup, était parvenu à lui faire partager les soins qu'il donnait à l'éducation de son fils.

Ils étaient convenus qu'elle ne roulerait que sur un principe. Le plaisir et la douleur, me dit un jour Philotime, sont comme deux sources abondantes que la nature fait couler sur les hommes, et dans lesquelles ils puisent au hasard le bonheur et le malheur⁷. Ce sont les deux premiers

¹ Aristot. de rep. lib. 3, cap. 2, p. 450.

² Æschin. epist. 12, p. 214.

³ Id. in Timarch. p. 261.

⁴ Plat. in Lys. t. 2, p. 223.

⁵ Plat. de rep. lib. 3, t. 2, p. 400.

⁶ Id. in Alcib. 1, t. 2, p. 118. Plut. in Per. t. 1, p. 154.

⁷ Plat. de leg. lib. 1, t. 2, p. 636.



sentiments que nous recevons dans notre enfance et qui, dans un âge plus avancé, dirigent toutes nos actions. Mais il est à craindre que de pareils guides ne nous entraînent dans leurs écarts. Il faut donc que Lysis apprenne de bonne heure à se défier, qu'il ne contracte dans ses premières années aucune habitude que la raison ne puisse justifier un jour; et qu'ainsi les exemples, les conversations, les sciences, les exercices du corps, tout concoure à lui faire aimer et haïr dès à présent ce qu'il devra aimer et haïr toute sa vie¹.

Le cours des études comprend la musique et la gymnastique², c'est-à-dire, tout ce qui a rapport aux exercices de l'esprit et à ceux du corps. Dans cette division, le mot *musique* est pris dans une acception très-étendue.

Connaître la forme et la valeur des lettres, les tracer avec élégance et facilité³, donner aux syllabes le mouvement et les intonations qui leur conviennent, tels furent les premiers travaux du jeune Lysis. Il allait tous les jours chez un grammatiste dont la maison située auprès du temple de Thésée, dans un quartier fréquenté, attirait beaucoup de disciples⁴. Tous les soirs il racontait à ses parents l'histoire de ses progrès. Je le voyais, un style ou poinçon à la main, suivre à plusieurs reprises les contours des lettres que son maître avait figurées

¹ Plat. de leg. lib. 2, p. 653. Aristot. de mor. lib. 1, cap. 2, t. 2, p. 20.

² Plat. in Protag. t. 1, p. 325, etc.;

id. de rep. lib. 3, t. 2, p. 412.

³ Lucian. de gymnas. t. 2, p. 902.

⁴ Plat. in Alcib. 1, t. 2, p. 114.

Demosth. de cor. p. 494 et 515.



ur des tablettes¹. On lui recommandait d'observer exactement la ponctuation, en attendant qu'on pût lui en donner des règles².

Il lisait souvent les Fables d'Ésope³; souvent il récitait les vers qu'il savait par cœur. En effet, pour exercer la mémoire de leurs élèves, les professeurs de grammaire leur font apprendre des morceaux

de Homère, d'Hésiode et des poètes lyriques⁴. Mais; disent les philosophes, rien n'est si contraire à l'objet de l'institution: comme les poètes attribuent des passions aux dieux, et justifient celles des hommes, les enfants se familiarisent avec le vice avant de le connaître. Aussi a-t-on formé pour l'usage des recueils de pièces choisies, dont la prononciation est pure⁵; et c'est un de ces recueils que

le maître de Lysis avait mis entre ses mains. Il y ajouta ensuite le dénombrement des troupes qui périrent au siège de Troie, tel qu'on le trouve dans l'Iliade⁶. Quelques législateurs ont ordonné que, dans les écoles, on accoutumât les enfants à le réciter, parce qu'il contient les noms des villes et des maisons les plus anciennes de la Grèce⁷.

Dans les commencements, lorsque Lysis parlait, il lisait, ou qu'il déclamait quelque ouvrage, mais surpris de l'extrême importance qu'on met-

¹ Plat. in Charm. t. 2, p. 159.
² ibid. l. 1, c. 1, p. 13.

³ Aristot. de rhet. lib. 3, cap. 5, p. 589.

⁴ Aristoph. in pac. v. 128; id. in v. 471. Aristot. ap. Schol. Arist. h. ibid.

⁴ Plat. in Protag. t. 1, p. 325; id. de rep. l. 2, p. 377. Lucian. de gymnás. t. 2, p. 902.

⁵ Plat. de leg. lib. 7, t. 2, p. 811.

⁶ Homer. iliad. lib. 2.

⁷ Eustath. in iliad. 2, t. 1, p. 263.



tait à diriger sa voix, tantôt pour en varier les flexions, tantôt pour l'arrêter sur une syllabe, la précipiter sur une autre. Philotime, à qui j'émoignai ma surprise, la dissipa de cette manière :

Nos premiers législateurs comprirent aisément que c'était par l'imagination qu'il fallait parler aux Grecs, et que la vertu se persuadait mieux par le sentiment que par les préceptes. Ils nous annoncèrent des vérités parées des charmes de la poésie et de la musique. Nous apprenions nos devoirs aux amusements de notre enfance : nous chantâmes les bienfaits des dieux, les vertus des héros. Nos mœurs s'adoucirent à force de séductions ; et nous pouvons nous glorifier aujourd'hui de ce que les Grâces elles-mêmes ont pris soin de nous former.

La langue que nous parlons paraît être leur ouvrage. Quelle douceur ! quelle richesse ! quelle harmonie ! Fidèle interprète de l'esprit et du cœur, en même temps que, par l'abondance et la variété de ses expressions, elle suffit à presser toutes nos idées, et sait au besoin les revêtir de couleurs brillantes, sa mélodie fait couler la persuasion dans nos âmes. Je veux moins vous expliquer cet effet, que vous le laisser entrevoir.

Nous remarquons dans cette langue trois propriétés essentielles, la résonnance, l'intonation et le mouvement ¹.

Chaque lettre, ou séparément, ou jointe à une autre lettre, fait entendre un son ; et ces

¹ Aristot. de poet. cap. 20, t. 2, p. 667.



diffèrent par la douceur et la dureté, la force et faiblesse, l'éclat et l'obscurité. J'indique à Lysis ceux qui flattent l'oreille et ceux qui l'offensent ¹ : lui fais observer qu'un son ouvert, plein, volumineux, produit plus d'effet qu'un son qui vient expirer sur les lèvres ou se briser contre les dents ; et qu'il est une lettre dont le fréquent retour opère un sifflement si désagréable, qu'on a vu des auteurs la bannir avec sévérité de leurs ouvrages ².

Vous êtes étonné de cette espèce de mélodie qui parmi nous anime non-seulement la déclamation, mais encore la conversation familière. Vous retrouverez chez presque tous les peuples du midi leur langue, ainsi que la nôtre, est dirigée par des accents qui sont inhérents à chaque mot, et qui donnent à la voix des inflexions d'autant plus fréquentes, que les peuples sont plus sensibles ; d'autant plus fortes, qu'ils sont moins éclairés. Je crois même qu'anciennement les Grecs avaient non-seulement plus d'aspirations, mais encore plus d'écarts dans leur intonation que nous n'en avons aujourd'hui. Quoi qu'il en soit, parmi nous la voix s'élève et s'abaisse quelquefois jusqu'à l'intervalle d'une quinte, tantôt sur deux syllabes, tantôt sur la même ³. Plus souvent elle parcourt des espaces

¹ Plat. in Theæt. t. 1, p. 203 ; id. cap. 14, t. 5, p. 80. Athen. lib. 10, Cratyl. ib. p. 224. Dionys. Halic. cap. 21, p. 455. Eustath. in Iliad. compos. verb. cap. 12, t. 5, 10, p. 813.

¹ Id. ibid. cap. 11, t. 5, p. 58.

² Dionys. Halic. de compos. verb.



moindres ¹, les uns très-marqués, les autres à peine sensibles, ou même inappréciables. Dans l'écriture, les accents se trouvant attachés aux mots, Lysis distingue sans peine les syllabes sur lesquelles la voix doit monter ou descendre; mais comme les degrés précis d'élévation et d'abaissement ne peuvent être déterminés par des signes, je suis coutume à prendre les inflexions les plus convenables au sujet et aux circonstances ³. Vous ne devez dû vous apercevoir que son intonation acquiert jour en jour de nouveaux agréments, parce qu'elle devient plus juste et plus variée.

La durée des syllabes se mesure par un certain intervalle de temps. Les unes se traînent avec plus ou moins de lenteur, les autres s'empressent de courir avec plus ou moins de vitesse ⁴. Réunissez plusieurs syllabes brèves, vous serez malgré vous entraîné par la rapidité de la diction; si vous substituez-leur des syllabes longues, vous serez arrêté par sa pesanteur : combinez-les entre elles, suivant les rapports de leur durée, vous verrez votre style obéir à tous les mouvements de votre âme, et figurer toutes les impressions que je dois partager avec elle. Voilà ce qui constitue ce rythme, cette cadence à laquelle on ne peut donner atteinte sans révolte.

¹ Sim. Bircov. not. in Dionys. p. 8. Mém. de l'acad. des Bell. Lett. t. 32, p. 439.

² Aristot. de soph. clench. t. 1, p. 284.

³ Id. de rhet. lib. 3, cap. 1, t. 2,

p. 583.

⁴ Dionys. Halic. de compos. v. cap. 15, t. 5, p. 85.

⁵ Plat. in Cratyl. t. 1, p. 4. Aristot. de rhet. lib. 3, cap. 8, t.

p. 591.



l'oreille; et c'est ainsi que des variétés que la nature, les passions et l'art ont mises dans l'exercice de la voix, il résulte des sons plus ou moins agréables, plus ou moins éclatants, plus ou moins rapides.

Quand Lysis sera plus avancé, je lui montrerai le meilleur moyen de les assortir est de les contraster, parce que le contraste, d'où naît l'équilibre, est, dans toute la nature, et principalement dans les arts imitatifs, la première source de l'ordre et de la beauté. Je lui montrerai par quel heureux balancement on peut les affaiblir et fortifier. A l'appui des règles viendront les exemples. Il distinguera dans les ouvrages de Thucydide une mélodie austère, imposante, pleine de noblesse, mais la plupart du temps dénuée d'animation; dans ceux de Xénophon, une suite d'accords dont la douceur et la mollesse caractérisent les Grâces qui l'inspirent¹; dans ceux d'Homère, une ordonnance toujours savante, toujours variée². Voyez, lorsque ce poète parle de Pénélope, comme les sons les plus doux et les plus brillants se réunissent, pour déployer l'harmonie et la lumière de la beauté³. Faut-il représenter le bruit des flots qui se brisent contre le rivage, son expression se prolonge et mugit avec éclat. Veut-il peindre les efforts de Sisyphe, éternellement occupé à pousser un rocher sur le haut d'une montagne où il retombe aussitôt; son style, après une

¹ Dionys. Halic. de compos. verb.
10, t. 5, p. 52.

² Id. ibid. cap. 15, p. 90.

³ Id. ibid. cap. 16, p. 97.



marche lente, pesante, fatigante, court et précipite comme un torrent ¹. C'est ainsi que ses plume du plus harmonieux des poètes, les deviennent des couleurs, et les images des

Nous n'enseignons point à nos élèves les étrangères, soit par mépris pour les autres, soit parce qu'ils n'ont pas trop de pour apprendre la nôtre. Lysis connaît les propriétés des éléments qui la composent. Ses flexibles saisissent avec facilité les nuances oreille exercée remarque dans la nature des dans leur durée, dans les différents degrés d'élevation et de leur renflement ².

Ces notions, qui n'ont encore été recueillies dans aucun ouvrage, vous paraîtront peut-être frivoles. Elles le seraient en effet, si, forcées de plaire aux hommes pour les émouvoir, nous étions souvent obligés de préférer le style à la vérité, et l'harmonie à l'expression ³. Mais elles sont nécessaires dans un gouvernement où le talent de la parole reçoit un prix infini des qualités qui l'accompagnent; chez un peuple, tout, dont l'esprit est très-léger et les sens délicats, qui pardonne quelquefois à l'orateur s'opposer à ses volontés, et jamais d'insulter son oreille ⁴. De là les épreuves incroyables auxquelles

¹ Dionys. Halic. de compos. verb. cap. 20, t. 5, p. 139, etc.

² Aristot. de rhet. lib. 3, cap. 1, t. 2, p. 583.

³ Id. ibid. p. 584. Dionys. Halic.

de compos. verb. cap. 20, t. 5, p. 139, etc.

⁴ Demosth. de coron. p. 440. Cicero. orat. in Catilin. p. 529. Cicer. orat. in Catilin. p. 529. Suid. in Lexico. p. 8 et 9, t. 1, p. 425.



ils sont soumis certains orateurs pour rectifier leur organe : de là leurs efforts pour distribuer dans leurs paroles la mélodie et la cadence qui préparent la persuasion ; de là résultent enfin ces charmes inexprimables , cette douceur ravissante, que la langue grecque reçoit dans la bouche des Athéniens ¹. La grammaire, envisagée sous ce point de vue, a tant de rapports avec la musique, que le même instituteur est communément chargé d'enseigner à ses élèves les éléments de l'une et de l'autre ².

Je rendrai compte, dans une autre occasion, des entretiens que j'eus avec Philotime au sujet de la musique. J'assistais quelquefois aux leçons qu'il en donnait à son élève. Lysis apprit à chanter avec goût, en s'accompagnant de la lyre. On éloigna de lui les instruments qui agitent l'âme avec violence, ou qui ne servent qu'à l'amollir ³. La flûte, qui excite et apaise tour-à-tour les passions, lui fut interdite. Il n'y a pas long-temps qu'elle faisait les délices des Athéniens les plus distingués. Alcibiade encore enfant essaya d'en jouer ; mais, comme les efforts qu'il faisait pour en tirer des sons, altérait la douceur et la régularité de ses traits, il mit sa flûte en mille morceaux ⁴. Dès ce moment, la jeunesse d'Athènes regarda le jeu de

¹ Plat. de leg. lib. 1, t. 2, p. 642.

³ Aristot. de rep. lib. 8, cap. 6, t. 2, p. 457.

290.

⁴ Plat. in Alcib. 1, t. 2, p. 106.

² Quintil. instit. lib. 1, cap. 10,

Aul. Gell. lib. 15, cap. 17.

69.



cet instrument comme un exercice ignoble, et l'abandonna aux musiciens de profession.

Ce fut vers ce temps-là que je partis pour l'Égypte : avant mon départ je priai Philotime de me faire mettre par écrit les suites de cette éducation ; c'est d'après son journal que je vais en continuer l'histoire.

Lysis passa successivement sous différents maîtres. Il apprit à-la-fois l'arithmétique par principes et se jouant : car, pour en faciliter l'étude aux enfants, on les accoutume tantôt à partager entre eux, selon qu'ils sont en plus grand ou en plus petit nombre, une certaine quantité de pommes ou de couronnes ; tantôt à se mêler, dans leurs exercices, suivant des combinaisons données, de manière que le même occupe chaque place à son tour (1). Apollodore ne voulut pas que son fils connût ces prétendues propriétés que les Pythagoriciens attribuent aux nombres, ni l'application qu'un intérêt sordide peut faire du calcul aux opérations du commerce (2). Il estimait l'arithmétique, parce qu'entre autres avantages elle augmente la sagacité de l'esprit, et le prépare à la connaissance de la géométrie et de l'astronomie (3).

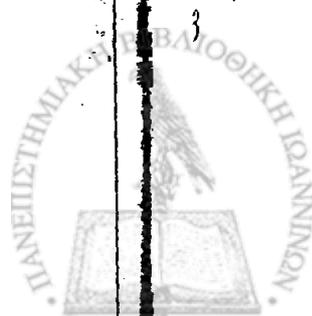
Lysis prit une teinture de ces deux sciences. Au secours de la première, placé un jour à la tête des armées, il pourrait plus aisément asseoir

(a) Voyez la note I à la fin du volume.

¹ Plat. de leg. lib. 7, t. 2, p. 819.

² Id. de rep. lib. 7, t. 2, p. 525.

³ Id. in Theæt. t. 1, p. 144 de rep. lib. 7, t. 2, p. 526 ; leg. lib. 5, t. 2, p. 747.



emp, presser un siège, ranger des troupes en bataille, les faire rapidement mouvoir dans une arche, ou dans une action¹. La seconde devait le garantir des frayeurs que les éclipses et les phénomènes extraordinaires inspiraient il n'y a pas longtemps aux soldats².

Apollodore se rendit une fois chez un des professeurs de son fils. Il y trouva des instruments de mathématiques, des sphères, des globes³, et des tables où l'on avait tracé les limites des différents empires et la position des villes les plus célèbres⁴. Comme il avait appris que son fils parlait souvent de ses amis d'un bien que sa maison possédait dans le canton de Céphissie, il saisit cette occasion pour donner la même leçon qu'Alcibiade avait reçue de Socrate⁵. Montrez-moi sur cette carte de la terre, dit-il, où sont l'Europe, la Grèce, l'Attique. Le fils satisfait à ces questions; mais Apollodore ayant ensuite demandé où était le bourg de Céphissie, le fils répondit en rougissant qu'il ne l'avait pas connu. Ses amis sourirent, et depuis il ne parla plus de ses possessions de son père.

Il brûlait du désir de s'instruire; mais Apollodore perdait pas de vue cette maxime d'un roi de Crète : qu'il ne faut enseigner aux enfants que ce qui pourra leur être utile dans la suite⁶, ni

Plat. de rep. lib. 7, t. 2, p. 526.

Thucyd. lib. 7, cap. 50.

Aristoph. in nub. v. 201, etc.

Herodot. lib. 5, cap. 49. Diog.

Laert. in Theoph. lib. 5, § 51.

⁵ Ælian. var. hist. lib. 3, cap. 28.

⁶ Plut. lacon. apoph. t. 2, p. 224.



cette autre maxime : que l'ignorance est préférable à une multitude de connaissances confusément tassées dans l'esprit ¹.

En même temps Lysis apprenait à traverser les rivières à la nage et à dompter un cheval ². La course réglait ses pas, et donnait de la grâce à tous ses mouvements. Il se rendait assidûment au gymnase du Lycée. Les enfants commencent leurs exercices de très-bonne heure ³, quelquefois même à l'âge de sept ans ⁴; ils les continuent jusqu'à celui de vingt ans. On les accoutume d'abord à supporter le froid et le chaud, toutes les intempéries des saisons ⁵; ensuite à pousser des balles de différentes grosseurs, et à les renvoyer mutuellement. Ce jeu, et d'autres semblables, ne sont que les préludes des épreuves laborieuses qu'on leur fait subir à mesure que leurs forces augmentent. Ils courent sur un sable fond, lancent des javelots, sautent au-delà d'un fossé ou d'une borne, tenant dans leurs mains des masses de plomb, jetant en l'air, ou devant eux des palets de pierre ou de bronze ⁶; ils fournissent en courant une ou plusieurs fois la carrière du Stade, souvent couverts d'armes pesantes. Ce qui les occupe le plus, c'est la lutte, le pugilat, et les divers combats que je décrirai en parlant des jeux olympiques. Lysis, qui s'y livrait avec passion, étoit

¹ Plat. de leg. lib. 7, t. 2, p. 819.

² Pet. leg. attic. p. 162.

³ Plat. de rep. lib. 3, t. 2, p. 402.

Lucian de gymnas. t. 2, p. 898.

⁴ Axioch. ap. Plat. t. 3, p. 367.

⁵ Lucian. ibid.

⁶ Lucian. ibid. p. 909.



bligé d'en user sobrement, et d'en corriger les fets par les exercices de l'esprit, auxquels son père ramenait sans cesse.

Le soir, de retour à la maison, tantôt il s'accompagnait de la lyre¹, tantôt il s'occupait à dessiner : car, depuis quelques années, l'usage s'est introduit presque par-tout de faire apprendre le dessin aux enfants de condition libre². Souvent il était en présence de son père et de sa mère les livres qui pouvaient l'instruire ou l'amuser. Apollodore remplissait auprès de lui les fonctions de ces grammairiens qui, sous le nom de critiques³, enseignent à résoudre les difficultés que présente le texte d'un auteur; Épicharis, celles d'une femme de goût qui en sait apprécier les beautés. Lysis demandait un jour comment on jugeait du mérite d'un livre. Aristote, qui se trouva présent, répondit : « Si l'auteur dit tout ce qu'il faut, s'il ne dit que ce qu'il faut, s'il le dit comme il faut⁴. »

Ses parents le formaient à cette politesse noble dont ils étaient les modèles. Désir de plaire, facilité dans le commerce de la vie, égalité dans le caractère, attention à céder sa place aux personnes âgées⁵, décence dans le maintien, dans l'extérieur, dans les expressions, dans les manières⁶, tout était prescrit sans contrainte, exécuté sans effort.

¹ Plat. in Lys. t. 2, p. 209.

² Aristot. de rep. lib. 8, cap. 3,

p. 450. Plin. lib. 35, t. 2, p. 594.

³ Axioch. ap. Plat. t. 3, p. 366.

⁴ b. ap. Eustath. t. 1, p. 285.

⁵ Aristot. de mor. lib. 2, cap. 5,

t. 2, p. 22; id. de rhet. lib. 3. cap.

1, t. 2, p. 583.

⁶ Id. de mor. lib. 9, cap. 2, t. 2, p. 118.

⁷ Isocr. ad. Demon. t. 1, p. 24, 27, etc. Aristot. de rep. t. 2, lib. 7, cap. 17, p. 448.



Son père le menait souvent à la chasse des
à quatre pieds, parce qu'elle est l'image
guerre¹; quelquefois à celle des oiseaux, mais
jours sur des terres incultes, pour ne pas dé
les espérances du laboureur².

On commença de bonne heure à le conduire
théâtre³. Dans la suite, il se distingua plus
fois aux fêtes solennelles, dans les chœurs de
sique et de danse. Il figurait aussi dans ces
publics où l'on admèt les courses de chevaux
y remporta souvent la victoire; mais on ne
jamais, à l'exemple de quelques jeunes gens
tenir debout sur un cheval, lancer des traits,
donner en spectacle par des tours d'adresse⁴.

Il prit quelques leçons d'un maître d'armes
s'instruisit de la tactique⁶; mais il ne fréqu
point ces professeurs ignorants chez qui les
nes gens vont apprendre à commander les
mées⁷.

Ces différents exercices avaient presque tous
port à l'art militaire : mais, s'il devait défendre
patrie, il devait aussi l'éclairer. La logique, la
torique, la morale, l'histoire, le droit civil, la
litique, l'occupèrent successivement.

Des maîtres mercenaires se chargent de les
seigner, et mettent leurs leçons à très-haut p
On raconte ce trait d'Aristippe. Un Athénien

¹ Xenoph. de venat. p. 974 et
995.

² Plat. de leg. lib. 7, t. 2, p. 824.

³ Theopl. caract. cap. 9.

⁴ Plat. in Men. t. 2, p. 93.

⁵ Id. in Lach. t. 2, p. 182.

⁶ Axioch. ap. Plat. t. 3, p.

⁷ Plat. in Euthyd. t. 1, p. 3.



ria d'achever l'éducation de son fils. Aristippe demanda mille drachmes (a). « Mais, répondit le père, j'aurais un esclave pour une pareille somme. — Vous en auriez deux, reprit le philosophe : votre fils d'abord, ensuite l'esclave que vous placeriez auprès de lui¹. »

Autrefois les sophistes se rendaient en foule dans cette ville. Ils dressaient la jeunesse athénienne à discuter superficiellement sur toutes les matières. Quoique leur nombre soit diminué, on en voit encore qui, entourés de leurs disciples, font retentir de leurs clameurs et de leurs disputes les salles du gymnase. Lysis assistait rarement à ces combats. Des instituteurs plus éclairés lui donnaient ses leçons, et des esprits du premier ordre, des conseils. Ces derniers étaient Platon, Isocrate, Aristote, tous trois amis d'Apollodore.

La logique prêta de nouvelles forces, et la rhétorique de nouveaux charmes à sa raison. Mais elle l'avertit que l'une et l'autre, destinées au triomphe de la vérité, ne servaient souvent qu'à celui du mensonge. Comme un orateur ne doit pas trop négliger les qualités extérieures, on le mit pendant quelque temps sous les yeux d'un acteur habile, qui prit soin de diriger sa voix et ses gestes².

L'histoire de la Grèce l'éclaira sur les prétentions sur les fautes des peuples qui l'habitent. Il suivit le barreau, en attendant qu'il pût, à l'exemple

(a) Neuf cents livres.

² Id. in Demosth. t. 1, p. 839.

Plut. de lib. educ. t. 2, p. 4.



de Thémistocle et d'autres grands hommes, défendre la cause de l'innocence¹.

Un des principaux objets de l'éducation est de former le cœur d'un enfant. Pendant qu'elle est en train, les parents, le gouverneur, les domestiques, les maîtres, le fatiguent de maximes communes, dont ils affaiblissent l'impression par leurs exemples ; souvent même les menaces et les coups, indirectement employés, lui donnent de l'éloignement pour des vérités qu'il devrait aimer. L'étude de la morale ne coûta jamais de larmes à Lysis. Son père avait mis auprès de lui des gens qui l'instruisaient par leur conduite, et non par des remontrances importunes. Pendant son enfance, il l'avertit des fautes avec douceur ; quand sa raison fut plus formée, il lui faisait entrevoir qu'elles étaient contraires à ses intérêts.

Il était très-difficile dans le choix des livres qui traitent de la morale, parce que leurs auteurs, pour la plupart, sont mal affermis dans leurs principes, ou n'ont que de fausses idées de nos devoirs. Un jour Isocrate nous lut une lettre qu'il avait autrefois adressée à Démonicus (a). C'était un jeune homme qui vivait à la cour du roi de Cappadoce³. La lettre, pleine d'esprit, mais surchargée d'antithèses, contenait des règles de mœurs et de conduite, rédigées en forme de maximes, et relatives aux différentes circonstances de la vie. Je citerai quelques traits :

¹ Nep. in Themist. cap. 1.

² Plat. in Protag. t. 1, p. 325.

(a) Voy. la note II à la fin du livre.

³ Isocr. ad. Demon. t. 1, p. 1.



« Soyez envers vos parents, comme vous voudriez que vos enfants fussent un jour à votre égard¹. Dans vos actions les plus secrètes, figurez-vous que vous avez tout le monde pour témoin. N'espérez pas que des actions répréhensibles puissent rester dans l'oubli : vous pouvez peut-être les cacher aux autres, mais jamais à vous-même². Dépensez votre loisir à écouter les discours des sages³. Délibérez lentement, exécutez promptement⁴. Soulagez la vertu malheureuse : les bienfaits, bien appliqués, sont les trésors de l'honnête homme⁵. Quand vous serez revêtu de quelque charge importante, n'employez jamais de malhonnêtes gens ; quand vous la quitterez, que ce soit avec plus de gloire que de richesses⁶. »

Cet ouvrage était écrit avec la profusion et l'élegance qu'on aperçoit dans tous ceux d'Isocrate. On en félicita l'auteur ; et quand il fut sorti, Apollodore, adressant la parole à son fils : Je me suis aperçu, lui dit-il, du plaisir que vous a fait cette lecture. Je n'en suis pas surpris ; elle a réveillé en vous des sentiments précieux à votre cœur, et l'on me à retrouver ses amis par-tout. Mais avez-vous pris garde à l'endroit que je l'ai prié de répéter, et qui prescrit à Démonicus la conduite qu'il doit tenir à la cour de Chypre ? Je le sais par cœur,

¹ Isoer. ad. Demon. t. 1. p. 23.

⁴ Id. ibid. p. 37.

² Id. ibid. p. 25.

⁵ Id. ibid. p. 33.

³ Id. ibid. p. 26.

⁶ Id. ibid. p. 39.



répondit Iysis. « Conformez-vous aux inclinations de
 « du prince. En paraissant les approuver, vous
 « n'en aurez que plus de crédit auprès de lui, et
 « plus de considération parmi le peuple. Obissez
 « à ses lois, et regardez son exemple comme la
 première de toutes ¹. »

Quelle étrange leçon dans la bouche d'un républicain, reprit Apollodore ! et comment l'accorder avec le conseil que l'auteur avait donné à Démonicus de détester les flatteurs ² ? C'est qu'Isocrate n'a sur la morale qu'une doctrine d'emprunt, et qu'il en parle plutôt en rhéteur qu'en philosophe. D'ailleurs, est-ce par des préceptes si vagues qu'on éclaire l'esprit ? Les mots de sagesse, de justice, de tempérance, d'honnêteté, et beaucoup d'autres qui, pendant cette lecture, ont souvent frappé vos oreilles, ces mots que tant de gens se contentent de retenir et de proférer au hasard ³, croirez-vous que Démonicus fût en état de les entendre. Vous-même, en avez-vous une notion exacte. Savez-vous que le plus grand danger des préjugés et des vices, est de se déguiser sous le masque des vérités et des vertus, et qu'il est très-difficile de suivre la voix d'un guide fidèle, lorsqu'elle est étouffée par celle d'une foule d'imposteurs qui marchent à ses côtés et qui imitent ses accents ?

Je n'ai fait aucun effort jusqu'à-présent pour vous affermir dans la vertu ; je me suis contenté

¹ Isocr. ad Demon. t. 1, p. 39.

² Id. ibid. p. 34.

³ Plat. in Phædr. t. 3, p. 264.



de vous en faire pratiquer les actes. Il fallait disposer votre âme, comme on prépare une terre avant que d'y jeter la semence destinée à l'enrichir¹. Vous devez aujourd'hui me demander compte des sacrifices que j'ai quelquefois exigés de vous, et vous mettre en état de justifier ceux que vous ferez un jour.

Quelques jours après, Aristote eut la complaisance d'apporter plusieurs ouvrages qu'il avait ébauchés ou finis, et dont la plupart traitaient de la science des mœurs². Il les éclaircissait en les lisant. Je vais tâcher d'exposer ses principes.

Tous les genres de vie, toutes nos actions, se proposent une fin particulière, et toutes ces fins tendent à un but général, qui est le bonheur³.

Ce n'est pas dans la fin, mais dans le choix des moyens que nous nous trompons⁴. Combien de fois les honneurs, les richesses, le pouvoir, la beauté, nous ont été plus funestes qu'utiles⁵!

Combien de fois l'expérience nous a-t-elle appris que la maladie et la pauvreté ne sont pas nuisibles

par elles-mêmes⁶! Ainsi, par la fausse idée que nous avons des biens ou des maux, autant que par l'inconstance de notre volonté⁷, nous agissons

presque toujours sans savoir précisément ce qu'il faut désirer et ce qu'il faut craindre⁸.

¹ Arist. de mor. lib. 10, cap. 10,

⁵ Id. eudem. lib. 7, cap. 15,

2, p. 141.

p. 290.

² Id. ibid. p. 3; id. magn. moral.

⁶ Id. de mor. lib. 3, cap. 9, p. 36.

p. 145; id. eudem. p. 195.

⁷ Id. magn. moral. lib. 1, cap.

³ Id. de mor. lib. 1, cap. 1 et 2.

12, p. 155.

⁴ Id. magn. moral. ibid. cap. 19,

⁸ Id. eud. lib. 1, cap. 5, p. 197,

2, p. 158.

etc.



Distinguer les vrais biens des biens apparents, tel est l'objet de la morale, qui malheureusement ne procède pas comme les sciences bornées à la théorie. Dans ces dernières, l'esprit voit sans peine les conséquences émaner de leurs principes². Mais quand il est question d'agir, il doit hésiter, délibérer, choisir, se garantir sur-tout des illusions qui viennent du dehors, et de celles qui s'élèvent du fond de nos cœurs. Voulez-vous éclairer vos jugements; rentrez en vous-même, et prenez une juste idée de vos passions, de vos vertus et de vos vices.

L'âme, ce principe qui, entre autres facultés, a celle de connaître, conjecturer et délibérer, de sentir, désirer et craindre³; l'âme, indivisible peut-être en elle-même, est, relativement à ses diverses opérations, comme divisée en deux parties principales: l'une possède la raison et les vertus de l'esprit; l'autre, qui doit être gouvernée par la première, est le séjour des vertus morales.

Dans la première résident l'intelligence, la sagesse et la science, qui ne s'occupent que de choses intellectuelles et invariables; la prudence, le jugement et l'opinion, dont les objets tombent sous les sens et varient sans cesse; la sagacité, la mémoire, et d'autres qualités que je passe sous silence⁵.

¹ Aristot. de mor. lib. 3, cap. 6, p. 33.

² Id. magn. moral. lib. 1, cap. 18, p. 158.

³ Id. de anim. lib. 1, cap. 9, t. 1, p. 629.

⁴ Id. de mor. lib. 1, cap. 13, p. 16; id. magn. moral. lib. 1, cap. 35, p. 169; id. eudem. lib. 2, cap. 1, p. 204.

⁵ Aristot. magn. moral. lib. 1, cap. 5, p. 151.



L'intelligence, simple perception de l'âme (a), se borne à contempler l'essence et les principes éternels des choses : la sagesse médite non-seulement sur les principes, mais encore sur les conséquences qui en dérivent ; elle participe de l'intelligence qui voit, et de la science qui démontre ¹. La prudence apprécie et combine les biens et les maux, délibère lentement, et détermine notre choix de la manière la plus conforme à nos vrais intérêts ². Lorsque, avec assez de lumières pour prononcer, elle n'a pas assez de force pour nous faire agir, elle n'est plus qu'un jugement sain ³. Enfin ⁴, l'opinion s'enveloppe dans ses doutes, nous entraîne souvent dans l'erreur.

De toutes les qualités de l'âme, la plus éminente est la sagesse ; la plus utile est la prudence. Comme n'y a rien de si grand dans l'univers que l'univers même, les sages, qui remontent à son origine et occupent de l'essence incorruptible des êtres, obtiennent le premier rang dans notre estime. Ils furent Anaxagore et Thalès. Ils nous ont transmis des notions admirables et sublimes, mais inutiles à notre bonheur ⁵ ; car la sagesse n'influe qu'indirectement sur la morale. Elle est toute en théorie, la prudence toute en pratique (b).

(a) Voyez la note III à la fin du volume.

¹ Aristot. *ibid.* lib. 1, cap. 35, p. 170.

² Id. de mor. lib. 6, cap. 5, p. 79 ; cap. 8, p. 79.

³ Id. *ibid.* cap. 11, p. 81.

⁴ Aristot. *magn. moral.* lib. 1, cap. 35, p. 170.

⁵ Id. de mor. lib. 6, cap. 7, p. 78 ; cap. 13, p. 82.

(b) Voyez la note IV à la fin du volume.



Vous voyez , dans une maison , le maître donner à un intendant fidèle les minutieux détails de l'administration domestique , pour s'occuper d'affaires plus importantes : ainsi la sagesse absorbée dans ses méditations profondes , se repose sur la prudence du soin de régler nos penchans , et de gouverner la partie de l'âme où j'ai dit que résident les vertus morales ¹.

Cette partie est à tout moment agitée par l'amour , la haine , la colère , le désir , la crainte , l'envie , et cette foule d'autres passions dont nous apportons le germe en naissant , et qui par elles-mêmes ne sont dignes ni de louange , ni de blâme ². Leurs mouvements , dirigés par l'attrait du plaisir ou par la crainte de la douleur , sont presque toujours irréguliers et funestes : ornés même que le défaut ou l'excès d'exercice démaillent les forces du corps , et qu'un exercice modéré rétablit ; de même un mouvement passionné , violent ou trop faible , égare l'âme en-deçà ou au-delà du but qu'elle doit se proposer , tandis qu'un mouvement réglé l'y conduit naturellement ³. C'est donc le terme moyen entre ces affections vicieuses qui constitue un sentiment vertueux. Citons un exemple. La lâcheté craint tout , et pèche par défaut : l'audace ne craint rien et pèche par excès : le courage , qui tient le milieu entre l'une et l'autre , ne craint que lorsqu'il faut craindre. Ainsi les passions de même espèce

¹ Arist. magn. moral. lib. 1 , cap. 35, p. 171 et 172.

² Id. de mor. lib. 2 , cap. 4 , p. 17.

³ Id. ibid. cap. 2 , p. 19.



viennent en nous trois affections différentes, deux vicieuses, et l'autre vertueuse¹. Ainsi les vertus morales naissent du sein des passions, ou plutôt ne sont que les passions renfermées dans de justes limites. Alors Aristote nous fit voir un écrit à trois colonnes, où la plupart des vertus étaient placées chacune entre ses deux extrêmes. J'en ai conservé et extrait pour l'instruction de Lysis.

Excès.	Milieu.	Défaut ou l'autre extrême.
Audace.	Courage.	Crainte.
Intempérance.	Tempérance.	Insensibilité.
Prodigalité.	Libéralité.	Avarice.
Faste.	Magnificence.	Parcimonie.
.....	Magnanimité.	Bassesse.
Apathie.	Douceur.	Colère.
Jactance.	Vérité.	Dissimulation.
Bouffonnerie	Gaîté.	Rusticité.
Flatterie.	Amitié.	Haine.
Stupeur.	Modestie.	Impudence.
Envie.
Astuce.	Prudence.	Stupidité, etc.

Ainsi la libéralité est entre l'avarice et la prodigalité; l'amitié entre l'aversion ou la haine, et la complaisance ou la flatterie². Comme la prudence est par sa nature à l'âme raisonnable, par ses fonctions à l'âme irraisonnable, elle est accompagnée de l'astuce, qui est un vice du cœur, et de la cupidité, qui est un défaut de l'esprit. La tempérance est opposée à l'intempérance, qui est son

¹ Aristot. de mor. lib. 2, cap. 8, dem. lib. 2, cap. 3, p. 206; cap. 25, 7, p. 225.

² Id. ibid. cap. 7, p. 24; id. eu-



excès : on a choisi l'insensibilité pour l'autre extrême ; c'est , nous dit Aristote , qu'en fait de plaisir on ne pèche jamais par défaut , à moins qu'on ne soit insensible. Vous apercevez , ajoutet-il , quelques lacunes dans ce tableau ; c'est que notre langue n'a pas assez de mots pour exprimer toutes les affections de notre âme : elle n'en a point , par exemple , pour caractériser la vanité contraire à l'envie : on la reconnaît néanmoins dans l'indignation qu'excitent dans une âme haineuse les succès des méchants ¹ (a).

Quoi qu'il en soit , les deux vices correspondants à une vertu , peuvent en être plus ou moins éloignés , sans cesser d'être blâmables. On est plus ou moins lâche , plus ou moins prodigue : on ne peut être que d'une seule manière parfaitement libéral ou courageux. Aussi avons-nous dans la langue très-peu de mots pour désigner chaque vertu et un assez grand nombre pour désigner chaque vice. Aussi les Pythagoriciens disent-ils que le mal participe de la nature de l'infini ; et le bien , du fini.

Mais qui discernera ce bien , presque imperceptible au milieu des maux qui l'entourent ? la prudence , que j'appellerai quelquefois droite raison , parce qu'aux lumières naturelles de la raison joignant celles de l'expérience , elle rectifie les unes par les autres ³. Sa fonction est de nous

¹ Aristot. de mor. lib. 2 , cap. 7 , p. 24 ; id. eudem. lib. 2 , cap. 3 , p. 206 ; cap. 7 , p. 225.

(a) Voyez la note V à la fin du volume.

² Aristot. de mor. lib. 2 , cap. p. 23 ; id. magn. moral. lib. 1 , p. 25 , p. 162.

³ Id. de mor. lib. 6 , cap. 1 , etc.



montrer le sentier où nous devons marcher, et arrêter, autant qu'il est possible, celles de nos passions qui voudraient nous égarer dans des routes voisines¹ : car elle a le droit de leur signifier ses ordres. Elle est à leur égard ce qu'un architecte est par rapport aux ouvriers qui travaillent sous lui².

La prudence délibère, dans toutes les occasions, sur les biens que nous devons poursuivre : biens difficiles à connaître, et qui doivent être relatifs, non-seulement à nous, mais encore à nos parents, à nos amis, nos concitoyens³. La délibération doit être suivie d'un choix volontaire ; s'il ne l'était, il ne serait digne que d'indulgence ou de pitié⁴. Il l'est toutes les fois qu'une force extérieure nous contraint pas d'agir malgré nous, ou que nous ne sommes pas entraînés par une ignorance excusable⁵. Ainsi, une action dont l'objet est bon, doit être précédée par la délibération ; par le choix, pour devenir, à proprement parler, un acte de vertu ; et cet acte, à force de se répéter, forme dans notre âme une habitude que l'on appelle vertu⁶.

Nous sommes à présent en état de distinguer ce que la nature fait en nous, et ce que la saine raison ajoute à son ouvrage. La nature ne nous refuse rien et ne nous refuse aucune vertu ; elle ne

¹ Id. magn. moral. lib. 1, cap. 1, p. 158.

⁴ Id. ibid. lib. 3, cap. 1, p. 28.

⁵ Id. ibid. cap. 1 et 2.

² Id. Ibid. cap. 35, p. 172.

⁶ Id. ibid. lib. 2, cap. 1, p. 18 ;

lib. 2, cap. 5, p. 8.

cap. 4, p. 21.



nous accorde que des facultés dont elle ou abandonne l'usage ¹. En mettant dans nos les germes de toutes les passions, elle y a les principes de toutes les vertus ². En conséquence nous recevons en naissant une aptitude moins prochaine à devenir vertueux, un penchant plus ou moins fort pour les choses honnêtes.

De là s'établit une différence essentielle que nous appelons quelquefois vertu naturelle et la vertu proprement dite ⁴. La première est cette aptitude, ce penchant dont j'ai parlé : essence d'instinct qui, n'étant point encore éclairé par la raison, se porte tantôt vers le bien, tantôt vers le mal. La seconde est ce même instinct constamment dirigé vers le bien par la droite raison et toujours agissant avec connaissance, choix et sévérité ⁵.

Je conclus de là que la vertu est une habitude formée d'abord, et ensuite dirigée par la prudence ou, si l'on veut, c'est une impulsion naturelle vers les choses honnêtes, transformée en habitude de la prudence ⁶.

Plusieurs conséquences dérivent de ces notions. Il est en notre pouvoir d'être vertueux, puisque nous avons tous l'aptitude à le devenir ⁷; mais

¹ Aristot. de mor. lib. 2, cap. 1, p. 18; cap. 4, p. 21.

² Id. magn. moral. lib. 2, cap. 7, p. 184.

³ Id. de mor. lib. 6, cap. 13, p. 84; id. magn. moral. ib.

⁴ Id. ibid. lib. 1, cap. 35, p. 171; id. de mor. p. 84.

⁵ Id. de mor. lib. 2, cap. p. 21.

⁶ Id. ibid. cap. 6, p. 23; id. moral. lib. 1, cap. 35, p. 171.

⁷ Id. de mor. lib. 3, cap. 33; id. magn. moral. lib. 1, p. 153.



ne dépend d'aucun de nous d'être le plus vertueux
des hommes, à moins qu'il n'ait reçu de la nature
des dispositions qu'exige une pareille perfection ¹.

La prudence formant en nous l'habitude de la
vertu, toutes les vertus deviennent son ouvrage ;
où il suit que dans une âme toujours docile à
ses inspirations, il n'y a point de vertu qui ne
puisse se placer à son rang, et il n'y en a pas qui
soit opposée à l'autre ². On doit y découvrir aussi
un parfait accord entre la raison et les passions,
puisque l'une y commande, et que les autres
obéissent ³.

Mais comment vous assurer d'un tel accord ?
Comment vous flatter que vous possédez une telle
vertu ? d'abord par un sentiment intime ⁴, ensuite
par la peine ou le plaisir que vous éprouverez.
Si cette vertu est encore informe, les sacrifices
qu'elle demande vous affligeront ; si elle est entière,
ils vous rempliront d'une joie pure : car la vertu
est la volupté ⁵.

Les enfants ne sauraient être vertueux ; ils ne
peuvent ni connaître, ni choisir leur véritable bien.
Pendant, comme il est essentiel de nourrir le
jeune enfant sachant qu'ils ont pour la vertu, il faut leur en
faire exercer les actes ⁶.

¹ Id. magn. moral. lib. 1, cap. 7, p. 155.

cap. 7. p. 184.

² Id. de moral. lib. 6, cap. 12, p. 174 ; id. magn. moral. lib. 2, cap. 7, p. 174.

⁴ Id. ibid. lib. 2, cap. 10, p. 186.

³ Aristot. magn. moral. lib. 3, cap. 7, p. 174.

⁵ Id. de mor. lib. 2, cap. 2, p. 19 ; lib. 10, cap. 7, p. 137.

⁶ Id. ibid. lib. 2, cap. 1, p. 18.



La prudence se conduisant toujours par des motifs honnêtes, et chaque vertu exigeant de la sévérité, beaucoup d'actions qui paraissent d'éloges perdent leur prix dès qu'on en découvre le principe ¹. Ceux-ci s'exposent au péril, par le espoir d'un grand avantage; ceux-là, de peur d'être blâmés : ils ne sont pas courageux. Otez aux premiers l'ambition, aux seconds la honte, ils sont peut-être les plus lâches des hommes ².

Ne donnez pas ce nom à celui qui est entraîné par la vengeance; c'est un sanglier qui se précipite sur le fer dont il est blessé. Ne le donnez pas non plus à ceux qui sont agités de passions désordonnées dont le courage s'enflamme et s'éteint avec elles. Quel est donc l'homme courageux? Celui qui est poussé par un motif honnête, et guidé par la raison, connaît le danger, le craint, et s'y précipite.

Aristote appliqua les mêmes principes à la justice, à la tempérance, et aux autres vertus. Il parcourut toutes en particulier, et les suivit dans leurs subdivisions, en fixant l'étendue et les bornes de leur empire; car il nous montrait de quelle manière, dans quelles circonstances, sur quels objets chacune devait agir ou s'arrêter. Il écrivait à mesure une foule de questions qui agitent les philosophes sur la nature de nos devoirs. Ces détails, qui ne sont souvent qu'indiqués

¹ Aristot. magn. moral. cap. 3. 38; id. eudem. lib. 3, cap. 1.

² Id. ibid. lib. 1, cap. 21, p. 160. 220.

³ Id. de mor. lib. 3, cap. 11, p.



es ouvrages, et que je ne puis développer ici, le
amenèrent aux motifs qui doivent nous attacher
violablement à la vertu.

Considérons-la, nous dit-il un jour, dans ses
rapports avec nous et avec les autres. L'homme ver-
eux fait ses délices d'habiter et de vivre avec
lui-même. Vous ne trouverez dans son âme ni les
mords, ni les séditions qui agitent l'homme vi-
eux. Il est heureux par le souvenir des biens
qu'il a faits, par l'espérance du bien qu'il peut
faire¹. Il jouit de son estime, en obtenant celle
des autres : il semble n'agir que pour eux ; il leur
préfère même les emplois les plus brillants, s'il est
persuadé qu'ils peuvent mieux s'en acquitter que
lui². Toute sa vie est en action³, et toutes ses actions
proviennent de quelque vertu particulière. Il possède
le bonheur, qui n'est autre chose qu'une
continuité d'actions conformes à la vertu⁴.

Je viens de parler du bonheur qui convient à la
vie active et consacrée aux devoirs de la société.
Mais il en est un autre d'un ordre supérieur, ex-
clusivement réservé au petit nombre des sages qui,
au milieu du tumulte des affaires, s'abandonnent à la
vie contemplative. Comme ils se sont dépouillés
de tout ce que nous avons de mortel, et qu'ils
entendent plus que de loin le murmure des pas-
sions, dans leur âme tout est paisible, tout est

¹ Aristot. de mor. lib. 9, cap. 4, p. 120.

³ Id. ibid. cap. 10, p. 187.

² Id. magn. moral, lib. 2, cap. 13, p. 192.

⁴ Id. de mor. lib. 1, cap. 6, p. 9 ; lib. 10, cap. 6 et 7. Id. magn. moral. lib. 1, cap. 4, p. 150.



en silence, excepté la partie d'elle-même qui a droit d'y commander; portion céleste, soit qu'on l'appelle intelligence ou de tout autre nom¹, se cesse occupée à méditer sur la nature divine sur l'essence des êtres². Ceux qui n'écoutent sa voix sont spécialement chéris de la divinité : s'il est vrai, comme tout nous porte à le croire qu'elle prend quelque soin des choses humaines de quel œil doit-elle regarder ceux qui, à son exemple, ne placent leur bonheur que dans la contemplation des vérités éternelles³ ?

Dans les entretiens qu'on avait en présence Lysis, Isocrate flattait ses oreilles, Aristote éclairait son esprit, Platon enflammait son âme. Le premier, tantôt lui expliquait la doctrine de Socrate, tantôt lui développait le plan de sa république; d'autres fois, il lui faisait sentir qu'il n'existe de véritable élévation, d'entière indépendance que dans une âme vertueuse. Plus souvent encore il lui montrait en détail que le bonheur consistait dans la science du souverain bien, qui n'est autre chose que Dieu⁴. Ainsi, tandis que d'autres philosophes ne donnent pour récompense à la vertu que l'estime publique et la félicité passagère de cette vie, Platon lui offrait un plus noble soutien

La vertu, disait-il, vient de Dieu⁵. Vous

¹ Aristot. de mor. lib. 10, cap. 7, p. 138.

² Id. eudem. lib. 7, cap. 15, p. 291; id. magn. moral. lib. 1, cap. 35, p. 170.

³ Id. de mor. lib. 10, cap. 8, p.

139; cap. 9, p. 140.

⁴ Plat. de rep. lib. 6, p. 505, et Bruck. histor. crit. philos. t. 1, p. 721.

⁵ Plat. in Men. t. 2, p. 99 et 100.



pouvez l'acquérir qu'en vous connaissant vous-même, qu'en obtenant la sagesse, qu'en vous pré-
 rant à ce qui vous appartient. Suivez-moi, Lysis.
 votre corps, votre beauté, vos richesses sont à
 vous, mais ne sont pas vous. L'homme est tout
 entier dans son âme¹. Pour savoir ce qu'il est et
 qu'il doit faire, il faut qu'il se regarde dans son
 intelligence, dans cette partie de l'âme où brille
 un rayon de la sagesse divine² : lumière pure, qui
 conduira insensiblement ses regards à la source
 d'où elle est émanée. Quand ils y seront parvenus,
 qu'il aura contemplé cet exemplaire éternel de
 toutes les perfections, il sentira qu'il est de son
 plus grand intérêt de les retracer en lui-même, et
 de se rendre semblable à la divinité, du moins
 autant qu'une si faible copie peut approcher d'un
 beau modèle. Dieu est la mesure de chaque
 chose³ ; rien de bon ni d'estimable dans le monde,
 si ce n'est ce qui a quelque conformité avec lui. Il est
 souverainement sage, saint et juste : le seul moyen
 de lui ressembler et de lui plaire, est de se rem-
 plir de sagesse, de justice et de sainteté⁴.
 Appelé à cette haute destinée, placez-vous au
 rang de ceux qui, comme le disent les sages,
 unissent par leurs vertus les cieux avec la terre,
 et les dieux avec les hommes⁵. Que votre vie pré-
 sente le plus heureux des systèmes pour vous, le

¹ Plat. in Alcib. 1, t. 2, p. 130
e 31.

⁴ Id. in Theæt. t. 1, p. 176; id
de leg. ibid.

² Id. ibid. p. 133.

⁵ Id. in Gorg. t. 1, p. 509.

³ Id. de leg. lib. 4, t. 2, p. 716.



plus beau des spectacles pour les autres, celui d'une âme où toutes les vertus sont dans un parfait accord ¹.

Je vous ai parlé souvent des conséquences qui dérivent de ces vérités, liées ensemble, si je m'exprime ainsi, par des raisons de fer et de diamant ²; mais je dois vous rappeler, avant de finir, que le vice, outre qu'il dégrade notre âme, est tôt ou tard livré au supplice qu'il a mérité.

Dieu, comme on l'a dit avant nous, parcoure l'univers, tenant dans sa main le commencement, le milieu et la fin de tous les êtres (a). La Justice suit ses pas, prête à punir les outrages faits à la loi divine. L'homme humble et modeste trouve le bonheur à la suivre : l'homme vain s'éloigne d'elle et Dieu l'abandonne à ses passions. Pendant ce temps il paraît être quelque chose aux yeux du vulgaire; mais bientôt la vengeance fond sur lui et si elle l'épargne dans ce monde, elle le poursuit avec plus de fureur dans l'autre ³. Ce n'est donc point dans le sein des honneurs, ni dans l'admiration des hommes, que nous devons chercher à nous distinguer; c'est devant ce tribunal redoutable qui nous jugera sévèrement après notre mort ⁴.

Lysis avait dix-sept ans : son âme était pleine de passions; son imagination, vive et brillante. Il se primait avec autant de grâce que de facilité. Ses amis ne cessaient de relever ces avantages;

¹ Plat. de rep. lib. 3. t. 2, p. 402.

² Id. in Gorg. p. 509.

(b) Voyez la note VI à la fin du

volume.

³ Plat. de leg. lib. 4, t. 2, p. 717.

⁴ Id. in Gorg. t. 1, p. 526.



avertissaient, autant par leurs exemples que par leurs plaisanteries, de la contrainte dans laquelle avait vécu jusqu'alors. Philotime lui disait un jour : Les enfants et les jeunes gens étaient bien plus surveillés autrefois qu'ils ne le sont aujourd'hui. Ils n'opposaient à la rigueur des saisons, que des vêtemens légers; à la faim qui les pressait, que les aliments les plus communs. Dans les rues, chez leurs maîtres et leurs parents, ils paraissaient les yeux baissés, et avec un maintien modeste. Ils n'osaient ouvrir la bouche en présence des personnes âgées; et on les asservissait tellement à la décence, qu'étant assis, ils auraient rougi de croiser les jambes¹. Et que résultait-il de cette grossièreté de mœurs, demanda Lysis? Ces hommes grossiers, répondit Philotime, battirent les Perses et sauvèrent la Grèce. — Nous les battrions encore. — J'en doute, lorsqu'aux fêtes de Minerve vous voyez votre jeunesse, pouvant à peine soutenir un bouclier, exécuter nos danses guerrières avec tant d'élégance et de mollesse².

Philotime lui demanda ensuite ce qu'il pensait d'un jeune homme qui, dans ses paroles et dans son habillement, n'observait aucun des égards dus à la société. Tous ses camarades l'approuvent, dit Lysis. Et tous les gens sensés le condamnent, répliqua Philotime. Mais, reprit Lysis, par ces personnes sensées entendez-vous ces vieillards qui ne connaissent que leurs anciens usages, et qui, sans

¹ Aristoph. in nub. v. 960, etc.

² Id. ibid.



pitié pour nos faiblesses, voudraient qu'on nous fussions nés à l'âge de quatre-vingts ans¹? Ils pensent d'une façon, et leurs petits-enfants d'une autre. Qui les jugera? Vous-même, dit Philotime. Sans rappeler ici nos principes sur le respect et la vénération que nous devons aux auteurs de nos jours, je suppose que vous êtes obligé de voyager dans des pays lointains : choisirez-vous un chemin sans savoir s'il est praticable, s'il ne traverse pas de déserts immenses, s'il ne conduit pas chez des nations barbares, s'il n'est pas en certains endroits infesté par des brigands? — Il serait impudent de s'exposer à de pareils dangers. Je prendrai un guide. — Lysis, observez que les vieillards parvenus au terme de la carrière que vous allez parcourir, carrière si difficile et si dangereuse. Je vous entends, dit Lysis. J'ai honte de mon erreur.

Cependant le succès des orateurs publics flattait son ambition. Il entendit par hasard, au Lycée, quelques sophistes disserter longuement sur la politique; et il se crut en état d'éclaircir les Athéniens. Il blâmait avec chaleur l'administration présente; il attendait, avec la même impatience que la plupart de ceux de son âge, le moment où il lui serait permis de monter à la tribune. Son père dissipa cette illusion, comme Socrate détruisit celle du jeune frère de Platon.

Mon fils, lui dit-il³, j'apprends que vous brisez

¹ Menand. ap. Terent. in Heautont. act. 2, scen. 1.

² Plat. de rep. lib. 1, t. 2, p. 18.

³ Xenoph. memor. lib. 3, p. 1.



ACHARSI.
voudraient que
vingtsans? Ils p
s-enfants d'une
, dit Philotime
r le respect et
uteurs de nos
ligé de voyag
us un chemin
ne traverse pa
nduit pas che
en certains en
Il serait impr
ers. Je prendra
les vieillards
re que vous
si dangereu
i honte de
teurs publics
par hasard,
serter longue
état d'éclairc
- l'administra
me impati
le momen
la tribune.
e Socrate
don.
pe vous br
ep. lib. 1. t. 2. f.
memor. lib. 1. f.

le désir de parvenir à la tête du gouvernement.
J'y pense en effet, répondit Lysis en tremblant.
C'est un beau projet. S'il réussit, vous serez
portée d'être utile à vos parents, à vos amis, à
votre patrie : votre gloire s'étendra non-seulement
parmi nous, mais encore dans toute la Grèce, et
peut-être, à l'exemple de celle de Thémistocle,
parmi les nations barbares.

A ces mots, le jeune homme tressaillit de joie.
Pour obtenir cette gloire, reprit Apollodore, ne
peut-il pas rendre des services importants à la ré-
publique? — Sans doute. — Quel est donc le
premier bienfait qu'elle recevra de vous? — Lysis
fut pour préparer sa réponse. Après un mo-
ment de silence, Apollodore continua : S'il s'agis-
sait de relever la maison de votre ami, vous songe-
riez d'abord à l'enrichir ; de même vous tâcherez
d'augmenter les revenus de l'état. — Telle est mon
idée. — Dites-moi donc à quoi ils se montent,
où ils proviennent, quelles sont les branches
de vous trouvez susceptibles d'augmentation, et
celles qu'on a tout-à-fait négligées? Vous y avez
sans doute réfléchi? — Non, mon père, je n'y ai
jamais songé. — Vous savez du moins l'emploi
qu'on fait des deniers publics ; et certainement
votre intention est de diminuer les dépenses inu-
tiles? — Je vous avoue que je ne me suis pas plus
occupé de cet article que de l'autre. — Eh bien!
Puisque nous ne sommes instruits ni de la re-
cette, ni de la dépense, renonçons pour le présent
à l'essai de procurer de nouveaux fonds à la



république. — Mais, mon père, il serait possible de les prendre sur l'ennemi. — J'en conviens ; mais cela dépend des avantages que vous aurez saisis et pour les obtenir, ne faut-il pas, avant de déterminer pour la guerre, comparer les ressources que vous emploieriez avec celles qu'on vous opposera? — Vous avez raison. — Apprenez-moi quel est l'état de notre armée et de notre marine ainsi que celui des troupes et des vaisseaux de l'ennemi. — Je ne pourrais pas vous le réciter de suite. — Vous l'avez peut-être par écrit ; j'en serais bien aise de le voir. — Non, je ne l'ai pas.

Je conçois ; reprit Apollodore, que vous n'avez pas encore eu le temps de vous appliquer à de pareils calculs ; mais les places qui couvrent nos frontières, ont sans doute fixé votre attention. Vous savez combien nous entretenons de soldats dans ces différents postes ; vous savez encore que certains points ne sont pas assez défendus, et d'autres n'ont pas besoin de l'être ; et dans la prochaine assemblée générale, vous direz qu'il faut augmenter telle garnison, et réformer telle autre. — Mon père, je dirai qu'il faut les supprimer toutes ; car aussi-bien remplissent-elles fort mal leur devoir. — Et comment vous êtes-vous assuré que nos défilés sont mal gardés ? Avez-vous été sur les lieux ? — Non, mais je le conjecture. — Il faudra donc reprendre cette matière quand, au lieu de conjectures, nous aurons des notions certaines.

Je sais que vous n'avez jamais vu les mines de la république, et vous ne savez rien de ce qui appartient à la république, et vous ne savez rien de ce qui appartient à la république.



— Pourriez pas me dire pourquoi elles rendent moins présent qu'autrefois. — Non, je n'y suis jamais scendu. — Effectivement l'endroit est malsain; et cette excuse vous justifiera, si jamais les Athéniens prennent cet objet en considération. En voici un du moins qui ne vous aura pas échappé. Combien l'Attique produit-elle de mesures de blé? combien en faut-il pour la subsistance de ses habitants? Vous saurez aisément que cette connaissance est nécessaire à l'administration pour prévenir une disette. — Mais, mon père, on ne finirait point s'il fallait entrer dans ces détails. — Est-ce qu'un chef de maison ne doit veiller sans cesse aux besoins de sa famille, et aux moyens d'y remédier? Au reste, si tous ces détails vous importunent, au lieu de vous charger du soin de dix mille familles qui sont dans cette ville, vous devriez d'abord essayer vos forces, et mettre l'ordre dans la maison de votre oncle, dont les affaires sont en mauvais état. — Je viendrais à bout de les arranger, s'il voulait suivre mes avis. — Et il faut augmenter-vous de bonne foi que tous les Athéniens, votre oncle joint avec eux, seront plus faciles à persuader? Craignez, mon fils, qu'un vain amour de la gloire ne vous fasse recueillir que de la honte. Ne sentez-vous pas combien il serait impudent et dangereux de se charger de si grands intérêts sans les connaître? Quantité d'exemples vous apprendront que, dans les places les plus importantes, l'admiration et l'estime sont le partage des lumières et de la sagesse; le blâme et le mépris, celui de l'ignorance et de la présumption.



Lysis fut effrayé de l'étendue des connaissances nécessaires à l'homme d'état¹, mais il ne fut découragé. Aristote l'instruisit de la nature de diverses espèces de gouvernements dont les législateurs avaient conçu l'idée²; Apollodore, de la ministration, des forces et du commerce, de sa nation que des autres peuples. Il fut déterminé qu'après avoir achevé son éducation, il voyagea chez tous ceux qui avaient quelques rapports d'intérêt avec les Athéniens³.

J'arrivai alors de Perse; je le trouvai dans la dix-huitième année⁴. C'est à cet âge que les enfants des Athéniens passent dans la classe des Éphèbes, et sont enrolés dans la milice: pendant les deux années suivantes, ils ne servent pas hors de l'Attique⁵. La patrie, qui les regarde désormais comme ses défenseurs, exige qu'ils confirment par un serment solennel leur dévouement à ses ordres. Ce fut dans la chapelle d'Agraule, qui est en présence des autels, il promit, entre autres choses, de ne point déshonorer les armes de la république, de ne pas quitter son poste, de sacrifier ses jours pour sa patrie, et de la laisser plus florissante qu'il ne l'avait trouvée⁶.

¹ Aristot. de rhetor. lib. 1, cap. 4, t. 2, p. 521.

² Id. de rep. p. 296.

³ Id. de rhetor. lib. 1, cap. 4, t. 2, p. 522.

⁴ Corsin. fast. attic. dissert. II, t. 2, p. 139.

⁵ Æschin. de fals. leg. p. 422.

Poll. lib. 8, cap. 9, § 105. Ulpian. ad olynth. 3, p. 42.

⁶ Lycurg. in Leocr. part. 2, p. 157. Ulpian. in Dem. de fals. l. t. 2, p. 391. Plut. in Alcib. t. 1, p. 117. Philostr. vit. Apoll. lib. 4, cap. 2, p. 160.



De toute cette année, il ne sortit point d'Athènes; veillait à la conservation de la ville; il montait garde avec assiduité, et s'accoutumait à la discipline militaire. Au commencement de l'année suivante, s'étant rendu au théâtre, où se tenait l'assemblée générale, le peuple donna des éloges à sa conduite, et lui remit la lance avec le bouclier. Il partit tout de suite, et fut successivement employé dans les places qui sont sur les frontières d'Attique.

À l'âge de vingt ans à son retour, il lui restait une obligation essentielle à remplir. J'ai dit plus haut, dès son enfance on l'avait inscrit, en présence de ses parents, dans le registre de la curie à laquelle son père était associé. Cet acte prouvait la légitimité de sa naissance. Il en fallait un autre qui le fît en possession de tous les droits du citoyen. On sait que les habitants de l'Attique sont divisés en un certain nombre de cantons ou de districts qui, par leurs différentes réunions, forment les dix tribus. A la tête de chaque district il y a un démarque, magistrat qui est chargé d'en convoquer les membres, et de garder le registre qui contient leurs noms². La famille d'Apollodore appartenait au canton de Céphissie, qui fait partie de la tribu Erechthéide³. Nous trouvâmes dans ce registre la plupart de ceux qui ont le droit d'opiner dans ces assemblées. Apollodore leur présenta son acte et l'acte par lequel il avait été déjà reconnu

² Aristot. ap. Harpocr. in Περίπολ.

³ Isæus ap. Harpocr. in Κηφης.

⁴ Harpocr. in Δήμαρχ.



dans sa curie ¹. Après les suffrages recueillis, on g
 inscrivit Lysis dans le registre ². Mais comme e cond
 ici le seul monument qui puisse constater a coup
 d'un citoyen, au nom de Lysis, fils d'Apollon tacer
 on joignit celui du premier des archontes, s oblige
 seulement de l'année courante, mais encoi uvenir
 celle qui l'avait précédée ³. Dès ce moment tics qui n'a
 eut le droit d'assister aux assemblées, d'a re nouveau
 aux magistratures, et d'administrer ses biens s
 venait à perdre son père ⁴.

Étant retournés à Athènes, nous allâmes m
 seconde fois à la chapelle d'Agraule, où Lysis e
 vêtu de ses armes, renouvela le serment q
 avait fait deux ans auparavant ⁵.

Je ne dirai qu'un mot sur l'éducation des e
 Suivant la différence des états, elles apprenn o
 lire, écrire, coudre, filer, préparer la laine e
 on fait les vêtements, et veiller aux soins du J ALIAI
 nage ⁶. Celles qui appartiennent aux première maison e
 milles de la république, sont élevées avec plu colline d
 recherche. Comme dès l'âge de dix ans, et Melitide.
 quefois de sept ⁷, elles paraissent dans les cér parts la
 nies religieuses, les unes portant sur leurs tête variés.
 corbeilles sacrées, les autres chantant des hym es de la
 ou exécutant des danses, divers maîtres les acc et par-de
 tument auparavant à diriger leur voix et leurs Corinthe.

¹ Demosth. in Leoch. p. 1048.

² Id. ibid. p. 1047. Harp. et
 Suid. in Ἐπίδη.

³ Arist. ap. Harpocr. in Στρατ.

⁴ Suid. in Αεξίταρχ.

⁵ Poll. lib. 8, cap. 9, § 106.

Stob. serm. 41, p. 243. P
 attic. p. 155.

⁶ Xenoph. memor. lib. 5) p
 et 840.

⁷ Aristoph. in Lysistr. v. 61



général, les mères exhortent leurs filles à se conduire avec sagesse¹; mais elles insistent beaucoup plus sur la nécessité de se tenir droites, d'effleurer leurs épaules, de serrer leur sein avec un large ruban, d'être extrêmement sobres, et de préférer, par toutes sortes de moyens, un embonpoint nuisait à l'élégance de la taille et à la grâce des vêtements².

CHAPITRE XXVII.

Entretien sur la musique des Grecs.

UN JOUR Philotime dans une petite maison qu'il avait hors des murs d'Athènes, sur la colline du Cynosarge, à trois stades de la porte de l'Épistade. La situation en était délicieuse. De toutes parts la vue se reposait sur des tableaux riches et variés. Après avoir parcouru les différentes parties de la ville et de ses environs, elle se prolongea par-delà jusqu'aux montagnes de Salamine, de Corinthe, et même de l'Arcadie³.

Nous passâmes dans un petit jardin que Philotime cultivait lui-même, et qui lui fournissait des

¹ Menand. ap. Terent. in eunuch. act. 2, scen. 3, v. 21.

² Stuart, the antiq. of Athens,

p. 9.



fruits et des légumes en abondance : un platane, au milieu duquel était un autel consacré aux Muses, en faisait tout l'ornement. C'est toujours avec douleur, reprit Philotime en soupirant, que je m'arrache de cette retraite. Je veillerai à l'éducation du fils d'Apollodore, puisque je l'ai promis ; mais c'est le dernier sacrifice que je fais de ma liberté. Comme je parus surpris de son langage, il ajouta : Les Athéniens n'ont plus besoin d'instructions ; ils sont si aimables ! Eh ! que ne préfèrent-ils en effet à des gens qui tous les jours établissent pour principe, que l'agrément d'une sensation est préférable à toutes les vérités de la morale !

La maison me parut ornée avec autant de simplicité que de goût. Nous trouvâmes dans un cabinet des lyres, des flûtes, des instruments de diverses formes, dont quelques-uns avaient l'air d'être en usage¹. Des livres relatifs à la musique remplissaient plusieurs tablettes. Je priai Philotime de m'indiquer ceux qui pourraient m'en apprendre les principes. Il n'en existe point, me répondit-il ; nous n'avons qu'un petit nombre d'ouvrages superficiels sur le genre enharmonique², et un plus grand nombre sur la préférence qu'il faut donner, dans l'éducation, à certaines espèces de musique³. Aucun auteur n'a, jusqu'à présent, entrepris d'éclaircir méthodiquement toutes les questions de cette science.

Je lui témoignai alors un désir si vif d'en

¹ Aristot. de rep. lib. 8, cap. 6.

² et 4 ; lib. 2, p. 36.

³ Aristox. harm. elem. lib. 1, p.

³ Aristot. ibid. cap. 7.



moins quelque notion, qu'il se rendit à mes
stances.

PREMIER ENTRETIEN.

Sur la partie technique de la musique.

Vous pouvez juger, dit-il, de notre goût pour
musique, par la multitude des acceptions que
nous donnons à ce mot : nous l'appliquons indif-
feremment à la mélodie, à la mesure, à la poésie,
à la danse, au geste, à la réunion de toutes les
sciences, à la connaissance de presque tous les
arts. C'est n'est pas assez encore ; l'esprit de combi-
naison, qui depuis environ deux siècles s'est in-
roduit parmi nous, et qui nous force à chercher
partout des rapprochements, a voulu soumettre
à ces lois de l'harmonie les mouvements des corps
célestes¹ et ceux de notre âme².

Écartons ces objets étrangers. Il ne s'agit ici que
de la musique proprement dite. Je tâcherai de
vous en expliquer les éléments, si vous me pro-
mettez de supporter avec courage l'ennui des dé-
tails où je vais m'engager. Je le promis, et il con-
vint qu'on en traiterait de cette manière.

On distingue dans la musique le son, les inter-
valles, les accords, les genres, les modes, le
rythme, les mutations et la mélodie³. Je négligerai

Plin. lib. 2, cap. 22, Censorin. 398. Euclid. introduc. harm. p. 1.
13, etc. Aristid. Quintil. de mus. lib. 1,

Plut. de mus. t. 2, p. 1147. p. 9.

Plat. de rep. lib. 3, t. 2, p.



les deux derniers articles, qui ne regardent que la composition; je traiterai succinctement des articles qui

Les sons que nous faisons entendre en parlant et en chantant, quoique formés par les mêmes organes, ne produisent pas le même effet. Cette différence viendrait-elle, comme quelques-uns prétendent¹, de ce que dans le chant la voix cède par des intervalles plus sensibles, s'arrête long-temps sur une syllabe, est plus souvent suspendue par des repos marqués?

Chaque espace que la voix franchit, pour se diviser en une infinité de parties; mais l'équilibre de l'oreille, quoique susceptible d'un très-grand nombre de sensations, est moins délicat que celui de la parole, et ne peut saisir qu'une certaine quantité d'intervalles². Comment les déterminent les pythagoriciens employent le calcul; les arabes, le jugement de l'oreille³.

Alors Philotime prit un monocorde, ou une règle⁴ sur laquelle était tendue une corde attachée par ses deux extrémités à deux chevalets mobiles. Nous fîmes couler un troisième chevalet sur la corde, et, l'arrêtant à des divisions tracées sur la règle, je m'aperçus aisément que les différentes parties de la corde rendaient des sons plus ou moins élevés; que la moitié de cette corde donnait le diapason ou l'octave; que ses

¹ Aristox. harm. elem. lib. 1, p. 8. Euclid. introd. harm. p. 2.

² Aristox. ibid. lib. 2, p. 53.

³ Id. ib. p. 32. Meibom. ib. Plut.

de mus. t. 2, p. 1144.

⁴ Aristid. Quintil. Boeth. lib. 4, cap. 4, p. 1443.



quarts sonnaient la quarte, et ses deux tiers la quinte. Vous voyez, ajouta Philotime, que le son de la corde totale est au son de ses parties, dans la même proportion que sa longueur à celle de ses mêmes parties: et qu'ainsi l'octave est dans le rapport de 2 à 1, ou de 1 à $\frac{1}{2}$; la quarte, dans celui de 4 à 3, et la quinte, de 3 à 2.

Les divisions les plus simples du monocorde nous ont donné les intervalles les plus agréables à l'oreille. En supposant que la corde totale sonne *la* (a), je les exprimerai de cette manière, *mi la quarte*, *mi si quinte*, *mi mi octave*.

Pour avoir la double octave, il suffira de diviser par 2 l'expression numérique de l'octave, qui est $\frac{1}{2}$, vous aurez $\frac{1}{4}$. Il me fit voir en effet que le quart de la corde entière sonnait la double octave.

Après qu'il m'eut montré la manière de tirer la quarte de la quarte, et la quinte de la quinte, je demandai comment il déterminait la valeur du *si*. C'est, me dit-il, en prenant la différence de la quinte à la quarte, du *si* au *la*¹; or, la quarte est à la quinte, c'est-à-dire la fraction $\frac{3}{4}$, est à la quinte, c'est-à-dire à la fraction $\frac{2}{3}$, comme 9 est à 8.

Enfin, ajouta Philotime, on s'est convaincu par la suite d'opérations, que le demi-ton, l'inter-

¹) Je suis obligé, pour me faire entendre, d'employer les syllabes

temps, ou l'hypate, ou la mèse, ou l'hypate des mèses.

que nous nous servons pour sol-

¹ Aristox. harm. elem. lib. 1, p. 21.

Au lieu de *mi*, les Grecs auroient dit, suivant la différence des



valle, par exemple, du *mi* au *fa*, est dans la proportion de 256 à 243¹.

Au-dessous du demi-ton, nous faisons usages tiers et des quarts de ton², mais sans pouvoir en leurs rapports, sans oser nous flatter d'une précision rigoureuse; j'avoue même que l'oreille lassée exercée a de la peine à les saisir³.

Je demandai à Philotime si, à l'exception des sons presque imperceptibles, il pourrait successivement tirer d'un monocorde tous ceux dont la grandeur est déterminée, et qui forment l'échelle du système musical. Il faudrait pour cet effet, dit-il, une corde d'une longueur démesurée; mais vous pouvez y suppléer par le calcul. Supposez-en une qui soit divisée en 8192 parties égales et qui sonne le *si* (*a*). Le rapport du demi-ton à celui, par exemple, de *si* à *ut*, étant supposé de 256 à 243, vous trouverez que 256 est à 8192 comme 243 est à 7776, et qu'en conséquence le dernier nombre doit vous donner l'*ut*. Le rapport du ton étant, comme nous l'avons dit, de 9 à 8, il est visible qu'en retranchant le 9^e de 7776, il restera 6912 pour le *ré*.

En continuant d'opérer de la même manière les nombres restants, soit pour les tons, soit pour les demi-tons, vous conduirez facilement l'échelle fort au-delà de la portée des voix et

¹ Theon. Smyrn. p. 102.

² Aristox. harm. elem. lib. 2, p. 46.

³ Id. ibid. lib. 1, p. 19.

⁴ Euclid. p. 37. Aristid. Q.

lib. 3, p. 116.

(a) Voyez la note VII à la fin de ce volume.



instruments, jusqu'à la cinquième octave du *si*, où vous êtes parti. Elle vous sera donnée par 56, et l'*ut* suivant par 243; ce qui vous fournira le rapport du demi-ton, que je n'avais fait que supposer.

Philotime faisait tous ces calculs à mesure; et quand il les eut terminés, Il suit de là, me dit-il, que dans cette longue échelle, les tons et les demi-tons sont tous parfaitement égaux: vous trouverez aussi que les intervalles de même espèce sont parfaitement justes; par exemple, que le ton et demi, la tierce mineure, est toujours dans le rapport de 81 à 64.

Mais, lui dis-je, comment vous en assurer dans la pratique? Outre une longue habitude, répondit-il, nous employons quelquefois, pour plus d'exactitude, la combinaison des quarts et des quintes obtenues par un ou plusieurs monocordes². La différence de la quarte à la quinte m'ayant fourni le ton, si je veux me procurer la tierce majeure au-dessous d'un ton donné, tel que *la*, je monte à la quarte *ré*, de là je descends à la quinte *sol*, je remonte à la quarte *ut*, je descends à la tierce mineure, et j'ai le *fa*, tierce majeure au-dessous de *la*.

Les intervalles sont consonnants ou dissonnants³. Nous rangeons dans la première classe,

¹ Roussier, musiq. des anc. p. 55.

² et 249.

³ Id. ibid. p. 44. Enclid. introd.

⁴ Aristox. harm. elem. lib. 2, harm. p.8.



la quarte, la quinte, l'octave, la onzième, la douzième et la double octave; mais ces trois dernières ne sont que les répliques des premiers. Les autres intervalles, connus sous le nom de dissonances, se sont introduits peu-à-peu dans la mélodie.

L'octave est la consonnance la plus agréable parce qu'elle est la plus naturelle. C'est l'accord que fait entendre la voix des enfants, lorsqu'elle est mêlée avec celle des hommes²; c'est le même que produit une corde qu'on a pincée: le son, en expirant, donne lui-même son octave³.

Philotime, voulant prouver que les accords de quarte et de quinte⁴ n'étaient pas moins conformes à la nature, me fit voir, sur son monocorde, qu'ils se trouvent dans la déclamation soutenue, et même dans la conversation familière, la voix franchit plus souvent ces intervalles que les autres.

Je ne les parcours, lui dis-je, qu'en passant d'un son à l'autre. Est-ce que dans le chant, les sons qui composent un accord ne se font jamais entendre en même temps?

Le chant, répondit-il, n'est qu'une succession de sons; les voix chantent toujours à l'unisson, et l'octave qui n'est distinguée de l'unisson que parce qu'elle flatte plus l'oreille⁵. Quant aux autres intervalles, elle juge de leurs rapports par la comparaison du son qui vient de s'écouler, avec

¹ Aristot. probl. t. 2, p. 766.

² Id. probl. 39, p. 768.

³ Id. probl. 24 et 32.

⁴ Nicom. man. lib. 1, p. 16. Diophr. nys. Halic. de comp. § 11.

⁵ Aristot. probl. 39, p. 763.



qui l'occupe dans le moment¹. Ce n'est que dans les concerts où les instruments accompagnent la voix, qu'on peut discerner des sons différents simultanés; car la lyre et la flûte, pour corriger la simplicité du chant, y joignent quelquefois des ornemens et des variations, d'où résultent des parties distinctes du sujet principal. Mais elles reviennent bientôt de ces écarts, pour ne pas affliger trop long-temps l'oreille étonnée d'une pareille licence².

Vous avez fixé, lui dis-je, la valeur des intervalles; j'entrevois l'usage qu'on en fait dans la musique. Je voudrais savoir quel ordre vous leur assignez sur les instruments. Jetez les yeux, me dit-il, sur ce tétracorde; vous y verrez de quelle manière les intervalles sont distribués dans notre musique, et vous connaîtrez le système de notre musique. Les quatre cordes de cette cithare sont disposées de façon que les deux extrêmes, toujours immobiles, sonnent la quarte en montant, *mi, la*³. Les deux cordes moyennes, appelées mobiles parce qu'elles reçoivent différents degrés de tension, constituent trois genres d'harmonie: le diatonique, le chromatique, l'enharmónique.

Dans le diatonique, les quatre cordes procèdent par un demi-ton et deux tons, *mi, fa, sol, la*; dans le chromatique, par deux demi-tons et une tierce mineure, *mi, fa, fa dièze, la*; dans l'en-

¹ Aristox. lib. 1, p. 39.

² Plat. de leg. l. 7, p. 812. Aristox. probl. 39, p. 763. Mém. de

l'acad. des Bell. Lettr. t. 3, p. 119.

³ Aristox. lib. 1, p. 22. Euclid. p. 6.



harmonique, par deux quarts de ton et une majeure, *mi*, *mi* quart de ton, *fa*, *la*.

Comme les cordes mobiles sont susceptibles plus ou de moins de tension, et peuvent en séquence produire des intervalles plus ou moins grands, il en a résulté une autre espèce de musique, où sont admis les trois quarts et les quarts de ton; et deux autres espèces de chromatiques, dans l'un desquels le ton, à force de sections, se résout pour ainsi dire en parcelles. Quant à l' enharmonique, je l'ai vu, dans ma jeunesse, quelquefois pratiqué suivant des proportions qui variaient dans chaque espèce d'harmonie²; mais il me paraît aujourd'hui déterminé ainsi, nous nous en tiendrons aux formules que je viens de vous indiquer, et qui, malgré les réclamations de quelques musiciens, sont les plus généralement adoptées³.

Pour étendre notre système de musique, on se contenta de multiplier les tétracordes; mais ces additions ne se sont faites que successivement. L'art trouvait des obstacles dans les lois qui prescrivaient des bornes, dans l'ignorance qui arrêtait son essor. De toutes parts on tentait des essais. En certains pays, on ajoutait des cordes à la lyre; en d'autres, on les retranchait⁴. Enfin, l'hexacorde parut, et fixa pendant quelque temps l'attention. C'est cette lyre à sept cordes. Les quatre premières offrent à vos yeux l'ancien tétracorde

¹ Aristox. lib. 1, p. 24.

² Aristid. Quintil. lib. 1, p. 21.

³ Aristox. ibid. p. 22 et 23.

⁴ Plut. de mus. t. 2, p. 154.



fa, sol, la; il est surmonté d'un second, *la*, bémol, *ut, ré*, qui procède par les mêmes intervalles, et dont la corde la plus basse se confond avec la plus haute du premier. Ces deux tétrades s'appellent *conjointes*, parce qu'ils sont unis par la moyenne *la*, que l'intervalle d'une quarte égale également de ses deux extrêmes, *la, mi* descendant, *la, ré* en montant ¹.

Dans la suite, le musicien Terpandre, qui vivait environ trois cents ans, supprima la cinquième corde, le *si* bémol, et lui en substitua une nouvelle plus haute d'un ton; il obtint cette série de sons, *mi, fa, sol, la, ut, ré, mi*, dont les extrêmes sonnent l'octave ². Ce second heptacorde ne donnant pas deux tétracordes complets, Pythagore, suivant les uns ³; Lycaon de Samos, suivant d'autres ⁴, en corrigea l'imperfection, en insérant une huitième corde à un ton au-dessus du *la*.

Philotime prenant une cithare montée à huit cordes: Voilà, me dit-il, l'octacorde qui résultera de l'addition de la huitième corde. Il est composé de deux tétracordes, mais disjoints, c'est-à-dire, séparés l'un de l'autre, *mi, fa, sol, la, si, ut, ré*. Dans le premier heptacorde, *mi, fa, sol, la, si bémol, ut, ré*, toutes les cordes homologues sonnaient la quarte *mi la, fa si bémol, sol ut, la ré*. Dans l'octacorde, elles font entendre la quinte, *si, fa ut, sol ré, la mi* ⁵.

¹ Aristot. ap. Aristox, lib. 1,

³ Nicom. man. lib. 1, p. 9.

² Aristot. probl. 7 et 32, t. 4,

⁴ Boeth. de mus. lib. 1, cap. 20.

³

⁵ Nicom. ibid. p. 14.



L'octave s'appelait alors *harmonie*, parce qu'elle renfermait la quarte et la quinte, c'est-à-dire toutes les consonnances ¹; et comme ces intervalles se rencontrent plus souvent dans l'octave que dans les autres instruments, la lyre octave fut regardée, et l'est encore, comme le système le plus parfait pour le genre diatonique; et il vient que Pythagore ², ses disciples et les autres philosophes de nos jours ³, renferment la théorie de la musique dans les bornes d'une octave et de deux tétracordes.

Après d'autres tentatives pour augmenter le nombre des cordes ⁴, on ajouta un troisième corde au-dessous du premier ⁵, et l'on obtint le décacorde, composé de onze cordes ⁶, qui donne cette suite de sons, *si, ut, ré, mi, fa, sol, la, ut, ré, mi*. D'autres musiciens commencent à poser sur leur lyre quatre et même jusqu'à six tétracordes (a).

Philotime me montra ensuite des cithares, propres à exécuter certains chants, qu'à suivre le modèle d'un système. Tel était le magadis d'Anacréon se servait quelquefois ⁷. Il était composé de vingt cordes, qui se réduisaient à dix, parce que chacune était accompagnée de son octave.

¹ Nicom. man. lib. 1, p. 17.

² Plut. de mus. t. 2, p. 1145.

³ Philol. ap. Nicom. p. 17. Aristot. probl. 19, t. 2, p. 763; id. ap. Plut. de mus. t. 2, p. 1139.

⁴ Plut. in Agid. t. 1, p. 799. Suid. in Τιμωθ, etc.

⁵ Nicom. ibid. p. 21.

⁶ Plut. de mus. p. 1136. lib. 3, p. 237. Mém. de l'acad. Bell. Lettr. t. 13, p. 241.

(a) Voyez la note VIII à la fin du volume.

⁷ Anacr. ap. Athen. lib. 11, p. 634.



Il y a encore l'épigonium, inventé par Épigonus, le premier qui pinça les cordes, au lieu de les agiter avec l'archet¹. Autant que je puis le rappeler, ses quarante cordes, réduites à quatre par la même raison, n'offraient qu'un tetracorde, qu'on pouvait approprier aux trois modes, ou à trois modes différents.

Vous avez évalué, lui dis-je, le nombre des tons et des demi-tons que la voix et les instruments peuvent parcourir, soit dans le grave, soit dans l'aigu? La voix, répondit-il, ne parcourt pour l'ordinaire que deux octaves et une quinte. Les instruments embrassent une plus grande étendue². Nous avons des flûtes qui vont au-delà de la troisième octave. En général, les changements qu'éprouve chaque jour le système de notre musique, ne permettent pas de fixer le nombre des sons dont elle se compose. Les deux cordes moyennes de chaque tetracorde, sujettes à différents degrés de tension, peuvent entendre, à ce que prétendent quelques-uns, la différence des trois genres et de leurs subdivisions, les trois quarts, le tiers, le quart, et les autres moindres subdivisions du ton. Ainsi, dans un tetracorde, la deuxième corde donne quatre espèces d'*ut* ou de *fa*, et la troisième, six espèces d'*ré* ou de *sol*³. Elles en donneraient une infinité, pour ainsi dire, si l'on avait égard aux licences des musiciens, qui, pour varier leur har-

¹ Coll. lib. 4, cap. 9, § 59. Athen. lib. 4, p. 183.

² Aristox. lib. 1, p. 20. Euclid. p. 13.

³ 1. lib. 2, p. 51.



monie, haussent ou baissent à leur gré les cordes de l'instrument, et en tirent des modes de sons que l'oreille ne peut apprécier ¹.

La diversité des modes fait éclore de nouveaux sons. Elevez ou baissez d'un ton ou d'un demi-ton les cordes d'une lyre, vous passez dans un autre mode. Les nations qui, dans les siècles reculés, cultivèrent la musique, ne s'accordèrent point le ton fondamental du tétracorde, comme aujourd'hui encore des peuples voisins partent d'une époque différente pour compter les jours de leur mois ². Les Doriens exécutaient le même chant un ton plus bas que les Phrygiens; et ces derniers à un ton plus bas que les Lydiens: de là les dénominations des modes dorien, phrygien et lydien. Dans le premier, la corde la plus basse du tétracorde est *mi*; dans le second, *fa* dièse; dans le troisième, *sol* dièse. D'autres modes ont été dans la suite ajoutés aux premiers: tous ont plus ou moins varié quant à la forme ³. Nous en voyons encore d'autres de nouveaux ⁴, à mesure que le système s'étend, ou que la musique éprouve des vicissitudes; et comme dans un temps de révolution il est difficile de conserver son rang, les musiciens cherchent à rapprocher d'un quart de ton les modes phrygien et lydien, séparés de tous temps l'un de l'autre par l'intervalle d'un ton ⁵.

Des questions interminables s'élèvent sans cesse

¹ Aristox. lib. 2, p. 48 et 49.

² Id. ibid. p. 37.

Id. lib. 1, p. 23.

⁴ Plut. de mus. t. 2, p. 113.

⁵ Aristox. lib. 2, p. 37.



la position, l'ordre et le nombre des autres modes. J'écarte des détails dont je n'adoucirais pas moi en le partageant avec vous. L'opinion qui commence à prévaloir admet treize modes¹, à un demi-ton de distance l'un de l'autre, rangés dans un ordre, en commençant par l'hypodorien, qui est le plus grave :

hypodorien.....	si.
hypophrygien grave.....	ut.
hypophrygien aigu.....	ut dièze.
hypolydien grave.....	ré.
hypolydien aigu.....	ré dièze.
mixolydien.....	mi.
ionien.....	fa.
hypophrygien.....	fa dièze.
mixolydien ou Lydien grave.....	sol.
mixolydien aigu.....	sol dièze.
mixolydien grave.....	la.
mixolydien aigu.....	la dièze.
hypermixolydien.....	si.

Tous ces modes ont un caractère particulier. Ils ne reçoivent moins du ton principal, que de la mesure de poésie et de mesure, des modulations et des traits de chant qui leur sont affectés, et qui les distinguent aussi essentiellement, que la différence des proportions et des ornements distingue les ordres d'architecture.

La voix peut passer d'un mode ou d'un genre à l'autre; mais ces transitions ne pouvant pas se faire

¹ Aristox. ap. Eucl. p. 19. Aristid. Quintil. l. 1, p. 22.



sur les instruments qui ne sont percés ou que pour certains genres ou certains modes, musiciens emploient deux moyens : quelquefois ils ont sous la main plusieurs flûtes ou cithares, pour les substituer adroitement l'une à l'autre¹; plus souvent ils tendent sur une seule lyre toutes les cordes qu'exige la diversité des modes et des modes (*a*). Il n'y a pas même long-temps qu'un musicien plaça sur les trois faces d'un pied mobile trois lyres montées, l'une sur le dorien, la seconde sur le phrygien, la troisième sur le lydien. A la plus légère impulsion, le pied tournait sur son axe, et procurait à l'artiste la facilité de parcourir les trois modes sans interruption. Cet instrument, qu'on avait admiré, dans l'oubli après la mort de l'inventeur³.

Les tétracordes sont désignés par des noms relatifs à leur position dans l'échelle musicale; par des noms relatifs à leur position dans chaque tétracorde. La plus grave de toutes, s'appelle *hypate*, ou la principale; celle qui est en montant, la *parhypate*, ou la voisine de la principale.

Je vous interromps, lui dis-je, pour demander si vous n'avez pas de mots plus propres pour chanter un air dénué de paroles. On ne peut que les voyelles, répondit-il, l'*é* bref, l'*a*, l'*è* grave,

¹ Aristid. Quintil. de mus. lib. 2, p. 91.

² Plat. de rep. lib. 3, t. 2, p. 399.

(a) Platon dit qu'en bannissant

la plupart des modes, la lyre n'a que trois cordes. On multiplie donc les cordes suivant le nombre des modes.

³ Athen. lib. 14, p. 637.



g , précédées de la consonne *t* , expriment les quatre sons de chaque tétracorde ¹ , excepté que l'on retranche le premier de ces monosyllabes , lorsqu'on rencontre un son commun à deux tétracordes. Je m'explique : si je veux solfier cette série de sons donnés par les deux premiers tétracordes , *ut , ré , mi , fa , sol , la* , je dirai , *té , ta , tè , ta , te , tó* , et ainsi de suite.

J'ai vu quelquefois , repris-je , de la musique écrite ; je n'y démêlais que des lettres tracées horizontalement sur une même ligne , correspondantes aux syllabes des mots placés au-dessous , certaines entières ou mutilées , les autres posées différens sens. Il nous fallait des notes , répliquait-il ; nous avons choisi les lettres : il nous fallait beaucoup , à cause de la diversité des sons ; nous avons donné aux lettres des positions et des configurations différentes. Cette manière de noter est simple , mais défectueuse. On a négligé d'approprier une lettre à chaque son de la lyre , à chaque corde de la lyre. Il arrive de là que le même caractère étant commun à des cordes qui appartiennent à divers tétracordes , ne saurait spécifier leurs différens degrés d'élévation , que les notes du genre diatonique sont les mêmes que celles du chromatique et de l'enharmoïque ² . On les multipliera sans doute un jour ; mais il en faudra une si grande quantité ³ , que la

¹ Aristid. Quintil. lib. 2 , p. 94.

² p. 25. Bacch. p. 3. Aristid. Quintil.

³ Aristox. lib. 2 , p. 40.

p. 26.

⁴ Alyp. introd. p. 3. Gaudent.



mémoire des commençants en sera peut-être surchargée (a).

En disant ces mots , Philotime traçait sur ses tablettes un air que je savais par cœur. L'ayant examiné , je lui fis observer que les signes mis sous mes yeux pourraient suffire en effet à diriger ma voix, mais qu'ils n'en réglaient point les mouvements. Ils sont déterminés, répondit-il, par les syllabes longues et brèves dont les mots sont composés ; par le rythme , qui constitue une des plus essentielles parties de la musique : c'est la poésie.

Le rythme , en général , est un mouvement successif et soumis à certaines proportions. On le distingue dans le vol d'un oiseau , dans les pulsations des artères , dans les pas d'un danseur , dans les périodes d'un discours. En poésie , c'est la durée relative des instants que l'on emploie à prononcer les syllabes d'un vers ; en musique , c'est la durée relative des sons qui entrent dans la composition d'un chant.

Dans l'origine de la musique , son rythme se modela exactement sur celui de la poésie. Sachez que , dans notre langue , toute syllabe est brève ou longue. Il faut un instant pour prononcer une brève , deux pour une longue. De la réunion de plusieurs syllabes longues ou brèves , se forme le pied ; et de la réunion de plusieurs pieds ,

(a) Voyez la note IX à la fin du volume.

t. 5 , p. 152. Plat de leg. lib. 2 , p. 664 et 665.

¹ Mém. de l'acad. des Bcll. Lettr.



sure du vers. Chaque pied a un mouvement ,
rhythme , divisé en deux temps , l'un pour le
frappé , l'autre pour le levé.

Homère et les poètes ses contemporains em-
ployaient communément le vers héroïque , dont
deux pieds mesurent l'étendue , et contiennent cha-
cun deux longues , ou une longue suivie de deux
brèves. Ainsi , quatre instants syllabiques consti-
tuent la durée du pied , et vingt-quatre de ces
instants , la durée du vers.

On s'était dès-lors aperçu qu'un mouvement
uniforme réglait la marche de cette espèce de
vers , que plusieurs mots expressifs et sonores en
étaient bannis , parce qu'ils ne pouvaient s'assujettir
au rythme ; que d'autres , pour y figurer ,
avaient besoin de s'appuyer sur un mot voisin. On
en a eu , en conséquence , d'introduire quelques
nouveaux rythmes dans la poésie ¹. Le nombre
est depuis considérablement augmenté par les
vers d'Archiloque , d'Alcée , de Sapho , et de plu-
sieurs autres poètes. On les classe aujourd'hui
en trois genres principaux.

Dans le premier , le levé est égal au frappé ; c'est
la mesure à deux temps égaux. Dans le second ,
la durée du levé est double de celle du frappé ;
c'est la mesure à deux temps inégaux , ou à trois
temps égaux. Dans le troisième , le levé est à
un tiers du frappé comme 3 est à 2 , c'est - à - dire ,
qu'en supposant les notes égales , il en faut trois

¹ Aristot. de poet. t. 2 , p. 654.



pour un temps , et deux pour l'autre. On conçoit un quatrième genre où le rapport des temps est comme 3 à 4 ; mais on en fait rarement usage.

Outre cette différence dans les genres , il résulte une plus grande encore , tirée du nombre des syllabes affectées à chaque temps d'un rythme. Ainsi , dans le premier genre , le levé et le failli peuvent chacun être composés d'un instant syllabique , ou d'une syllabe brève ; mais ils peuvent l'être aussi de deux , de quatre , de six , et même de huit instants syllabiques ; ce qui donne quelquefois pour la mesure entière une combinaison de syllabès longues et brèves , qui équivaut à dix-huit instants syllabiques. Dans le second genre , la combinaison peut être de dix-huit de ces instants. Enfin , dans le troisième , un des temps peut recevoir depuis trois brèves jusqu'à quinze fois l'autre depuis une brève jusqu'à dix , ou jusqu'à quinze équivalents ; de manière que la mesure entière comprenant vingt-cinq instants syllabiques , est susceptible d'un de ces instants la portée du vers épique peut embrasser jusqu'à dix-huit syllabes longues ou brèves.

Si , à la variété que jette dans le rythme le courant plus ou moins rapide d'instants syllabiques , vous joignez celle qui provient du mélange et de l'entrelacement des rythmes , et celle qui naît du goût du musicien , lorsque , selon le caractère des passions qu'il veut exprimer , il précipite ou ralentit la mesure , vous en conclurez que dans un concert notre oreille doit être sans cesse



tée par des mouvements subits qui la réveillent l'étonnent.

Des lignes placées à la tête d'une pièce de mu-
sique, en indiquent le rythme ; et le coryphée,
au lieu le plus élevé de l'orchestre, l'annonce
aux musiciens et aux danseurs, attentifs à ses
gestes ¹. J'ai observé, lui dis-je, que les maîtres
de chœurs battent la mesure, tantôt avec la
main, tantôt avec le pied ². J'en ai vu même dont
la chaussure était armée de fer ; et je vous avoue
que ces percussions bruyantes troublaient mon
attention et mon plaisir. Philotime sourit, et con-
clut :

Platon compare la poésie dépouillée du chant,
à un visage qui perd sa beauté, en perdant la
fleur de la jeunesse ³. Je comparerais le chant
privé du rythme à des traits réguliers, mais sans
force et sans expression. C'est sur-tout par ce
moyen que la musique excite les émotions qu'elle
nous fait éprouver. Ici le musicien n'a, pour
si dire, que le mérite du choix ; tous les
rythmes ont des propriétés inhérentes et dis-
tinctes. Que la trompette frappe à coups redoublés
un rythme vif, impétueux, vous croirez entendre
les cris des combattants et ceux des vainqueurs ;
vous vous rappellerez nos chants belliqueux et
nos danses guerrières. Que plusieurs voix trans-
mettent à votre oreille des sons qui se succèdent

¹ Aristot. problem. t. 2, p. 770.

³ Plat de rep. lib. 10, t. 2, p.

Mém. de l'acad. des Bell. Lettr.

600.

p. 160.



avec lenteur d'une manière agréable, vous serez dans le recueillement. Si leurs chants tiennent les lotanges des dieux, vous vous sentez disposé au respect qu'inspire leur présence c'est ce qu'opère le rythme qui, dans les cérémonies religieuses, dirige les hymnes et les danses.

Le caractère des rythmes est déterminé au point que la transposition d'une syllabe suffit pour le changer. Nous admettons souvent dans la classification deux pieds, l'*iambe* et le *trochée*, et sont généralement composés d'une longue et d'une brève avec cette différence que l'*iambe* commence par une brève, et le *trochée* par une longue. Celui-ci convient à la pesanteur d'une danse rustique, l'autre à la chaleur d'un dialogue animé¹. Comme à chaque pas l'*iambe* semble redoubler d'ardeur et le *trochée* perdre de la sienne, c'est avec le premier que les auteurs satiriques poursuivent leurs ennemis; avec le second, que les dramaturges font quelquefois mouvoir les cœurs des vieillards sur la scène².

Il n'est point de mouvements dans la nature, dans nos passions, qui ne retrouvent, dans les diverses espèces de rythmes, des mouvements qui leur correspondent, et qui deviennent leur image³. Ces rapports sont tellement fixés, qu'un chant perd tous ses agréments dès que sa marche

¹ Aristot. de poet. cap. 4; id. de rhet. lib. 3, cap. 8.

² Aristoph. in Acharn. v. 203.

Schol. ibid.

³ Aristot. de rep. lib. 8, t. 2.

p. 455.



est confuse , et que notre âme ne reçoit pas , aux
 termes convenus , la succession périodique des
 sensations qu'elle attend. Aussi les entrepreneurs
 de nos spectacles et de nos fêtes ne cessent-ils
 d'exercer les acteurs auxquels ils confient le soin
 de leur gloire. Je suis même persuadé que la mu-
 sique doit une grande partie de ses succès à la
 pureté de l'exécution , et sur-tout à l'attention
 minutieuse avec laquelle les chœurs¹ s'assujettis-
 sent aux mouvements qu'on leur imprime.

Mais , ajouta Philotime , il est temps de finir cet
 entretien ; nous le reprendrons demain , si vous le
 voulez à propos : je passerai chez vous avant que
 de me rendre chez Apollodore.

SECOND ENTRETIEN.

Sur la partie morale de la musique.

Le lendemain , je me levai au moment où les
 habitans de la campagne apportent des provisions
 au marché , et ceux de la ville se répandent tumultueu-
 sement dans les rues². Le ciel était calme et
 serein ; une fraîcheur délicieuse pénétrait mes
 sens interdits. L'orient étincelait de feux , et toute
 la terre soupirait après la présence de cet astre
 qui semble tous les jours la reproduire. Frappé de
 ce spectacle , je ne m'étais point aperçu de l'arrivée
 de Philotime. Je vous ai surpris , me dit-il , dans

¹ Aristot. problem. 22, t. 2, p.

² Aristoph. in eccles. v. 278.



une espèce de ravissement. Je ne cesse de l'éprouver, lui répondis-je, depuis que je suis en Grèce. L'extrême pureté de l'air qu'on y respire, et les vives couleurs dont les objets s'y parent à nos yeux, semblent ouvrir mon âme à de nouvelles sensations. Nous prîmes de là occasion de parler de l'influence du climat¹. Philotime attribuant cette cause l'étonnante sensibilité des Grecs : sensibilité, disait-il, qui est pour eux une source intarissable de plaisirs et d'erreurs, et qui semble augmenter de jour en jour. Je croyais au contraire repris-je, qu'elle commençait à s'affaiblir. Si je me trompe, dites-moi donc pourquoi la musique n'opère plus les mêmes prodiges qu'autrefois.

C'est, répondit-il, qu'elle était autrefois plus grossière ; c'est que les nations étaient dans l'ignorance. Si, à des hommes dont la joie n'éclatait que par des cris tumultueux, une voix, accompagnée de quelque instrument, faisait entendre une mélodie très-simple, mais assujettie à certaines règles, vous les verriez bientôt, transportés de joie, exprimer leur admiration par les plus fortes hyperboles : voilà ce qu'éprouvèrent les peuples de la Grèce avant la guerre de Troie. Amphion animait par ses chants les ouvriers qui construisaient la forteresse de Thèbes, comme on l'a pratiqué depuis lorsque l'on a refait les murs de Messène. On publia que les murs de Thèbes s'étaient élevés au son de sa lyre. Orphée tirait de la sienne un

¹ Hippocr. de aer. c. 55, etc.
Plat. in Tim. t. 3, p. 24.

² Pausan. lib. 4, cap. 27.



ne cesse de l'éprouver ce nombre de sons agréables ; on dit que les Grecs déposaient leur fureur à ses pieds.

Il ne remonte pas à ces siècles reculés , repris- mais je vous cite les Lacédémoniens divisés e à de nouve re eux , et tout-à-coup réunis par les accords occasion de pe monienx de Terpandre ¹ ; les Athéniens entraî- time attribua par les chants de Solon dans l'île de Salamine, des Grecs mépris d'un décret qui condamnait l'orateur eux une so z. hardi pour proposer la conquête de cette , et qui sen ; les mœurs des Arcadiens adoucies par la ais au contra ique ³ , et je ne sais combien d'autres faits qui s'faiblir. Si je ront point échappé à vos recherches.

Si je les connais assez, me dit-il , pour vous assurer oi la mus e le merveilleux disparaît dès qu'on les discute ⁴. u'autrefois le merveilleux disparaît dès qu'on les discute ⁴. autrefois bandre et Solon dûrent leurs succès plutôt à la ent dans sie qu'à la musique , et peut-être encore moins ie n'éclate t poésie qu'à des circonstances particulières. Il voix , acc ait bien que les Lacédémoniens eussent com- isait enten acé à se lasser de leurs divisions , puisqu'ils tie à certa sentirent à écouter Terpandre. Quant à la révo- ransporté on du décret obtenue par Solon , elle n'étonnera es plus f ais ceux qui connaissent la légèreté des Athé- les per ns.

l'exemple des Arcadiens est plus frappant. Ces ie. Amp ples avaient contracté dans un climat rigou- onstruis k , et dans des travaux pénibles , une férocité

¹ Plut. de mus. t. 2 , p. 1146.

lib. 14 , p. 626.

² Fragm. t. 2 , p. 639.

⁴ Mém. de l'acad. des Bell. Lettr.

³ Id. in Solon. t. 1 , p. 82.

t. 5 , p. 133.

⁴ Polyh. lib. 4 , p. 289. Athen.



qui les rendait malheureux. Leurs premiers
 lateurs s'aperçurent de l'impression que le
 faisait sur leurs âmes. Ils les jugèrent suscep-
 du bonheur, puisqu'ils étaient sensibles. Les
 fants apprirent à célébrer les dieux et les
 du pays. On établit des fêtes, des sacrifices publi-
 des pompes solennelles, des danses de jeu-
 garçons et de jeunes filles. Ces institutions,
 subsistent encore, rapprochèrent insensiblement
 ces hommes agrestes. Ils devinrent doux, huma-
 bienfaisants. Mais combien de causes contribuèrent
 à cette révolution ! la poésie, le chant, la danse,
 assemblées, des fêtes, des jeux ; tous les moyens
 enfin qui, en les attirant par l'attrait du plaisir,
 pouvaient leur inspirer le goût des arts et l'esprit
 de société.

On dut s'attendre à des effets à-peu-près sem-
 blables, tant que la musique, étroitement unie
 la poésie, grave et décente comme elle, fut destinée
 à conserver l'intégrité des mœurs : mais, depuis
 qu'elle a fait de si grands progrès, elle a perdu
 l'auguste privilège d'instruire les hommes et de
 rendre meilleurs. J'ai entendu plus d'une fois
 plaintes, lui dis-je ; je les ai vu plus souvent tra-
 verser de chimériques. Les uns gémissent sur la corrup-
 tion de la musique ; les autres se félicitent de sa
 perfection. Vous avez encore des partisans de l'anti-
 que, vous en avez un plus grand nombre de
 la nouvelle. Autrefois les législateurs regardaient
 la musique comme une partie essentielle de l'édu-



On ¹ : les philosophes ne la regardent presque
 pas aujourd'hui que comme un amusement hon-
 nête ². Comment se fait-il qu'un art qui a tant de
 pouvoir sur nos âmes, devienne moins utile en de-
 vant, plus agréable?

Vous le comprendrez peut-être, répondit-il, si
 vous comparez l'ancienne musique avec celle qui
 est introduite presque de nos jours. Simple dans
 son origine, plus riche et plus variée dans la suite,
 elle anima successivement les vers d'Hésiode, d'Ho-
 mère, d'Archiloque, de Terpandre, de Simonide
 et de Pindare. Inséparable de la poésie, elle en
 empruntait les charmes, ou plutôt elle lui prêtait
 les siens; car toute son ambition était d'embellir
 sa compagne.

Il n'y a qu'une expression pour rendre dans toute
 force une image ou un sentiment. Elle excite
 en nous des émotions d'autant plus vives, qu'elle
 se seule retentir dans nos cœurs la voix de la na-
 ture. D'où vient que les malheureux trouvent avec
 tant de facilité le secret d'attendrir et de déchirer
 nos âmes? c'est que leurs accents et leurs cris sont
 le mot propre de la douleur. Dans la musique vo-
 calle, l'expression unique est l'espèce d'intonation
 qui convient à chaque parole, à chaque vers ³. Or,
 les anciens poètes, qui étaient tout à-la-fois mu-
 siciens, philosophes, législateurs, obligés de distri-
 buer eux-mêmes dans leurs vers l'espèce de chant

¹ Tim. Loer. ap. Plat. t. 3, p. t. 2, p. 451.

² ³ Tartin. tratt. de mus. p. 141.

³ Aristot. de rep. lib. 8, cap. 3,



dont ces vers étaient susceptibles, ne per-
 jamais de vue ce principe. Les paroles, la mé-
 le rythme, ces trois puissants agents dont l'
 sique se sert pour imiter¹, confiés à la même,
 dirigeaient leurs efforts de manière que tout
 courait également à l'unité de l'expression.

Ils connurent de bonne heure les genres
 nique, chromatique, enharmonique; et, après
 démêlé leur caractère, ils assignèrent à chaque
 l'espèce de poésie qui lui était la mieux asso-
 Ils employèrent nos trois principaux modes,
 appliquèrent par préférence aux trois espèces
 sujets qu'ils étaient presque toujours obligés
 traiter. Il fallait animer au combat une nation
 rière, ou l'entretenir de ses exploits; l'har-
 dorienne prêtait sa force et sa majesté³. Il fal-
 pour l'instruire dans la science du malheur, m-
 sous ses yeux de grands exemples d'infortune
 élégies, les plaintes empruntèrent les tons
 çants et pathétiques de l'harmonie lydienne.
 fallait enfin la remplir de respect et de recon-
 sance envers les dieux; la phrygienne (a) fut desti-
 aux cantiques sacrés⁵.

La plupart de ces cantiques, appelés *nomoi*
 c'est-à-dire, lois ou modèles⁶, étaient divisés

¹ Plat. de rep. lib. 3, t. 2, p. 398. Arist. de poet. cap. 1, t. 2, p. 652. Aristid. Quintil. lib. 1, p. 6.

² Plut. de mus. t. 2, p. 1142. Mém. de l'acad. des Bell. Lettr. t. 15, p. 372.

³ Plat. de rep. lib. 3, t. 2, p.

399. Plut. ibid. p. 1136 et 1137.

⁴ Id. ibid. p. 1136.

(a) Voyez la note X à la fin
 volume.

⁵ Plat. ibid. Chron. de Paros.

⁶ Poll. lib. 4, cap. 9, § 66. Mém. de l'acad. des Bell. Lettr. t. 10, p. 218.



leurs parties, et renfermaient une action. Comme il fallait y reconnaître le caractère immuable de la divinité particulière qui en recevait l'hommage, le poète avait prescrit des règles dont on ne s'écartait que jamais¹.

Le chant, rigoureusement asservi aux paroles, soutenu par l'espèce d'instrument qui leur convenait le mieux. Cet instrument faisait entendre le même son que la voix²; et lorsque la danse accompagnait le chant, elle peignait fidèlement aux yeux le sentiment où l'image qu'il transmettait à l'âme.

La lyre n'avait qu'un petit nombre de sons, et par conséquent très-peu de variétés. La simplicité des moyens employés par la musique, assurait le succès de la poésie; et la poésie, plus philosophique et plus instructive que l'histoire, parce qu'elle choisit de plus beaux modèles³, traçait de bons caractères, et donnait de grandes leçons de courage, de prudence et d'honneur. Philotime interrompit en cet endroit, pour me faire entendre quelques morceaux de cette ancienne musique, et surtout des airs d'un poète nommé Olympe, qui vivait il y a environ neuf siècles. Ils ne roulaient sur un petit nombre de cordes⁴, ajouta-t-il, mais pendant ils font en quelque façon le désespoir de nos compositeurs modernes (a).

¹ Plut. de mus. t. 2, p. 1133.

teux. ibid. p. 248.

² Plut. de mus. t. 2, p. 700.

⁴ Plut. de mus. t. 2, p. 1137.

³ Plut. ibid. p. 1141.

(a) Voyez la note XI à la fin du volume.

⁴ Aristot. de poet. cap. 9. Bat-



L'art fit des progrès : il acquit plus d'ornemens et de rythmes ; la lyre s'enrichit de cors. Cependant pendant long-temps les poètes ou rejettent les nouveautés, ou n'en usèrent que sobremment, toujours attachés à leurs anciens principes, extrêmement attentifs à ne pas s'écarter de la décence et de la dignité¹ qui caractérisaient la tragédie.

De ces deux qualités si essentielles aux beaux-arts, quand ils ne bornent pas leurs effets aux plaisirs des sens, la première tient à l'ordre, la seconde à la beauté. C'est la décence, ou convenance, qui établit une juste proportion entre le style et le sujet qu'on traite ; qui fait que chaque objet, chaque idée, chaque passion, a sa couleur, son ton, son mouvement² ; qui en conséquence rejette comme des défauts les beautés déplacées, et ne permet jamais que des ornemens distribués au hasard, nuisent à l'intérêt principal. Comme la dignité tient à l'élévation des idées et des sentimens, le poète qui en porte l'empreinte dans son âme, ne s'abandonne pas à des imitations serviles. Ses conceptions sont hautes, et son langage est celui d'un médiateur qui doit parler aux dieux et instruire les hommes⁴.

Telle était la double fonction dont les premiers poètes furent si jaloux de s'acquitter. Leurs principes

¹ Plut. de mus. p. 1140. Athen. lib. 14, p. 631.

² Dionys. Halic. de struct. orat.

§ 20.

³ Plat. de rep. lib. 3, p. 395, etc.

⁴ Plut. de mus. t. 2, p. 110.

⁵ Plut. de mus. lib. 14, p. 110.



iraient la piété; leurs poèmes, le désir de la gloire; les élégies, la fermeté dans les revers. Des chants nobles, expressifs, fixaient aisément dans la mémoire les exemples avec les préceptes; et la jeunesse, accoutumée de bonne heure à répéter ces chants, y puisait avec plaisir l'amour du devoir et l'idée de la vraie beauté.

Il me semble, dis-je alors à Philotime, qu'une nation si sévère n'était guère propre à exciter les passions. Vous pensez donc, reprit-il en soulevant sa tête, que les passions des Grecs n'étaient pas si actives? La nation était fière et sensible; mais, en donnant de trop fortes émotions, on risquait de pousser trop loin ses vices et ses vertus. Ce qui fait que nous avons aussi une vue profonde dans ses législateurs, pour leur avoir fait servir la musique à modérer son ardeur, soit dans le sein des plaisirs, ou sur le chemin de la gloire. Pourquoi, dès les siècles les plus reculés, ne vit-on dans les repas l'usage de chanter les exploits des héros, si ce n'est pour prévenir les excès du vin¹, alors d'autant plus funestes, que les Grecs mêmes étaient plus portés à la violence? Pourquoi les généraux de Lacédémone jettent-ils parmi leurs soldats un certain nombre de joueurs de flûte, et ne les font-ils marcher à l'ennemi au son de cet instrument, plutôt qu'au bruit éclatant de la trompette? n'est-ce pas pour suspendre le courage impétueux des jeunes Spartiates, et les obliger à garder leurs rangs²?

¹ *ut. de mus. l. 2, p. 1146.*
² *lib. 14, p. 627.*

² *Thucyd. lib. 5, cap. 70. Aul. Gell. lib. 1, cap. 11. Aristot. ap.*



Ne soyez donc point étonné qu'avant l'établissement de la philosophie, les états lempolicés aient veillé avec tant de soin à l'immortalité de la saine musique¹, et que, depuis, les hommes les plus sages, convaincus de la nécessité de calmer plutôt que d'exciter nos passions, ont reconnu que la musique, dirigée par la philosophie, est un des plus beaux présents d'une des plus belles institutions des hommes.

Elle ne sert aujourd'hui qu'à nos plaisirs; vous avez pu entrevoir que sur la fin de son règne, elle était menacée d'une corruption prochaine, qu'elle acquérait de nouvelles richesses. Polynandre, pendant ou relâchant à son gré les cordes de la lyre, avait introduit des accords inconnus jusqu'à lui³. Quelques musiciens s'étaient exercés à composer pour la flûte des airs dénués de parcibientôt après on vit, dans les jeux pythiques, des combats où l'on n'entendait que le son des instruments⁵: enfin, les poètes, et sur-tout les auteurs de cette poésie hardie et turbulente connue sous le nom de Dithyrambique, tournaient à-la-fois la langue, la mélodie et le rythme pour les plier à leur fol enthousiasme⁶. Cependant l'ancien goût prédominait encore. Pindare

cum d. ibid. Plut. de ira, t. 2, p. 458. Polyb. lib. 4, 289. Athen. lib. 12, p. 517; id. lib. 14, p. 627.

¹ Plut. de mus. t. 2, p. 1146.

² Tim. Locr. ap. Plat. t. 3, p. 104. Plat. de rep. l. 3, t. 2, p. 410. Diotogen. ap. Stob. p. 251.

³ Plut. ibid. p. 1141. Plut. de mus. t. 2, p. 1141. l'acad. des Bell. Lettr. t. 3, p. 1141.

⁴ Plut. ibid. p. 1134 et 1135.

⁵ Pausan. l. 10, p. 815. M. l'acad. t. 32, p. 444.

⁶ Plat. de leg. lib. 3, t. 2, p. 1141. Schol. Aristoph. in nub. v.

mas.
aren
at lors
ens c
e teme
iens c
diide
tores
le
pour la
dithyram.
passer des
des ornem
musique.
ecoua le
le: les m
les par e
procedés
re¹. La
grand
tés des g
ruments. J
rses espec
x à de-cun
accords co
ullexions.
re². La
me fut
Plut. de mus. t. 2, p. 1141.
at. ap. l'acad. des Bell. Lettr. t. 3, p. 1141.
de mus. p.



nas, Lamprus, d'autres lyriques célèbres, leurent dans sa décadence¹. Le premier florit lors de l'expédition de Xerxès, il y a cent ans environ. Il vécut assez de temps pour être témoin de la révolution préparée par les innovations de ses prédécesseurs, favorisée par l'impulsion d'indépendance que nous avaient inspirée nos victoires sur les Perses. Ce qui l'accéléra le plus fut la passion effrénée que l'on prit tout-à-coup pour la musique instrumentale et pour la poésie dithyrambique. La première nous apprit à passer des paroles; la seconde, à les étouffer avec des ornements étrangers.

La musique, jusqu'alors soumise à la poésie², se débrouilla le joug avec l'audace d'un esclave affranchi; les musiciens ne songèrent plus qu'à se distinguer par des découvertes. Plus ils multipliaient les procédés de l'art, plus ils s'écartaient de la simplicité³. La lyre et la cithare firent entendre un grand nombre de sons. On confondit les prosodies des genres, des modes, des voix et des instruments. Les chants, assignés auparavant aux diverses espèces de poésie, furent appliqués sans distinction à chacune en particulier⁴. On vit éclore des accords inconnus, des modulations inusitées, des inflexions de voix souvent dépourvues d'harmonie⁵. La loi fondamentale et précieuse du rythme fut ouvertement violée, et la même syl-

¹ de mus. t. 2, p. 1143.

² ap. Athen. lib. 14, p. 617.

³ in. tratt. di mus. p. 148.

⁴ Plat. deleg. lib. 3, t. 2, p. 700.

⁵ Pherecr. ap. Plut. de mus. t. 2, p. 1141.



labe fut affectée de plusieurs sons¹ : blarri qui devrait être aussi révoltante dans la musique qu'elle le serait dans la déclamation.

A l'aspect de tant de changements Anaxilas disait, il n'y a pas long-temps une de ses comédies, que la musique, ainsi que Libye, produisait tous les ans quelque nouveau monstre².

Les principaux auteurs de ces innovations vécurent dans le siècle dernier, ou vivent encore parmi nous ; comme s'il était de la destination de la musique de perdre son influence sur les mœurs dans le temps où l'on parle le plus de philosophie et de morale ! Plusieurs d'entre eux avaient beaucoup de coup d'esprit et de grands talents³. Je nommerai Mélanippide, Cinésias, Phrynis⁴ ; Polyidès célèbre par sa tragédie d'Iphigénie ; Timotee de Milet, qui s'est exercé dans tous les genres de poésie, et qui jouit encore de sa gloire dans un âge très-avancé. C'est celui de tous qui a le plus outragé l'ancienne musique. La crainte de paraître pour novateur l'avait d'abord arrêté⁶ : il mêla dans ses premières compositions de vieux airs, pour ne pas tromper la vigilance des magistrats, et ne pas trop choquer le goût qui régnait alors ; mais bientôt, enhardi par le succès, il ne garda plus de mesures.

¹ Aristoph. in ran. v. 1349, p. 1141.
1390. Schol. ibid.

² Athen. lib. 14, p. 623.

³ Plat. de leg. lib. 3, t. 2, p. 700.

⁴ Pherecr. ap. Plut. de mus, t. 2,

p. 1141.

⁵ Aristot. de poet. cap. 16, p. 664.

⁶ Plut. ibid. p. 1132.



Outre la licence dont je viens de parler, des Grecs inquiets veulent arracher de nouveaux sons au tétracorde. Les uns s'efforcent d'insérer dans le chant une suite de quarts de tons¹; ils frappent les cordes, redoublent les coups d'archet, froissent l'oreille pour surprendre au passage une nuance de son qu'ils regardent comme le plus petit intervalle commensurable². La même expérience en affermit d'autres dans une opinion diamétralement opposée. On se partage sur la nature du son³, sur les accords dont il faut faire usage⁴, sur les formes introduites dans le chant, sur les instruments et les ouvrages de chaque chef de parti. Aristoxène, Érastoclès⁵, Pythagore de Zacynthe, Anaxagoras de Mytilène, Antigénide, Dorion, Timon⁶, ont des disciples qui en viennent tous les jours aux mains, et qui ne se réunissent que dans un souverain mépris pour la musique ancienne, qu'ils traitent de surannée⁷.

Qui avez-vous qui a le plus contribué à nous inspirer ce mépris? ce sont des Ioniens⁸; c'est ce peuple qui n'a pu défendre sa liberté contre les Perses, et qui, dans un pays fertile et sous le beau ciel du monde⁹, se console de cette servitude dans le sein des arts et de la volupté. Sa musique légère, brillante, parée de grâces, se

¹ Aristox. harm. elem. lib. 2,

⁶ Plut de mus. t. 2, p. 1138, etc.

lat. de rep. lib. 7, t. 2, p. 531.

⁷ Id. ibid. p. 1135.

² Aristox. ibid. lib. 1, p. 3.

⁸ Aristid. Quintil. lib. 1, p. 37.

³ Ibid. lib. 2, p. 36.

⁹ Herodot. lib. 1, cap. 142.

⁴ Ibid. lib. 1, p. 5.



ressent en même temps de la mollesse qui n'est
pire dans ce climat fortuné ¹. Nous eûmes
que peine à nous accoutumer à ses accents. Un
ces Ioniens, Timothée dont je vous ai parlé, fut
d'abord sifflé sur notre théâtre : mais Euripide
qui connaissait le génie de sa nation, lut
qu'il régnerait bientôt sur la scène ; et
qui est arrivé ². Enorgueilli de ce succès, il
rendit chez les Lacédémoniens, avec sa
de onze cordes et ses chants efféminés. Ils
déjà réprimé deux fois l'audace des nouveaux
musiciens ³. Aujourd'hui même, dans les pièces
l'on présente au concours, ils exigent que
dulation, exécutée sur un instrument
cordes, ne roule que sur un ou deux
Quelle fut leur surprise aux accords de Timothée
quelle fut la sienne à la lecture d'un décret
des rois et des éphores ! On l'accusait d'avoir
l'indécence, la variété et la mollesse de ses
blessé la majesté de l'ancienne musique, et
pris de corrompre les jeunes Spartiates :
prescrivait de retrancher quatre cordes de son
en ajoutant qu'un tel exemple devait à
écarter les nouveautés qui donnent atteinte
sévérité des mœurs ⁵. Il faut observer que le
est à-peu-près du temps où les Lacédémoniens

¹ Plut. in Lyc. t. 1, p. 41. Lucian. harm. t. 1, p. 851. Mém. de l'acad. des Bell. Lettr. t. 13, p. 208.

² Plut. an seni, etc. t. 2, p. 795.

³ Athen. p. 628. Plut. in Agid. t. 1, p. 799; id. in Lacon. instit.

t. 2, p. 238.

⁴ Plut. de mus. t. 2, p. 238.

⁵ Boeth. de mus. lib. 1, p. 104 et 105. Not. Bulliard. in Theon. p. 295.



transportèrent à Ægos-Potamos cette célèbre vic-
 re qui les rendit maîtres d'Athènes.

Parmi nous, des ouvriers, des mercenaires
 cident du sort de la musique; ils remplissent
 théâtre, assistent aux combats de musique, et
 constituent les arbitres du goût. Comme il leur
 et des secousses plutôt que des émotions, plus
 musique devint hardie, enluminée, fougueuse,
 s elle excita leurs transports¹. Des philosophes
 ent beau s'écrier², qu'adopter de pareilles in-
 rations, c'était ébranler les fondements de
 at (a); en vain les auteurs dramatiques per-
 ent de mille traits ceux qui cherchaient à les
 oduire³: comme ils n'avaient point de décrets
 ncer en faveur de l'ancienne musique, les
 rmes de son ennemie ont fini par tout sub-
 uer. L'une et l'autre ont eu le même sort que
 vertu et la volupté, quand elles entrent en
 currence.

Parlez de bonne foi, dis-je alors à Philotime:
 vez-vous pas quelquefois éprouvé la séduction
 érale? Très-souvent, répondit-il. Je conviens
 la musique actuelle est supérieure à l'autre
 ses richesses et ses agréments; mais je soutiens
 elle n'a pas d'objet moral. J'estime dans les
 ductions des anciens un poète qui me fait aimer
 ses devoirs; j'admire dans celles des modernes

18.
 de mus. t. 2.
 de mus. t. 2.
 aid in Th.
 Aristot. de rep. lib. 8, t. 2,
 8 et 459.
 Plat. de rep. lib. 4, t. 2, p. 424.
 Voyez la note XII à la fin
 de la
 June.

³ Aristoph. in nub. v. 965; in
 ran. v. 1339. Schol. ibid. Prat. ap.
 Athen. lib. 14, p. 617. Pherecr. ap.
 Plut. de mus. t. 2, p. 1141.



un musicien qui me procure du plaisir. Et pensez-vous pas, repris-je avec chaleur, qu'il doit juger de la musique par le plaisir qu'elle retire¹?

Non sans doute, répliqua-t-il, si ce plaisir est nuisible, ou s'il en remplace d'autres moins mais plus utiles. Vous êtes jeune, et vous avez besoin d'émotions fortes et fréquentes². Cependant, comme vous rougiriez de vous y livrer si vous n'étiez pas conformes à l'ordre, il est juste que vous devez soumettre à l'examen de Dieu vos plaisirs et vos peines, avant que d'en faire règle de vos jugements et de votre conduite.

Je crois devoir établir ce principe : Un plaisir n'est digne de notre empressement que lorsqu'il est au-delà des agréments qui le parent à nos yeux, il renferme en lui une bonté, une utilité réelle. Ainsi, la nature qui veut nous conduire à la sagesse par l'attrait du plaisir, et qui jamais ne baisse la sublimité de ses vues à nous procurer des sensations agréables, a mis dans les aliments un plaisir qui nous attire, et une vertu qui opère la conservation de notre espèce. Ici le plaisir est le premier effet, et devient un moyen pour parvenir à une cause à un second effet plus noble que le premier. Il peut arriver que, la nourriture étant également saine, et le plaisir également vif, l'effet utile soit nuisible : enfin, si certains aliments, au lieu de flatter le goût, ne produisaient ni bien ni plaisir.

¹ Plat. de leg. lib. 2, t. 2, p. 668.

² Id. ibid. p. 667.

³ Id. ibid. p. 664.



plaisir serait passager, et n'aurait aucune suite. résulte de là, que c'est moins par le premier que par le second, qu'il faut décider si nos plaisirs sont utiles, funestes ou indifférents.

appliquons ce principe. L'imitation que les arts ont pour objet, nous affecte de diverses manières; c'est son premier effet. Il en existe quelquefois un second plus essentiel, souvent ignoré du spectateur et de l'artiste lui-même : elle modifie l'âme, et la plie insensiblement à des habitudes qui l'embellissent ou la défigurent. Si vous n'avez jamais réfléchi sur l'immense pouvoir de l'imitation, considérez jusqu'à quelle profondeur deux sens, l'ouïe et la vue, transmettent à notre âme les impressions qu'ils reçoivent; avec quelle facilité un enfant entouré d'esclaves, copie leurs discours et leurs gestes, s'approprie leurs inclinations et leur bassesse².

quoique la peinture n'ait pas, à beaucoup près, la même force que la réalité, il n'en est pas moins vrai que ses tableaux sont des scènes où j'assiste; que ses images, des exemples qui s'offrent à mes yeux. La plupart des spectateurs n'y cherchent que la nouveauté de l'imitation, et l'attrait d'une sensation agréable; mais les philosophes y découvrent souvent, à travers les prestiges de l'art, le germe d'un mal caché. Il semble, à les entendre, que nos sens sont si purs ou si faibles, que le moindre souffle de la contagion peut les flétrir ou les dé-

¹ Aristot. de rep. lib. 8, t. 2, p.

² Plat. de rep. lib. 3, t. 2, p. 305.



truire. Aussi en permettant aux jeunes gens contempler à loisir les tableaux de Illys, exhortent-ils à ne pas arrêter leurs regards sur de Pauson, à les ramener fréquemment sur ceux de Polygnote¹. Le premier a peint les hommes tels que nous les voyons : son imitation est fidèle ; agréable à la vue, sans danger, sans utilité pour la morale. Le second, en donnant à ses personnages des caractères et des fonctions ignobles, adégré l'homme ; il l'a peint plus petit qu'il est : les images ôtent à l'héroïsme son éclat, à la vertu sa dignité. Polygnote, en représentant les hommes plus grands et plus vertueux que nature, élève nos pensées et nos sentiments vers des objets sublimes, et laisse fortement empreinte sur nos âmes l'idée de la beauté morale, avec l'abus de la décence et de l'ordre.

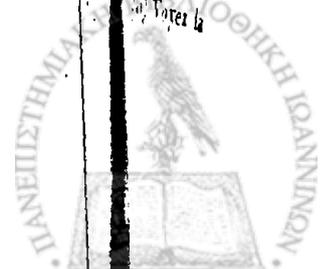
Les impressions de la musique sont plus immédiates, plus profondes et plus durables que celles de la peinture² ; mais ces imitations, quelque d'accord avec nos vrais besoins, ne sont pas les plus instructives. Et en effet, quelle leçon nous donne ce joueur de flûte, lorsqu'il contredit sur le théâtre le chant du rossignol³, et, dans nos jeux, le sifflement du serpent⁴ ; lorsque, dans un orchestre, il vient heurter mon oreille d'une multitude de sons rapidement accumulés sur

¹ Aristot. de rep. lib. 8, cap. 5, p. 445 ; id. de poet. cap. 2, t. 2, p. 653.

² Id. de rep. ibid.

³ Aristoph. in av. v. 291.

⁴ Strab. lib. 9, p. 421.



entre ¹? J'ai vu Platon demander ce que ce bruit signifiait, et pendant que la plupart des spectateurs applaudissaient avec transport aux hardiesses du musicien ², le taxer d'ignorance et d'ostentation : de l'une, parce qu'il n'avait aucune notion de la vraie beauté; de l'autre, parce qu'il ambitionnait que la vaine gloire de vaincre une difficulté (a).

Quel effet encore peuvent opérer des paroles si, traînées à la suite du chant, brisées dans leur tissu, contrariées dans leur marche, ne peuvent attirer l'attention que les inflexions et les agréments de la voix fixent uniquement sur la mélodie? Je parle sur-tout de la musique qu'on entend au théâtre ³ et dans nos jeux; car, dans plusieurs de nos cérémonies religieuses, elle conserve encore son ancien caractère.

En ce moment, des chants mélodieux frappèrent ses oreilles. On célébrait ce jour-là une fête en l'honneur de Thésée ⁴. Des chœurs composés de la plus brillante jeunesse d'Athènes, se rendaient au temple de ce héros. Ils rappelaient sa victoire sur le Minotaure, son arrivée dans cette ville, et son retour des jeunes Athéniens dont il avait brisé les fers. Après avoir écouté avec attention, je dis à Philotime : Je ne sais si c'est la poésie, le chant, la précision du rythme, l'intérêt du sujet, ou la

Plat. de leg. lib. 2, t. 2, p. 669.

du volume.

Aristot. de rep. lib. 8, cap. 6, p. 457.

³ Plut. de mus. t. 2, p. 1136.

⁴ Id. in Thes. t. 1, p. 17.

) Voyez la note XIII à la fin



beauté ravissante des voix ¹, que j'admire l'effet
 mais il me semble que cette musique remonte
 élève mon ame. C'est, reprit vivement Philon, que
 qu'au lieu de s'amuser à remuer nos petites
 sions, elle va réveiller jusqu'au fond de nos
 les sentiments les plus honorables à l'homme
 plus utiles à la société, le courage, la recon-
 sance; le dévouement à la patrie; c'est que, ce
 heureux assortiment avec la poésie, le rythme
 tous les moyens dont vous venez de parler
 reçoit un caractère imposant de grandeur et de
 blesse; qu'un tel caractère ne manque jamais
 effet, et qu'il attache d'autant plus ceux qui
 faits pour le saisir, qu'il leur donne une
 haute opinion d'eux-mêmes. Et voilà ce qui ju-
 la doctrine de Platon. Il désirait que les arts
 jeux, les spectacles, tous les objets extérieurs
 était possible, nous entourassent de tableaux
 fixeraient sans cesse nos regards sur la vérité
 beauté. L'habitude de la contempler devient
 pour nous une sorte d'instinct, et notre âme
 rait contrainte de diriger ses efforts suivant l'ordre
 et l'harmonie qui brillent dans ce divin modèle.
 Ah! que nos artistes sont éloignés d'atteindre
 à la hauteur de ces idées! Peu satisfaits d'ob-
 anéanti les propriétés affectées aux différentes par-
 ties de la musique, ils violent encore les règles
 des convenances les plus communes. Déjà la dans-
 soumise à leurs caprices, devient tumultueuse

¹ Xenoph. memor. lib. 3, p. 765.

² Plat. de rep. lib. 3, t. 2, p. 40.



létueuse, quand elle devrait être grave et dé-
; déjà on insère, dans les entr'actes de nos
édies, des fragments de poésie et de musique
ngers à la pièce, et les chœurs ne se lient plus
ction¹.

ne dis pas que de pareils désordres soient la
e de notre corruption, mais ils l'entretiennent
; c'est que, a fortifient. Ceux qui les regardent comme in-
rents, ne savent pas qu'on maintient la règle
nt par les rites et les manières que par les
cipes, que les mœurs ont leurs formes comme
bis, et que le mépris des formes détruit peu
a tous les liens qui unissent les hommes.

doit reprocher encore à la musique actuelle
douce mollesse, ces sons enchanteurs qui
sportent la multitude, et dont l'expression,
ant pas d'objet déterminé, est toujours inter-
ée en faveur de la passion dominante. Leur
ue effet est d'énerver de plus en plus une na-
où les âmes sans vigueur, sans caractère, ne
distinguées que par les différents degrés de
pusillanimité.

ais, dis-je à Philotime, puisque l'ancienne mu-
e a de si grands avantages, et la moderne de
ands agréments, pourquoi n'a-t-on pas essayé
es concilier? Je connais un musicien nommé
ésias, me répondit-il, qui en forma le projet
la quelques années². Dans sa jeunesse, il s'é-
ta nourri des beautés sévères qui règnent dans

¹ Hist. de poet. cap. 18, t. 2,

² Plut. de mus. t. 2, p. 1142.



les ouvrages de Pindare et de quelques autres poètes lyriques. Depuis, entraîné par les productions de Philoxène, de Timothée et des poètes modernes, il voulut rapprocher ces différentes manières : mais, malgré ses efforts, il retombait tous les jours dans celle de ses premiers maîtres, et ne tira d'autre fruit de ses veilles, que de méconter les deux partis.

Non, la musique ne se relèvera plus de sa chute. Il faudrait changer nos idées et nous rendre la vertu. Or, il est plus difficile de réformer une nation que de la policer. Nous n'avons plus de motifs ; ajouta-t-il, nous aurons des plaisirs. L'ancienne musique convenait aux Athéniens vainqueurs à Marathon ; la nouvelle convient à des Athéniens vaincus à Ægos-Potamos.

Je n'ai plus qu'une question à vous faire, dis-je : Pourquoi apprendre à votre élève une science si funeste ? à quoi sert-il en effet ? — A quoi sert ! reprit-il en riant : de hochet aux enfants de tout âge, pour les empêcher de briser les meubles de la maison ¹. Il occupe ceux dont l'oisiveté serait à craindre dans un gouvernement tel que le nôtre ; il amuse ceux qui, n'étant redoutables que par l'ennui qu'ils traînent avec eux, ne savent à quoi dépenser leur vie.

Lysis apprendra la musique, parce que, destinée à remplir les premières places de la république, il doit se mettre en état de donner son avis sur

¹ Aristot. de rep. lib. 8, cap. 6, t. 2, p. 456.



pièces que l'on présente au concours, soit au
 re, soit aux combats de musique. Il connaîtra
 es les espèces d'harmonie, et n'accordera son
 e qu'à celles qui pourront influer sur les
 rs ¹. Car, malgré sa dépravation, la musique
 nous donner encore quelques leçons utiles ².
 Procédés pénibles, ces chants de difficile exé-
 n, qu'on se contentait d'admirer autrefois
 nos spectacles, et dans lesquels on exerce si
 ieusement aujourd'hui les enfants ³, ne fati-
 ont jamais mon élève. Je mettrai quelques
 aments entre ses mains, à condition qu'il ne
 ndra jamais aussi habile que les maîtres de
 Je veux qu'une musique choisie remplisse
 blement ses loisirs, s'il en a; le délasse de
 travaux, au lieu de les augmenter; et modère
 assions, s'il est trop sensible ⁴. Je veux enfin
 ait toujours cette maxime devant les yeux :
 a musique nous appelle au plaisir, la philo-
 e à la vertu; mais que c'est par le plaisir et
 a vertu que la nature nous invite au bonheur ⁵.

¹ Aristot. de rep. lib. 8, cap. 7,

³ Id. ibid. p. 457.

458.

⁴ Id. ibid. cap. 7, t. 2, p. 458.

ibid. cap. 6, p. 456.

⁵ Id. ibid. cap. 5, p. 454.



CHAPITRE XXVIII.

Suite des Mœurs des Athéniens.

J'AI dit plus haut (a) qu'en certaines heures de la journée, les Athéniens s'assemblaient en place publique, ou dans les boutiques dont la place est entourée. Je m'y rendais souvent, soim pour apprendre quelque nouvelle, soit pour étudier le caractère de ce peuple.

J'y rencontrai un jour un des principaux de la ville, qui se promenait à grands pas. Sa vanité pouvait être égalée que par sa haine contre la démocratie. De tous les vers d'Homère il n'avait tenu que cette sentence : Rien n'est si dangereux que d'avoir tant de chefs ¹.

Il venait de recevoir une légère insulte. Il disait-il en fureur, il faut que cet homme ou qu'on abandonne la ville; car aussi-bien n'y a-t-il aucun moyen d'y tenir. Si je siége à quelque tribunal, je suis accablé par la foule des plaideurs, ou par les cris des avocats. A l'assemblée générale, un homme de néant, sale et mal vêtu, a l'insolence de se présenter auprès de moi ². Nos orateurs sont vendus

(a) Voyez le chapitre XX de cet ouvrage.

¹ Homer. iliad. lib. 2, v. 2

² Theophr. caract. cap. 2



peuple, qui tous les jours met à la tête de ses
 ires des gens que je ne voudrais pas mettre à la
 e. des miennes ¹. Dernièrement il était question
 ire un général : je me lève; je parle des emplois
 j'ai remplis à l'armée, je montre mes bles-
 es; et l'on choisit un homme sans expérience
 ans talents ². C'est Thésée qui, en établissant
 alité, est l'auteur de tous ces maux. Homère
 t bien plus de raison : Rien n'est si dangereux
 d'avoir tant de chefs. En disant cela, il repous-
 fièrement tous ceux qu'il trouvait sur ses pas,
 sait le salut presque à tout le monde; et s'il
 mettait à quelqu'un de ses clients de l'aborder,
 it pour lui rappeler hautement les services
 lui avait rendus ³.

ans ce moment, un de ses amis s'approcha de
 Eh bien! s'écria-t-il, dira-t-on encore que je
 un esprit chagrin, que j'ai de l'humeur? Je
 s de gagner mon procès, tout d'une voix, à
 érité; mais mon avocat n'avait-il pas oublié dans
 plaidoyer les meilleurs moyens de ma cause?
 femme accoucha hier d'un fils; et l'on m'en
 ite, comme si cette augmentation de ma fa-
 e n'apportait pas une diminution réelle dans
 a bien! Un de mes amis, après les plus tendres
 citations, consent à me céder le meilleur de
 esclaves. Je m'en rapporte à son estimation :
 arz-vous ce qu'il fait? il me le donne à un prix
 p au-dessous de la mienne. Sans doute cet es-

¹ Socr. de pac. t. 1, p. 388.

³ Theoph. caract. cap. 24.

² Xenoph. memor. lib. 3, p. 765.



clave a quelque vice caché¹. Je ne sais quel son secret se mêle toujours à mon bonheur.

Je laissai cet homme déplorer ses infortunes, je parcourus les différents cercles que voient autour de la place. Ils étaient composés de tout âge et de tout état. Des tentes les couvraient des ardeurs du soleil.

Je m'assis auprès d'un riche Athénien nommé Philandre. Son parasite Criton cherchait à l'égayer par des flatteries outrées, à l'égarer par des traits de méchanceté. Il imposait silence, il plaudissait avec transport quand Philandre et mettait un pan de sa robe sur sa bouche ne pas éclater, quand il échappait à quelque fade plaisanterie. Voyez, lui disait-il, tout le monde a les yeux fixés sur vous : hier au portique on ne tarissait point sur vos louanges, il fut question du plus honnête homme de nous étions plus de trente; tous les suffrages réunirent en votre faveur². Cet homme, Philandre, que je vois là-bas, vêtu d'une robe brillante, et suivi de trois esclaves, n'est autre qu'Apollodore, fils de Pasion, ce riche banquier. C'est lui-même, répondit le parasite. Son faste voltant, et il ne se souvient plus que sa joie avait été esclave³. Et cet autre, reprit Philandre, qui marche après lui la tête levée? — Son nom n'est pas connu, répondit Criton; et ce ne

¹ Theoph. charact. cap. 17.

² Id. ibid. cap. 2.

³ Demosth. pro Phorm. 96.



t été à l'armée, il se fit nommer Sosistrate ¹ (a).
 ut ensuite inscrit au nombre des citoyens. Sa
 e est de Thrace, et sans doute d'une illustre
 ine; car les femmes qui viennent de ce pays
 gné, ont autant de prétentions à la naissance,
 de facilité dans les mœurs. Le fils est un fri-
 , moins cependant qu'Hermogène, Corax et
 rsite, qui causent ensemble à quatre pas de
 s. Le premier est si avare, que même en hiver
 mme ne peut se baigner qu'à l'eau froide ²;
 cond, si variable, qu'il représente vingt hommes
 un même jour; le troisième, si vain, qu'il n'a
 is eu de complices dans les louanges qu'il se
 e, ni de rival dans l'amour qu'il a pour lui-
 e.
 ndant que je me tournais pour voir une par-
 le dés, un homme vint à moi d'un air em-
 sé: Savez-vous la nouvelle, me dit-il? — Non,
 ndis-je. — Quoi! vous l'ignorez? Je suis ravi
 ous l'apprendre. Je la tiens de Nicératès, qui
 e de Macédoine. Le roi Philippe a été battu
 les Illyriens; il est prisonnier; il est mort. —
 ment! est-il possible? — Rien n'est si certain.
 ens de rencontrer deux de nos archontes; j'ai
 joie peinte sur leurs visages. Cependant n'en
 rien, et sur-tout ne me citez pas. Il me
 e aussitôt, pour communiquer ce secret à
 le monde ³.

¹ Theophr. charact. cap. 28.
² Sosie est le nom d'un esclave;
³ Strate, celui d'un homme libre.

Stratia, signifie armée.
² Theoph. ibid.
³ Id. ibid. cap. 3.



Cet homme passe sa vie à forger des nives. me dit alors un gros Athénien qui était sis près de moi. Il ne s'occupe que de choses qui le touchent point. Pour moi, mon intérêt suffit. J'ai une femme que j'aime beaucoup (me fit l'éloge de sa femme) ¹. Hier, je ne pas souper avec elle, j'étais prié chez un de mes amis (et il me fit la description du repas). Je retirai chez moi assez content, mais j'ai la nuit un rêve qui m'inquiète. Il me raconta. Ensuite il me dit pesamment que la ville formée d'étrangers; que les hommes d'aujourd'hui ne laient pas ceux d'autrefois; que les denrées sont à bas prix; qu'on pourrait espérer une bonne colte, s'il venait à pleuvoir. Après m'avoir dit le quantième du mois ², il se leva pour aller per avec sa femme.

Eh quoi! me dit un Athénien qui survint à coup, et que je cherchais depuis longtemps, vous avez la patience d'écouter cet ennuyeux sonnage! Que ne faisiez-vous comme Aristote? Un grand parleur s'empara de lui, et le fit parler par des récits étrangers. Eh bien, lui dit-il, n'êtes-vous pas étonné? Ce qui m'étonne, c'est qu'on ait des oreilles pour entendre, quand on a des pieds pour aller per ³. Je lui dis alors que j'avais une affaire à lui communiquer, et je voulus la lui expliquer, mais lui, de m'arrêter à chaque mot. Oui, je

¹ Theoph. charact. cap. 3.

² Id. ibid. cap. 3.

³ Plut. de garrul. t. 2, § 1.



il s'agit ; je pourrais vous le raconter au long ;
continuez , n'omettez aucune circonstance ; fort
; vous y êtes ; c'est cela même. Voyez combien
ait nécessaire d'en conférer ensemble ! A la
je l'avertis qu'il ne cessait de m'interrompre.
sais, répondit-il ; mais j'ai un extrême besoin
parler. Cependant je ne ressemble point à
me qui vient de vous quitter. Il parle sans
xion , et je crois être à l'abri de ce reproche :
in le discours que je fis dernièrement à l'as-
lée : vous n'y étiez pas ; je vais vous le réciter.
mots, je voulus profiter du conseil d'Aristote :
il me suivit , toujours parlant , toujours
mant ¹.

me jetai au milieu d'un groupe formé autour
devin qui se plaignait de l'incrédulité des
niens. Il s'écriait : Lorsque dans l'assemblée
rale je parle des choses divines , et que je
dévoile l'avenir, vous vous moquez de moi
me d'un fou ; cependant l'événement a tou-
justifié mes prédictions. Mais vous portez
à ceux qui ont des lumières supérieures
vôtres ².

allait continuer, lorsque nous vîmes paraître
ne. Il arrivait de Lacédémone. « D'où venez-
s, lui demanda quelqu'un ? — De l'appartement
hommes à celui des femmes , répondit-il ³. »
avait-il beaucoup de monde aux jeux olym-
pies , lui dit un autre ? — Beaucoup de spec-

¹ Soph. charact. cap. 7.

² Idem in Euthyphr. t. 1, p. 3.

³ Diog. Laert. lib. 6, § 59.



« tateurs , et peu d'hommes ¹. » Ces rous de
 furent applaudies ; et à l'instant il se vit rom aut
 d'une foule d'Athéniens qui cherchaient lité ca
 de lui quelque repartie. « Pourquoi , lue co
 « celui-ci , mangez-vous dans le marché ? » C'est un
 « que j'ai faim dans le marché. » Un autre l'ap
 cette question : « Comment puis-je me ven dans
 « mon ennemi ? — En devenant plus vertue en cet
 « Diogène , lui dit un troisième , on vouss le voir
 « bien des ridicules. — Mais je ne les reçoiss
 Un étranger , né à Mynde , voulut savoir con re pém
 il avait trouvé cette ville. « J'ai conseillé au leur l
 « tants , répondit-il , d'en fermer les port re pti-il
 « peur qu'elle ne s'enfuie ⁵. » C'est qu'en effi chose: c
 ville , qui est très-petite , a de très-grandes l'at. m
 Le parasite Criton étant monté sur une de vote
 lui demanda pourquoi on l'appelait chien. — l'prépa
 « que je caresse ceux qui me donnent d Dans
 « vivre , que j'aboie contre ceux dont j'essu la plac
 « refus , et que je mords les méchants ⁶. l'ait du
 « quel est , reprit le parasite , l'animal le plu les assis
 « gereux ? — Parmi les animaux sauvages , le passat f
 « niateur ; parmi les domestiques , le flatter votre p
 A ces mots , les assistants firent des édit le pas
 rire ; le parasite disparut , et les attaques Je trou
 nuèrent avec plus de chaleur. « Diogène quelques
 « êtes-vous , lui dit quelqu'un ? Je suis l'osophie

¹ Diog. Laert. lib. 6 , § 60.

² Id. ibid. § 58.

³ Plut. de aud. poet. t. 2 , p. 21.

⁴ Diog. ibid. § 54.

⁵ Id. ibid. § 57.

⁶ Id. ibid. § 60.

⁷ Id. ibid. § 51.



de l'univers, répondit-il¹. Eh non ! reprit un autre, il est de Sinope ; les habitants l'ont condamné à sortir de leur ville. — Et moi je les ai condamnés à y rester². » Un jeune homme de jolie figure, s'étant avancé, se servit d'une expression dont l'indécence fit rougir un de ses s de même âge que lui. Diogène dit au second : « Pourage, mon enfant, voilà les couleurs de la vertu³. » Et s'adressant au premier : « N'avez-vous pas de honte, lui dit-il, de tirer une lame de plomb d'un fourreau d'ivoire⁴ ? » Le jeune homme s'indigna et lui ayant appliqué un soufflet : « Eh bien ! reprit-il sans s'émouvoir, vous m'apprenez une chose ; c'est que j'ai besoin d'un casque⁵. — Quel casque, lui demanda-t-on de suite, avez-vous retiré de votre philosophie ? — Vous le voyez, d'être préparé à tous les événements⁶. »

Dans ce moment, Diogène, sans vouloir quitter son emplacement, recevait sur sa tête, de l'eau qui tombait du haut d'une maison : comme quelques-uns de ses assistants paraissaient le plaindre, Platon, qui se trouvait par hasard, leur dit : « Voulez-vous que votre pitié lui soit utile ? faites semblant de ne rien voir⁷. »

Un jour, au portique de Jupiter, quelques Athéniens qui agitaient des questions de philosophie. Non, disait tristement un vieux disci-

Diog. Laert. lib. 6, § 63.

Id. ibid. § 49.

Id. ibid. § 54.

Id. ibid. § 35.

⁵ Id. ibid. § 41.

⁶ Id. ibid. § 63.

⁷ Id. ibid. § 14.



ple d'Héraclite , je ne puis contempler la nature sans un secret effroi. Les êtres insensibles ne vivent que dans un état de guerre ou de ruine ; ceux qui vivent dans les airs, dans les eaux et sur la terre n'ont reçu la force ou la ruse, que pour se poursuivre et se détruire. J'égorge et je dévore même l'animal que j'ai nourri de mes mains, attendant que de vils insectes me dévorent à leur tour.

Je repose ma vue sur des tableaux qui se renouvellent sans cesse, dit un jeune partisan de Démocrite. Le flux et le reflux des générations, ne m'afflige pas plus que la succession périodique des flots de la mer ou le renouvellement des feuilles des arbres ¹. Qu'importe que tel individu paraissent ou disparaissent ? La terre est une scène qui change à tous moments de décoration. Ne couvre-t-elle pas tous les ans de nouvelles fleurs et de nouveaux fruits ? Les atomes dont je suis composé, après s'être séparés, se réuniront un jour et je revivrai sous une autre forme ².

Hélas ! dit un troisième, le degré d'amour ou de haine, de joie ou de tristesse dont nous sommes affectés, n'influe que trop sur nos jugements. Malade, je ne vois dans la nature qu'un système de destruction ; en santé, qu'un système de reproduction.

Elle est l'un et l'autre, répondit un quatrième.

¹ Mimner. ap. Stob. serm. 96, p. 528. Simonid. ap. eudem. p. 530.

² Plin. hist. nat. lib. 7, cap. 55, t. 1, p. 411. Bruck. hist. philos.

t. 1, p. 1195.

³ Aristot. de rhet. lib. 2, cap. 2, t. 2, p. 515.



ne puis contempler
 Les êtres insensibles
 guerre ou de ruine
 dans les eaux et sur
 la ruse, que pour
 l'égorger et je de
 i nourri de mes
 insectes me dévor

Quand l'univers sortit du chaos, les êtres intelligents durent se flatter que la sagesse suprême saignerait leur dévoiler le motif de leur existence; mais elle renferma son secret dans son sein, et, pressant la parole aux causes secondes, elle ne prononça que ces deux mots : Détruisez, reprenez¹. Ces mots ont fixé pour jamais la destinée du monde.

Je ne sais pas, reprit le premier, si c'est pour jouer, ou pour un dessein sérieux, que les dieux nous ont formés²; mais je sais que le plus grand des malheurs est de naître; le plus grand des bonheurs, de mourir³. La vie, disait Pindare, est que le rêve d'une ombre⁴: image sublime, qui d'un seul trait peint tout le néant de l'homme. La vie, disait Socrate, ne doit être que la méditation de la mort⁵: paradoxe étrange, de supposer qu'on nous oblige de vivre pour nous apprendre mourir.

L'homme naît, vit et meurt dans un même instant; et dans cet instant si fugitif, quelle complication de souffrances! Son entrée dans la vie annonce par des cris et par des pleurs: dans l'enfance et dans l'adolescence, des maîtres qui le tyrannisent, des devoirs qui l'accablent⁶: vient

¹ Æsop. ap. Stob. serm. 103, p.

⁴ Pind. pythic. 8, v. 136.

64.

⁵ Plat. in Phædon. t. 1, p. 64

² Plat. de leg. lib. 1, t. 2, p. 644.

et 67; id. ap. Clem. Alex. stromat. lib. 5, p. 686.

³ Sophocl. in OEdip. Colon. v.

89. Bacchyl. et alii ap. Stob. serm.

⁶ Sophocl. in OEdip. Colon. v.

, p. 530 et 531. Cicer. tuscul.

1290, etc. Axioch. ap. Plat. t. 3,

t. 1, cap. 48, t. 2, p. 273.

p. 366. Teles. ap. Stob. p. 535.



ensuite une succession effrayante de travaux
nibles, de soins dévorants, de chagrins am
de combats de toute espèce; et tout cela se ter
par une vieillesse qui le fait mépriser, et un
beau qui le fait oublier.

Vous n'avez qu'à l'étudier. Ses vertus ne
que l'échange de ses vices; il ne se soustr
l'un que pour obéir à l'autre¹. S'il néglige
expérience, c'est un enfant qui commence tou
jours à naître; s'il la consulte, c'est un vieil
qui se plaint d'avoir trop vécu.

Il avait par-dessus les animaux deux insi
avantages, la prévoyance et l'espérance. Qu'a
la nature? Elle les a cruellement empoisonnés
la crainte.

Quel vide dans tout ce qu'il fait! que de vari
et d'inconséquences dans ses penchants et dans
projets! Je vous le demande: qu'est-ce
l'homme?

Je vais vous le dire, répondit un jeune éto
qui entra dans ce moment. Il tira de dessous
robe une petite figure de bois ou de carton,
les membres obéissaient à des fils qu'il tendait
relâchait à son gré². Ces fils, dit-il, sont les
sions qui nous entraînent tantôt d'un côté et
de l'autre³; voilà tout ce que j'en sais.
sortit.

¹ Plat. in Phædon. t. 1, p. 69.

² Herodot. lib. 2, cap. 48. Lib.
de mund. ap. Aristot. cap. 6, t. 1,
p. 611. Lucian. de Dea Syr. cap.

16, t. 3, p. 463. Apul. de mund. etc

³ Plat. de leg. lib. 1, t. 2, p.
644.



tre vie, disait un disciple de Platon, est tout
fois une comédie et une tragédie : sous le pre-
mier aspect, elle ne pouvait avoir d'autre noeud
que la mort ; sous le second, d'autre dénoue-
ment que la mort ; et comme elle participe de la
nature de ces deux drames, elle est mêlée de plai-
sirs et de douleurs ¹.

La conversation variait sans cesse. L'un niait
l'existence du mouvement : l'autre, celle des objets
qui nous entourent. Tout, au dehors de nous,
n'est que prestige et mensonge ; au
dedans, qu'erreur et illusion. Nos sens, nos pas-
sions, notre raison nous égarent ; des sciences,
plutôt de vaines opinions, nous arrachent au
niveau de l'ignorance, pour nous livrer au tourment
de l'incertitude ; et les plaisirs de l'esprit ont des
amertumes mille fois plus amères que ceux des sens.

Je n'ai pu prendre la parole. Les hommes, dis-je,
s'égarent de plus en plus. N'est-il pas à présumer
qu'après avoir épuisé toutes les erreurs, ils décou-
vrent enfin le secret de ces mystères qui les
tourmentent ? Et savez-vous ce qui arrive ? me
demanda-t-on. Quand ce secret est sur le point
d'être enlevé, la nature est tout-à-coup attaquée
par une épouvantable maladie ². Un déluge, un in-
cendie détruit les nations, avec les monuments de
leur intelligence et de leur vanité. Ces fléaux hor-
ribles ont souvent bouleversé notre globe ; le

¹ Plat. in Phileb. t. 2, p. 50.

² Plat. in Tim. t. 3, p. 22. Aris-
tot. Meteor. lib. 2, cap. 14. t. 1,

p. 548. Polyb. lib. 6, p. 453. He-
raclit. ap. Clem. Alex. lib. 5. p.
771. Nöt. Potter. ibid.



flambeau des sciences s'est plus d'une fois
 et rallumé. A chaque révolution, quelques
 vidus, épargnés par hasard, renouent le
 générations; et voilà une nouvelle race de
 heureux, laborieusement occupée, pendant
 longue suite de siècles, à se former en soi
 à se donner des lois, à inventer les arts et à
 perfectionner ses connaissances¹, jusqu'à ce qu'
 autre catastrophe l'engloutisse dans l'abyme
 l'oubli.

Il n'était pas en mon pouvoir de soutenir
 long-temps une conversation si étrange et si
 velle pour moi. Je sortis avec précipitation du
 tique; et, sans savoir où porter mes pas, j'e
 rendis sur les bords de l'Ilissus. Les pensées
 plus tristes, les sentiments les plus doulou
 agitaient mon âme avec violence. C'était donc
 acquérir des lumières si odieuses que j'avais qu
 mon pays et mes parents! Tous les efforts de
 prit humain ne servent donc qu'à montrer
 nous sommes les plus misérables des êtres!
 d'où vient qu'ils existent, d'où vient qu'ils péris
 ces êtres? Que signifient ces changements pé
 diques qu'on amène éternellement sur le théâ
 du monde? A qui destine-t-on un spectacle si
 rible? est-ce aux dieux, qui n'en ont aucun besoin
 est-ce aux hommes, qui en sont les victimes? E
 moi-même, sur ce théâtre, pourquoi m'a-t-on
 forcé de prendre un rôle? pourquoi me tirer du

¹ Aristot. metaph. lib. 14, cap. 8, t. 2, p. 1003.



Et sans mon aveu, et me rendre malheureux
 me demander si je consentais à l'être? J'inter-
 les cieux, la terre, l'univers entier. Que pour-
 t-ils répondre? ils exécutent en silence des
 es dont ils ignorent les motifs. J'interroge les
 . Les cruels! ils m'ont répondu. Ils m'ont ap-
 à me connaître; ils m'ont dépouillé de tous
 roits que j'avais à mon estime; et déjà je suis
 te envers les dieux, et bientôt peut-être je
 barbare envers les hommes.

qu'à quel point d'activité et d'exaltation se
 une imagination fortement ébranlée! D'un
 d'œil, j'avais parcouru toutes les consé-
 ces de ces fatales opinions. Les moindres ap-
 ces étaient devenues pour moi des réalités;
 moindres craintes, des supplices. Mes idées,
 ables à des fantômes effrayants, se poussaient
 en repoussaient dans mon esprit, comme les
 d'une mer agitée par une horrible tempête.
 milieu de cet orage, je m'étais jeté, sans
 apercevoir, au pied d'un platane, sous lequel
 te venait quelquefois s'entretenir avec ses
 mes¹. Le souvenir de cet homme si sage et si
 eux ne servit qu'à augmenter mon délire. Je
 quais à haute voix, j'arrosais de mes pleurs
 où il s'était assis, lorsque j'aperçus au loin
 bis, fils de Phocion, et Ctésippe, fils de Cha-
 ri², accompagnés de quelques jeunes gens avec
 qui j'avais des liaisons. Je n'eus que le temps de

¹ in Phædr. t. 3, p. 229.

² in Phoc. t. 1, p. 744 et 750.



reprendre l'usage de mes sens : ils s'approchèrent et me forcèrent de les suivre.

Nous allâmes à la place publique : on nous y tra des épigrammes et des chansons contre ceux qui étaient à la tête des affaires¹, et l'on dit que le meilleur des gouvernements était celui de Lacédémone². Nous nous rendîmes au théâtre où se jouait des pièces nouvelles que nous sifflâmes et qui réussirent. Nous montâmes à cheval. Au retour, après nous être baignés, nous soupâmes avec des chanteuses et des joueuses de flûte⁴. J'occupai le portique, le platane et Socrate; je m'abandonnai sans réserve au plaisir et à la licence. Nous passâmes une partie de la nuit à boire, et l'autre moitié à courir les rues pour insulter les passants.

A mon réveil, la paix régnait dans mon âme et je reconnus aisément le principe des terreurs qui m'avaient agité la veille. N'étant pas encore aguerrri contre les incertitudes du savoir, ma curiosité avait été celle d'un enfant qui se trouve pour la première fois dans les ténèbres. Je résolus, dès ce moment, de fixer mes idées à l'égard des opinions qu'on avait traitées dans le portique, de fréquenter la bibliothèque d'un Athénien de mes amis, et de profiter de cette occasion pour connaître en détail les différentes branches de la littérature grecque.

¹ Plut. in Pericl. t. 1, p. 170.

² Aristot. de rep. lib. 4, cap. 1, p. 363.

³ Demosth. de fals. leg. p. 32.

⁴ Plat. in Protag. t. 1, p. 31.

⁵ Demosth. in Conon. p. 11.



CHAPITRE XXIX.

thèque d'un Athénien. — Classe de Philosophie.

STRATE s'était fait, il y a deux siècles, une bibliothèque qu'il avait rendue publique, et qui fut ensuite enlevée par Xerxès, et transportée en Perse. De mon temps, plusieurs Athéniens avaient de grandes collections de livres. La plus considérable appartenait à Euclide. Il l'avait reçue de ses pères : il méritait de la posséder, puisqu'il en connaissait

À peine y entrant, je frissonnai d'étonnement et de respect. Je me trouvais au milieu des plus beaux ouvrages de la Grèce. Ils vivaient, ils respiraient dans ces ouvrages, rangés autour de moi. Leur silence même augmentait mon respect : l'assemblée de ces souverains de la terre, m'eût paru moins imposante. Quelques moments après je m'écriai : Que de connaissances refusées aux Scythes ! Dans la suite, j'ai dit plus d'une fois : Que de connaissances inutiles aux hommes !

Je ne parlerai point ici de toutes les matières

Gell. lib. 6, cap. 17.

Caen. lib. 1, cap. 2, p. 3, Casaub. ibid. p. 6.



sur lesquelles on a tracé l'écriture. Les seau-
 chèvre et de mouton¹, différentes espèces de
 furent successivement employées²; on a it. d-
 usage du papier tissu des couches intérieure-
 tige d'une plante qui croît dans les marais de
 gypte, ou au milieu des eaux dormantes que
 Nil laisse après son inondation³. On en fait
 rouleaux, à l'extrémité desquels est suspendue
 étiquette contenant le titre du livre. Ici
 n'est tracée que sur une des faces de chaque
 leau, et, pour en faciliter la lecture, elle s'écrit
 divisée en plusieurs compartiments ou pages.

Des copistes de profession⁴ passent un
 à transcrire les ouvrages qui tombent entre
 mains; et d'autres particuliers, par le commerce
 s'instruire, se chargent du même soin. Le
 sthène me disait un jour, que pour se former
 style, il avait huit fois transcrit de sa main
 toire de Thucydide⁵. Par là, les exemplaires
 multiplient; mais, à cause des frais de copie,
 ils ne sont jamais fort communs, et c'est
 fait que les lumières se répandent avec une
 lenteur. Un livre devient encore plus rare

¹ Herodot. lib. 5, cap. 58.

² Plin. lib. 13, cap. 11, t. 1, p. 689. Caylus, rec. d'antiq. t. 5, p. 76.

³ Theoph. hist. plant. lib. 4, cap. 9, p. 423. Plin. ibid. Mém. de l'acad. des Bell. Lettr. t. 26, p. 276.

(a) Voyez les manuscrits d'Herculanum.

⁴ Poll. lib. 7, cap. 33, § 211.

⁵ Lucian. adv. indoct. § 102.

(b) Après la mort de son
 disciple de Platon, Aristote
 ses livres, qui étaient en petit
 bre, et en donna trois talents
 à-dire, seize mille deux cents
 (Diog. Laert. lib. 4, § 5. Aug.
 lib. 3, cap. 17.)



paraît dans un pays éloigné, et lorsqu'il traite
 matières qui ne sont pas à la portée de tout
 monde. J'ai vu Platon, malgré les correspondances
 entretenait en Italie, obtenir avec beaucoup
 de certains ouvrages de philosophie¹, et don-
 nent mines (a) de trois petits traités de Phi-

libraires d'Athènes ne peuvent ni se donner
 mêmes soins, ni faire de pareilles avances. Ils
 travaillent pour l'ordinaire en livres de pur
 argent, dont ils envoient une partie dans les
 villes voisines, et quelquefois même dans les
 villes grecques établies sur les côtes du Pont-
 3. La fureur d'écrire fournit sans cesse de
 nouveaux aliments à ce commerce. Les Grecs se
 livrent exercés dans tous les genres de littérature.
 On pourra juger par les diverses notices que je
 donnerai de la bibliothèque d'Euclide.

Je commencerai par la classe de philosophie.
 Elle remontait qu'au siècle de Solon, qui flo-
 rissait il y a deux cent cinquante ans environ.
 Avant, les Grecs avaient des théologiens, et
 aucun point de philosophes; peu soigneux d'é-
 criver la nature, les poètes recueillaient et accré-
 taient par leurs ouvrages les mensonges et les su-
 perstitions qui régnaient parmi le peuple. Mais au
 commencement de ce législateur, et vers la cinquantième

¹ Laert. in Archyt. lib. 8, lib. 8, § 85. Aul. Gell. lib. 3, cap. 17.

² Xenoph. exped. Cyr. lib. 7, p. 412.

³ Laert. in Plat. lib. 3, § 9; 412.



olympiade (a), il se fit tout-à-coup une réputation
surprenante dans les esprits. Thalès et Pythagore
jetèrent les fondements de leur philosophie. Thales
mus de Milet écrivit l'histoire en prose; Anaxagoras
donna une première forme à la tragédie, Euripide l'ori-
gine à la comédie.

Thalès de Milet en Ionie, l'un des sept sages de
la Grèce, naquit dans la première année de la
trente-cinquième olympiade¹ (b). Il remplit d'abord
bord avec distinction les emplois auxquels sa sa-
gesse et sa sagesse l'avaient appelé. Le besoin
s'instruire le força bientôt de voyager par les
nations étrangères. A son retour, s'étant consacré
sans partage à l'étude de la nature, il étoit célèbre en
Grèce, en prédisant une éclipse de soleil. Il
l'instruisit, en lui communiquant des lumières
qu'il avait acquises en Égypte sur la géométrie et
l'astronomie³. Il vécut libre; il jouit en paix de sa
réputation, et mourut sans regret (c). Dans sa jeunesse,
sa mère le pressa de se marier; elle le pressa de
nouveau plusieurs années après. La première fois il
dit: « Il n'est pas temps encore; » la seconde: « il n'est
plus temps⁴. »

On cite de lui plusieurs réponses que l'on rapporte,
parce qu'elles peuvent donner quelque idée de son
esprit.

(a) Vers l'an 580 avant J. C.

¹ Apollod. ap. Diog. Laert. lib. 1, § 38. Corsin. fast. attic. t. 3, p. 56.

(b) Vers l'an 640 avant J. C.

² Herodot. lib. 1, cap. 74. Cicér. de divin. lib. 1, cap. 49, t. 3, p.

41. Plin. lib. 2, cap. 117, t. 1.

³ Diog. Laert. lib. 1, § 18.

Bailly, hist. de l'astron. anc. et 439.

(c) Vers l'an 548 avant J. C.

⁴ Diog. Laert. lib. 1, § 18.



philosophie, et montrer avec quelle précieuses sages de ce siècle tâchaient de satisfaire les questions qu'on leur proposait.

Y a-t-il de plus beau? — L'univers, car il est l'ouvrage de Dieu. — De plus vaste? — L'espace, car il est tout. — De plus fort? — La nature, parce qu'elle triomphe de tout. — De plus facile? — De se connaître. — De plus rare? — De donner des avis. — De plus rare? — Un tyran ne parvient à la vieillesse. — Quelle différence y a-t-il entre vivre et mourir? — Tout cela est égal. — Pourquoi donc ne mourez-vous pas? — Pourquoi tout cela est égal. — Qu'est-ce qui peut nous consoler dans le malheur? — La vue d'un homme plus malheureux que nous. — Que faut-il pour mener une vie irréprochable? — Ne pas se faire blâmer dans les autres. — Que faut-il pour être heureux? — Un corps sain, une fortune aisée, un esprit éclairé¹, etc., etc.

Un nom de si célèbre que le nom de Pythagore, et de si peu connu que les détails de sa vie². On prétendrait que dans sa jeunesse il prit des leçons de Zénon et de Phérécyde de Scyros, qu'il fit ensuite un long séjour en Égypte, et que, s'il ne parcourut pas les royaumes de la haute Asie, il eut du moins quelques notions des sciences qu'on y cultive. La profondeur des mystères des Égyptiens, les longues méditations des sages de l'Orient,

¹ Laert. lib. 1, § 35, 36,

biblioth. græc. t. 1, p. 455. Bruck. hist. philos. t. 1, p. 994.

² Laert. ibid. lib. 8, § 1. Fabric.



eurent autant d'attraits pour son imagination que pour son caractère ferme et sévère, qu'en avait pour son caractère ferme et sévère que la plupart d'entre eux s'embrassé.

A son retour, ayant trouvé sa patrie opprimée par un tyran¹, il alla, loin de la servitude, s'établir à Crotona en Italie. Cette ville était dans un état déplorable. Les habitants, opprimés par les Locriens, avaient perdu le sentiment de leurs forces, et ne trouvaient d'autre ressource à leurs malheurs que l'excès des plaisirs. Pythagore entreprit de relever leur courage en leur donnant leurs anciennes vertus. Ses instructions et ses exemples hâtèrent tellement les progrès de sa formation, qu'on vit un jour les femmes de Crotona, entraînées par son éloquence, consacrer dans un temple les riches ornements dont elles avaient soin de se parer².

Peu content de ce triomphe, il voulut perpétuer, en élevant la jeunesse dans les principes qui le lui avaient procuré. Comme il savait que dans un état rien ne donne plus de force que la sagesse des mœurs, et dans un particulier, que l'absolu renoncement à soi-même, il conçut un système d'éducation qui, pour rendre les âmes indépendantes de la vérité, devait les rendre indépendantes des sens. Ce fut alors qu'il forma ce fameux institut qui, jusqu'en ces derniers temps, s'est

¹ Strab. lib. 14, p. 638. Diog. Laert. lib. 1, § 3.

² Justin. lib. 20, cap. 4.



é parmi les autres sectes philosophiques¹.
 à l'occasion d'en parler dans la suite (a).

À la fin de ses jours, et dans une extrême
 vieillesse, Pythagore eut la douleur de voir son
 pays presque anéanti par la jalousie des princi-
 paux citoyens de Crotone. Obligé de prendre la
 fuite, il erra de ville en ville², jusqu'au moment
 de sa mort, en terminant ses infortunes, fit taire
 sa douleur, et restituer à sa mémoire des honneurs
 qui ne devaient être le souvenir de la persécution rendit excessifs.
 L'école d'Ionie doit son origine à Thalès; celle
 de Pythagore : ces deux écoles en ont formé
 deux autres, qui toutes ont produit de grands hommes.
 Thalès, en rassemblant leurs écrits, avait eu soin
 de distribuer relativement aux différents sys-
 tèmes de philosophie.

À la suite de quelques traités, peut-être fausse-
 ment attribués à Thalès³, on voyait les ouvrages
 de Thalès qui se sont transmis sa doctrine, et qui
 ont été successivement placés à la tête de son
 système. Ce sont Anaximandre⁴, Anaximène⁵, Anaxa-
 goras⁶, Archélaüs, qui fut le maître de Socrate⁷.
 Ses ouvrages traitent de la formation de l'uni-

¹ de rep. lib. 10, t. 2, p. 600.

² Voyez le chapitre LXXV.

³ Ph. de vit. Pythag. p. 51.

⁴ de orac. t. 2, p. 403.

⁵ Diog. Laert. lib. 1, §. 23.

⁶ Diog. Laert. l. 2, §. 2. Suid. in

⁵ Fabric. biblioth. græc. t. 1, p. 814.

⁶ Aristot. de anim. lib. 1, cap. 2, t. 1, p. 620. Clem. Alex. stro-
 mat. lib. 1, p. 352.

⁷ Diog. Laert. lib. 1, §. 16.



vers, de la nature des choses, de la géométrie
de l'astronomie.

Les traités suivants avaient beaucoup
rapport à la morale; car Socrate, ainsi
disciples se sont moins occupés de la nature
général, que de l'homme en particulier. Socrate
laissé par écrit qu'un hymne en l'honneur
de Pollon, et quelques fables d'Ésope, qu'il
vers pendant qu'il était en prison ¹. Je trouva
Euclide ces deux petites pièces, et les ou
qui sont sortis de l'école de ce philosophe. Il
presque tous en forme de dialogues, et Socrate
est le principal interlocuteur, parce qu'on
proposé d'y rappeler ses conversations. Je
dialogues de Platon, ceux d'Alexamène, antérieurs
à ceux de Platon ², ceux de Xénophon, ceux
de Xénocrate ³, ceux de Criton ⁴, de Simon ⁵, de
de Cratylus ⁶, de Simmias ⁷, de Cébès ⁸, de Phædon
d'Euclide ¹⁰ qui a fondé l'école de Mégare, dit
aujourd'hui par Ebulide son disciple.

Il est sorti de l'école d'Italie un beaucoup
grand nombre d'écrivains que de celle d'Ionie
outre quelques traités qu'on attribue à Pythagore

¹ Plut. de fort. Alex. t. 2, p. 328. Cicér. de orat. lib. 3, cap. 16, t. 1, p. 294. Plat. in Phædon. t. 1, p. 60. Diog. Laert. lib. 2, § 42.

² Aristot. ap. Athen. lib. 11, cap. 15, p. 505.

³ Diog. Laert. lib. 2, § 61. Athen. lib. 13, p. 611.

⁴ Diog. Laert. ibid. § 121.

⁵ Id. ibid. § 122.

⁶ Id. ibid. § 124.

⁷ Id. ibid.

⁸ Id. ibid. § 125.

⁹ Id. ibid. § 105.

¹⁰ Id. ibid. § 108.

¹¹ Jambl. vita Pythag. p. 211.



qui ne paraissent point authentiques ¹, la bibliothèque d'Euclide renfermait presque tous les écrits des philosophes qui ont suivi ou modifié sa doctrine.

Le premier fut Empédocle d'Agrigente, à qui les habitants de cette grande ville offrirent la couronne, qui aimait mieux établir l'égalité parmi eux ².

Il avait des talents qui le rapprochaient d'Homère, et il joignait à la poésie les charmes de la philosophie abstraite ³, et s'acquitta tant de célébrité, qu'il fut couronné sur lui les regards des Grecs assemblés aux jeux olympiques ⁴. Il disait aux Agrigentins : « Vous ne devez pas courir après les plaisirs comme si vous deviez mourir demain : vous bâtissez vos maisons comme si vous ne deviez jamais mourir ⁵. »

Après lui furent encore Épicharme, homme d'esprit, et comme le sont la plupart des Siciliens ⁶, qui s'attira la disgrâce du roi Hiéron, pour s'être servi d'une expression indécente en présence de l'épouse de ce prince ⁷, et l'inimitié des autres philosophes, pour avoir révélé le secret de leurs comédies ⁸; Ocellus de Lucanie, et Pythagore de Locres, auteurs moins brillants, mais plus profonds et plus précis que les précédents; et Pythagore de Tarente, célèbre par des découvertes

¹ Diog. Laert. lib. 8, § 122.

⁴ Diog. Laert. ibid. § 66.

² Plut. de fort. Alex. t. 2, p. 124.

⁵ Id. ibid. § 63.

³ Lucian. pro lapsu in salut. t. 1, § 122.

⁶ Cicero. tusc. lib. 1, cap. 8, t. 2, p. 238; id. de clar. orat. cap. 12, t. 1, p. 345.

⁷ Fabric. biblioth. græc. t. 1, § 101, p. 41.

⁷ Plut. apophth. t. 2, p. 175.

⁸ Diog. Laert. lib. 8, § 72. Aristot. eumd. § 63.

⁸ Jambl. vita Pythag. cap. 36, p. 215.

³ Aristot. ibid. § 57.



importantes dans les mécaniques ¹; Philolochus de Crotona, l'un des premiers, parmi les Grecs, firent mouvoir la terre autour de l'univers, par la doctrine, que j'ai vu souvent chez Platon, et qui est à-la-fois géomètre, astronome, médecin et philosophe ²; sans parler d'un Ephantus, d'un Alcibiade, d'un Hippasus, et d'une foule d'autres, tant anciens que modernes, qui ont vécu dans l'obscurité, et sont devenus célèbres après leur mort.

Une des tablettes fixa mon attention : elle contenait une suite de livres de philosophie, composés par des femmes, dont la plupart étaient attachées à la doctrine de Pythagore ⁴. J'y trouvai le Traité de la sagesse, par Périclione ⁵, où se trouve où brille une métaphysique lumineuse. Euclide même dit qu'Aristote en faisait grand cas, et qu'il comptait en emprunter des notions sur la nature de l'être et de ses accidents ⁶.

Il ajouta que l'école d'Italie avait répandu sur la terre plus de lumières que celle d'Ionie, et qu'elle avait fait des écarts dont sa rivale d'Ionie ne pouvait naturellement se garantir. En effet, les deux grands hommes qui les fondèrent, mirent dans leurs ouvrages l'empreinte de leur génie. Thalès, distingué par un sens profond, eut pour disciples des sages qui étudièrent la nature par des voies simples. Sa

¹ Diog. Laert. lib. 8, § 83.

² Id. ibid. § 85.

³ Id. ibid. § 86.

⁴ Jambl. vita Pythag. p. 218.
Fabric. biblioth. græc. t. 1, p. 524.
Menag. histor. mul. philos.

⁵ Stob. de virt. serm. 1, p. 373.
Phot. biblioth. p. 373.

⁶ Franc. Patric. discuss. peripatetic. t. 2, lib. 2, p. 197. Ant. Corradi. illustr. del Parmen. p. 20.



se finit par produire Anaxagore, et la plus
 e théologie; Socrate, et la morale la plus pure.
 agore, dominé par une imagination forte, éta-
 une secte de pieux enthousiastes qui ne virent
 ord dans la nature que des proportions et des
 monies, et qui, passant ensuite d'un genre de
 ons à un autre, donnèrent naissance à l'école
 ée en Italie, et à la métaphysique la plus
 raite.

es philosophes de cette dernière école peuvent
 viser en deux classes; les uns, tels que Xéno-
 ès, Parménide, Mélissus et Zénon, s'attachè-
 à la métaphysique; les autres, tels que Leu-
 p, Démocrite, Protagoras, etc., se sont plus
 pés de la physique¹.

école d'Élée doit son origine à Xénophanès
 olophon en Ionie (a). Exilé de sa patrie, qu'il
 t célébrée par ses vers, il alla s'établir en Si-
 où, pour soutenir sa famille, il n'eut d'autres
 ources que de chanter ses poésies en public²,
 me faisaient les premiers philosophes. Il con-
 nait les jeux de hasard; et quelqu'un l'ayant
 onséquence traité d'esprit faible et plein de
 ugés, il répondit: « Je suis le plus faible des
 ommes pour les actions dont j'aurais à rou-
 3. »

Parménide, son disciple, était d'une des plus

¹ Luck. hist. philos. t. 1, p.

² Diog. Laert. lib. 9, § 18.

³ Plut. de vitios. pud. t. 2, p.

(Né vers l'an 556 avant J. C. 530.

(Luck. hist. philos. p. 1144.)



anciennes et des plus riches familles d'Élée, donna des lois si excellentes à sa patrie, que les magistrats obligent tous les ans chaque citoyen d'en jurer l'observation². Dans la suite, d'un crédit et de l'autorité, il se livra tout entier à la philosophie, et passa le reste de ses jours dans le silence et dans la méditation. La plupart de ses écrits sont en vers³.

Zénon d'Élée, qui fut son disciple et qu'il adopta⁴, vit un tyran s'élever dans une ville qui conspira contre lui, et mourut sans avoir eu le temps de déclarer ses complices⁵. Ce philosophe estimait le public autant qu'il s'estimait lui-même. Son caractère si ferme dans le danger, ne pouvait soutenir l'insolence et la flatterie. Il disait : « Pour être insensible aux reproches qu'on dit de moi, il faudrait que je le fusse⁶. »

On voit parmi les philosophes, et sur-tout parmi ceux de l'école d'Élée, des hommes qui se sont mêlés de l'administration de l'état, tels que Parménide et Zénon⁷. On en voit d'autres qui ont été dans le commandement des armées. Archytas remporta plusieurs avantages à la tête des troupes des Tarentins. Méliissus, disciple de Parménide, vainquit les Athéniens dans un combat naval⁸. Ces exemples,

¹ Bruck. hist. philos. t. 1, p. 1157.

² Plut. adv. Colot. t. 2, p. 1126. Speusip. ap. Diog. Laert. l. 9, § 23.

³ Diog. Laert. lib. 9, § 22.

⁴ Id. ibid. § 25.

⁵ Id. ibid. § 26. Cicer. tuscul. lib. 2, cap. 22, t. 2, p. 294. Val.

Max. lib. 3, cap. 3.

⁶ Diog. Laert. ibid. § 26.

⁷ Id. in Parm. et Zen.

⁸ Ælian. var. hist. lib. 7, cap. 1. Aristox. ap. Diog. Laert. lib. 8, § 21.

⁹ Ælian. ibid. Plut. in Periclit. t. 1, p. 166; et adv. Colot. t. 2, p. 1126.



res qu'on pourrait citer, ne prouvent pas que philosophie suffise pour former des hommes ou de grands généraux ; ils montrent seulement qu'un homme d'état et un grand général ent cultiver la philosophie.

ucipe s'écarta des principes de Zénon son père¹, et communiqua les siens à Démocrite élère en Thrace.

dernier était né dans l'opulence² ; mais il ne conserva qu'une partie de ses biens, pour voyager, et sans avoir le temple de Pythagore, chez les peuples que les philosophes estiment de barbares, et qui avaient le dépôt des sciences. A son retour, un de ses frères, qu'il avait enrichi de ses dépouilles, pourvut à ses besoins réduits au pur nécessaire ; et, pour prévenir l'effet d'une loi qui privait de la sépulture le citoyen convaincu d'avoir dissipé l'héritage de ses pères, Démocrite lut, en présence des habitants d'Abdère, un ouvrage qui lui concilia leur estime et leur admiration³. Il passa le reste de sa vie dans une retraite profonde ; heureux, parce qu'il avait une grande passion qu'il pouvait toujours satisfaire, celle de s'instruire par ses réflexions, et d'instruire les autres par ses écrits.

Pythagoras⁴, né de parents pauvres et occupés de travaux serviles, fut découvert et élevé par Démocrite, qui démêla et étendit son génie. C'est ce

cap. 3.
 t. 1, p. 1177.
 Diog. Laert. lib. 9, § 36.

³ Diog. Laert. lib. 9, § 39.
⁴ Bruck. hist. philos. t. 1, p. 1200.



même Protagoras qui devint un des plus illustres sophistes d'Athènes, où il s'était établi ; il donna des lois aux Thuriens d'Italie ¹, écrivit sur la philosophie, fut accusé d'athéisme, et banni de la patrie. Ses ouvrages, dont on fit une perquisition sévère dans les maisons des particuliers, furent brûlés dans la place publique. ²

Je ne sais si c'est aux circonstances des lieux ou à la nature de l'esprit humain, qu'on peut attribuer une singularité qui m'a toujours paru singulière. C'est que, dès qu'il paraît dans une ville un homme de génie ou de talent, aussitôt on y voit des hommes et des talents qui, sans lui, ne se seraient jamais développés. Cadmus et Thalès en Milet, Pythagore en Italie, Parménide en la ville d'Élée, Eschyle et Socrate dans Athènes ont créé, pour ainsi dire, dans ces différentes contrées des générations d'esprits jaloux d'atteindre et surpasser leurs modèles. Abdère même, cette ville si renommée jusqu'ici pour la stupidité de ses habitants ³, eut à peine produit Démocrite qu'elle vit paraître Protagoras ; et ce dernier fut remplacé par un citoyen de la même ville, Anaxarque, qui annonce déjà les plus grandes dispositions ⁴.

Parmi les auteurs qui ont écrit sur la philosophie, je ne dois pas omettre le ténébreux Héraclite.

¹ Heracl. ap. Diog. Laert. lib. 9, § 50.

² Diog. Laert. ibid. § 52. Cicer. de nat. deor. lib. 1, cap. 23, t. 2, p. 416. Suid. in Πρωταγ.

³ Cicer. de nat. deor. lib. 2, t. 2, p. 433. Juven. sat. v. 50.

⁴ Diog. Laert. lib. 9, § 58.



hèse ; car c'est le nom qu'il a mérité par sa célébrité de son style¹. Cet homme, d'un caractère sombre et d'un orgueil insupportable, commença par avouer qu'il ne savait rien, et finit par avouer qu'il savait tout². Les Éphésiens voulurent le placer à la tête de leur république ; il s'y refusa, et fut de ce qu'ils avaient exilé Hermodore, son collègue³. Ils lui demandèrent des lois ; il répondit que les lois qui étaient trop corrompues⁴. Devenu odieux à tout le monde, il sortit d'Éphèse, et se retira sur les montagnes voisines, ne se nourrissant que de légumes sauvages, et ne retirant d'autre plaisir que de ses méditations, que de haïr plus vigoureusement les hommes.

Parménide de Clazomène, ayant achevé la lecture d'un ouvrage de Cratylus, dit à Euripide, qui le lui avait prêté : « que j'en ai compris est excellent : je crois que le reste l'est aussi ; mais on risque de s'y perdre, si l'on n'est aussi habile qu'un plongeur à Délos⁵. »

Les ouvrages de ces écrivains célèbres étaient accompagnés de quantité d'autres, dont les auteurs sont moins connus. Pendant que je félicitais Cratylus de sa riche collection, je vis entrer dans la bibliothèque un homme vénérable par la sagesse, l'âge et le maintien. Ses cheveux tombaient sur ses épaules : son front était ceint d'un diadème

¹ de nat. des her. de finib. lib. 2, cap. 5.
² p. 433. J. epist. 12. Clem. Alex. strom. p. 676.
³ Laert. lib. 9, § 5.

³ Id. ibid. § 2 et 6.
⁴ Id. ibid. § 2.
⁵ Id. lib. 2, § 22; id. lib. 9, § 11. Suid. in Δῆλ.



et d'une couronne de myrte. C'était Callias l'hierophante ou le grand-prêtre de Cérès, l'interprète d'Euclide, qui eut l'attention de me présenter lui, et de le prévenir en ma faveur. Après quelques moments d'entretien, je retournai à mes visites. Je les parcourais avec un saisissement dont il ne s'aperçut. Il me demanda si je serais bien aise de quelques notions de la doctrine qu'ils renferment. Je vous répondrai, lui dis-je avec chaleur, autrefois un de mes ancêtres à Solon : « quand j'ai quitté la Scythie, je n'ai traversé des mers immenses, et affronté les tempêtes du Bosphore Euxin, que pour venir m'instruire parmi les Grecs. C'en est fait, je ne sors plus d'ici ; je vais consulter les écrits de vos sages : car sans doute il doit me résulter de leurs travaux de grandes vérités pour le bonheur des hommes. Callias sourit de ma résolution, mais peut-être en eut-il pitié. On peut en juger par le discours suivant.

* Lucian. de gymnas. § 14, t. 2, p. 892.



CHAPITRE XXX.

SUIVE DU CHAPITRE PRÉCÉDENT.

Discours du grand-prêtre de Cérès sur les causes premières.

angeais une fois, me dit Callias, que j'avais
 tout-à-coup jeté dans un grand chemin, au
 d'une foule immense de personnes de tout
 de tout sexe et de tout état. Nous marchions
 précipités, un bandeau sur les yeux, quel-
 uns poussant des cris de joie, la plupart
 és de chagrins et d'ennui. Je ne savais d'où
 mais et où j'allais. J'interrogeais ceux dont
 entouré. Les uns me disaient : Nous l'igno-
 comme vous ; mais nous suivons ceux qui
 précédent, et nous précédons ceux qui nous
 suivent. D'autres répondaient : Que nous importent
 questions ? voilà des gens qui nous pressent,
 fait que nous les repoussions à notre tour.
 fi, d'autres plus éclairés me disaient : Les dieux
 nous ont condamnés à fournir cette carrière ; nous
 obéissons leurs ordres sans prendre trop de part
 aux vaines joies, ni aux vains chagrins de cette
 existence. Je me laissais entraîner au torrent,



lorsque j'entendis une voix qui s'écriait : C'est le chemin de la lumière et de la vérité. J'ai suert avec émotion. Un homme me saisit parn mais m'ôta mon bandeau , et me conduisit ins plus forêt couverte de ténèbres aussi épaisses que l'éto première. Nous perdîmes bientôt la trace n'sen prit que nous avions suivi jusqu'alors , et nas tr du o vâmes quantité de gens qui s'étaient égarés con fini nous. Leurs conducteurs ne se rencontraient n'imes sans en venir aux mains ; car il était de leur in. Les s de s'enlever les uns aux autres ceux qui mach. Les o à leur suite. Ils tenaient des flambeaux , en n'ia pa saient jaillir des étincelles qui nous éblois. Je changeai souvent de guides ; je tomba n'ax des dans des précipices ; souvent je me trouva n'opar un par un mur impénétrable : mes guides n'opar saient alors , et me laissaient dans l'hor n'occupe désespoir. Excédé de fatigue , je regrettais n' du mon abandonné la route que tenait la multitu n' par ces m'éveillai au milieu de ces regrets. En p.

O mon fils ! les hommes ont vécu pend n' plus sieurs siècles dans une ignorance qui ne t' n' obscurit tait point leur raison. Contents des traditi n' ondeur fuses qu'on leur avait transmises sur l'origi n' force et choses , ils jouissaient sans chercher à cel n' mon fi Mais depuis deux cents ans environ , agit n' un laurain. t inquiétude secrète , ils cherchent à péné n' de tous mystères de la nature , qu'ils ne soupço n' temité de pas auparavant ; et cette nouvelle mala n' philosophe l'esprit humain a substitué de grandes er n' Force de de Lects de grands préjugés.



eu, l'homme, l'univers; quand on eut décou-
 que c'étaient là de grands objets de méditation,
 mes parurent s'élever: car rien ne donne de
 hautes idées et de plus vastes prétentions que
 de la nature; et comme l'ambition de l'es-
 est aussi active et aussi dévorante que celle
 eur, on voulut mesurer l'espace, sonder l'in-
 et suivre les contours de cette chaîne qui dans
 ensité de ses replis embrasse l'universalité
 car il était de leur

ouvrages des premiers philosophes sont
 tiques et sans ornements: ils ne procèdent
 par principes et par conséquences, comme
 des géomètres¹; mais là grandeur du sujet
 and une majesté qui souvent, dès le titre, in-
 de l'intérêt et du respect. On annonce qu'on va
aper de la nature, du ciel, du monde, de l'âme
onde. Démocrite commence un de ses traités
 ces mots imposants: *Je parle de l'univers*².
 parcourant cet énorme recueil où brillent
 us vives lumières au milieu de la plus grande
 rité, où l'excès du délire est joint à la pro-
 ur de la sagesse, où l'homme a déployé la
 et la faiblesse de sa raison, souvenez-vous,
 n fils! que la nature est couverte d'un voile
 in, que les efforts réunis de tous les hommes
 tous les siècles ne pourraient soulever l'ex-
 té de cette enveloppe, et que la science du
 iophe consiste à discerner le point où com-

¹ Voyez Ocellus Lucanus et Ti-
 clocres.

² Cicer. acad. 2, cap. 23, t. 2,
 31.



mencent les mystères ; sa sagesse , à le respecter

Nous avons vu de nos jours rejeter ou révoquer en doute l'existence de la Divinité, cette existence si long-temps attestée par le consentement de tous les peuples ¹. Quelques philosophes la nient formellement ²; d'autres la détruisent par leurs principes: ils s'égarerent, tous ceux qui veulent sonder l'essence de cet être infini, ou rendre compte de ses opérations.

Demandez-leur : Qu'est-ce que Dieu? Ils répondront : C'est ce qui n'a ni commencement ni fin — C'est un esprit pur ⁴, — c'est une matière déliée, c'est l'air ⁵; — c'est un feu doué d'intelligence ⁶; — c'est le monde ⁷. — Non, c'est le monde, auquel il est uni comme l'âme l'est au corps ⁸. — Il est principe unique ⁹. — Il l'est du bien, la matière l'est du mal ¹⁰. — Tout se fait par ses ordres et sous ses yeux ¹¹; tout se fait par des agents subalternes..... O mon fils ! adorez Dieu et ne cherchez pas à le connaître.

Demandez-leur : Qu'est-ce que l'univers? Ils

¹ Aristot. de cœlo, lib. 1, cap. 3, t. 1, p. 434.

² Plut. de plac. philos. lib. 1, cap. 7, t. 2, p. 880.

³ Thalès. ap. Diog. Laert. lib. 1, §. 36.

⁴ Anaxag. ap. Aristot. de anim. lib. 1, cap. 2, t. 1, p. 621; ap. Cicer. de nat. deor. lib. 1, cap. 11, t. 2, p. 405.

⁵ Diog. Apoll. ap. Cicer. ibid. cap. 12. Anaxim. ap. Cicer. ibid. cap. 10.

⁶ Pythag. ap. Bruck. t. 1, p. 1077. Democr. ap. Plut. de plac. philos. lib. 1, cap. 7, t. 2, p. 881.

⁷ Aristot. ap. Cicer. *ibid.* cap. 13. Heracl. Pont. ap. Cicer. *ibid.*

⁸ Thalès ap. Plut. *ibid.* Pythag. ap. Cicer. *ibid.* cap. 11.

⁹ Xenophan. ap. Cicer. acad. 1, cap. 37, t. 2, p. 49.

¹⁰ Tim. Locr. ap. Plat. t. 3, p. 93. Plat. in Tim. p. 47; id. de re p. t. 2, p. 273.

¹¹ Plat. *ibid.*

CH
 vaudront : To
 monde est
 c'est la n
 ière, suscep
 aucune et
 en avait plu
 car elle
 leu⁶, que le
 qu'un n
 de, de parce
 toutes les esp
 mouvement dat
 unqua son act
 elle avait un
 en la pénétr
 et le monde
 pouvaient dans
 tat de leur na
 la nature qu
 tout et tout ce
 he¹². — Non.

Lucan. in iuit.

p. 6. Hist. des causes,

Aristot. de cœlo, lib. 1, t.

p. 47.

Locr. ap. Plat. t. 1, p.

in Tim. *ibid.* p. 51, etc.

ap. Aristot. metaph. lib.

t. 2, p. 842. Plut. de

lib. 1, cap. 3, t. 2, p.

sim. et Diog. ap. Aristot.

ibid.

et Heracl. ap. Aristot.



dront : Tout ce qui est, a toujours été ; ainsi le monde est éternel ¹. — Non , il ne l'est pas , car c'est la matière qui est éternelle ². — Cette matière, susceptible de toutes les formes, n'en a aucune en particulier ³. Elle en avait une , elle en avait plusieurs , elle en avait un nombre infini ; car elle n'est autre que l'eau ⁴, que l'air ⁵, que le feu ⁶, que les éléments ⁷, qu'un assemblage de parcelles ⁸, qu'un nombre infini d'éléments incorporels , de parcelles similaires dont la réunion formait toutes les espèces. Cette matière subsistait en mouvement dans le chaos ; l'intelligence lui communiqua son action , et le monde parut ⁹. — Elle avait un mouvement irrégulier ; Dieu vint en la pénétrant d'une partie de son essence , et le monde fut fait ¹⁰. — Non , les atomes n'étaient dans le vide , et l'univers fut le résultat de leur union fortuite ¹¹. — Non , il n'y avait que deux éléments qui ont tout produit et tout conservé ; la terre, et le feu qui ont formé le monde ¹². — Non , il faut joindre aux quatre élé-

¹ Emped. ap. Aristot. *ibid.*

² Dem. ap. Diog. Laert. lib. 9, § 44. Plut. *ibid.* p. 877.

³ Anaxag. ap. Aristot. de *cœlo*, lib. 3 et 4, t. 1, p. 477, etc.; ap. Plut. de plac. philos. lib. 1, cap. 3, t. 2, p. 876; ap. Diog. Laert. in Anaxag. lib. 2, § 6.

⁴ Tim. Loer. ap. Plat. t. 3, p. 95. Plat. in Tim. p. 34.

⁵ Plut. *ibid.* cap. 4, t. 2, p. 878.

⁶ Parmen. ap. Aristot. metaph. lib. 1, cap. 5, t. 2, p. 847.

⁷ Lucan. in init. Diod.

⁸ Hist. des causes prem. t. 1, p. 37.

⁹ Aristot. de *cœlo*, lib. 1, cap. 1, p. 447.

¹⁰ Loer. ap. Plat. t. 3, p.

¹¹ in Tim. *ibid.* p. 51, etc.

¹² Dem. ap. Aristot. metaph. lib.

¹³ t. 2, p. 842. Plut. de

¹⁴ plac. philos. lib. 1, cap. 3, t. 2,

¹⁵ p. 875.

¹⁶ Tim. et Diog. ap. Aristot.

¹⁷ *ibid.*

¹⁸ Heracl. ap. Aristot.

¹⁹ *ibid.*



ments l'amour qui unit ses parties, et la haine qui les sépare ¹..... O mon fils ! n'usez pas votre esprit à connaître l'origine de l'univers, mais à réfléchir comme il faut la petite place que vous y occupez.

Demandez-leur enfin : Qu'est-ce que l'homme ? Ils vous répondront : L'homme présente les mêmes phénomènes et les mêmes contradictions que l'univers, dont il est l'abrégé ². Ce principe, auquel on a donné de tout temps le nom d'âme et d'esprit, est une nature toujours en mouvement. — C'est un nombre qui se meut par lui-même ³. — C'est un pur esprit, dit-on, qui n'a rien de commun avec les corps. — Mais si cela est, comment peut-il les connaître ⁴ ? — C'est plutôt un être très-subtil ⁵, — un feu très-actif ⁶, — une flamme émanée du soleil ⁷, — une portion de l'éther ⁸, — une eau très-légère ⁹, — un mélange de plusieurs éléments ¹⁰. — C'est un assemblage d'atomes sphériques et sphériques, semblables à ces parties subtiles de matière qu'on voit s'agiter dans les rayons du soleil ¹¹ ; c'est un être simple. — Non, il est composé ; il l'est de plusieurs principes ; il l'est de plusieurs

¹ Emped. ap. Aristot. *ibid.* cap. 4, p. 844.

² Vita Pythag. ap. Photium, p. 1317.

³ Thalès ap. Plut. de *plac. phil.* lib. 4, cap. 2, t. 2, p. 898.

⁴ Pythag. ap. Plut. *ibid.* Xenocr. ap. eum. de *procr. anim.* t. 2, p. 1012. Aristot. *topic.* lib. 6, cap. 3, t. 1, p. 243.

⁵ Aristot. de *anim.* lib. 1, cap. 2, t. 1, p. 621.

⁶ Plut. *ibid.* cap. 3.

⁷ Aristot. *ibid.*

⁸ Epicharm. ap. Varron. *de re lat.* lib. 4, p. 17.

⁹ Pythag. ap. Diog. *l. c.* 8, § 28.

¹⁰ Hippon. ap. Aristot. *l. c.* 620.

¹¹ Emped. ap. Aristot. *ib. c.*

¹² Democr. et Leucip. ap. Aristot. *ibid.* ; ap. Stob. *eclog. phys.* t. 1, p. 93. Plut. *ibid.* t. 2, p. 89.



les qualités contraires¹. — C'est le sang qui
 de dans nos veines² : cette âme est répandue
 tout le corps : elle ne réside que dans le
 au , que dans le cœur³ , que dans le dia-
 gme⁴ : elle périt avec nous. — Non , elle ne
 pas , mais elle anime d'autres corps ; — mais
 e réunit à l'âme de l'univers⁵..... O mon fils !
 z les mouvements de votre âme , et ne cher-
 pas à connaître son essence ,
 est le tableau général des opinions hasardées
 s objets les plus importants de la philosophie.
 abondance d'idées n'est qu'une disette réelle ;
 t amas d'ouvrages que vous avez sous les
 prétendu trésor de connaissances sublimes ,
 en effet qu'un dépôt humiliant de contradic-
 et d'erreurs. N'y cherchez point des systèmes
 rmes et liés dans toutes leurs parties , des
 sitions claires , des solutions applicables à cha-
 phénomène de la nature. Presque tous ces
 urs sont inintelligibles , parce qu'ils sont trop
 s ; ils le sont , parce que , craignant de blesser
 opinions de la multitude , ils enveloppent
 doctrines sous des expressions métaphoriques
 ontraires à leurs principes ; ils le sont enfin ,
 e qu'ils affectent de l'être , pour échapper à

¹ Aristot. de anim. lib. 1 , cap.

² Plut. de plac. philos. lib.

³ et 4.

⁴ itias ap. Aristot. ibid. p. 62 r.

⁵ o. de somn. Scip. lib. 1 ,

p. 1.

³ Emped. ap. Cicer. tuscul. cap.
9 , lib. 1 , t. 2 , p. 239.

⁴ Plut. ibid. lib. 4 , cap. 5 , p.
899.

⁵ Id. ibid. cap. 7. Cicer. tuscul.
ibid.



des difficultés qu'ils n'ont pas prévues , qu'ils n'ont pu résoudre.

Si néanmoins , peu satisfait des résultats que vous venez d'entendre , vous voulez prendre une notion légère de leurs principaux systèmes , vous serez effrayé de la nature des questions qu'ils posent en entrant dans la carrière. N'y a-t-il un premier principe dans l'univers ? faut-il en admettre plusieurs ? S'il n'y en a qu'un , est-il mobile ou immobile ? s'il y en a plusieurs , sont-ils finis ou infinis , etc. ¹ ?

Il s'agissait sur-tout d'expliquer la formation de l'univers , et d'indiquer la cause de cette étendue immense , de cette quantité d'espèces et d'individus que la nature nous présente à nos yeux. Les formes et les qualités des corps s'altèrent , se détruisent et se reprocurent sans cesse ; mais la matière dont ils sont composés subsiste toujours : on peut la suivre , par la suite de ses divisions et subdivisions sans nombre , jusqu'à parvenir enfin à un être simple , qui sera le premier principe de l'univers et de tous les corps particuliers ². Les fondateurs de l'école d'Ionie , et quelques philosophes des autres écoles , s'appliquèrent à découvrir cet être simple et indivisible. Les uns le reconnurent dans l'élément de l'eau , d'autres dans celui de l'air ; d'autres joignirent la terre et le feu à ces deux éléments : d'autres , au lieu de supposer que de toute éternité il avait existé

¹ Aristot. de nat. auscult. lib. 1, t. 2, p. 842. cap. 2, t. 1, p. 316.

³ Id. ibid. Plut. de plac. lib. 1, cap. 3, t. 2, p. 875.

² Id. metaph. lib. 1, cap. 3, lib. 1, cap. 3, t. 2, p. 875.



is la masse primitive une quantité immense et mobile de parties déterminées dans leur forme leur espèce ; qu'il avait suffi de rassembler toutes les particules d'air pour en composer cet élément ; toutes les parcelles d'or, pour en former ce métal, ainsi pour les autres espèces ¹.

Ces différents systèmes n'avaient pour objet que le principe matériel et passif des choses ; on ne se donna pas à connaître qu'il en fallait un second pour donner de l'activité au premier. Le feu parut à la plupart un agent propre à composer et à décomposer les corps ; d'autres admirent, dans les particules de la matière première, une espèce de amour et de haine capable de les séparer et de les réunir tour-à-tour ². Ces explications, et celles qu'on leur a substituées depuis, ne pouvant s'appliquer à toutes les variétés qu'offre la nature, leurs auteurs furent souvent obligés de recourir à d'autres principes, ou de rester accablés sous le poids des difficultés : semblables à ces athlètes qui, se présentant au combat sans s'y être exercés, ne doivent qu'au hasard les faibles succès dont ils se vengent enorgueillissent ³.

L'ordre et la beauté qui règnent dans l'univers, firent enfin les esprits de recourir à une cause intelligente. Les premiers philosophes de l'école d'Ionie l'avaient reconnue ⁴ ; mais Anaxagore,

¹ Aristot. *ibid.* p. 843.

t. 2, p. 844.

² Emped. ap. Plut. de plac. phil.

⁴ Id. *ibid.* cap. 3, t. 2, p. 843.

lib. 1, cap. 3. t. 2, p. 878.

Cicer. de nat. deor. lib. 1, cap. 10,

³ Aristot. *metaph.* lib. 1, cap. 4,

t. 2, p. 405.



peut-être d'après Hermotime, fut le premier qui la distingua de la matière, et qui annonça pour la première fois que toutes choses étaient sorties de tout autre chose dans la masse primitive; que l'intelligence par son action sur cette masse, et y introduisit l'ordre.

Avant que l'école d'Ionie se fût élevée à la vérité, qui n'était après tout que l'ancienne tradition des peuples, Pythagore, ou plutôt ses disciples, car, malgré la proximité des temps, il est presque impossible de connaître les opinions de cet homme extraordinaire; des pythagoriciens dis-je, conçurent l'univers sous l'idée d'une matière animée par une intelligence qui la met en mouvement, et se répand tellement dans toutes ses parties, qu'elle ne peut en être séparée¹. On peut la regarder comme l'auteur de toutes choses, comme un feu très-subtil et une flamme très-pure, comme la force qui a soumis la matière et qui tient encore enchaînée². Son essence étant inaccessible aux sens, empruntons pour la caractériser, non le langage des sens, mais celui de l'Égyptien prit: donnons à l'intelligence ou au principe actif de l'univers le nom de monade ou d'unité, parce qu'il est toujours le même; à la matière ou au principe passif, celui de dyade ou de multiplicité, parce qu'il est sujet à toutes sortes de changements; au monde enfin, celui de triade, parce qu'il est le résultat de l'intelligence et de la matière.

Plusieurs disciples de Pythagore ont au besoin

¹ Cicér. de nat. deor. lib. 1, cap. 11, t. 2, p. 405.

² Justin. mart. orat. ad gent. p. 18.

attaché d'ar
me tous o
priétés dor
de la natu
diquées dan
Teatz un
deus. trois e
chez meité
les trois quarts
O. L'octo
me 3 à 4: la
de cette ois
3. 4. le non
olla les prop
après sur les
que de t
celui que ce f
et qu'il perfec
D'après ces
aux Egyptien
de l'harmonie
elle-même a fi
leur et les inte
toujours unifor
sans suivre les mè
de l'univers: Cet
pour des esprits a
siasme par la retr
tion: pour des hor



thé d'autres idées à ces expressions; mais presque tous ont cherché, dans les nombres, des propriétés dont la connaissance les pût élever à cette nature: propriétés qui leur semblaient introduites dans les phénomènes des corps sonores¹. Prenez une corde; divisez-la successivement en deux, trois et quatre parties: vous aurez, dans la première, l'octave de la corde totale; dans la seconde, la quinte; dans la troisième, la quarte; dans la quatrième, la tierce. L'octave sera donc comme 1 à 2; la quarte, comme 2 à 3; la tierce, comme 3 à 4. L'importance de cette observation fit donner aux nombres 2, 3, 4, le nom de *sacré quaternaire*.

Voilà les proportions de Pythagore²; voilà les bases sur lesquels était fondé le système de musique de tous les peuples, et en particulier de celui que ce philosophe trouva parmi les Grecs, et qu'il perfectionna par ses lumières.

Après ces découvertes, qu'on devait sans doute en attribuer à la sagesse des Égyptiens, il fut aisé de conclure que les lois de la harmonie sont invariables, et que la nature elle-même a fixé d'une manière irrévocable la valeur des intervalles des tons. Mais pourquoi, si la nature est si uniforme dans sa marche, n'aurait-elle pas suivi les mêmes lois dans le système général de l'univers? Cette idée fut un coup de lumière pour des esprits ardents, et préparés à l'enthousiasme par la retraite, l'abstinence et la méditation pour des hommes qui se font une religion

¹ Aristot. metaph. lib. 1, cap. 5, t. 2, p. 845.

² Roussier, mém. sur la mus. des anciens, p. 39.



de consacrer tous les jours quelques heures à la musique, et sur-tout à se former une notion juste¹.

Bientôt, dans les nombres 1, 2, 3 et 4² on découvrit non-seulement un des principes du système musical, mais encore ceux de la physique et de la morale. Tout devint proportion et harmonie; le temps, la justice, l'amitié, l'intelligence ne furent que des rapports de nombres³.

Empédocle admit quatre éléments, l'eau, l'air, la terre et le feu. D'autres pythagoriciens attribuèrent quatre facultés dans notre âme⁴; nos vertus découlèrent de quatre vertus principales. Comme les nombres qui composent le quaternaire produisent, en se réunissant, le nombre dix, devenu le plus parfait par cette réunion même⁵, il fallut admettre dans le ciel dix sphères quoiqu'il n'en contienne que neuf⁶.

Enfin, ceux des pythagoriciens qui supposèrent une âme dans l'univers, ne purent mieux déterminer le mouvement des cieux, et la distance des corps célestes à la terre, qu'en évaluant les degrés d'activité qu'avait cette âme depuis le centre de l'univers jusqu'à sa circonférence⁷. En effet

¹ Plut. de virtut. mor. t. 2, p. 441. Aristid. Quintil. de mus. lib. 3, t. 2, p. 116. Boeth. de mus. lib. 1, cap. 1, p. 1373.

² Sext. Empir. adv. arithm. lib. 4, § 2, p. 331.

³ Aristot. metaph. lib. 1, cap. 5, t. 2, p. 845. Diog. Laert. in Pyth. lib. 8, § 33.

⁴ Plut. de plac. philos. t. 3, cap. 3, t. 2, p. 877.

⁵ Aristot. probl. sect. 2, p. 752. Plut. de plac. philos. t. 3, cap. 3, t. 2, p. 876.

⁶ Aristot. metaph. lib. 1, t. 2, p. 845.

⁷ Tim. Locr. ap. Plat. t. 3, p. 36. Plat. in Tim. p. 36.

ceez cet
plus
2 terre
monde.
en ton a
ez le be.
corps céle
ette edell
dans rap
sances L
ces prop
ce et dir.
ont pla
a mar
présent
un de pa
passion
pure l'ame
Les rapp
la distance
célestes, de
les grande
leurs abtes
Les les de
mais ce les
produite: p



z cet espace immense en trente-six couches, plutôt concevez une corde qui, du milieu de terre, se prolonge jusqu'aux extrémités du monde, et qui soit divisée en trente-six parties, à son ou un demi-ton l'une de l'autre, vous aurez l'échelle musicale de l'âme universelle¹. Les esprits célestes sont placés sur différents degrés de cette échelle, à des distances qui sont entre elles les rapports de la quinte et des autres consonances. Leurs mouvements, dirigés suivant les mêmes proportions, produisent une harmonie céleste et divine. Les muses, comme autant de sirènes, ont placé leurs trônes sur les astres; elles dirigent la marche cadencée des sphères célestes, et résident à ces concerts éternels et ravissants. L'homme ne peut entendre que dans le silence des sphères², et qui, dit-on, remplissaient d'une joie l'âme de Pythagore³.

Les rapports que les uns voulaient établir dans les distances et dans les mouvements des sphères célestes, d'autres prétendirent les découvrir dans les grandeurs des astres ou dans les diamètres de leurs orbites⁴.

Les lois de la nature détruisent cette théorie: car on les connaissait à peine, quand elle fut produite; et quand on les connut mieux, on n'eut

¹ Batteux, remarq. sur Timée, t. 2, p. 1029.

² l'histoire des causes prem. t. 2, p. 7.

³ Plat. de rep. lib. 10, t. 2, p. 52.

⁴ Aristot. de cœlo, lib. 2, cap. 1, p. 463. Plut. de anim. procr.

⁵ t. 2, p. 1028.

⁶ t. 2, p. 1029.

⁷ t. 2, p. 1029.

⁸ t. 2, p. 1029.

⁹ t. 2, p. 1029.

¹⁰ t. 2, p. 1029.

¹¹ t. 2, p. 1029.

¹² t. 2, p. 1029.

¹³ t. 2, p. 1029.

¹⁴ t. 2, p. 1029.



pas la force de renoncer à l'attrait d'un s'entant
enfanté et embelli par l'imagination.

Non moins chimérique, mais plus inintel-
est un autre principe admis par plusieurs
goriciens. Suivant l'observation d'Héraclite
phèse¹, les corps sont dans un état cor-
d'évaporation et de fluidité : les parties de m-
dont ils sont composés s'échappent sans
pour être remplacées par d'autres parties qui
couleront à leur tour, jusqu'au moment de
solution du tout qu'elles forment par leur un-
Ce mouvement imperceptible, mais réel et
mun à tous les êtres matériels, altère à tous
ments leurs qualités, et les transforme en d'
êtres qui n'ont avec les premiers qu'une co-
mité apparente. Vous n'êtes pas aujourd'hui
que vous étiez hier; demain vous ne serez
que vous êtes aujourd'hui³. Il en est de
comme du vaisseau de Thésée, que nous con-
vous encore, mais dont on a plusieurs fois re-
velé toutes les parties.

Or, quelle notion certaine et permanente
résulter de cette mobilité de toutes choses,
courant impétueux, de ce flux et reflux des
ties fugitives des êtres? Quel instant saisirez-
pour mesurer une grandeur qui croîtrait et
croîtrait sans cesse⁴? Nos connaissances, varia-

¹ Aristot. de celo, lib. 3, cap. 1, t. 1, p. 473; id. metaph. lib. 1, cap. 6, t. 2, p. 347; lib. 11, cap. 4, p. 957.

² Plat. in conv. t. 3, p. 207.

³ Epicharm. ap. Diog. Laert. Plat. lib. 3, § 11.

⁴ Id. ibid. § 10. Plat. in th. t. 1, p. 152. Jambl. cap. 29, p. 136.



leur objet, n'auraient donc rien de fixe et
 instant; il n'y aurait donc pour nous ni vé-
 rité sage, si la nature ne nous découvrait
 même les fondements de la science et de la
 vérité. Est-elle qui, en nous privant de la faculté de
 représenter tous les individus, et nous per-
 mettant de les ranger sous certaines classes, nous
 conduit à la contemplation des idées primitives des
 choses¹. Les objets sensibles sont à la vérité sujets
 à des changements; mais l'idée générale de l'homme,
 celle de l'arbre, celle des genres et des espèces,
 n'éprouvent aucun. Ces idées sont donc im-
 muables; et loin de les regarder comme de simples
 productions de l'esprit, il faut les considérer
 comme des êtres réels, comme les véritables es-
 sences des choses². Ainsi, l'arbre et le cube que
 nous avons devant les yeux, ne sont que la copie
 matérielle du cube et de l'arbre qui, de toute éter-
 nité, existent dans le monde intelligible, dans ce
 lieu pur et brillant où résident essentiellement
 la justice, la beauté, la vertu, de même que les
 idées générales de toutes les substances et de toutes
 les formes.

Mais quelle influence peuvent avoir dans l'uni-
 vers, et les idées et les rapports des nombres? L'in-
 telligence qui pénètre les parties de la matière,
 suivant Pythagore, agit sans interruption; ordon-
 ne et modelant ces parties, tantôt d'une façon,

¹ Plat. in Parm. t. 3, p. 132, 135.
² Cicer. orat. cap. 3, t. 1, p. 422.

¹ ut. de plac. philos. lib. 1,
 cap. 2, p. 877.



tantôt d'une autre; présidant au renouvellement successif et rapide des générations; débrisant les individus, conservant les espèces : mais toujours obligée, suivant les uns, de régler ses opérations profondes sur les proportions éternelles des nombres; suivant les autres, de consulter les essences éternelles des choses, qui sont pour elle le modèle est pour un artiste. A son exemple, le sage doit avoir les yeux fixés sur l'un de ces principes, soit pour établir dans son âme qu'il admire dans l'univers, soit pour lui-même les vertus dont il a contemplé la divine.

En rapprochant quelques traits épars dans vos ouvrages que vous avez sous les yeux, j'ai voulu vous exposer les systèmes particuliers des pythagoriciens : mais la doctrine des nombres si obscure, si profonde, et si attrayante pour les esprits oisifs, qu'elle a fait éclore une foule de notions.

Les uns ont distingué les nombres, des espèces¹; les autres les ont confondus avec les espèces, parce qu'en effet elles contiennent une certaine quantité d'individus². On a dit que les nombres existent séparément des corps³ : on a dit qu'ils existent dans les corps mêmes : tantôt le nombre paraît désigner l'élément de l'étendue : il est la substance ou le principe et le dernier terme

¹ Aristot. metaph. lib. 11, cap. 1, t. 2, p. 953.

² Plat. in Phileb. t. 2, p. 18.

³ Aristot. ibid. lib. 1 cap. 2, p. 953.



corps, comme les points le sont des lignes, des
ces et de toutes les grandeurs¹; tantôt il n'ex-
e que la forme des éléments primitifs². Ainsi,
ment terrestre a la forme d'un carré; le feu,
et l'eau, ont celle de différentes espèces de
gles; et ces diverses configurations suffisent
expliquer les effets de la nature³. En un mot,
erme mystérieux n'est ordinairement qu'un
arbitraire pour exprimer soit la nature et
nce des premiers éléments, soit leurs formes,
eurs proportions, soit enfin les idées ou les
plaires éternels de toutes choses.

Observons ici que Pythagore ne disait point que
avait été fait par la vertu des nombres, mais
nt les proportions des nombres⁴. Si, au mé-
de cette déclaration formelle, quelques-uns
es disciples⁵, donnant aux nombres une exis-
e réelle et une vertu secrète, les ont regardés
me les principes constitutifs de l'univers, ils
tellement négligé de développer et d'éclaircir
système, qu'il faut les abandonner à leur
énétrable profondeur.

l'obscurité et les inconséquences que trouve un
eur en parcourant ces écrits, proviennent,
les ténèbres dont seront toujours enveloppées
questions qu'ils traitent; 2^o de la diversité des
ceptions dans lesquelles on prend les mots *être*,

Aristot. *ibid.* lib. 5, cap. 1 et
lib. 12, cap. 3.

lib. 1, p. 27.

ibid. lib. 12, cap. 5.

⁵ Aristot. *de cælo*, lib. 3, cap.

Tim. Locr. ap. Plat. t. 3, p. 98.

1, t. 1, p. 474; *id. metaph.* lib. 1,
cap. 5 et 6, t. 2, p. 845 et 848.

Thean. ap. Stob. eclog. phys.



principe, cause, élément, substance, et tous ces termes qui composent la langue philosophique, ont des couleurs dont les premiers interprètes de cette littérature revêtirent leurs dogmes : comme ils écrivaient en vers, ils parlaient plus souvent à l'image qu'à la raison²; 4° de la diversité des méthodes introduites en certaines écoles. Plusieurs de ceux de Pythagore, en cherchant les principes de la nature, fixèrent leur attention sur la nature de nos sens, et passèrent, presque sans s'en apercevoir, du monde sensible au monde intellectuel. Alors la science naissante de la métaphysique fut préférée à celle de la physique. Comme on n'avait pas encore découvert les lois de cette dialectique sévère qui élève l'esprit dans ses écarts³, la raison substitua témérairement son témoignage à celui des sens, et se livra à la nature, qui tend toujours à singulariser⁴, et qui par-tout que multitude et changements : la raison, qui veut toujours généraliser, ne vit par-tout qu'unité et immobilité; et, prenant l'essor et le vol enthousiasme de l'imagination⁵, elle s'éleva à de hautes abstractions en abstractions, et parvint à une hauteur de théorie dans laquelle l'esprit le plus attentif a de la peine à se maintenir.

Ce fut sur-tout dans l'école d'Élée que l'art de la licence du raisonnement employa toutes

¹ Aristot. metaph. lib. 5, cap. 1, 2, etc. t. 2, p. 883, etc.; id. de anim. lib. 1, cap. 7, t. 1, p. 627.

² Id. meteorol. lib. 2, cap. 3, t. 1, p. 555.

³ Id. metaph. lib. 1, cap. 6,

p. 848; id. ibid. lib. 11, cap. 1, p. 957.

⁴ Id. ibid. lib. 7, cap. 16, p. 1017.

⁵ Parmenid. ap. Sext. Empir. a logic. lib. 7, p. 392.



ces. Là s'établirent deux ordres d'idées : l'un avait pour objet les corps et leurs qualités sensibles; l'autre, qui ne considère que l'être en soi-même et sans relation avec l'existence. De ces deux méthodes: la première fondée, à ce qu'on croit, sur le témoignage de la raison et de la philosophie; la seconde, sur celui des sens et de l'opinion. L'une et l'autre suivirent à-peu-près la même marche. Auparavant, les philosophes qui ont servi de l'autorité des sens, avaient cru que, pour produire un effet, la nature avait deux principes contraires, comme la terre et le feu, etc.; de même les philosophes, qui ont servi de l'autorité de la raison, s'occupèrent, dans leurs méditations, de l'être et du non-être, du fini et de l'infini, de l'un et du plusieurs, du nombre pair et du nombre impair², etc.

Il y avait une immense difficulté, celle d'appliquer les principes de la métaphysique à la physique, et de combiner le métaphysique avec le physique. Mais, s'ils ont tenté cette entreprise, c'est avec si peu de clarté, qu'on ne peut pour l'ordinaire s'ils parlent en physiciens ou en métaphysiciens. Vous verrez Parménide, tantôt proposer ni productions ni destructions dans la nature³; tantôt prétendre que la terre et le feu sont les principes de toute génération⁴. Vous en verrez d'autres n'admettre aucune espèce d'accord

¹ Id. lib. 1, cap. 1, p. 473.

² Id. lib. 1, cap. 5, p. 322.

³ Id. metaph. lib. 1, cap. 5, p. 847; nat. auscult. lib. 1, cap. 6, p. 971.

⁴ Id. lib. 2, cap. 1, p. 971.

⁵ Id. de celo, lib. 3, cap. 1, p. 321.

t. 1, p. 473.

⁴ Id. metaph. lib. 1, cap. 5, p. 847; nat. auscult. lib. 1, cap. 6, p. 971.

t. 1, p. 321.



entre les sens et la raison, et, seulement, à la lumière intérieure, n'envisager les extérieurs que comme des apparences trompeuses et des sources intarissables de prestiges et de illusions. Rien n'existe, s'écriait l'un d'entre eux : s'il existait quelque chose, on ne pourrait le rendre sensible¹. Un autre, intimement persuadé qu'on ne doit rien nier ni rien affirmer, méfiait de ses paroles, et ne s'expliquait que par des signes².

Je vous dois un exemple de la manière dont procédaient ces philosophes : Xénophanès, de l'école d'Élée, me le fournira.

Rien ne se fait de rien³. De ce principe, par tous ses disciples, il suit que ce qui est éternel doit être éternel : ce qui est éternel est éternel, puisqu'il n'a ni commencement ni fin : ce qui est éternel est unique, car, s'il ne l'était pas, il y en aurait plusieurs ; l'un servirait de borne à l'autre, et ne serait pas éternel : ce qui est unique est éternel, semblable à lui-même. Or, un être éternel et unique, et toujours semblable, doit être immuable, et toujours semblable, doit être immuable, puisqu'il ne peut se glisser ni dans le vide, ni dans le plein, qu'il remplit déjà lui-même. Il doit être immuable ; car s'il éprouvait le moindre changement, il arriverait quelque chose de

¹ Gorgias. ap. Aristot. t. 1, p. 1248. Isocr. Helen. encom. t. 2, p. 115.

² Aristot. metaph. lib. 4, cap. 5, t. 2, p. 878.

³ Aristot. de Xenophan. t. 1, p. 1241. Cicer. de nat. deor. cap. 11, t. 2, p. 406. Hist. des causes prem. t. 1, p. 113.



Il n'y était pas auparavant, et alors se trouve-
truit ce principe fondamental: Rien ne se
rien¹.

C'est cet être infini qui comprend tout, et dont
est inséparable de l'intelligence et de l'éter-

il n'y a donc ni mélange de parties, ni di-
de formes, ni générations, ni destructions³.

Comment accorder cette immutabilité avec
olutions successives que nous voyons dans

Elles ne sont qu'une illusion, répondait
; l'univers ne nous offre qu'une scène

; la scène existe; mais la mobilité est l'ou-
de nos sens. Non, disait Zénon, le mouve-

est impossible. Il le disait et le démontrait
nt, d'étonner ses adversaires, et de les ré-

au silence⁴.

Mon fils! quelle étrange lumière ont appor-
se la terre ces hommes célèbres qui préten-

l'être asservi la nature⁵! et que l'étude de
philosophie serait humiliante, si, après avoir

encé par le doute⁶, elle devait se terminer
semblables paradoxes! Rendons plus de jus-

ceux qui les ont avancés. La plupart aimèrent
été; ils crurent la découvrir par la voie des

des abstraites, et s'égarèrent sur la foi d'une

¹ Hist. philos. t. 1, p. 473.

² Id. nat. auscult. lib. 6, cap. 14,

³ Id. metaph. lib. 1, cap. 5,

t. 1, p. 395; id. topic. lib. 8, cap.

⁴ Diog. Laert. lib. 9, § 19.

8, t. 1, p. 274.

⁵ Id. pyrrhon. hypoth. lib.

⁶ Id. metaph. lib. 1, cap. 2, p.

cap. 3, p. 59.

841.

⁷ Id. de celo, lib. 3, cap.

⁸ Id. ibid. lib. 3, cap. 1, p. 858.



raison dont ils ne connaissaient pas le bon les br
 Quand, après avoir épuisé les erreurs ils des
 rent plus éclairés, ils se livrèrent avec l'un même le nos
 leur aux mêmes discussions, parce qu'ils s'crut on.
 propres à fixer l'esprit, et à mettre pos de p. On s
 cision dans les idées. Enfin, il ne faut pas di ensuite.
 muler que plusieurs de ces philosophes, au die Fentia es
 d'un nom si respectable, n'entrèrent pas la infra. pu
 que pour éprouver leurs forces, et se signaler t'era d' d
 des triomphes aussi honteux pour le tinq. u. se con
 que pour le vaincu. Comme la raison ou p. de. Enq
 l'art de raisonner, a eu son enfance ain que. D'art. prete.
 autres arts, des définitions peu exactes et le. de Saturn
 quent abus des mots, fournissaient à d'ab. sous de cette
 adroits ou vigoureux des armes toujours souve. de nouvelles
 Nous avons presque vu le temps où, par p. de. vous trouve
 ver que ces mots, *Un et Plusieurs*, peuvent é. dans l'espa
 gner le même objet, on vous aurait souvenu. des monde
 vous n'êtes qu'un en qualité d'homme, mais. après des
 vous êtes deux en qualité d'homme et de. peine quel
 cien¹. Ces puérités absurdes n'inspirent. ture. Oh.
 d'hui que du mépris, et sont absolument aban. die à nos r
 données aux sophistes.

Il me reste à vous parler d'un systé aussi. tende avec
 remarquable par sa singularité que par l'éputa. aux objet de
 tion de ses auteurs. doit-il s'éc.
 inconcevables.

Le vulgaire ne voit autour du globe il ha
 bite, qu'une voûte étincelante de lumière. ndan
 le jour, semée d'étoiles pendant la nuit le son

¹ Plat. in Phileb. t. 2, p. 14.



les bornes de son univers. Celui de quelques philosophes n'en a plus, et s'est accru, presque nos jours, au point d'effrayer notre imagination. On supposa d'abord que la lune était habitée; suite, que les astres étaient autant de mondes; on, que le nombre de ces mondes devait être infini, puisqu'aucun d'eux ne pouvait servir de centre et d'enceinte aux autres¹. De là, quelle prodigieuse carrière s'est tout-à-coup offerte à l'esprit humain! Employez l'éternité même pour la parcourir, prenez les ailes de l'Aurore, volez à la place de Saturne, dans les cieux qui s'étendent au-delà de cette planète, vous trouverez sans cesse de nouvelles sphères, de nouveaux globes, des astres qui s'accumulent les uns sur les autres; vous trouverez l'infini par-tout, dans la matière, dans l'espace, dans le mouvement, dans le nombre des mondes et des astres qui les embellissent; et pendant des millions d'années, vous connaîtrez à peine quelques points du vaste empire de la nature. Oh! combien cette théorie l'a-t-elle agrandie à nos yeux! Et s'il est vrai que notre âme s'étend avec nos idées, et s'assimile en quelque façon les objets dont elle se pénètre, combien l'homme ne s'enorgueillira-t-il pas d'avoir percé ces profondeurs inconcevables!

¹ Senoph. ap. Diog. Laert. lib. 9, cap. 10, p. 875; cap. 5, p. 879; Plut. de plac. philos. lib. 1, cap. 13, p. 888. Cicer. de

finib. lib. 2, cap. 31, t. 2, p. 136. Mém. de l'acad. des Bell. Lettr. t. 9, p. 10.



Nous enorgueillir ! m'écriai-je avec surprise de quoi donc, respectable Callias ? Mon esprit accablé à l'aspect de cette grandeur sans bornes devant laquelle toutes les autres s'anéantissent. Vous, moi, tous les hommes, ne sont plus que des insectes plongés dans un océan immense, où les rois et les conquérants ne sont distingués, que parce qu'ils agitent un peu les autres les particules d'eau qui les environnent. A ces mots, Callias me regarda ; et, après quelques moments recueilli en lui-même, il me dit serrant la main : Mon fils, un insecte qui est dans l'infini, participe de la grandeur qui vous environne. Ensuite il ajouta :

Parmi les artistes qui ont passé leur vie à décomposer et à recomposer des mondes, Leucippe et Démocrite, rejetant les nombres, les idées, les proportions harmoniques, et tous ces échafaudages que la métaphysique avait élevés jusqu'alors, mirent, à l'exemple de quelques philosophes, le vide et les atomes pour principes de toutes choses ; mais ils dépouillèrent ces atomes de toutes les qualités qu'on leur avait attribuées, et ne leur restèrent que la figure et le mouvement ¹. Écoutez Leucippe et Démocrite :

L'univers est infini. Il est peuplé d'une infinité de mondes et de tourbillons qui naissent, périssent et se reproduisent sans interruption ². Mais

¹ Moshem. in Cudworth. cap. 1, § 18, t. 1, p. 30. Bruck. hist. philos. t. 1, p. 1173.

² Diog. Laert. lib. 9, § 30, etc.

id. ibid. § 44. Bruck. ibid. p. 1187. Batteux, hist. des math. prem. p. 363.

Intelligence
révolutions
Mais méca
comment
cevez une
inattaibles.
bentées du
un aveugle
et vicie
rapines
centre d
appent de tou
ances. Dans l
la terre
Ce dem... le
à l'égale...
neuse autour de
perpetuel be
inférieures, de
pouvant entra
ment formés
Tout, dans
peut s'expliqu
sans l'interventi
de l'union des
des corps, est d
ment qu'il résulte



l'ignorance suprême ne préside point à ces grandes mutations : tout dans la nature s'opère par des mécaniques et simples. Voulez-vous savoir comment un de ces mondes peut se former? Con- sidérez une infinité d'atomes éternels, indivisibles, considérables, de toute forme, de toute grandeur, réunis dans un vide immense par un mouvement aveugle et rapide ¹. Après des chocs multi- ples et violents, les plus grossiers sont poussés et comprimés dans un point de l'espace qui de- vient le centre d'un tourbillon; les plus subtils s'é- loignent de tous côtés, et s'élancent à différentes hautesurs. Dans la suite des temps, les premiers forment la terre et l'eau; les seconds, l'air et le feu. Le dernier élément, composé de globules ac- tifs et légers, s'étend comme une enceinte limitative autour de la terre; l'air, agité par ce flux et reflux de corpuscules qui s'élèvent des régions inférieures, devient un courant impétueux, et ce courant entraîne les astres qui s'étaient successive- ment formés dans son sein ².

Tout, dans le physique ainsi que dans le moral, se peut expliquer par un semblable mécanisme, et sans l'intervention d'une cause intelligente. C'est de la union des atomes que se forme la substance des corps; c'est de leur figure et de leur arrange- ment que résultent le froid, le chaud, les cou-

¹ Aristot. de gener. lib. 1, cap.

1, p. 493; id. de celo, lib. 3,

cap, p. 478. Plut. de plac. phi-

los. 1, cap. 3, t. 2, p. 877. Ci-

cer. de nat. deor. lib. 1, cap. 24,

t. 2, p. 416.

² Plut. de plac. philos. lib. 1,

cap. 4, t. 2, p. 878.



leurs, et toutes les variétés de la nature leur mouvement qui sans cesse produit, détruit les êtres; et comme ce mouvement est nécessaire, nous lui avons donné le nom de fatalité². Nos sensations, nos idées produites par des images légères, qui se détachent des objets pour frapper nos organes³. Nous finit avec le corps⁴, parce qu'elle n'est, le feu, qu'un composé de globules subtils que la mort brise les liens⁵; et puisqu'il n'y a rien de réel dans la nature, excepté les atomes et les sensations, on est, par une suite de conséquences, forcé de convenir que les vices ne diffèrent des vertus que par l'opinion⁷.

O mon fils! prosternez-vous devant la divinité, déplorez en sa présence les égarements de l'homme humain, et promettez-lui d'être au moins aussi vertueux que la plupart de ces philosophes qui les principes tendaient à détruire la vertu: car n'est point dans des écrits ignorés de la multitude dans des systèmes produits par la chaleur de l'imagination, par l'inquiétude de l'esprit, ou le désir de la célébrité, qu'il faut étudier les

¹ Aristot. metaph. lib. 1, cap. 4, t. 2, p. 845. Diog. Laert. lib. 9, § 72.

² Stob. eclog. phys. lib. 1, cap. 8, p. 10.

³ Diog. Laert. ibid. § 44. Plut. de plac. philos. lib. 4, cap. 8, p. 899. Cicer. de nat. deor. lib. 1, cap. 38, t. 2, p. 429.

⁴ Plut. ibid. cap. 7.

⁵ Aristot. de anim. lib. 1, t. 1, p. 619.

⁶ Sext. Empir. pyrrh. lib. 1, cap. 30, p. 54; id. ad lib. 7, p. 399.

⁷ Cudworth. de just. et h. notit. ad calc. syst. intel. § 2, p. 629. Bruck. hist. philos. t. 1, p. 1199.



Leurs auteurs avaient sur la morale; c'est dans la conduite; c'est dans ces ouvrages où, n'ayant pour intérêt que celui de la vérité, et d'autre que l'utilité publique, ils rendent aux mœurs la vertu l'hommage qu'elles ont obtenu dans les temps et chez tous les peuples.

CHAPITRE XXXI.

de la Bibliothèque. — L'Astronomie et la Géographie.

LIAS sortit après avoir achevé son discours; Euclide m'adressant la parole: Je fais chercher pendant long-temps en Sicile, me dit-il, l'ouvrage d'Euclide sur le monde d'Himère. Non-seulement il admettait la pluralité des mondes, mais il osait en fixer le nombre. Savez-vous combien il en comptait? quatre-vingt-trois. Il comparait, à l'exemple des Égyptiens, l'univers à un triangle²: soixante mondes sont rangés sur chacun de ses côtés; les autres sur les trois angles. Soumis au mouvement paisible qui parmi nous règle certaines choses, ils s'atteignent et se remplacent avec len-

¹ Id. de orac. defect. t. 2, p.

² Id. de Isid. et Osir. t. 2, p. 373.



teur. Le milieu du triangle est le champ de la vérité : là, dans une immobilité profonde, les rapports et les exemplaires des choses ont été, et de celles qui seront. Autour de ce centre purs est l'éternité, du sein de laquelle le temps, qui, comme un ruisseau intarissable, et se distribue dans cette foule de mondes.

Ces idées tenaient au système des nombres de Pythagore, et je conjecture... J'interrompis. Avant que vos philosophes eussent produit une si grande quantité de mondes, ils avaient-ils doute connu dans le plus grand détail celui que nous habitons. Je pense qu'il n'y a pas dans le ciel un corps dont ils n'aient déterminé la grandeur, la figure et le mouvement.

Vous allez en juger, répondit Euclide. Imaginez un cercle, une espèce de roue, dont la circonférence, vingt-huit fois aussi grande que celle de la terre, renferme un immense volume de sa concavité. Du moyeu, dont le diamètre est à celui de la terre, s'échappent les torrents de lumière qui éclairent notre monde². Telle est celle que l'on peut se faire du soleil. Vous auriez-elle de la lune, en supposant sa circonférence vingt-huit fois aussi grande que celle de notre globe³. Ne vous en venez-ils pas une explication plus simple? Les paquets de feu qui s'élèvent de la terre, vont pendant le jour

¹ Plut. de orac. defect. t. 2, p. 422.

² Id. de plac. philos. lib. 2, cap. 20, t. 2, p. 889. Stob. eclog. phys.

lib. 1, p. 55. Achill. Tat. Petav. t. 3, p. 81.

³ Plut. de plac. philos. lib. 2, p. 891.



Anaxagoras :
 angle est le champ
 nobilité profonde
 nplaires des chose
 mt. Autour de ces
 sein de laquelle
 uisseau intarissab
 e foule de mond
 système des no
 e... J'interrompis
 es eussent produ
 e mondes, ils ava
 s grand détail e
 qu'il n'y a pas da
 ent déterminé la
 mouvement.
 ondit Euclide. Il
 roue, dont la c
 grande que ce
 se volume de
 mt le diamètre
 ent les torrent
 onde ? Telle e
 leil. Vous au
 circonférence
 notre globe ?
 mple ? Les pe
 vont pendre

venir dans un seul point du ciel, pour y for-
 le soleil; pendant la nuit, dans plusieurs
 s où elles se convertissent en étoiles. Mais,
 ne ces exhalaisons se consomment promptement,
 se renouvellent sans cesse, pour nous procu-
 chaque jour un nouveau soleil, chaque nuit
 nouvelles étoiles¹. Il est même arrivé que, faute
 nents, le soleil ne s'est pas rallumé pendant
 mois entier². C'est cette raison qui l'oblige à
 er autour de la terre. S'il était immobile, il
 erait bientôt les vapeurs dont il se nourrit³.
 outais Euclide; je le regardais avec étonne-
 je lui dis enfin : On m'a parlé d'un peuple de
 e, tellement grossier, qu'il ne peut compter
 là du nombre quatre⁴. Serait-ce d'après lui
 vous rapporteriez ces étranges notions ? Non,
 épondit-il, c'est d'après plusieurs de nos plus
 res philosophes, entre autres, Anaximandre et
 clite, dont le plus ancien vivait deux siècles
 t nous. On a vu depuis éclore des opinions
 s absurdes, mais également incertaines, et
 quelques-unes même ont soulevé la multi-
 Anaxagore, du temps de nos pères, ayant
 cé que la lune était une terre à-peu-près sem-
 ble à la nôtre, et le soleil une pierre enflammée,
 coupçonné d'impiété, et forcé de quitter Athè-

¹ It. de rep. lib. 6, t. 2, p. 498.

² Plut. *ibid.* Stob. *ibid.* p. 55.

³ It. plac. philos. lib. 2, cap. 24,

³ Aristot. meteor. lib. 2, cap. 2,

⁴ Xenoph. ap. Stob. eclog.

p. 551.

¹ *ib.* t. 1, p. 54. Bruck. hist. phi-

⁴ Id. probl. sect. 15, t. 2, p. 752.

¹, p. 154.



nes¹. Le peuple voulait qu'on mît ces deux au rang des dieux; et nos derniers philosophes se conformant quelquefois à son langage, ont désarmé la superstition, qui pardonne tout ce que l'on a des ménagements pour elle.

Comment a-t-on prouvé, lui dis-je, que la lune ressemble à la terre? On ne l'a pas prouvé, répondit-il; on l'a cru. Quelqu'un avait dit qu'il y avait des montagnes dans la lune, leur projection sur sa surface y produirait peut-être des taches qui s'offrent à nos yeux. Aussitôt on a cru qu'il y avait dans la lune, des montagnes, des vallées, des rivières, des plaines, et quantité de choses qui se trouvent sur la terre. Il a fallu ensuite connaître ceux qui l'habitent. Suivant Xénophanès, ils y mènent la même vie que nous sur la terre⁴. Suivant quelques disciples de Pythagore, les plantes y sont plus belles, les animaux quinze fois plus grands, les jours quinze fois plus longs que les nôtres⁵. Et sans doute, dis-je, les hommes quinze fois plus intelligents que sur notre globe. Cette idée rit à mon imagination. Comme la nature est encore plus riche par la variété des espèces, je distrais à mon gré, dans les différentes planètes, des

¹ Xenoph. memor. lib. 4, p. 815. Plat. apol. t. 1, p. 26. Plut. de superst. t. 2, p. 169. Diog. Laert. lib. 2, § 8.

² Plat. de leg. lib. 7, t. 2, p. 821, etc.

³ Plut. de plac. philos. lib. 2, cap. 13 et 25, t. 2, p. 888 et 891. Stob. eclog. phys. lib. 1, p. 60.

Achill. Tat. isag. ap. Petar. t. 1, p. 83. Cicer. acad. 2, cap. 39, p. 51. Procl. in Tim. lib. 4, p. 10.

⁴ Xenophan. ap. Lactant. lib. 3, cap. 23, t. 1, p. 253.

⁵ Plut. ibid. cap. 30, t. 1, p. 892. Stob. ibid. Euseb. præp. t. 1, lib. 15, p. 849.

CHA

qui ont

de nous.

ceux que la

nature

répondit. Luc.

le langage.

cette espèce

de choses

qui se trouvent

sur la terre.

elles représentent

ce qui se trouve

sur la terre.

et les choses

qui se trouvent

sur la terre.

ne dis-je, ne

conjectures, ne

la figure des

choses.

Quant à leur

variété, je distrais

à mon gré, dans

les différentes

planètes, des

choses.

coup plus grand

qu'il n'a.

naturellement.

Vous ne dispen



ont un, deux, trois, quatre sens de plus
 nous. Je compare ensuite leurs génies avec
 que la Grèce a produits, et je vous avoue
 mère et Pythagore me font pitié. Démocrite,
 dit Euclide, a sauvé leur gloire de ce paral-
 umiliant. Persuadé peut-être de l'excellence
 re espèce, il a décidé que les hommes sont
 iduellement par-tout les mêmes. Suivant lui,
 existons à-la-fois, et de la même manière,
 tre globe, sur celui de la lune, et dans tous
 ondes de l'univers¹.

s représentons souvent sur des chars les di-
 qui président aux planètes, parce que cette
 e est la plus honorable parmi nous. Les
 mens les placent sur des bateaux, parce qu'ils
 resque tous leurs voyages sur le Nil². De là
 lite donnait au soleil et à la lune la forme
 bateau³. Je vous épargne le détail des autres
 ctures, non moins frivoles, hasardées sur
 sure des astres. On convient assez générale-
 aujourd'hui, qu'ils sont de forme sphérique⁴.
 it à leur grandeur, il n'y a pas long-temps
 e qu'Anaxagore disait que le soleil est beau-
 plus grand que le Péloponèse; et Héraclite,
 n'a réellement qu'un pied de diamètre⁵.

us me dispensez, lui dis-je, de vous inter-

er. acad. 2, cap. 17, t. 2,

cap. 22 et 27. Achill. Tat. isag. cap.
 19, ap. Petav. t. 3, p. 82.

per. Harpocr. p. 14. Caylus,
 u. Pantiq. t. 1, pl. 9. Montfauc.

⁴ Aristot. de cœlo, lib. 2, cap.
 8, t. 1, p. 461; cap. 11, p. 463.

xpliq. suppl. t. 1, pl. 17.

⁵ Plut. de plac. philos. lib. 2,
 cap. 21, t. 2, p. 890.

t. de plac. philos. lib. 2,



roger sur les dimensions des autres planètes ; mais vous leur avez du moins assigné la place qu'elles occupent dans le ciel ? — Cet arrangement, répondit Euclide, a coûté beaucoup d'efforts, et a partagé nos philosophes. Les uns placent au-dessus de la terre, la lune, Mercure, Vénus, le soleil, Mars, Jupiter et Saturne. Tel est l'ancien système des Égyptiens¹ et des Chaldéens² ; tel fut celui que Pythagore introduisit dans la Grèce. L'opinion qui domine aujourd'hui parmi nous, range les planètes dans cet ordre : la lune, Mercure, Vénus, Mars, Jupiter et Saturne. Les noms de Platon, d'Eudoxe et d'Aristote ont été crédités ce système, qui ne diffère du précédent qu'en apparence.

En effet, la différence ne vient que d'une découverte faite en Égypte, et que les Grecs veulent en quelque façon s'approprier. Les astronomes égyptiens s'aperçurent que les planètes de Mercure, Vénus, compagnes inséparables du soleil, entraînées par le même mouvement que lui, et tournent sans cesse autour de lui³. Suivant les Grecs, Pythagore reconnut le premier, que l'étoile de Junon ou de Vénus, cette étoile brillante qui

¹ Dion. hist. rom. lib. 37, p. 124.

² Macrob. Somn. Scip. cap. 19. Ricciol. almag. lib. 9, p. 280.

³ Plin. lib. 2, cap. 22, t. 1, p. 86. Censor. de die nat. cap. 13.

Plut. de creat. anim. t. 2, p. 1028. Ricciol. almag. lib. 9, cap. 2, p. 277.

⁴ Plat. in Tim. t. 3, p. 38 ; id.

de rep. lib. 10, t. 2, p. 102.

de plac. philos. lib. 2, c. 5. De

mundo, ap. Aristot. t. 1, p. 102.

⁵ Proc. in Tim. lib. 4, p. 57.

⁶ Tim. Loc. ap. Plat. t. 3, p. 96.

Cicer. somn. Scip. t. 3, p. 2.

⁷ Macrob. somn. Scip. t. 3, p. 19.



Contre quelquefois après le coucher du soleil ,
 la même qui, en d'autres temps, précède son
 1. Comme les pythagoriciens attribuent le
 phénomène à d'autres étoiles et à d'autres
 etes, il ne paraît pas que, de l'observation
 on fait honneur à Pythagore, ils aient
 pu que Vénus fasse sa révolution autour du
 . Mais il suit de la découverte des prêtres de
 pte, que Vénus et Mercure doivent paraître ,
 t au-dessus et tantôt au-dessous de cet astre,
 on peut sans inconvénient leur assigner ces
 entes positions 2. Aussi les Égyptiens n'ont
 int changé l'ancien ordre des planètes dans
 planisphères célestes 3.

ces opinions étranges se sont élevées dans
 de Pythagore. Vous verrez dans cet ouvrage
 étas de Syracuse , que tout est en repos dans
 el , les étoiles, le soleil, la lune elle-même,
 erre seule, par un mouvement rapide autour
 on axe, produit les apparences que les astres
 ont à nos regards 4. Mais, d'abord, l'immobilité
 la lune ne peut se concilier avec ces phéno-
 es; de plus, si la terre tournait sur elle-même,
 orps lancé à une très-grande hauteur ne retom-
 it pas au même point d'où il est parti. Cepen-

Diog. Laert. lib. 3, § 14. Pha-
 p. eumd. lib. 9, § 23. Stob.
 phys. lib. 1, p. 55. Plin. lib.
 p. 8, p. 75. Mém. de l'acad.
 II. Lettr. t. 14, p. 379 et 478.
 acrob. somn. Scip. cap. 19.

Bailly, astron. anc. p. 170.

3 Mém. de l'acad. des Sciences,
 année 1708, hist. pag. 110.

4 Theoph. ap. Cicer. acad. 2,
 cap. 39, t. 2, p. 51. Diog. Laert.
 lib. 8, § 85.



dant le contraire est prouvé par l'expérience. Enfin, comment osa-t-on, d'une main si vile, troubler le repos de la terre, regardée le temps comme le centre du monde, le séjour des dieux, l'autel, le nœud et l'unité de l'univers ? Aussi, dans cet autre traité, Philolaüs prétend-il par transporter au feu les privilèges sans doute il dépouille la terre. Ce feu céleste, dit son foyer de l'univers, en occupe le centre, et autour roulent sans interruption dix sphères, des étoiles fixes, celles du soleil, de la lune et cinq planètes (a), celles de notre globe et d'une autre terre invisible à nos yeux, quoiqu'elle soit de nous ⁴. Le soleil n'a plus qu'un éclat emprunté, ce n'est qu'une espèce de miroir, ou de cristal, qui nous renvoie la lumière du feu

Ce système, que Platon regrette quelquefois de n'avoir pas adopté dans ses ouvrages ⁶, n'est fondé sur des observations, mais uniquement sur des raisons de convenance. La substance que disent ses partisans, étant plus pure que la terre, doit reposer dans le milieu de l'univers comme dans la place la plus honorable ⁷.

¹ Aristot. de cœlo, lib. 2, cap. 14, t. 1, p. 470.

² Plut. de fac. in orb. lun. t. 2, p. 923.

³ Tim. Loer. ap. Plat. t. 3, p. 97. Stob. eclog. phys. lib. 1, p. 51.

(a) Avant Platon, et de son temps, par le nom de Planètes on entendait Mercure, Vénus, Mars, Jupiter et Saturne.

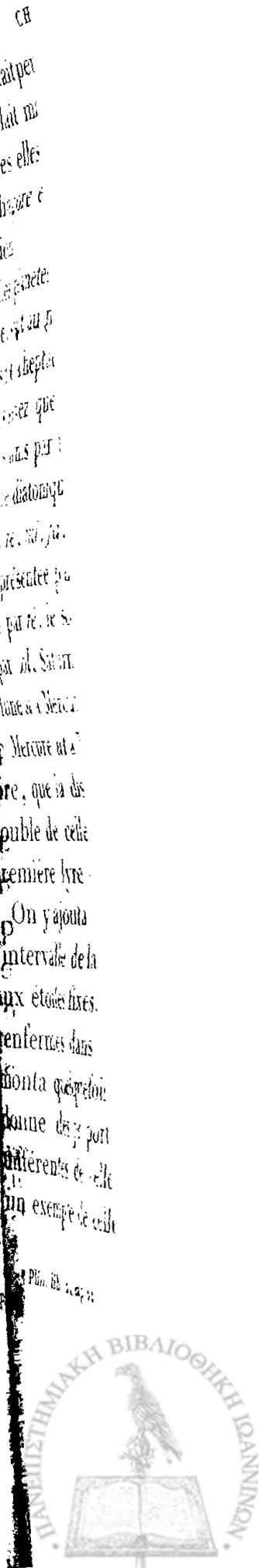
⁴ Stob. eclog. phys. l. 1, p. 51.

Plut. de plac. philos. lib. 1, t. 13, p. 895.

⁵ Plut. de plac. philos. lib. 1, cap. 20, p. 890. Stob. eclog. phys. lib. 1, p. 56. Achill. Tat. l. 19, ap. Petav. t. 3, p. 81.

⁶ Plut. in Num. t. 1, l. 1, in Plat. quæst. t. 2, p. 102.

⁷ Aristot. de cœlo, lib. 1, t. 13, p. 466.



ait peu d'avoir fixé les rangs entre les planètes; il mit à marquer à quelle distance les unes des autres fournissent leur carrière. C'est ici que Pythagore et ses disciples ont épuisé leur imagination et l'unité de la

planètes, en y comprenant le soleil et la lune, ont fait tout au nombre de sept. Ils se sont rappelés l'heptacorde, ou la lyre à sept cordes. Sachez que cette lyre renferme deux tétracordes unis par un son commun, et qui, dans le genre diatonique, donnent cette suite de sons : *ré, mi, fa, sol, la*. Supposez que la lune présentée par *si*; Mercure le sera par *ut*, le soleil par *mi*, Mars par *fa*, Jupiter par *sol*, Saturne par *la*: ainsi la distance de *si* à Mercure *ut*, sera d'un demi-ton; celle de Mercure *ut* à Vénus *ré*, sera d'un ton; c'est-à-dire que la distance de Vénus à Mercure sera le double de celle de Mercure à la lune. Telle fut la première lyre céleste.

Pythagore y ajouta ensuite deux cordes, pour désigner l'écart de la terre à la lune, et celui de Saturne à la lune, comme cordes fixes. On disjoignit les deux tétracordes dans cette nouvelle lyre, et on les plaça quelquefois sur le genre chromatique, qui est différent des proportions, entre la suite des sons, de celles du genre diatonique. Voici l'ordre de cette nouvelle lyre :

Pythag. lib. 2, cap. 22.



De la terre à la lune.	1 ton
De la lune à Mercure.	2 tons
De Mercure à Vénus	3 tons
De Vénus au soleil.	4 tons
Du soleil à Mars.	5 tons
De Mars à Jupiter	6 tons
De Jupiter à Saturne.	7 tons
De Saturne aux étoiles fixes.	8 tons

Comme cette échelle donne sept tons de six, qui complètent l'octave, on a que pour obtenir la plus parfaite des consonances diminuées d'un ton l'intervalle de Saturne aux étoiles fixes¹, et celui de Vénus au soleil. Il s'ensuit d'autres changements à l'échelle, au lieu de placer le soleil au-dessus de Vénus et Mercure, on l'a mis au-dessous².

Pour appliquer ces rapports aux distances des corps célestes, on donna au ton la valeur de vingt-six mille stades³ (a); et, à la faveur de cet élément, il fut aisé de mesurer l'espace qui tend depuis la terre jusqu'au ciel des étoiles fixes. Cet espace se raccourcit ou se prolonge, selon qu'on est plus ou moins attaché à certaines proportions harmoniques. Dans l'échelle précédente la distance des étoiles au soleil, et celle de la terre, se trouvent dans le rapport d'un ton et demi ou de trois tons et demi; mais, suivant un

¹ Censor. de die nat. cap. 13.

² Achill. Tat. isag. cap. 17, ap. Petav. t. 3, p. 80.

³ Plin. lib. 2, cap. 21, t. 1, p. 86.

(a) Quatre mille sept cent te-deux lieues deux mille lieue de deux mille cinq cent



, ces deux intervalles ne seront l'un et l'autre de trois tons, c'est-à-dire, de trois fois vingt-six mille stades¹.

Euclide s'aperçut que je l'écoutais avec impatience. Vous n'êtes point content, me dit-il en souriant. Non, lui répondis-je. Eh quoi ! la nature est obligée de changer ses lois au gré de vos caprices ? Quelques-uns de vos philosophes prétendent que le feu est plus pur que la terre ; aussitôt le globe doit lui céder sa place, et s'éloigner de l'autre du monde. Si d'autres préfèrent en musique le genre chromatique ou diatonique, il faut que les corps célestes s'éloignent ou se rapprochent les uns des autres. De quel œil les astronomes instruits regardent-ils de pareils égarements ? Quelquefois, reprit Euclide, comme des jeux de hasard² ; d'autres fois, comme l'unique ressource pour ceux qui, au lieu d'étudier la nature, cherchent à deviner. Pour moi, j'ai voulu vous montrer un exemple et un échantillon, que notre astronomie était telle dans l'enfance du temps de nos pères³ ; elle n'est guère plus avancée aujourd'hui. Mais, lui dis-je, vous avez des mathématiciens qui veillent sans cesse sur les révolutions des planètes, et qui cherchent à connaître leurs distances à la terre⁴ ; vous ne pouvez donc pas être en sans doute dans les temps les plus éclairés : qu'est devenu le fruit de leurs veilles ?

¹ lib. 2, cap. 21, t. 1, p. 86.

⁴ Xenoph. memor. lib. 4, p. 814.

² Aristot. de cælo, lib. 2, cap.

Aristot. de cælo, lib. 2, cap. 14,

t. 1, p. 462.

t. 1, p. 470.

³ Ptol. almag. lib. 7, p. 493.



Nous avons fait de très-longes raisonnements, dit-il, très-peu d'observations, encore découvertes. Si nous avons quelques-unes exactes sur le cours des astres, nous les avons communiqués aux Égyptiens et aux Chaldéens¹ : ils ont appris à dresser des tables qui fixent le jour de nos solennités publiques, et celui de nos fêtes de la campagne. C'est là qu'on a soin de marquer les levers et les couchers des principales étoiles, les points des solstices, ainsi que des équinoxes, et les pronostics des variations qu'éprouve la température de l'air². J'ai rassemblé plusieurs calendriers : quelques-uns remontent à une très-ancienne antiquité ; d'autres renferment des observations qui ne conviennent point à notre climat. On remarque dans tous une singularité, c'est qu'ils n'attachent pas également les points des solstices et des équinoxes au même degré des signes du zodiaque ; erreur qui vient peut-être de ce que les anciens ont observé des mouvements dans les étoiles, inconnus au monde présent³, peut-être de l'ignorance des astronomes.

C'est de la composition de ces tables que les astronomes se sont occupés depuis deux siècles. Tels furent Cléostratè de Ténédos, qui observa sur le mont-Ida ; Matricétas de Méthymne, sur le mont Lépétymne ; Phainus d'Athènes, sur

¹ Herodot. lib. 2, cap. 109. Epin. ap. Plat. t. 2, p. 987. Aristot. de cœlo, lib. 2, cap. 12, t. 1, p. 464. Strab. lib. 17, p. 806.

² Theon. Smyrn. id. Arat. p. 93.

Diod. lib. 12, p. 94. Petavius t. 3.

³ Fréret, défense de la vérité, t. 483. Bailly, astron. ancienne, t. 1, p. 421.



ycabette ¹; Dosithéus, Euctémon ², Démo-
 et d'autres qu'il serait inutile de nommer.
 de difficulté, ou plutôt l'unique problème
 avaient à résoudre, c'était de ramener nos
 la même saison, et au terme prescrit par
 acles et par les lois ⁴. Il fallait donc fixer,
 qu'il était possible, la durée précise de
 , tant solaire que lunaire, et les accorder
 elles, de manière que les nouvelles lunes
 gient nos solennités, tombassent vers les
 cardinaux où commencent les saisons.
 leurs essais infructueux préparèrent les voies
 n d'Athènes. La première année de la quatre-
 eptième olympiade (*a*), dix mois environ
 e commencement de la guerre du Pélopo-
 Méton, de concert avec cet Euctémon que
 à nommé ⁶, ayant observé le solstice d'été,
 isit une période de dix-neuf années solaires,
 enfermait deux cent trente-cinq lunaisons,
 enait le soleil et la lune à-peu-près au même
 du ciel.

gré les plaisanteries des auteurs comiques ⁷,
 cès le plus éclatant couronna ses efforts ⁸ ou
 icins; car on présume qu'il avait trouvé cette

¹ Eph. *περι Σημ.* ap. Scalig.

² *ibid.* lib. 2, p. 72.

³ *Plem. de appar. in uranol.*

⁴ 3.

⁵ *Di. Laert. in Democr. lib. 9,*

⁶ *insor. de die nat. cap. 18.*

⁷ *ibid.* p. 167.

⁸ *Clin. elem. astron. cap. 6,*

Pe. t. 3, p. 18.

(*a*) L'an 432 avant J. C. Voyez
 la note XIV à la fin du volume.

⁵ *Thucyd. lib. 2, cap. 2.*

⁶ *Ptolem. magn. construct. lib. 3,*
 p. 63.

⁷ *Aristoph. in av. v. 998.*

⁸ *Arat. in Διοσημ. p. 92. Schol.*
ibid.



période chez des nations plus versées dans la nouvelle astronomie que nous ne l'étions alors. Quoi qu'il en soit, les Athéniens firent graver les points des équinoxes et des solstices sur les murs du Pnyx, et le commencement de leur année concourait avant avec la nouvelle lune qui arrive après les solstices d'hiver : il fut fixé pour toujours à celle qui précède le solstice d'été ², et ce ne fut qu'à cette époque que leurs archontes ou premiers magistrats entrèrent en charge ³. La plupart des autres peuples de la Grèce ne furent pas moins empressés à profiter des calculs de Méton ⁴. Ils servent aujourd'hui à dresser les tables qu'on suspend dans les temples, et qui, par l'espace de dix-neuf ans, représentent en quelque sorte l'état du ciel et l'histoire de l'année. On voit en effet, pour chaque année, les points où commencent les saisons ; et pour chaque jour, les prédictions des changements que l'air doit éprouver tour-à-tour ⁵.

Jusqu'ici les observations des astronomes s'étaient bornées aux points cardinaux, qu'aux levers et aux couchers des étoiles ; mais ce n'est pas là ce qui constitue le véritable astronomie. Il faut que, par un long exercice, il parvienne à connaître les révolutions des corps célestes ⁶.

Eudoxe, mort il y a quelques années, ouvrit

¹ Philoch. ap. Schol. Aristoph. ibid. Ælian. var. hist. lib. 10, cap. 7, Suid. in Μετων.

² Plat. de leg. lib. 6, t. 2, p. 767. Avien. Arat. prognost. p. 114.

³ Dodwel. de cycl. diss. 3, § 1.

⁴ Diod. lib. 12, p. 94.

⁵ Theon. Smyrn. in Arat. F. 1, § 1, nom. 93. Salmas. exerc. plin. p. 1, § 1, lib. 2, p. 120. Sol. in

⁶ Epin. ap. Plat. t. 2, p. 99.



nouvelle carrière. Un long séjour en Égypte
 m'énis à portée de dérober aux prêtres égypte-
 sie une partie de leurs secrets ; il nous rapporta
 son naissance du mouvement des planètes ¹, et
 enseigna dans plusieurs ouvrages qu'il a publiés.
 Je trouverai sur cette tablette son traité intitulé
 de celui de la Célérité des corps célestes ²,
 de la Conférence de la terre, ses Phénomènes ³.
 Je n'ai d'assez étroites liaisons avec lui : il ne me
 rend l'astronomie qu'avec le langage de la
 poésie. Je voudrais, disait-il un jour, m'approcher
 du soleil pour connaître sa figure et sa gran-
 deur, au risque d'éprouver le sort de Phaéon ⁴.
 Je me moignai à Euclide ma surprise de ce qu'avec
 son esprit, les Grecs étaient obligés d'aller au
 dehors chercher les lumières des autres nations. Peut-
 être dit-il, n'avons-nous pas le talent des
 autres, et que notre partage est d'embellir
 l'air de perfectionner celles des autres. Que savons-
 nous si l'imagination n'est pas le plus fort ob-
 stacle au progrès des sciences ? D'ailleurs, ce
 n'est que depuis peu de temps que nous avons
 dirigé nos regards vers le ciel, tandis que depuis
 un nombre incroyable de siècles les Égyptiens et
 les Chaldéens s'obstinent à calculer ses mouve-
 ments. Or, les décisions de l'astronomie doivent
 être fondées sur des observations. Dans cette
 science, ainsi que dans plusieurs autres, chaque

¹ Seneca quæst. nat. lib. 7, cap. 3.

noël. p. 98.

² Strabon lib. 2, p. 120, fol. verso.

⁴ Plut. t. 2, p. 1094.

³ Hippocrate. ad phænomen. in ura-



vérité se lève sur nous à la suite d'une foule de fautes ; et peut-être est-il bon qu'elle en soit avertie, afin que, honteuses de leur défaite, elles n'osent plus reparaitre. Enfin, dois-je en faveur trahir le secret de notre vanité ? Les découvertes des autres nations sont transportées dans la Grèce, nous les traitons comme ces enfants adoptifs que nous confondons avec les naturels, et que nous leur préférons même quelquefois.

Je ne croyais pas, lui dis-je, qu'on pût aller si loin le privilège de l'adoption ; mais, de quelle source que soient émanées vos connaissances, pourriez-vous me donner une idée générale de l'état actuel de votre astronomie ?

Euclide prit alors une sphère, et me fit voir l'usage des différents cercles dont elle est composée ; il me montra un planisphère céleste, et nous reconnûmes les principales étoiles distribuées sur les différentes constellations. Tous les jours, ajouta-t-il, tournent dans l'espace d'un jour d'orient en occident, autour des pôles du monde. Outre ce mouvement, le soleil, la lune, et cinq planètes en ont un qui les porte d'orient en occident, dans certains intervalles de temps.

Le soleil parcourt les 360 degrés de l'écliptique dans une année, qui contient, suivant les observations de Méton¹, 365 jours et $\frac{5}{19}$ parties d'un jour.

¹ Gemin. elem. astron. ap. Petav. t. 3, p. 23. Censor. de die nat. cap. 19. Dodwel. de cycl. dissert. 1, § 5.

(a) Voyez la note XV de ce volume,



une lunaison dure 29 jours 12 heures 45',
 Les douze lunaisons donnent en conséquence
 ans, et un peu plus du tiers d'un jour ¹.
 Notre année civile, la même que la lunaire,
 négligeons cette fraction; nous supposons seu-
 12 mois (*a*), les uns de 30 jours, les au-
 29, en tout 354. Nous concilions ensuite
 année civile avec la solaire, par 7 mois inter-
 que, dans l'espace de 19 ans, nous ajoutons
 années 3^e, 5^e, 8^e, 11^e, 13^e, 16^e et 19^e ².

ne parlez pas, dis-je alors, d'une espèce
 qui, n'étant pour l'ordinaire composée
 360 jours, est plus courte que celle du
 plus longue que celle de la lune. On la
 chez les plus anciens peuples et dans vos
 écrivains ³: comment fut-elle établie?
 toi subsiste-t-elle encore parmi vous ⁴?

est réglée chez les Égyptiens, répondit Eu-
 sur la révolution annuelle du soleil, qu'ils
 d'abord trop courte ⁵; parmi nous, sur la
 de 12 lunaisons que nous composâmes
 également de 30 jours ⁶. Dans la suite, les
 nous ajoutèrent à leur année solaire 5 jours
 heures; de notre côté, en retranchant six

¹ de doctr. temp. lib. 2,
 13, p. 58 et 62.

² voir la Table des Mois at-
 dans le 7^e volume de cet

³ l. ibid. § 35.

⁴ l. ibid. § 32.

⁴ Aristot. hist. animal. lib. 6, cap.
 20, t. 1, p. 877. Plin. lib. 34, cap.
 6, t. 2, p. 644.

⁵ Herodot. lib. 2, cap. 4.

⁶ Petav. de doctr. temp. lib. 1,
 cap. 6 et 7. Dodwel. de cycl. dis-
 sert. 1, § 14.



jours de notre année lunaire , nous la réduisons à 354 , et quelquefois à 355 jours. Je raisonne ainsi. Il fallait abandonner cette forme d'année , si vous en eûtes reconnu le vice. Nous ne l'employons jamais , dit-il , dans les affaires qui concernent l'administration de l'état , ou les intérêts particuliers. En des occasions moins importantes l'ancienne habitude nous force quelquefois à préférer la brièveté à l'exactitude du calcul ; mais personne n'y est trompé.

Je supprime les questions que je fis à propos sur le calendrier des Athéniens ; je vais seulement rapporter ce qu'il me dit sur les divisions du jour. Ce fut des Babyloniens , reprit-il , que nous apprenmes à le partager en 12 parties ¹ plus ou moins grandes , suivant la différence des saisons ; 10 parties , ou ces heures , car c'est le nom qu'ils commencent à leur donner ² , sont marquées sur chaque mois , sur les cadrans , avec les longueurs de l'ombre correspondantes à chacune d'elles. Vous savez en effet que pour tel mois , le style du style , prolongée jusqu'à tel nombre de parties donne , avant ou après midi , tel moment de la journée (a) ; que lorsqu'il s'agit d'assigner un rendez-vous pour le matin ou pour le soir , nous contentons de renvoyer , par exemple

¹ Herodot. lib. 2 , cap. 109.

² Xenoph. memor. lib. 4 , p. 800.

³ Scalig. de emend. temp. lib. 1 , p. 5. Petav. var. dissert. lib. 7 ,

cap. 9 , t. 3 , p. 145.

(a) Voyez la note XVI du volume.



le pied de l'ombre ¹, et que c'est enfin de
 est venue cette expression : Quelle ombre est-
 Vous savez aussi que nos esclaves vont de
 en temps consulter le cadran exposé aux
 xlu public, et nous rapportent l'heure qu'il
 Quelque facile que soit cette voie, on cher-
 nous en procurer une plus commode, et déjà
 commence à fabriquer des cadrans portatifs⁴.
 que le cycle de Méton soit plus exact que
 qui l'avaient précédé, on s'est aperçu de
 urs qu'il a besoin de correction. Déjà Eu-
 nous a prouvé, d'après les astronomes égypt-
 que l'année solaire est de 365 jours $\frac{1}{4}$, et
 nséquent plus courte que celle de Méton,
 soixante-seizième partie de jour ⁵.
 a remarqué que dans les jours des solstices,
 il ne se lève pas précisément au même point
 orizon ⁶ : on en a conclu qu'il avait une lati-
 e ainsi que la lune et les planètes ⁷; et que
 sa révolution annuelle, il s'écartait en-deçà
 delà du plan de l'écliptique, incliné à l'équa-
 l'environ 24 degrés ⁸.

¹ Atoph. in eccles. v. 648.

² ap. Athen. lib. 6, cap. 10,

³ Casaub. ibid. Eubul. ap.

⁴ et ib. 1, cap. 7, p. 8. Hesych.

⁵ et c. Id. et Suid. in Δεξάπ.

⁶ . 6, cap. 8, § 44.

⁷ Atoph. ap. Poll. lib. 9, cap.

⁸ en. lib. 9, cap. 17, p. 406.

⁹ et ibid. Eustath. in iliad. lib.

¹⁰ 349. Hesych. in Περάτρ.

¹¹ en. lib. 4, cap. 17, p. 163.

Casaub. ibid. Paciaud. monum. Pe-
 lopon. t. 1, p. 50.

⁵ Gemin. elem. astron. ap. Petav.
 t. 3, p. 23. Strab. lib. 17, p. 806.
 Bailly, hist. de l'astron. ancien. p.
 237.

⁶ Simpl. de cœlo, lib. 2, p. 120.

⁷ Aristot. metaph. l. 14, p. 1002.

⁸ Eudem. Rhod. ap. Fabr. bi-
 blioth. græc. t. 2, p. 277. Bailly,
 hist. de l'astron. anc. p. 242 et 466.



Les planètes ont des vitesses qui leur sont propres, et des années inégales ¹. Eudoxe, à son retour d'Égypte, nous donna de nouvelles idées sur le temps de leurs révolutions ². Celle de Mercure et de Vénus s'achèvent en même temps que celle du soleil; celle de Mars en deux ans, celle de Jupiter en douze, celle de Saturne en trente ans.

Les astres qui errent dans le zodiaque, ne se meuvent pas par eux-mêmes; ils sont entraînés par les sphères supérieures, ou par celles auxquelles ils sont attachés ⁴. On n'admettait autrefois que deux de ces sphères; celle des étoiles fixes, celle du soleil, de la lune, et des cinq planètes qui ont été multipliées depuis qu'on a découvert, dans les corps célestes, des mouvements dont on n'a pas aperçu.

Je ne vous dirai point qu'on se croit obligé de faire rouler les astres errants dans deux cercles ⁶, par la seule raison que cette figure est la plus parfaite de toutes: ce serait vous donner des opinions des hommes, et non des idées de la nature.

La lune emprunte son éclat du soleil; elle nous cache la lumière de cet astre, quand elle est entre lui et nous; elle perd la sienne, quand elle est derrière lui.

¹ Tim. Locr. de anim. ap. Plat. t. 3, p. 97. Plat. in Tim. p. 39.

² Senec. quæst. nat. lib. 7, cap. 3.

³ Aristot. ap. Simpl. p. 120, fol. vers. De mundo ap. Aristot. t. 1, p. 612.

⁴ Id. de cælo, lib. 2, cap. 8, t. 1, p. 461.

⁵ Tim. Locr. de anim. t. 3, p. 97.

⁶ Simpl. de cælo, p. 120.

⁷ Pythag. ap. Diog. Laërt. t. 2, p. 1116. Anaxag. in Crat. t. 1, p. 409. Plat. de rep. lib. 10, t. 2, p. 616.



les entre elle et lui ¹. Les éclipses de lune
 soleil n'épouvantent plus que le peuple ;
 les astronomes les annoncent d'avance. On
 s'occupe en astronomie, que certains astres sont
 plus grands que la terre ² ; mais je ne sais pas si
 le diamètre du soleil est neuf fois plus grand que
 celui de la lune, comme Eudoxe l'a prétendu ³.
 Je demandai à Euclide, pourquoi il ne rangeait
 pas les comètes au nombre des astres errants. Telle
 fut l'effet, me dit-il, l'opinion de plusieurs
 philosophes, entre autres d'Anaxagore, de Démocrite
 et de quelques disciples de Pythagore ⁴ ;
 celle fait plus d'honneur à leur esprit qu'à
 leur savoir. Les erreurs grossières dont elle est
 accompagnée, prouvent assez qu'elle n'est pas le
 fruit de l'observation. Anaxagore et Démocrite
 avouent que les comètes ne sont autre chose que
 des planètes qui, en se rapprochant, paraissent
 être un corps ; et le dernier ajoute pour
 preuve, qu'en se séparant elles continuent à briller
 dans le ciel, et présentent à nos yeux des astres
 nouveaux jusqu'alors. A l'égard des Pythagoriciens,
 ils semblent n'admettre qu'une comète qui paraît
 à certains intervalles ; après avoir été pendant quelque
 temps absorbée dans les rayons du soleil ⁵.

Mais que répondrez-vous, lui dis-je, aux Chal-

Tim. Loer. de air ?
 Simplic. de celo. 1.
 Diog. ap. Diog. 3.
 Parmen. ap. P.
 P. 110. Ar.
 t. 1. 1. p. 4.
 1. 2. p. 1.

ly, hist. de l'astronom. anc. p. 238.
⁴ Aristot. meteor. lib. 1, cap. 6,
 t. 1, p. 534. Plut. de plac. philos.
 lib. 3, cap. 2, t. 2, p. 893.
⁵ Aristot. ibid. p. 534.



déens ¹ et aux Égyptiens ², qui sans contredit de très-grands observateurs ? n'admettent-ils de concert, le retour périodique des comètes ? Parmi les astronomes de Chaldée, meet-il uns se vantent de connaître leur cours ; les regardent comme des tourbillons qui passent lentement par la rapidité de leur mouvement ³. Les premiers ne peut être qu'une hypothèse, qu'elle laisse subsister celle des seconds.

Si les astronomes d'Égypte ont eu la mesure, ils en ont fait un mystère à ceux de nos philosophes qui les ont consultés. Eudoxe n'en a rien dit, ni dans ses conversations, ni dans ses ouvrages ⁴. Est-il à présumer que les prêtres égyptiens se soient réservé la connaissance du cours des comètes ?

Je fis plusieurs autres questions à Eudoxe, et je trouvai presque toujours partage dans les opinions et par conséquent incertitude dans les faits. Je l'interrogeai sur la voie lactée : il me dit, suivant Anaxagore, c'était un amas d'étoiles, dont la lumière était à demi obscurcie par l'ombre de la terre, comme si cette ombre pouvait s'étendre jusqu'aux étoiles; que, suivant Démocrite, il y avait dans cet endroit du ciel une multitude d'astres très-petits, très-voisins, qui, en confondant leurs faibles rayons, forment une lueur blanchâtre.

¹ Senec. quæst. nat. lib. 7., cap.

3. Stob. eclog. phys. lib. 1, p. 63.

² Diod. lib. 1, p. 73.

³ Senec. ibid.

⁴ Id. ibid.

⁵ Stob. eclog. phys. lib. 1.

⁶ Aristot. meteor lib. 1.

t. 1, p. 538. Plut. de placid.

lib. 3, cap. 1, t. 2, p. 89.



ès de longues courses dans le ciel, nous mes sur la terre. Je dis à Euclide : Nous n'avons pas rapporté de grandes vérités d'un si long voyage; nous serons sans doute plus heureux de sortir de chez nous : car le séjour qu'habitent les hommes doit leur être parfaitement connu.

Euclide me demanda comment une aussi lourde que la terre pouvait se tenir en équilibre au milieu des airs. Cette difficulté ne m'a jamais effrayé, lui dis-je. Il en est peut-être de la terre et des étoiles et des planètes. On a pris des précautions, reprit-il, pour les empêcher de tomber : elles sont fortement attachées à des sphères plus légères, aussi transparentes que le cristal; les sphères tournent, et les corps célestes avec elles. Mais nous ne voyons autour de nous aucun point qui puisse pour y suspendre la terre : pourquoi donc ne tombe-t-elle pas dans le sein du fluide qui l'environne ? C'est, disent les uns, que l'air ne pousse pas de tous côtés; la terre est comme une montagne dont les fondements ou les racines s'étendent à l'infini dans le sein de l'espace; nous occupons le sommet, et nous pouvons y dormir en sûreté.

Les autres aplatissent sa partie inférieure, afin qu'elle puisse reposer sur un plus grand nombre de colonnes d'air, ou surnager au-dessus de l'eau. Mais d'abord; il est presque démontré qu'elle est

istot. de cœlo, lib. 2, cap. 13, t. 1, p. 467.



de forme sphérique¹. D'ailleurs, si l'on choisit l'anneau pour la porter, il est trop faible; si ce n'est l'eau, on demande sur quoi elle s'appuie². Nos physiciens ont trouvé, dans ces derniers temps, une voie plus simple pour dissiper nos craintes. Les vertébrés disent-ils, d'une loi générale, tous les corps tendent vers un point unique; ce point est le centre de l'univers, le centre de la terre; il faut donc que les parties de la terre, au lieu de s'élever au-dessus de ce milieu, se pressent les unes contre les autres pour s'en rapprocher⁴.

De là il est aisé de concevoir que les hommes qui habitent autour de ce globe, et ceux en particulier qui sont nommés antipodes⁵, peuvent soutenir sans peine, quelque position qu'on leur donne. Et croyez-vous, lui dis-je, qu'il y ait en effet dont les pieds soient opposés au nôtre? Je l'ignore, répondit-il. Quoique plusieurs auteurs nous aient laissé des descriptions de la terre, il est certain que personne ne l'a parcourue; et c'est ce que l'on ne connaît encore qu'une légère portion de sa surface. On doit rire de leur présomption quand on les voit avancer, sans la moindre crainte, que la terre est de toutes parts entourée des océans, et que l'Europe est aussi grande que l'Asie.

Je demandai à Euclide quels étaient ces

¹ Aristot. meteor. lib. 2, cap. 7, t. 1, p. 566; id. de cælo, lib. 2, cap. 14, t. 1, p. 471.

² Id. ibid. p. 467.

³ Id. ibid. p. 470.

⁴ Plat. in Phædon. t. 1, p. 109.

⁵ Diog. Laert. lib. 33, § 26.

⁶ Aristot. meteor. lib. 1, t. 1, p. 546.

⁷ Herodot. lib. 4, cap. 36.



des Grecs. Il voulait me renvoyer aux his-
toires que j'avais lus; mais je le pressai tellement,
qu'il continua de cette manière : Pythagore et
Platon divisèrent d'abord le ciel en cinq zones :
deux glaciales, deux tempérées, et une qui se
étend le long de l'équateur ¹. Dans le siècle
passé, Parménide transporta la même division
sur la terre ² : on l'a tracée sur la sphère que vous
voyez sous les yeux.

Les hommes ne peuvent subsister que sur une
petite partie de la surface du globe : l'excès du froid
et de la chaleur ne leur a pas permis de s'établir
dans les régions qui avoisinent les pôles et la ligne
équinoxiale ³ ; ils ne se sont multipliés que dans
les climats tempérés ; mais c'est à tort que dans
leurs cartes géographiques on donne, à la por-
tion de terrain qu'ils occupent, une forme circu-
laire : la terre habitée s'étend beaucoup moins du
nord au sud, que de l'est à l'ouest ⁴.

Nous avons au nord du Pont-Euxin des nations
barbares : les unes cultivent la terre, les autres
vivent dans leurs vastes domaines. Plus loin habi-
tent différents peuples, et entre autres des anthro-
pophages. . . Qui ne sont pas Scythes, repris-je
à l'instant. Je le sais, me répondit-il, et nos historiens
en ont distingués ⁵. Au-dessus de ce peuple
habité, nous supposons des déserts immenses ⁶.

¹ Diog. Laert. lib. 1, p. 53.

² Platon. rep. lib. 1, p. 94.

³ Aristot. meteor. lib. 2, cap. 5,

p. 562. Diog. et Anaxag. ap.

⁴ Diog. Laert. lib. 1, p. 34.

⁴ Aristot. meteor. lib. 2, cap. 5,
t. 1, p. 562.

⁵ Herodot. lib. 4, cap. 18.

⁶ Id. ibid, cap. 17.



A l'est , les conquêtes de Darius nous
connaître les nations qui s'étendent jusqu'à
On prétend qu'au-delà de ce fleuve est une
aussi grande que le reste de l'Asie¹. C'est
dont une très-petite partie est soumise aux
Perse , qui en retirent tous les ans un tribut
sidérable en paillettes d'or². Le reste est indé-

Vers le nord-est , au-dessus de la mer Caspienne
existent plusieurs peuples dont on nous a transmis
les noms , en ajoutant que les uns dorment
mois de suite³, que les autres n'ont qu'un
que d'autres enfin ont des pieds de chèvre⁵.
jugerez par ces récits de nos connaissances
géographie.

Du côté de l'ouest , nous avons pénétré jusqu'aux
Colonnes d'Hercule , et nous avons une idée
fuse des nations qui habitent les côtes de l'Afrique
rie (a) : l'intérieur du pays nous est absolument
inconnu⁶. Au-delà des Colonnes , s'ouvre une mer
qu'on nomme Atlantique , et qui , suivant les
parences , s'étend jusqu'aux parties orientales
l'Inde⁷ : elle n'est fréquentée que par les vaisseaux
de Tyr et de Carthage , qui n'osent pas même s'en
loigner de la terre : car , après avoir franchi le
détroit , les uns descendent vers le sud , et longent
les côtes de l'Afrique ; les autres tournent vers le
nord , et vont échanger leurs marchandises contre

¹ Ctesias , ap. Strab. lib. 15 , p. 689.

² Herodot. lib. 3 , cap. 94.

³ Id. lib. 4 , cap. 25.

⁴ Id. lib. 3 , cap. 116.

⁵ Id. lib. 4 , cap. 25.

(a) L'Espagne.

⁶ Strab. lib. 1 , p. 93.

⁷ Aristot. de cœlo , lib. 2 , cap. 14 , p. 472.

CHAP

des îles

sont la pos

sieurs le

géographie

Les ordres d

environ deux

des équipa

sire.urent

ans après en

oute. que d

partie du mon

imposant réelle

nce ne pouvait

et si dangereux

à réaliser. Or

er les côtes. La

rique : cest

mais établen

romes 4. Quant

us avons ouï pa

partier depuis

qui aux Colonne

il existe plusieurs

de de terre. ma

vous pensez bien.

elles n'habitent p

des Géographes.

Herodot. lib. 3 , cap. 116. Me

Journ. des Bell. Lett. 179.

Aujourd'hui Cadix

Herodot. lib. 4 , cap. 12. Me

des Bell. Lett. 179, p. 177



des îles Cassitérides (a), dont les Grecs ont la position¹.

Leurs tentatives ont été faites pour étendre la géographie du côté du midi. On prétend que les ordres de Nécos, qui régnait en Égypte il y a environ deux cent cinquante ans, des vaisseaux, avec de nombreux équipages phéniciens, partirent du golfe Persique, firent le tour de l'Afrique, et revinrent en Égypte par le détroit de Cadix (b)².

On croit que d'autres navigateurs ont tourné une partie du monde³; mais ces entreprises, en l'absence de connaissances réelles, n'ont pas eu de suite : le voyage ne pouvait multiplier des voyages si dangereux, que sur des espérances

difficiles à réaliser. On se contenta depuis de fréquenter les côtes, tant orientales qu'occidentales de l'Afrique : c'est sur ces dernières que les Carthaginois établirent un assez grand nombre de colonies⁴. Quant à l'intérieur de ce vaste pays,

on n'a pu nous en dire rien de précis, si ce n'est qu'on a vu parler d'une route qui le traverse du nord au sud, en partant de la ville de Thèbes en Égypte, jusqu'aux Colonnes d'Hercule⁵. On assure aussi qu'il existe plusieurs grandes nations dans cette partie de la terre, mais on n'en rapporte que les noms :

« Ne pensez bien, d'après ce que je vous ai dit, qu'ils n'habitent pas la zone torride.

(a) Les Britanniques.

¹ Hérodote lib. 3, cap. 115. Mém.

² Hérodote lib. 4, cap. 42. Mém.

³ Hérodote lib. 4, cap. 42. Mém.

⁴ Hérodote lib. 4, cap. 42. Mém.

⁵ Hérodote lib. 4, cap. 42. Mém.

⁶ Hérodote lib. 4, cap. 42. Mém.

³ Strab. lib. 2, p. 98.

⁴ Hann. peripl. p. 2; Scyl. Caryand. p. 53, ap. Geogr. min. t. 1, Strab. lib. 1, p. 48.

⁵ Herodot. lib. 4, cap. 181. Mém. de l'acad. ibid. p. 303.



Nos mathématiciens prétendent que la circonférence de la terre est de quatre cent mille stades¹ (a) : j'ignore si le calcul est juste ; mais je sais bien que nous connaissons à peine le quart de cette circonférence.

CHAPITRE XXXII.

Aristippe.

LE lendemain de cet entretien, le bruit courut qu'Aristippe de Cyrène venait d'arriver : je n'en avais jamais vu. Après la mort de Socrate, son maître, il voyagea chez différentes nations, où il se fit une réputation brillante². Plusieurs le regardaient comme un novateur en philosophie, et l'accusaient de vouloir établir l'alliance monstrueuse des vertus et des voluptés ; cependant on en parlait comme d'un homme de beaucoup d'esprit.

Dès qu'il fut à Athènes, il ouvrit son école³ ; je m'y glissai avec la foule ; je le vis ensuite en particulier ; et voici à-peu-près l'idée qu'il me donna de son système et de sa conduite⁴.

¹ Aristot. de cœlo, lib. 2, cap. 14, t. 1, p. 472.

(a) Quinze mille cent vingt lieues.

² Diog. Laert. in Aristip. lib. 2, § 79, etc. Vitruv. in præf. lib. 6, p. 102.

³ Diog. Laert. in Æschin. lib. 3, § 62.

⁴ Menzius, in Aristip. Bruct. hist. philos. t. 1, p. 584. Mém. de l'acad. des Bell. Lettr. t. 26, p. 1.

CHAPITRE

ne encore.

de lui.

mais, c

je n'étais f

de ses pr

portée, une v

me de mes

ous disait souv

ce et les qual

us, il nous

le bien pou

Cette reflexio

es objets de n

je devais chos

aux apparenc

mes, ni aux te

troupeurs.

entraï en mon

pour le plai

que la nat

comme det

avertissaient

affections son

de données, si

venaient-elles

venais de voir

prendre un air de

en quoi consist

de cœlo, t. 2, p. 516.

in Aristip. lib. 2, § 79.

ph. memor. lib. 3, p. 102.

3



Je ne craignais encore, la réputation de Socrate m'attira
 de lui¹, et la beauté de sa doctrine m'y
 attirait, mais, comme elle exigeait des sacrifices
 que je n'étais pas capable, je crus que, sans m'é-
 loigner de ses principes, je pourrais découvrir, à
 l'aide d'une méthode, une voie plus commode pour parvenir
 à l'état de mes souhaits.

Il me disait souvent, que, ne pouvant connaître
 l'essence et les qualités des choses qui sont hors
 de nous, il nous arrivait à tous moments de
 prendre le bien pour le mal, et le mal pour le
 bien. Cette réflexion étonnait ma paresse : placé
 entre deux objets de mes craintes et de mes espé-
 rances, je devais choisir, sans pouvoir m'en rap-
 porter aux apparences de ces objets, qui sont si
 faibles, ni aux témoignages de mes sens, qui
 sont si trompeurs.

Je me trouvais en moi-même; et je fus frappé de cet
 contraste pour le plaisir, de cette aversion pour la
 douleur, que la nature avait mis au fond de mon
 cœur comme deux signes certains et sensibles
 qui m'avertissaient de ses intentions³. En effet, si
 ces affections sont criminelles, pourquoi me les
 a-t-elle données? si elles ne le sont pas, pourquoi
 m'a-t-elle données-elles pas à régler mes choix?

Je ne pouvais de voir un tableau de Parrhasius,
 entendre un air de Timothée : fallait-il donc
 que le son en quoi consistent les couleurs et les sons,

¹ Plut. curios. t. 2, p. 516.

lib. 4, p. 798. Plat. in Men. t. 2,

og. in Aristip. lib. 2, § 65.

p. 88.

² Xiph. memor. lib. 3, p. 777;

³ Diog. Laert. in Aristip. l. 2, § 88.



pour justifier le ravissement que j'avais éprouvé et n'étais-je pas en droit de conclure que la musique et cette peinture avaient, du moins pour moi, un mérite réel ?

Je m'accoutumai ainsi à juger de tous les objets par les impressions de joie ou de douleur que ceux-ci faisaient sur mon âme, à rechercher comme ceux qui me procuraient des sensations agréables à éviter comme nuisibles ceux qui produisaient un effet contraire. N'oubliez pas qu'en excluant les sensations qui attristent l'âme, et celles qui transportent hors d'elle-même, je fais uniquement consister le bonheur dans une suite de mouvements doux, qui l'agitent sans la fatiguer ; et que pour exprimer les charmes de cet état, je l'appelle volupté³.

En prenant pour règle de ma conduite intérieure, ces deux espèces d'émotions dont je viens de vous parler, je rapporte tout à moi-même, ne tiens au reste de l'univers que par mon intérêt personnel, et je me constitue centre et mesure de toutes choses⁴ ; mais, quelque brillant que soit mon poste, je ne puis y rester en paix, si je ne me résigne aux circonstances des temps, des lieux et des personnes⁵. Comme je ne veux être tourmenté ni par des regrets, ni par des inquiétudes, je jette loin de moi les idées du passé et de l'avenir⁶.

¹ Cicer. acad. 2, cap. 24, t. 2, p. 32.

² Diog. Laert. in Aristipp. lib. 2, § 86.

³ Cicer. de fin. lib. 2, cap. 6, t. 2, p. 107.

⁴ Diog. Laert. in Aristip. lib. 1, § 95.

⁵ Id. ibid. § 66. Horat. lib. 1, epist. 17, v. 23.

⁶ Athen. lib. 12, cap. 11, p. 541.

de tout en

basé les plais

de la nouvelle mois

que étranger à

et d'aucune

respecte leurs id

des fois, un plai

public par la hat

nécessité de sa

je vais vous dire

qu'il se presque tou

ne sont à mes

mes : je ne ir

de a des retou

maerte mon es

et va

de tout à mes

le bois : je leur

je leur laisse

mes faiblesses. Il

mais me sont tou

en térets.

Seulement j'ai cri

appelle délicatesse et

des. J'ens des disc

cole de Socrate en

is, sans s'apercevoi

liberté du commerc

lib. 1, cap. 11, p. 541.

lib. 1, cap. 11, p. 541.

Laert. ibid. § 66.



is tout entier dans le présent¹. Quand j'ai
 mes plaisirs d'un climat, j'en vais faire une
 moisson dans un autre. Cependant, quoi-
 qu'aller à toutes les nations², je ne suis en-
 rien aucune; je jouis de leurs avantages, et je
 observe leurs lois: quand elles n'existeraient pas
 ailleurs, un philosophe éviterait de troubler l'ordre
 du monde par la hardiesse de ses maximes, ou par
 l'impertinence de sa conduite³.

Je ne puis vous dire mon secret, et vous dévoiler
 à presque tous les hommes. Les devoirs de la
 vie sont à mes yeux qu'une suite continuelle
 de sacrifices: je ne hasarde pas une démarche sans
 prévoir à des retours avantageux; je mets dans
 mon commerce mon esprit et mes lumières, mon
 honneur et mes complaisances; je ne fais
 aucun rapport à mes semblables: je les respecte quand
 ils sont sages; je leur rends des services quand je le
 puis; je leur laisse leurs prétentions, et j'excuse
 leurs faiblesses. Ils ne sont point ingrats: mes
 services ne sont toujours rentrés avec d'assez gros
 intérêts.

Seulement j'ai cru devoir écarter ces formes qu'on
 croit délicatesse de sentiments, noblesse de pro-
 jet, et de l'usage des disciples; j'en exigeai un salaire:
 l'exemple de Socrate en fut étonnée⁴, et jeta les hauts
 sans s'apercevoir qu'elle donnait atteinte à
 la liberté du commerce.

¹ *ibid.* var. hist. lib. 14, cap. 6.

⁴ Diog. Laert. in Aristip. lib. 2,

² *ibid.* h. memor. lib. 3, p. 736. § 65.

³ *ibid.* Laert. ibid. § 68.



La première fois que je parus devant Denys roi de Syracuse, il me demanda ce que je venais faire à sa cour; je lui répondis: Troquer vos faibles contre mes connaissances, mes besoins contre les vôtres¹. Il accepta le marché, et bientôt me distingua des autres philosophes dont il était entouré².

J'interrompis Aristippe. Est-il vrai, lui dis-je que cette préférence vous attira leur haine? J'ignorais, reprit-il, s'ils éprouvaient ce sentiment pénible pour moi, j'en ai garanti mon cœur, ainsi que de ces passions violentes, plus funestes à ceux qui s'y livrent qu'à ceux qui en sont les objets³. Je n'ai jamais envié que la mort de Socrate⁴; et je me vengeai d'un homme qui cherchait à m'insulter, en lui disant de sang-froid: Je me retire, parce que si vous avez le pouvoir de vomir des injures, j'ai celui de ne pas les entendre⁵.

Et de quel œil, lui dis-je encore, regardez-vous l'amitié? Comme le plus beau et le plus dangereux des présents du ciel, répondit-il: ses douceurs sont délicieuses, ses vicissitudes effroyables. Et voulez-vous qu'un homme sage s'expose à des pertes dont l'amertume empoisonnerait le reste de ses jours? Vous connaîtrez, par les deux traits suivants, avec quelle modération je m'abandonne à ce sentiment.

J'étais dans l'île d'Égine: j'appris que Socrate,

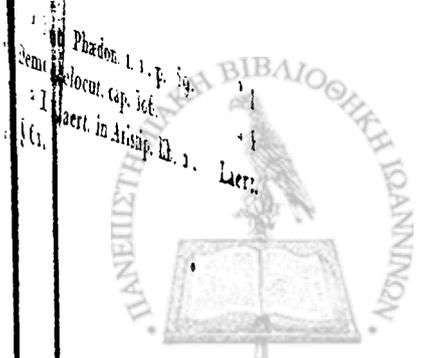
¹ Diog. Laert. in Aristip. § 77.
Horat. epist. 17, lib. 1, v. 20.

² Diog. Laert. ibid. § 66.

³ Id. ibid. lib. 2, § 91.

⁴ Id. ibid. § 76.

⁵ Id. ibid. § 70.



son maître, venait d'être condamné, qu'on
 détenait en prison, que l'exécution serait différée
 de dix mois, et qu'il était permis à ses disciples
 de le voir¹. Si j'avais pu sans inconvénient, briser
 les fers, j'aurais volé à son secours; mais je ne
 pouvais rien pour lui, et je restai à Égine. C'est
 le principe de mes principes : quand le malheur de
 son maître est sans remède, je m'épargne la peine
 de le voir souffrir.

Je n'étais lié avec Eschine, disciple comme moi
 de ce grand homme : je l'aimais à cause de ses
 vertus peut-être aussi parce qu'il m'avait des obli-
 gations, peut-être encore parce qu'il sentait plus
 de reconnaissance pour moi que pour Platon³. Nous nous
 aimions. Qu'est devenue, me dit quelqu'un, la
 liaison qui vous unissait l'un à l'autre ? Elle
 est rompue, répondis-je ; mais il est en mon pouvoir de
 la réparer. J'allai chez Eschine : Nous avons fait
 un grand tort, lui dis-je ; me croyez-vous assez incor-
 rigible pour être indigne de pardon ? Aristippe,
 n'est-il pas, vous me surpassez en tout : c'est moi
 qui suis en tort, et c'est vous qui faites les premiers
 reproches⁴. Nous nous embrassâmes, et je fus délivré
 de tous chagrins que me causait notre refroidis-
 sement.

Si je me trompe, repris-je, il suit de votre
 exemple qu'il faut admettre des liaisons de conve-

¹ Laert. Phædon. t. 1, p. 59.

³ Id. ibid. § 60.

² Ibid. locut. cap. 306.

⁴ Plut. de ira, t. 2, p. 462. Diog.

Laert. in Aristip. lib. 2,

Laert. in Aristip. lib. 2, § 82.



nance, et bannir cette amitié qui nous rend sensibles aux maux des autres. Bannir ! répliqua-t-il en hésitant ; eh bien ! je dirai avec la Phèdre d'Échecrate : C'est vous qui avez proféré ce mot, ce n'est pas moi¹.

Aristippe savait qu'on l'avait perdu dans l'esprit des Athéniens : toujours prêt à répondre aux reproches qu'on lui faisait, il me pressait de lui fournir les occasions de se justifier.

On vous accuse, lui dis-je, d'avoir flatté le tyran, ce qui est un crime horrible. Il me dit que vous m'avez expliqué les motifs qui me conduisirent à la cour de Syracuse ; elle était pleine de sophistes qui s'érigeaient en réformateurs. J'y jouais le rôle de courtisan, sans déposer celui d'homme : j'applaudissais aux bonnes qualités de ce jeune Denys : je ne louais point ses défauts, je ne les blâmais pas ; je n'en avais pas le droit : je me contentais seulement qu'il était plus aisé de les supporter que de les corriger.

Mon caractère indulgent et facile lui inspira de la confiance ; des reparties assez heureuses qui m'échappaient quelquefois, amusaient ses sens. Je n'ai point trahi la vérité, quand il me consulta sur des questions importantes. Comme je désirais qu'il connût l'étendue de ses devoirs, et qu'il réprimât la violence de son caractère, je disais souvent en sa présence, qu'un homme instruit diffère de celui qui ne l'est pas, comme un coursier

¹ Euripid. in Hippol. v. 352.

au frein difficile qu'il ne s'agit pas de le solliciter avec liberté. Je le sollicitais, et m'écoutait point. Il en fit un crime ? si cet homme pendant que je le priais d'une justification Platon, qui ne l'aurait pas risqué ? qui réussissent, et ent il nous interrompant ensuite. Il ne me dit rien de plus. Lui dis-je, pour lever, et de m'appeler. Il fut piqué, et sortit tout de la table. Le lendemain j'avais trouvé sa réponse, répondis-je. En moments la plus belle vous reproche encore que vous avez pour les femmes, le plus cher, les femmes, les enfants des sensualités ? Je l'ai

§ 1. Larr. in Aristop. lib. 2.
§ 2. Ibid. § 79. Suid. in Aristop.
in Dion. t. 1. p. 95



au frein diffère d'un cheval indomptable¹.
 qu'il ne s'agissait pas de son administration,
 mais avec liberté, quelquefois avec indiscre-
 tion je le sollicitais un jour pour un de mes amis;
 il n'écoutait point. Je tombai à ses genoux :
 il m'en fit un crime ; je répondis : Est-ce ma
 faute si cet homme a les oreilles aux pieds² ?
 Pendant que je le pressais inutilement de m'ac-
 corder une gratification, il s'avisa d'en proposer
 à Platon, qui ne l'accepta point. Je dis tout
 au roi. Le roi ne risque pas de se ruiner ; il donne
 à ceux qui refusent, et refuse à ceux qui deman-
 dent.
 Il nous proposait des problèmes ; et,
 interrompant ensuite, il se hâtait de les ré-
 soudre lui-même. Il me dit une fois : Discutons
 ce point de philosophie ; commencez. Fort
 bien, lui dis-je, pour que vous ayez le plaisir
 de me le faire, et de m'apprendre ce que vous voulez
 savoir.
 Il fut piqué, et à souper il me fit mettre au
 bout de la table. Le lendemain il me demanda
 comment j'avais trouvé cette place. Vous vouliez
 la plus honorable, répondis-je, qu'elle fût pendant quel-
 ques moments la plus honorable de toutes⁴.
 (Il vous reproche encore, lui dis-je, le goût
 que vous avez pour les richesses, pour le faste, la
 volupté, les femmes, les parfums, et toutes les
 autres sensualités⁵. Je l'avais apporté en naissant,

¹ Laert. in Aristip. lib. 2,

⁴ Hegesand. ap. Athen. lib. 12,
cap. 11, p. 544. Diog. Laert. ibid.

² Ibid. § 79. Suid. in Ἀριστιπ.

§ 73.

³ Plin. Dion. t. 1, p. 965.

⁵ Athen. ibid.



répondit-il, et j'ai cru qu'en l'exercant avec retenue je satisferais à-la-fois la nature et la raison : j'usage des agréments de la vie, je m'en passe avec facilité. On m'a vu à la cour de Denys, revêtu d'une robe de pourpre¹; ailleurs, tantôt avec un habit de laine de Milet, tantôt avec un manteau grossier².

Denys nous traitait suivant nos besoins. Il donnait à Platon des livres; il me donnait de l'argent³, qui ne restait pas assez long-temps entre mes mains pour les souiller. Je fis payer une perdrix cinquante drachmes (a), et je dis à quelqu'un qui s'en formalisait : N'en auriez-vous pas donné une obole (b)? — Sans doute. — Eh bien ! je ne fais pas plus de cas de ces cinquante drachmes⁴.

J'avais amassé une certaine somme pour mon voyage de Libye : mon esclave, qui en était chargé, ne pouvait pas me suivre; je lui ordonnai de jeter dans le chemin une partie de ce métal si pesant et si incommode⁵.

Un accident fortuit me priva d'une maison de campagne que j'aimais beaucoup : un de mes amis cherchait à m'en consoler. Rassurez-vous, lui dis-je; j'en possède trois autres, et je suis plus content de ce qui me reste, que chagrin de ce que j'ai perdu : il ne convient qu'aux enfants de pleurer et de jeter tous leurs hochets, quand on leur en ôte un seul⁶.

¹ Diog. Laert. in Aristip. lib. 2, § 78.

² Id. ibid. § 67. Plut. de fort. Alex. t. 2, p. 330.

³ Diog. Laert. ibid. § 81.

(a) Quarante-cinq livres.

(b) Trois sous.

⁴ Id. ibid. § 66.

⁵ Id. ibid. § 77. Horat. lib. 2, sat. 3, v. 100.

⁶ Plut. de anim. tranquill. t. 2, p. 469.

l'exemple de
se présente à l
faire rouler.
point de pris
se placer à m
que-t-elle ses ai
semet ses deus
me velage dont
bi. et ne m'ait
liberalites de l
une table. de l
res. Plusieurs p
morale severe. et
leur répondais qu
Alexene. qui trou
de toutes les ve
s polies femmes. et
saur. Il se livra san
d'un zele. Je le la
avec nous; il c
L'at que, s'il n'ain
ait la bonne chère
un. car je ne puis
par mes actions. L
es saines. et me perna
e n'ai toutes. sous po
e à Paris. pour avoir
l'elles trois déesse. Et



À l'exemple des philosophes les plus austères, elle se présente à la fortune comme un globe qu'elle veut faire rouler à son gré, mais qui, ne lui donnant point de prise, ne saurait être entamé. Vient-elle à se placer à mes côtés, je lui tends les mains; veut-elle s'élever, et se donner des ailes pour prendre son essor, je lui retire ses dons, et la laisse partir¹: c'est une fortune qui me fait un volage dont les caprices m'amuse quelquefois, et ne m'affligent jamais.

Les libéralités de Denys me permettaient d'avoir une bonne table, de beaux habits et grand nombre de domestiques. Plusieurs philosophes, rigides partisans de la morale sévère, me blâmaient hautement²; pour leur répondre je ne faisais que par des plaisanteries. Un philosophe d'Athènes, qui croyait avoir dans son âme le dépôt de toutes les vertus, trouva chez moi de nombreuses femmes, et les préparatifs d'un grand festin. Il se livra sans retenue à toute l'amertume de son zèle. Je le laissai dire, et lui proposai de dîner avec nous: il accepta, et nous convainquit aisément que, s'il n'aimait pas la dépense, il aimait encore la bonne chère que son corrupteur³.

Enfin, car je ne puis mieux justifier ma doctrine que par mes actions, Denys fit venir trois belles courtisanes, et me permit d'en choisir une. Je les refusai toutes, sous prétexte qu'il en avait trop donné à Paris, pour avoir donné la préférence à une des trois déesses. Chemin faisant, je pensai

¹ Hor. lib. 3, od. 29, v. 53 p. 544. Diog. Laert. in Aristip. lib.

² 2, § 69.

³ Xenem. p. 733. Ath. lib. 12;

³ Id. ibid. § 76.



que leurs charmes ne valaient pas la satisfaction de me vaincre moi-même; je les renvoyai elles, et rentrai paisiblement chez moi¹.

Aristippe, dis-je alors, vous renversez toutes mes idées; on prétendait que votre philosophie coûtait aucun effort, et qu'un partisan de la volupté pouvait s'abandonner sans réserve à tous les plaisirs des sens. Eh quoi! répondit-il, vous avez pensé qu'un homme qui ne voit rien de si essentiel que l'étude de la morale², qui a négligé la géométrie et d'autres sciences encore parce qu'elles ne tendent pas immédiatement à la direction des mœurs³; qu'un auteur dont Platon n'a pas craint d'emprunter plus d'une fois les idées et les maximes⁴; enfin, qu'un disciple de Socrate eût ouvert des écoles de prostitution dans plusieurs villes de la Grèce, sans soulever contre lui les magistrats, et les citoyens même les plus corrompus.

Le nom de volupté que je donne à la satisfaction intérieure qui doit nous rendre heureux, a blessé ces esprits superficiels qui s'attachent plus aux mots qu'aux choses: des philosophes, oubliant qu'ils aimaient la justice, ont favorisé la prévention, et quelques-uns de mes disciples la justifient peut-être en se livrant à des excès; mais un excellent principe change-t-il de caractère parce qu'on en tire de fausses conséquences⁵?

¹ Athen. lib. 12, cap. 11, p. 544. Diog. Laert. in Aristip. lib. 2, § 67.

² Id. ibid. § 79.

³ Aristot. metaph. lib. 3, cap. 2,

t. 2, p. 860.

⁴ Theopomp. ap. Athen. lib. 11, p. 508.

⁵ Aristot. ap. Cicer. de nat. deor. lib. 3, cap. 31, t. 2, p. 512.

vous ai expliqué

ceul instrument

ment agreable

on les réprime

ent le trouble

st si courageux

aux privatio

Antisthène prena

ons de Socrate: il

est indulgent. Il

se mesurer avec

une douce langu

les vainere qui a

ures plaintifs, je le

adaves qui devaie

porter le poids de

les opposes, et si

veilli de nos efforts

qu'il se croyait

je suis heureux

on dira peut-être

soit dans leur

se s'écartaient quel

mais on ajoutera

petites libertes par

la philosophie

Diog. Laert. in Aristip. lib. 2.

Diog. Laert. in Aristip. lib. 2.



Je vous ai expliqué ma doctrine. J'admets comme son instrument du bonheur, les émotions qui nous agrent agréablement notre âme; mais je veux que les réprime, dès qu'on s'aperçoit qu'elles y apportent le trouble et le désordre¹: et certes, rien n'est si courageux que de mettre à-la-fois des bornes aux privations et aux jouissances.

Antisthène prenait en même temps que moi les leçons de Socrate: il était né triste et sévère; moi, je suis indulgent. Il proscrivit les plaisirs, et n'osa jamais se mesurer avec les passions qui nous jettent dans une douce langueur: je trouvai plus d'avantage à les vaincre qu'à les éviter, et, malgré leurs murmures plaintifs, je les traînai à ma suite comme des esclaves qui devaient me servir, et m'aider à supporter le poids de la vie. Nous suivîmes des routes opposées, et voici le fruit que nous avons recueilli de nos efforts. Antisthène se crut heureux, parce qu'il se croyait sage; je me crois sage parce que je suis heureux².

On dira peut-être un jour que Socrate et Aristippe soit dans leur conduite, soit dans leur doctrine s'écartaient quelquefois des usages ordinaires; mais on ajoutera sans doute qu'ils rachetaient ces petites libertés par les lumières dont ils ont tiré la philosophie³.

¹ Laert. in Aristip. lib. 2, Bell. Lettr. t. 26, p. 6.

² Cic. de offic. lib. 1, cap. 41,

³ eux, mém. de l'acad. des t. 3, p. 221.



CHAPITRE XXXIII.

Démêlés entre Denys le jeune, roi de Syracuse, et Dion son beau-frère. — Voyage de Platon en Sicile (a).

DEPUIS que j'étais en Grèce, j'en avais parcouru les principales villes; j'avais été témoin des grandes solennités qui rassemblent ses différentes nations. Peu contents de ces courses particulières, nous résolûmes, Philotas et moi, de visiter, avec plus d'attention, toutes ses provinces, en commençant par celles du nord.

La veille de notre départ, nous soupâmes chez Platon: je m'y rendis avec Apollodore et Philotas. Nous y trouvâmes Speusippe son neveu, plusieurs de ses anciens disciples, et Timothée si célèbre par ses victoires. On nous dit que Platon était enfermé avec Dion de Syracuse, qui arrivait du Péloponèse, et qui, forcé d'abandonner sa patrie, avait, six à sept ans auparavant, fait un assez long séjour à Athènes: ils vinrent nous joindre un moment après. Platon me parut d'abord inquiet et soucieux; mais il reprit bientôt son air serein, et fit servir.

(a) Voyez la note XVII à la fin du volume.

CHAPITRE I

d'écience et la j

Athée. qui, dan

que d'évolutions

sociétés d'Athènes

t), sentait viveme

s'entre sans effort.

s'agit quelquefois et

e vous êtes heur

cisé de la frugalité

dit: « Je sais que i

urent un doux s

encore ? »

ques-uns des convi

Dion les suivit d

de son maintien

ent la victime de la

le sera peut-être

Athée le pressa d

pour Dion, disait

v causes de son

ce des troubles q

ce ne les ni vues

t répondit Platon. A

ceurs et des injusti

cefois dans nos as-

cantes et plus dangere

ceus un calme apparen

a du trône: dans ces r

l'ité est un crime: la

n. var. hist. lib 2, cap. 10.

bid. cap. 18. Athen. lib. 1, p.



La science et la propreté régnaient à sa table. L'homme, qui, dans les camps, n'entendait parler que d'évolutions, de sièges, de batailles; dans les sociétés d'Athènes, que de marine et d'impositions, trouvait vivement le prix d'une conversation utile sans effort, et instructive sans ennui. Il criait quelquefois en soupirant: « Ah! Platon, que vous êtes heureux ¹! » Ce dernier s'étant enlevé de la frugalité du repas, Timothée lui répondit: « Je sais que les soupers de l'Académie procurent un doux sommeil, et un réveil plus agréable encore ². »

Quelques-uns des convives se retirèrent de bonne heure. Dion les suivit de près. Nous avons été frappés de son maintien et de ses discours. Il est devenu la victime de la tyrannie, nous dit Platon; il sera peut-être un jour de la liberté.

Timothée le pressa de s'expliquer. Rempli d'espoir pour Dion, disait-il, j'ai toujours ignoré les vraies causes de son exil, et je n'ai qu'une idée vague des troubles qui agitent la cour de Syracuse. Je ne les ai vues que de trop près ces agitations, répondit Platon. Auparavant, j'étais indigné des vices et des injustices que le peuple exerce quelquefois dans nos assemblées: combien plus effrayantes et plus dangereuses sont les intrigues qui, sous un calme apparent, fermentent sans cesse autour du trône; dans ces régions élevées, où dire la vérité est un crime, la faire goûter au prince

¹ Ibid. var. hist. lib. 2, cap. 10.

² Ibid. cap. 18. Athen. lib. 10, p. 419.



un crime plus grand encore; où la faveur du scélérat, et la disgrâce rend coupable le vertueux! Nous aurions pu ramener le racuse; on l'a indignement perverti: c'est le sort de Dion que je déplore, c'est à Sicile entière. Ces paroles redoublèrent riosité; et Platon, cédant à nos prières, de cette manière :

Il y a trente-deux ans environ (a) qu'on s'occupait trop longues à déduire, me conduirent à Sicile¹. Denys l'ancien régnait à Syracuse. Vous savez que ce prince, redoutable par ses actions extraordinaires, s'occupait à vaincre les nations voisines et à étendre sa cruauté semblait suivre les progrès de sa puissance, qui parvint enfin au plus haut degré de sa domination. Il voulut me connaître; et, comme il ne fit des avances, il s'attendait à des flattements; mais il n'obtint que des vérités. Je ne vous parle de sa fureur, que je bravai, ni de sa vengeance dont j'eus de la peine à me garantir². Denys avait promis de taire ses injustices pendant sa vie; sa mémoire n'a pas besoin de nouveaux traits pour être en exécration à tous les peuples.

Je fis alors pour la philosophie une conquête dont elle doit s'honorer : c'est Dion qui vient d'être nommé Aristomaque sa sœur fut une des deux femmes que Denys épousa le même jour : Hipparinus, son père, avait été long-temps à la tête de la république.

(a) Vers l'an 389 avant J. C.

¹ Plat. epist. 7, t. 3, p. 324 et

326. Diog. Laert. in Aristot., § 18.

² Plut. in Dion. t. 1, p. 60.

³ Id. ibid. p. 324.

⁴ Plat. epist. 7.

⁵ Nep. in Dion. ca.



de Syracuse ¹. C'est aux entretiens que j'eus le jeune Dion, que cette ville devra sa liberté, et qui est jamais assez heureuse pour la recouvrer. Son âme, supérieure aux autres, s'ouvrit aux premiers rayons de la lumière; et s'enflammant à-coup d'un violent amour pour la vertu, il enonça, sans hésiter, à toutes les passions qu'il avait auparavant dégradée. Dion se soumit à tous les grands sacrifices avec une chaleur que je n'ai jamais remarquée dans aucun autre jeune homme, avec une constance qui ne s'est jamais démentie.

À ce moment, il frémit de l'esclavage auquel sa patrie était réduite ³; mais, comme il se flattait de voir que ses exemples et ses principes feraient une impression sur le tyran, qui ne pouvait s'empêcher de l'aimer et de l'employer ⁴, il continua de se tenir auprès de lui, ne cessant de lui parler avec franchise, et de mépriser la haine d'une cour dissimulée ⁵.

Le jeune Jénys mourut enfin (a), rempli d'effroi, tourmenté de ses défiances, aussi malheureux que les autres qui l'avaient été sous un règne de trente-huit ans. Entre autres enfants, il laissa de Doris, l'une de ses deux épouses, un fils qui portait le même nom que lui, et qui monta sur le trône ⁷. Dion se donna l'occasion de travailler au bonheur de la Si-

¹ Ibid. p. 959.

⁵ Plut. in Dion. t. 1, p. 960.

² Ibid. epist. 7, t. 3, p. 326 et

(a) L'an 367 avant J. C.

³ Ibid. p. 324 et 327.

⁶ Id. ibid. p. 961.

⁴ Ibid. ep. in Dion. cap. 1 et 2.

⁷ Diod. lib. 15, p. 384.



cile. Il disait au jeune prince : Votre père
 sa puissance sur les flottes redoutables de
 disposez, sur les dix mille barbares qui con
 votre garde; c'étaient, suivant lui, des cha
 diamant avec lesquelles il avait garrotté tou
 parties de l'empire. Il se trompait : je ne
 d'autres liens, pour les unir d'une manière
 soluble, que la justice du prince, et l'am
 peuples. Quelle honte pour vous, disait-il
 si, réduit à ne vous distinguer que par la
 fidence qui éclate sur votre personne et dan
 palais, le moindre de vos sujets pouvait se
 au-dessus de vous par la supériorité de
 mières et de ses sentiments ¹ !

Peu content d'instruire le roi, Dion veill
 l'administration de l'état; il opérait le bien,
 mentait le nombre de ses ennemis ². Ils se
 mèrent pendant quelque temps en efforts
 flus; mais ils ne tardèrent pas à plonger
 dans la débauche la plus honteuse ³. Dion
 d'état de leur résister, attendit un momen
 favorable. Le roi, qu'il trouva le moyen de
 nir en ma faveur, et dont les désirs sont tou
 impétueux, m'écrivit plusieurs lettres extrême
 pressantes : il me conjurait de tout abando
 et de me rendre au plus tôt à Syracuse. Dion
 tait dans les siennes, que je n'avais pas un int
 à perdre, qu'il était encore temps de placer la
 losophie sur le trône, que Denys montra

¹ Plut. in Dion. t. 1, p. 962.

² Ep. Dion. ap. Plat. t. 3, p. 309.

³ Plut. in Dion. t. 1, p. 962.

Peures dis
 ment volon
 Je réfléchis
 is pas me f
 dans un
 autre : mais
 esse consen
 on ami dans
 is je consacre
 la trahir les
 plus : je
 sur le meille
 rene de la
 Sicile : Teis f
 ent à parir
 que mont pr
 le trouva la e
 et de tout
 mies atroces
 Platon : Mon
 ter les honn
 il eut à son
 te du vaissean
 hier magnifique
 le conduisit en
 it
 Plut. epist. t. 1 p. 12
 Dion. t. 1 p. 309. Epist.
 Lib. 1, ep. 13
 Plut. ibid. p. 12
 Plut. ibid. Dion. t. 1 p. 962



ses dispositions, et que ses parents se joignent volontiers à nous pour l'y confirmer¹.
 réfléchis mûrement sur ces lettres. Je ne puis me fier aux promesses d'un jeune homme, dans un instant passait d'une extrémité à l'autre, mais ne devais-je pas me rassurer sur la consommation de Dion? Fallait-il abandonner moi dans une circonstance si critique? N'aurais-je consacré mes jours à la philosophie, que pour trahir lorsqu'elle m'appelait à sa défense²?
 plus: j'eus quelque espoir de réaliser mes vœux sur le meilleur des gouvernements, et d'établir le règne de la justice dans les domaines du Sicile³. Tels furent les vrais motifs qui m'entraînèrent à partir (a), motifs bien différents de ceux que m'ont prêtés des censeurs injustes⁴.
 Je trouvai la cour de Denys pleine de dissensions et de troubles. Dion était en butte à des calomnies atroces⁵. A ces mots, Speusippe interrompit Dion: Mon oncle, dit-il, n'ose pas vous rappeler les honneurs qu'on lui rendit, et les succès qu'il eut à son arrivée⁶. Le roi le reçut à la descente du vaisseau; et l'ayant fait monter sur un char magnifique, attelé de quatre chevaux blancs, le conduisit en triomphe au milieu d'un peuple

¹ Plut. epist. 7, t. 3, p. 327. Plut.

² Plut. t. 1, p. 962. Ælian. var.

³ Plut. t. 4, cap. 18.

⁴ Plut. ibid. p. 328.

⁵ Plut. ibid. Diog. Laert. lib. 3,

t. 1.

(a) vers l'an 364 avant J. C.

⁴ Plut. ibid. Themist. orat. 23, p. 285. Diog. Laert. lib. 10, § 8.

⁵ Plut. epist. 7, t. 3, p. 329.

⁶ Plut. in Dion. t. 1, p. 963.

Plin. lib. 7, cap. 30, t. 1, p. 392.

Ælian. var. hist. lib. 4, cap. 18.



immense qui couvrait le rivage : il ordonna que les portes du palais lui fussent ouvertes à toute heure et offrit un sacrifice pompeux, en reconnaissance du bienfait que les dieux accordaient à la Sicile. On vit bientôt les courtisans courir devant lui pour la réforme, proscrire le luxe de leurs habits, et se fier avec empressement les figures de géométrie que divers instituteurs traçaient sur le sable qui se trouvoit pandu dans les salles mêmes du palais.

Les peuples, étonnés de cette subite révolution, concevaient des espérances : le roi, le plus sensible à leurs plaintes. On se rappelle qu'il avait obtenu le titre de citoyen d'Athènes, la plus libre de la Grèce. On disait dans une cérémonie religieuse, le haut d'après la formule usitée, adressé au ciel pour la conservation du tyran, Dieux, d'un titre qui jusqu'alors ne l'avait point s'écria soudain : Ne cesseras-tu pas de dire ?

Ces mots firent trembler les partisans de la tyrannie. A leur tête se trouvait ce Philon, qui avait publié l'histoire des guerres de Sicile, et plusieurs ouvrages du même genre. Denys l'aîné l'avait banni de ses états : comme il a de l'éloquence et de l'audace, on le fit venir de son exil par l'ordre de Platon³. A peine fut-il arrivé, qu'il fut exposé à de noires calomnies : on le rendit suspect ; on empoisonnait toutes ses paroles.

¹ Demosth. epist. Philip. p. 115.

² Plut. in Dion. t. 1, p. 963.

³ Id. ibid. p. 963. ep. in Dion. t. 1, cap. 3.



ses actions. Conseillait-il de réformer à la
 une partie des troupes et des galères; il vou-
 en affaiblissant l'autorité royale, faire passer
 couronne aux enfants que sa sœur avait eus de
 Denys l'ancien. Forçait-il son élève à méditer sur
 principes d'un sage gouvernement; le roi, di-
 on, n'est plus qu'un disciple de l'Académie,
 un philosophe, condamné, pour le reste de
 jours, à la recherche d'un bien chimérique¹.
 En effet, ajouta Platon, on ne parlait à Syra-
 que de deux conspirations: l'une, de la phi-
 sophie contre le trône; l'autre, de toutes les pas-
 sions contre la philosophie. Je fus accusé de favo-
 r la première, et de profiter de mon ascendant
 Denys pour lui tendre des pièges. Il est vrai
 que, de concert avec Dion, je lui disais que s'il
 voulait se couvrir de gloire, et même augmenter
 sa puissance, il devait se composer un trésor d'a-
 mes vertueuses, pour leur confier les magistratures
 et les emplois²; rétablir les villes grecques dé-
 truites par les Carthaginois, et leur donner des
 gouverneurs sages, en attendant qu'il pût leur rendre la
 liberté; prescrire enfin des bornes à son autorité,
 devenir le roi de ses sujets, au lieu d'en être
 tyran³. Denys paraissait quelquefois touché de
 mes conseils; mais ses anciennes préventions contre
 son ami, sans cesse entretenues par des insinua-
 tions perfides, subsistaient au fond de son âme.

¹ Plat. ep. 7, t. 3, p. 333. Plut.

Dion. t. 1, p. 962, etc.

² Plat. *ibid.* p. 332 et 336.

³ Id. epist. 3, t. 3, p. 315,

316, 319. Plut. *ibid.* p. 962.



Pendant les premiers mois de mon séjour à Syracuse, j'employai tous mes soins pour les défaire ; mais, loin de réussir, je voyais le crédit de Dion s'affaiblir par degrés².

La guerre avec les Carthaginois durait depuis longtemps, et quoiqu'elle ne produisît que des hostilités passagères, il était nécessaire de la terminer promptement pour en inspirer le désir aux généraux ennemis. Dion leur écrivit de l'instruire des premières négociations, afin qu'il pût leur ménager une paix honorable. La lettre tomba, je ne sais comment, entre les mains du roi. Il consulte à l'instant Philistophe, préparant sa vengeance par une dissimulation profonde, il affecte de rendre ses bonnes grâces à Dion, l'accable de marques de bonté, le conduit sur les bords de la mer, lui montre la lettre fatale, lui reproche sa trahison, et, sans lui laisser mettre un mot d'explication, le fait embarquer sur un vaisseau, qui met aussitôt à la voile³.

Ce coup de foudre étonna la Sicile, et consterna les amis de Dion ; on craignait qu'il ne retombrât sur nos têtes ; le bruit de ma mort se répandit à Syracuse. Mais à cet orage violent succéda tout à coup un calme profond : soit politique, soit pitié, le roi fit tenir à Dion une somme d'argent, qu'il dernier refusa d'accepter⁴. Loin de sévir contre ses amis du proscrit, il n'oublia rien pour calmer les alarmes⁵ ; il cherchait en particulier à me consoler

¹ Plat. epist. 7, t. 3, p. 329.

² Plut. in Dion. p. 963.

³ Id. ibid. p. 962. Plat. ibid.

⁴ Epist. Dion. ap. Plat. t. 3, p. 309.

⁵ Plat. epist. 7, t. 3, p. 329.





Jacquet del.

P. Le Roy sc.

Dion.



me conjurait de rester auprès de lui. Quoique ses prières fussent mêlées de menaces, et ses caresses de fureur, je m'en tenais toujours à cette alternative : ou le retour de Dion, ou mon congé. Avant surmonter ma résistance, il me fit transporter à la citadelle, dans son palais même. On donna des ordres de tous côtés pour me ramener à force, si je prenais la fuite : on défendit à tout capitaine de vaisseau de me recevoir sur son bord, à moins d'un exprès commandement de la part du prince.

À Caïf, gardé à vue, je le vis redoubler d'emportement et de tendresse pour moi¹ ; il se montra jaloux de mon estime et de mon amitié ; il ne put plus souffrir la préférence que mon cœur portait à Dion ; il l'exigeait avec hauteur ; il la demandait en suppliant. J'étais sans cesse exposé à des scènes extravagantes : c'étaient des emportements et des excuses, des outrages et des larmes. Comme nos entretiens devenaient de jour en jour plus fréquents, on publia que j'étais l'unique dépositaire de sa faveur. Ce bruit, malheureusement accrédité par Philistus et son parti³, me rendit cher au peuple et à l'armée ; on me fit un crime de mes réglemens du prince, et des fautes de l'administration. J'étais bien éloigné d'en être l'auteur : l'omission du préambule de quelques lois, auxquelles je travaillai dès mon arrivée en Sicile⁴, j'avais refusé de me mêler des affaires publiques, dans

¹ Id. ibid. p. 330.

² Plat. in Dion. t. 1, p. 964.

³ Plat. epist. 3, t. 3, p. 315.

⁴ Id. ibid. p. 316.



le temps même que j'en pouvais partager le profit avec mon fidèle compagnon ; je venais de le perdre. Denys s'était rejeté entre les bras d'un grand nombre de flatteurs perdus de débauche ; et j'aurais cherché ce moment pour donner des avis à un jeune homme sensé qui croyait gouverner, et qui se laissait gouverner par des conseillers plus méchants , et moins insensés que lui !

Denys eût acheté mon amitié au poids de l'or ; je la mettais à un plus haut prix : je voulais qu'il se pénétrât de ma doctrine , et qu'il apprît à rendre maître de lui-même , pour mériter de le commander aux autres ; mais il n'aime que la philosophie qui exerce l'esprit , parce qu'elle lui offre l'occasion de briller. Quand je le ramenais à la sagesse qui règle les mouvements de l'âme , je voyais son ardeur s'éteindre. Il m'écoutait avec peine et avec embarras. Je m'aperçus qu'il était prévenu contre mes attaques : on l'avait en effet averti qu'admettant mes principes , il assurerait le retour du triomphe de Dion ¹.

La nature lui accorda une pénétration vive , une éloquence admirable , un cœur sensible , des mouvements de générosité , du penchant pour les choses honnêtes : mais elle lui refusa un caractère ; et sa mauvaise éducation , absolument négligée ² , ayant altéré le germe de ses vertus , a laissé pousser des défauts qui heureusement affaiblissent ses vices. Il a de la dureté sans tenue , de la hauteur sans dignité. C'

¹ Plat. epist. 7 , t. 3 , p. 330.

² Plut. in Dion. t. 1 , p. 961.



follesse qu'il emploie le mensonge et la per-
 et qu'il passe des jours entiers dans l'ivresse du
 un grand des voluptés. S'il avait plus de fermeté, il
 et j'aurais été plus cruel des hommes. Je ne lui connais
 à un point de force dans l'âme, que l'inflexible roideur
 ni se laisse à laquelle il exige que tout plie sous ses volontés
 échantons : raisons, opinions, sentiments, tout
 ore, en certains moments, subordonné à ses
 u poids des ; et je l'ai vu s'avilir par des soumissions
 je voulais bassesses, plutôt que de supporter l'injure
 qu'il appréhendait ou de la contradiction. S'il s'acharne main-
 mériter de à pénétrer les secrets de la nature¹, c'est
 que la plume ne doit avoir rien de caché pour lui. Dion
 elle lui sur-tout odieux, en ce qu'il le contrarie
 amenaient par ses exemples et par ses avis.
 l'âme, je demandais vainement la fin de son exil et du
 it avec lorsque la guerre, s'étant rallumée, le rem-
 était prouve nouveaux soins². N'ayant plus de prétexte
 et averme retenir, il consentit à mon départ. Nous
 it le reune espèce de traité. Je lui promis de venir le
 ion viordre à la paix ; il me promit de rappeler Dion
 ble, de même temps. Dès qu'elle fut conclue, il eut
 our le de nous en informer : il écrivit à Dion de
 eteraur son retour d'un an, à moi de hâter le
 ant : Je lui répondis sur-le-champ, que mon âge
 de ne permettait point de courir les risques d'un
 s. B. long voyage ; et que, puisqu'il manquait à sa
 1

¹ Plut. epist. 2, t. 3, p. 313 ;

² Ibid. p. 341.

³ Ibid. in Dion. t. 1, p. 964.

³ Plat. epist. 3, t. 3, p. 317 ;

epist. 7, p. 338.



ne déplut pas moins à Dion qu'à Denys ¹. Je
alors résolu de ne plus me mêler de leurs affaires
mais le roi n'en était que plus obstiné dans
projet : il m'envoyait des sollicitations de toutes parts
il m'écrivait sans cesse ; il me faisait écrire par ses
amis de Sicile, par les philosophes de l'école d'Archytas,
qui est à la tête de ces derniers, se rendit auprès de lui ² :
il me marqua, et son témoignage se trouvait confirmé
par d'autres lettres, que le roi était enflammé d'une
nouvelle ardeur pour la philosophie, et que j'exposerais
ceux qui la professent dans ses états, si je n'y retournais
au plus tôt.

Dion, de son côté, me persécutait par ses instances

Le roi ne le rappellera jamais, il le craint, il ne
sera jamais philosophe, il cherche à le persécuter.
Il pensait qu'auprès de ceux qui le sont véritablement,
mon voyage pouvait ajouter à sa considération, et mon
refus y nuire ; voilà tout le motif de l'acharnement
qu'il mettait à me poursuivre.

Cependant, je ne crus pas devoir résister à l'avis
réuni contre le mien. On m'eût reproché peut-être
un jour, d'avoir abandonné un jeune prince qui me
tendait une seconde fois la main, pour sortir de ses
égarements ; livré à sa fureur, et à la rage de ses amis
que j'ai dans ces contrées lointaines ; négligé les
intérêts de Dion, à qui l'amitié, l'hospitalité, la reconnaissance,
m'attachaient depuis si longtemps ⁴. Ses ennemis
avaient fait séquestrer son

¹ Plat. epist. 7, t. 3, p. 338.

² Id. ibid.

³ Id. epist. 2, t. 3, p. 312 ;

epist. 7, p. 338.

⁴ Id. ibid. p. 328.

Plat. epist. 7, t. 3, p. 338.

Plat. epist. 2, t. 3, p. 312 ;

Plat. ibid. p. 328.

Plat. ibid. p. 338.



ils le persécutaient pour l'exciter à la
 ; ils multipliaient les torts du roi, pour le
 inexorable. Voici ce que Denys m'écrivit ² :
 ; traiterons d'abord l'affaire de Dion ; j'en
 erai par tout ce que vous voudrez, et j'espère
 vous ne voudrez que des choses justes. Si
 ne venez pas, vous n'obtiendrez jamais
 pour lui. »

Je connaissais Dion. Son âme a toute la hauteur
 vertu. Il avait supporté paisiblement la vio-
 mais si, à force d'injustices, on parvenait
 à le rendre insupportable, il faudrait des torrents de sang pour
 et outrage. Il réunit à une figure imposante
 ces belles qualités de l'esprit et du cœur ³ : il
 possédait en Sicile des richesses immenses ⁴ ; dans
 son royaume, des partisans sans nombre ; dans
 son pays, un crédit qui rangerait sous ses ordres
 les plus braves guerriers ⁵. J'entrevois de grands
 dangers prêts de fondre sur la Sicile ; il dépendait
 de moi de les prévenir, ou de les sus-
 tenir.

Il m'en coûta pour quitter de nouveau ma re-
 tence et aller, à l'âge de près de soixante-dix
 ans, affronter un despote altier, dont les caprices
 furent aussi orageux que les mers qu'il me fallait
 traverser : mais il n'est point de vertu sans sacri-
 fice, point de philosophie sans pratique. Speusippe

¹ Plut. in Dion. cap. 4. p. 410. Nep. in Dion. cap. 4.
² Plut. in Dion. cap. 4. p. 347. Plut. in Dion. cap. 4. p. 347.
³ Plut. in Dion. cap. 4. p. 347. Plut. in Dion. cap. 4. p. 347.
⁴ Plut. in Dion. cap. 4. p. 347. Plut. in Dion. cap. 4. p. 347.
⁵ Plut. in Dion. cap. 4. p. 347. Plut. in Dion. cap. 4. p. 347.



voulut m'accompagner ; j'acceptai ses offres¹ : je me flattais que les agréments de son esprit séduiraient le roi , si la force de mes raisons ne pouvait le convaincre. Je partis enfin , et j'arrivai heureusement en Sicile (a).

Denys parut transporté de joie , ainsi que la reine et toute la famille royale². Il m'avait fait préparer un logement dans le jardin du palais³. Je lui représentai dans notre premier entretien, que, suivant nos conventions, l'exil de Dion devait finir au moment où je retournerais à Syracuse. A ces mots il s'écria : Dion n'est pas exilé ; je l'ai seulement éloigné de la cour⁴. Il est temps de l'en rapprocher , répondis-je , et de lui restituer ses biens , que vous abandonnez à des administrateurs infidèles⁵. Ces deux articles furent long-temps débattus entre nous , et remplirent plusieurs séances : dans l'intervalle , il cherchait , par des distinctions et des présents , à me refroidir sur les intérêts de mon ami , et à me faire approuver sa disgrâce⁶ ; mais je rejetai des bienfaits qu'il fallait acheter au prix de l'honneur et de l'amitié.

Quand je voulus sonder l'état de son âme , et ses dispositions à l'égard de la philosophie⁷, il ne me parla que des mystères de la nature, et surtout de l'origine du mal. Il avait ouï dire aux pythagoriciens d'Italie , que je m'étais pendant long-

¹ Plat. epist. 2, t. 3, p. 314.
Plut. in Dion. t. 1, p. 967.

(a) Au commencement de l'an 361 avant J. C.

² Plut. ibid. p. 965.

³ Plat. epist. 7, t. 3, p. 349.

⁴ Id. ibid. p. 338.

⁵ Id. epist. 3, t. 3, p. 317.

⁶ Id. epist. 7, p. 333 et 334.

⁷ Id. ibid. p. 340.

occupé de ce
qui l'engagera
traignit de lui
je n'ens é
que je re
jaloux d'établ
arrachées à d
je revenais
à mon objet
Dion et
à l'espérance de son re
de mes importun
un voyage non
peut. Nous étions en é
pour m'en retour
je pourrais plus rester
à persécuter mes
distinctions pour me
de ses g
de l'en retarder
de s'embarquer sur le
tra la voile.

Les jours après il vint
de Dion est la s
il faut la terminer.
pour vous, je puis t
dans le Peloponèse, j
de son retour soi

¹ Ibid. p. 338. Plut. in Dion.
² Ibid. p. 338.
³ Ibid. p. 311



occupé de ce problème ; et ce fut un des motifs qui l'engagèrent à presser mon retour¹. Il craignit de lui exposer quelques-unes de ses idées : je n'eus garde de les étendre, et je vis à venir que le roi ne le désirait point² ; il fut jaloux d'étaler quelques faibles solutions qu'il fut arrachées à d'autres philosophes.

Cependant je revenais toujours, et toujours inébranlablement, à mon objet principal, celui d'opérer entre Ptolémée et Dion une réconciliation nécessaire à la prospérité de son règne. A la fin, aussi fatigué de l'ardeur de mes importunités, je commençai à me proposer un voyage non moins infructueux que celui de Ptolémée. Nous étions en été ; je voulus profiter de la saison pour m'en retourner : je lui déclarai que je ne pouvais plus rester à la cour d'un prince si jaloux de persécuter mon ami³. Il employa toutes les séductions pour me retenir, et finit par me faire acheter une de ses galères ; mais comme il était trop tard pour en retarder les préparatifs, je résolus de m'embarquer sur le premier vaisseau qui mettrait à la voile.

Deux jours après il vint chez moi, et me dit⁴ : L'absence de Dion est la seule cause de nos divisions ; il faut la terminer. Voici tout ce que, par ma part, pour vous, je puis faire en sa faveur. Qu'il aille dans le Péloponèse, jusqu'à ce que le temps soit convenu de son retour soit convenu entre lui,

¹ Placid. p. 338. Plut. in Dion.

² p. 5.

³ Placid. p. 34 r.

³ Id. epist. 7, t. 3, p. 345.

⁴ Id. ibid. p. 346.



« moi , vous et vos amis. Il vous donnera
 « role de ne rien entreprendre contre mon au
 « il la donnera de même à vos amis, aux
 « et tous ensemble vous m'en serez garanti
 « richesses seront transportées en Grèce, et
 « fiées à des dépositaires que vous choisirez
 « retirera les intérêts , et ne pourra touch
 « fonds sans votre agrément : car je ne co
 « pas assez sur sa fidélité , pour laisser à sa d
 « sition de si grands moyens de me nuire. J
 « en même temps que vous restiez encore
 « avec moi ; et , quand vous partirez , nous
 « remettrons l'argent que nous aurons à lui
 « père qu'il sera satisfait de cet arrangement.
 « moi s'il vous convient. »

Ce projet m'affligea. Je demandai vingt-quin
 heures pour l'examiner. Après en avoir balancé
 les avantages et les inconvénients, je lui répondis
 que j'acceptais les conditions proposées, pourvu
 que Dion les approuvât. Il fut réglé en conséquence
 que nous lui écrivions au plutôt l'un et l'autre
 et qu'en attendant on ne changerait rien à l'ac
 ture de ses biens. C'était le second traité que nous
 faisons ensemble, et il ne fut pas mieux observé
 que le premier ¹.

J'avais laissé passer la saison de la navigation
 tous les vaisseaux étaient partis. Je ne pouvais plus
 m'échapper du jardin, à l'insu du garde à qui
 porte en était confiée. Le roi, maître de ma pe

¹ Plat. epist. 7, t. 3, p. 347.



commençait à ne plus se contraindre. Il me
 fois : « Nous avons oublié un article essen-
 je n'enverrai à Dion que la moitié de son
 je réserve l'autre pour son fils, dont je
 tuteur naturel, comme frère d'Arété sa
 ». » Je me contentai de lui dire qu'il fallait
 la réponse de Dion à sa première lettre,
 en écrire une seconde, pour l'instruire de
 quel arrangement.

pendant il procédait sans pudeur à la dissi-
 des biens de Dion; il en fit vendre une
 comme il voulut, à qui il voulut, sans
 m'en parler, sans écouter mes plaintes.
 tion devenait de jour en jour plus acca-
 un événement imprévu en augmenta la ri-

gards, indignés de ce qu'il voulait diminuer
 des vétérans², se présentèrent en tumulte
 de la citadelle, dont il avait fait fermer
 les. Leurs menaces, leurs cris belliqueux
 prêts de l'assaut l'effrayèrent tellement,
 qu'il accorda plus qu'ils ne demandaient³.
 l'un, un des premiers citoyens de Syracuse,
 fut soupçonné d'être l'auteur de l'émeute,
 fut banni, et employa le crédit de ses parents
 pour effacer les impressions qu'on avait données
 contre lui.

Quelques jours après je me promenais dans le
 jardin; j'y vis entrer Denys et Théodote qu'il

² Plat. list. 7, t. 3, p. 347.
 Id. ibid. p. 348.

³ Id. ibid.



avait mandé : ils s'entretenrent quelque
semble ; et , s'étant approché de moi ,
me dit : « J'avais obtenu pour mon neveu
« la permission de venir se justifier , et
« le veut plus souffrir dans ses états ,
« retirer au Péloponèse , avec sa femme
« et la jouissance de ses biens. J'ai cru
« conséquence , inviter Héraclide à se
« Je vais lui en écrire encore. Je demande
« qu'il puisse se montrer sans risque ,
« cuse , soit aux environs. Y consentez-vous
« J'y consens , répondit le roi. Il peut
« meurer chez vous en toute sûreté. »

Le lendemain matin , Théodote et Eu
trèrent chez moi , la douleur et la con
peintes sur leurs visages. « Platon , me
« mier , vous futes hier témoin de la pro
« roi. On vient de nous apprendre que
« dats , répandus de tous côtés , chercha
« clide ; ils ont ordre de le saisir. Il est
« de retour. Nous n'avons pas un moment
« venez avec nous au palais. » Je les suiv
nous fûmes en présence du roi , ils rest
mobiles , et fondirent en pleurs. Je lui
« craignent que malgré l'engagement que
« tes hier , Héraclide ne coure des risqua
« cuse ; car on présume qu'il est revenu
bouillonnant de colère , changea de cou
rybius et Théodote se jetèrent à ses pieds
dant qu'ils arrosaient ses mains de leurs
je dis à Théodote : « Rassurez-vous ; le roi



mais manquer à la parole qu'il nous a donnée. Je ne vous en ai point donné, me répondit-avec des yeux étincelants de fureur. — Et moi, peste les dieux, repris-je, que vous avez donné dont ils réclament l'exécution. » Je lui tournai le dos, et me retirai¹. Théodote n'eut de ressource que d'avertir secrètement Héclide à se rendre, qui n'échappa qu'avec peine aux poursuites des soldats.

À ce moment Denys ne garda plus de mesure, et prit avec ardeur le projet de s'emparer des biens de Dion². Il me fit sortir du palais. Tout se passa avec mes amis, tout accès auprès de lui, furent sévèrement interdits. Je n'entendais parler de ses plaintes, de ses reproches, de ses reproches³. Si je le voyais par hasard, c'était pour lui adresser des sarcasmes amers et des plaisanteries mordantes⁴ : car les rois, et les courtisans à leur tour, persuadés sans doute que leur faveur ne se fait, notre mérite, cessent de considérer ceux qui cessent d'aimer. On m'avertit en même-temps que ces jours étaient en danger ; et en effet, des courtisans du tyran avaient dit qu'ils m'arracheraient la vie, s'ils me rencontraient.

Je trouvai le moyen d'instruire de ma situation Ariste et mes autres amis de Tarente⁵. Avant mon départ, Denys leur avait donné sa foi que je pourrais aller en Sicile quand je le jugerais à propos ; ils m'a-

¹ epist. 7, t. 3, p. 349.

⁴ Id. epist. 3, t. 3, p. 319.

² in Dion. t. 1, p. 966.

⁵ Id. epist. 7, t. 3, p. 350.

³ ibid.



vaient donné la leur pour garant de la sienne¹. Je convoquai dans cette occasion. Bientôt arrivèrent députés de Tarente : après s'être accotés d'une commission qui avait servi de prétexte à l'ambassade, ils obtinrent enfin ma délivrance.

En revenant de Sicile, je débarquai en Élie et j'allai aux jeux olympiques, où Dion m'avait promis de se trouver². Je lui rendis compte de la mission, et je finis par lui dire : Jugez-vous-moi du pouvoir que la philosophie a sur l'esprit d'un roi de Syracuse.

Dion, indigné des nouveaux outrages qui venaient de recevoir en ma personne, s'écria tout à coup : « Ce n'est plus à l'école de la philosophie qu'il faut conduire Denys ; c'est à ce département de la philosophie que je vais lui en ouvrir le chemin. » « Le ministère est donc fini, lui répondis-je. Que vos mes mains seraient encore en état de porter ces armes, je ne les prendrais pas contre un homme avec qui j'eus en commun la même table, les mêmes sacrifices ; qui m'a fait les mêmes calomnies de mes ennemis, épargnées à moi-même ; dont il pouvait disposer ; à qui j'ai promis ce que je n'ai jamais favorisé aucune entreprise contre son autorité. Si, ramenés un jour l'un et l'autre à des vues pacifiques, vous avez besoin de ma médiation, je vous l'offrirai avec empressement ; mais tant que vous méditeres les pro-

¹ Plut. in Dion. t. 1, p. 965.
Diog. Laert. in Plat. lib. 3, § 22.

² Plat. ibid.



de destruction, n'attendez ni conseils ni secours de ma part¹.»

Il pendant trois ans employé divers prétextes pour le tenir dans l'inaction; mais il vient de me dire qu'il est temps de voler au secours de sa patrie. Les principaux habitants de Syracuse, las de la servitude, n'attendent que son arrivée pour briser le joug. J'ai vu leurs lettres; ils ne demandent ni troupes ni vaisseaux, mais son nom les autoriser, et sa présence pour les réunir². Dion qui marque aussi que son épouse, ne pouvant plus résister aux menaces et aux fureurs du tyran, a été forcée de contracter un nouvel hymen³. La mesure est comble. Dion va retourner au Péloponnèse; il y levera des soldats; et dès que ses préparatifs seront achevés, il passera en Sicile.

Il fut le récit de Platon. Nous prîmes congé de lui, et le lendemain nous partîmes pour la Sicile.

¹ Plat. epist. 7, t. 3, p. 350.

² Id. ibid. p. 966.

³ Id. in Dion. t. 1, p. 967.



CHAPITRE XXXIV.

*Voyage de Béotie. — L'Antre de Trophonos.
Hésiode. — Pindare.*

ON voyage avec beaucoup de sûreté dans la Grèce : on trouve des auberges dans les principales villes et sur les grandes routes¹ ; mais on y est rançonné sans pudeur. Comme le pays est presque par-tout couvert de montagnes et de collines, on ne se sert de voitures que pour les petits trajets : encore est-on souvent obligé d'employer l'enrayure². Il faut préférer les mulets aux chevaux pour les voyages de long cours³, et mener avec soi quelques esclaves pour porter le bagage⁴. Outre que les Grecs s'empressent d'accueillir les étrangers, on trouve dans les principales villes des proxènes chargés de ce soin : tantôt ce sont des particuliers en liaison de commerce ou d'amitié avec des particuliers d'une autre ville ; tantôt ils ont un caractère public, et sont reconnus pour les agents d'une ville ou d'une nation qui

¹ Plat. de leg. lib. 11, p. 919.
Æschin. de fals. leg. p. 410.

² Athen. lib. 3, p. 99.

³ Æschin. in Ctesiph. p. 440.

⁴ Id. de fals. leg. p. 410. Casa-
nov. in Theophr. cap. 11, p. 103. I-
port, ibid. p. 385.



un décret solennel, les a choisis avec l'agrément du peuple auquel ils appartiennent¹; enfin, ce sont eux qui gèrent à-la-fois les affaires d'une ville entière et de quelques-uns de ses concitoyens². Le proxène d'une ville en loge les députés; il les accompagne par-tout, et se sert de son crédit pour assurer le succès de leurs négociations³; il est favorable à ceux de ses habitants qui voyagent, les secours qui dépendent de lui. Nous éprouvâmes le même succès dans plusieurs villes de la Grèce. En quelques endroits, de simples citoyens prévenaient même nos desirs⁴, dans l'espérance d'obtenir la bienveillance des Athéniens, dont ils désiraient d'être les agents; et de jouir, s'ils venaient à être nommés, des prérogatives attachées à ce titre, comme la permission d'assister à l'assemblée générale, et la préséance dans les cérémonies religieuses, ainsi que dans les jeux publics⁵. Nous partîmes d'Athènes dans les premiers jours du mois munychion, la troisième année de la centième olympiade (a). Nous arrivâmes le soir à Orope par un chemin assez rude, mais ombragé en quelques endroits de bois de laurier. Cette ville, située sur les confins de la Thrace et de l'Attique, est éloignée de la mer d'en-

¹ Thucyd. lib. 2, cap. 29; lib. 5,

² Xenoph. hist. græc. lib. 1, p. 89. De l'état des colonies, par M. de Sainte-Croix, p. 89.

³ Eustath. in Iliad. lib. 4, p. 48. (a) Au printemps de l'année 357 avant J. C.

⁴ Thucyd. ap. Athen. lib. 13, p. 603. ⁵ Xenoph. in Callip. p. 1099 et 1101. ⁶ Dicaearch. stat. græc. ap. geogr. min. t. 2, p. 11.



viron vingt stades ¹ (a). Les droits d'entrée ² coïncident avec une rigueur extrême, et s'étendent jusqu'aux provisions que consomment les habitants ³, dont la plupart sont d'un difficile accès et d'une avarice sordide.

Près de la ville, dans un endroit embelli par des sources d'une eau pure ³, est le temple d'Ammon. Il fut un des chefs de la guerre de Thèbes, et, comme il y faisait les fonctions de devin, il supposa qu'il rendait des oracles après sacrifice. Ceux qui viennent implorer ses lumières, doivent s'abstenir de vin pendant trois jours, et de toute nourriture pendant vingt-quatre heures ⁴. Ils immolent ensuite un bélier auprès de sa statue, étendent la peau sur le parvis, et s'étendent dessus. Le dieu, à ce qu'on prétend, leur apparaît en songe, et répond à leurs questions. On cite quantité de prodiges opérés dans ce temple, mais les Béotiens ajoutent tant de foi aux oracles qu'on ne peut pas s'en rapporter à ce qu'ils disent.

A la distance de trente stades (b), on trouve sur une hauteur ⁷ la ville de Tanagra, dont les maisons ont assez d'apparence. La plupart sont ornées de peintures encaustiques et de vestibules.

¹ Strab. lib. 9, p. 403.

(a) Environ trois quarts de lieue.

² Dicæarch. stat. græc. ap. geogr.

min. t. 2, p. 12.

³ Liv. lib. 45, cap. 27.

⁴ Philostrat. vit. Apollon. lib. 2, cap. 37, p. 90.

⁵ Pausan. lib. 1, cap. 34.

⁶ Plut. de orac. defect. 1.

411.

(b) Un peu plus d'une lieue.

⁷ Dicæarch. stat. græc. ap. geogr. min. t. 2, p. 12.

territori
viere non
chers et d
de blé
Quoique

issent ni
de. On les
vous vu d
pour la
ment à sec
d'etat de
delestait les
leur son. Il y

voyageurs ont
vous avec des
étaient vag
Ils ont tant de
struisent les
habitations
entre les deli
autour de la

out représen
le, et le jour
cérémonie pu
us distinguee
les hommages
plus agréables
jeunesse et la be

Herodot. lib. 9, cap. 27.
Dicæarch. stat. græc. ap. geogr. min. t. 2, p. 12.



territoire de cette ville, arrosé par une petite
rivière nommée Thermodon¹, est couvert d'oli-
viers et d'arbres de différentes sortes. Il produit
un bon blé, et le meilleur vin de la Béotie.

Malgré que les habitants soient riches, ils ne con-
naissent ni le luxe, ni les excès qui en sont la

cause. On les accuse d'être envieux² : mais nous
n'avons vu chez eux que de la bonne foi, de l'a-
mour pour la justice et l'hospitalité, de l'empres-

sion à secourir les malheureux que le besoin
les conduit d'errer de ville en ville. Ils fuient l'oisiveté,
et ne contestant les gains illicites, ils vivent contents

de leur sort. Il n'y a point d'endroit en Béotie où
les voyageurs aient moins à craindre les avanies³.

On ne leur a jamais découvert le secret de leurs vertus ;
ils préfèrent l'agriculture aux autres arts.

Ils ont tant de respect pour les dieux, qu'ils ne
s'approchent jamais des temples que dans des lieux séparés
des habitations des mortels⁴. Ils prétendent que

Zeus leur a délivrés une fois de la peste, en por-
tant tout autour de la ville un bélier sur ses épaules :

ils ont représenté sous cette forme dans son
temple, et le jour de sa fête on fait renouveler
cette cérémonie par un jeune homme de la figure

et de la taille distinguée⁵ ; car les Grecs sont persuadés
que les hommages que l'on rend aux dieux, leur

sont plus agréables quand ils sont présentés par
une jeunesse et la beauté.

¹ Strabon. lib. 9, cap. 42.

² Dicaearch. stat. græc ap. geogr.

³ Id. ibid. p. 18.

³ Dicaearch. ibid. p. 13.

⁴ Pausan. lib. 9, cap. 22, p. 753.

⁵ Id. ibid. p. 752.



Corinne était de Tanagra : elle cultivait avec succès. Nous vîmes son tombeau dans un lieu le plus apparent de la ville, et se portait dans le gymnase. Quand on lit ses ouvrages, on demande pourquoi, dans les combats ils furent si souvent préférés à ceux de leurs ancêtres, mais, quand on voit son portrait, on se demande pourquoi ils ne l'ont pas toujours été.

Les Tanagréens, comme les autres peuples de la Grèce, ont une sorte de passion pour les combats de coqs. Ces animaux sont chez eux de grosseur et d'une beauté singulière, et semblent moins destinés à perpétuer leur espèce qu'à la détruire, car ils ne respirent que pour lutter les uns contre les autres, et, pour leur fureur plus meurtrière, on arme leur bec de pointes d'airain.

Nous partîmes de Tanagra, et, après deux cents stades (a) par un chemin très-difficile, nous arrivâmes à Platée, ville puissante, aujourd'hui ensevelie sous ses débris. Elle était située au pied du mont Cithéron, dans cette belle plaine qu'arrose l'Asopus, et dans laquelle Mardonius fut défait à la tête de trois mille Perses. Ceux de Platée se distinguèrent

¹ Pausan. lib. 9, cap. 22, p. 753.

² Columell. de re rust. lib. 8, cap. 2. Var. de re rust. lib. 3, c. 9.

³ Plin. lib. 10, cap. 21, t. 1, p. 554.

⁴ Aristoph. in av. v. 760. Schol.

ibid. et v. 1365.

⁵ Dicæarch. stat. græc. geogr. min. p. 14.

(a) Sept lieues et demie.

⁶ Strab. lib. 9, p. 411.



at dans cette bataille, que les autres Grecs, mes son tombent pour reconnaître leur valeur que pour éviter jalousie, leur en déférèrent la principale. On institua chez eux des fêtes pour en étuer le souvenir, et il fut décidé que tous is on y renouvelerait les cérémonies funèbres honneur des Grecs qui avaient péri dans la le¹.

pareilles institutions se sont multipliées par Grecs : ils savent que les monuments ne ent pas pour éterniser les faits éclatants, ou oins pour en produire de semblables. Ces ements périssent, ou sont ignorés, et n'at- t souvent que le talent de l'artiste, et la va- e ceux qui les ont fait construire. Mais des blées générales et solennelles, où chaque e les noms de ceux qui se sont dévoués à la sont récités à haute voix, où l'éloge de leur est prononcé par des bouches éloquentes, patrie, enorgueillie de les avoir produits, pandre des larmes sur leurs tombeaux; voilà us digne hommage qu'on puisse décerner à leur, et voici l'ordre qu'observaient les Pla- en le renouvelant.

la pointe du jour², un trompette sonnait la ge ouvrait la marche : on voyait paraître suc- sivement plusieurs chars remplis de couronnes e branches de myrte; un taureau noir, suivi eunes gens qui portaient dans des vases du

¹ ut. in Aristid. t. 1, p. 332.

² Id. ibid. p. 332.



lait, du vin, et différentes sortes de parfums; le premier magistrat des Platéens, en robe teinte en pourpre, tenant un bouclier d'une main, et une épée de l'autre. La pompe traversait la ville; et, parvenue au champ de bataille, le magistrat puisait de l'eau dans une fontaine, se lavait les cippes ou colonnes élevés sur des tombeaux, les arrosait d'essences, sacrifiait le vin au dieu de la guerre; et, après avoir adressé des prières à Mars et à Mercure, il invitait aux libations les guerriers qui étaient morts dans la bataille. Ensuite, il remplissait de vin une coupe, et répandait une partie, et disait à haute voix : « bois à ces vaillants hommes qui sont morts pour la liberté de la Grèce. »

Depuis la bataille de Platée, les habitants de cette ville s'unirent aux Athéniens, et se regardèrent comme leurs fondateurs¹, et qui, dès ce moment, vinrent pour eux des ennemis implacables. La haine fut portée si loin, que s'étant joints aux Lacédémoniens pendant la guerre du Péloponnèse, ils attaquèrent la ville de Platée, et la détruisirent entièrement². Elle se repeupla bientôt comme elle était toujours attachée aux Athéniens. Les Thébains la reprirent, et la détruisirent de nouveau il y a dix-sept ans³. Il n'y reste aujourd'hui que les temples respectés par les Grecs, quelques maisons, et une grande

¹ Thucyd. lib. 3, cap. 61.

² Id. ibid. cap. 68.

³ Diod. lib. 15, p. 362.



pour ceux qui viennent en ces lieux offrir des sacrifices. C'est un bâtiment qui a deux cents toises de long sur autant de large, avec quantité de compartements au rez-de-chaussée et au premier étage.

Dans le temple de Minerve construit des siècles avant les Perses, enlevées à Marathon. Polygote y représenta le retour d'Ulysse dans ses îles, et le massacre qu'il fit des amants de Pénélope. Onatas y peignit la première expédition des Grecs contre Thèbes². Ces peintures conservent encore toute leur fraîcheur³. La statue de la déesse est l'ouvrage de la main de Phidias, et d'une grandeur extraordinaire : elle est de bois doré ; mais le visage, les mains et les pieds sont de marbre⁴.

Dans le temple de Diane le tombeau d'un citoyen de Platée, nommé Euchidas. On nous raconte que, sur cette occasion, qu'après la défaite des Perses, le roi de Perse avait ordonné aux Grecs d'éteindre le feu de leurs habitations, parce qu'ils se servaient, parce qu'il avait été souillé par les barbares, et de venir prendre à Delphes l'oracle, dont ils useraient désormais pour leurs succès. En conséquence, tous les feux de la contrée furent éteints. Euchidas partit aussitôt pour Athènes ; il prit du feu sur l'autel, et étant revenu le même jour à Platée avant le coucher du soleil, il alluma ses feux, et mourut quelques moments après⁵. Il avait fait le voyage de trente-sept stades à pied (a). Cette extrême diligence

² Plut. *ibid.* cap. 68.

⁵ Plut. *ibid.*

³ Plut. *ibid.* lib. 9, cap. 4, p. 718.

(a) Trente-sept lieues et deux

⁴ Plut. *ibid.* in Aristid. t. 1, p. 331.

mille toises.

⁵ Plut. *ibid.*



étonnera sans doute ceux qui ne savent pas les Grecs s'exercent singulièrement à la guerre et que la plupart des villes entretiennent des armées de volontaires¹, accoutumés à parcourir dans de vastes espaces immenses².

Nous passâmes ensuite par la bourgade de Locris et la ville de Thespies, qui devint célèbre à de grands désastres. Auprès de la première, s'était donnée, quelques années auparavant, cette bataille sanglante qui renversa la puissance de Lacédémone : la seconde fut le siège de Platée, dans les dernières guerres des Grecs. Les Thébains n'y respectèrent que les monuments sacrés. Deux entre autres fixèrent notre attention : le temple d'Hercule, desservi par une prêtresse qui est obligée de garder le célibat pendant toute sa vie⁴; et la statue de ce Cupidon, que l'on fond quelquefois avec l'Amour : ce n'est qu'une pierre informe, et telle qu'on la tire d'une carrière⁵; car c'est ainsi qu'anciennement on se servait des objets du culte public.

Nous allâmes coucher dans un lieu nommé Cranaï, distant de Thespies d'environ quarante lieues⁶ (a) : hameau dont le séjour est insupportable en été et en hiver⁷; mais c'est la patrie d'Homère.

Le lendemain, un sentier étroit nous conduisit à

¹ Herod. lib. 6, cap. 106.

² Liv. lib. 31, c. 24. Plin. lib. 7, cap. 20, l. 1, p. 386. Solin. cap. 1, p. 9. Mém. de l'acad. des Bell. Lettr. t. 3, p. 316.

³ Diod. lib. 15, p. 362 et 367.

⁴ Pausan. lib. 9, cap. 76.

⁵ Id. ibid. p. 761.

⁶ Strab. lib. 9, p. 409.

(a) Environ une lieue et demie.

⁷ Hesiod. oper. v. 638.



le sacré des Muses¹ : nous nous arrêtâmes, montant, sur les bords de la fontaine d'Apollon, ensuite auprès de la statue de Linus, l'un des anciens poètes de la Grèce : elle est placée dans une grotte², comme dans un petit temple. À droite, à gauche, nos regards parcouraient les nombreuses demeures que les habitants de la campagne se sont construites sur ces lieux³.

À peine, pénétrant dans de belles allées, nous fûmes transportés à la cour brillante des palais : c'est là en effet que leur pouvoir et leur gloire s'annoncent d'une manière éclatante par les monuments qui parent ces lieux solitaires, et qui semblent les animer. Leurs statues, exécutées par les plus célèbres artistes, s'offrent souvent aux yeux du spectateur. Ici, Apollon et Mercure se disputent le premier prix de la lyre⁴; là, respirent encore des poètes et des héros célèbres, Thamyris, Arion, Hésiode, et autour duquel sont plusieurs figures d'animaux sauvages attirés par la douceur de sa voix⁵. De toutes parts s'élèvent quantité de trépieds d'or, noble récompense des talents couronnés dans les combats de poésie et de musique⁶. On voit les vainqueurs eux-mêmes qui les ont mérités en ces lieux. On y distingue celui qu'Hécuba avait remporté à Chalcis et Eubée⁷. Autre-

¹ Id. lib. 9, p. 410.

⁵ Id. ibid. p. 768.

² Id. lib. 9, cap. 29, p. 766.

⁶ Id. ibid. p. 771.

³ Ibid. cap. 31, p. 771.

⁷ Hesiod. oper. v. 658.

⁴ Ibid. cap. 30, p. 767.



fois les Thespiens venaient, tous les ans, dans ce bois sacré, distribuer de ces sortes de couronnes et célébrer des fêtes en l'honneur des Muses et de l'Amour¹.

Au-dessus du bois coulent, entre des fleurs, une petite rivière nommée Permesse, et une fontaine d'Hippocrène, et celle de Narcisse. On prétend que ce jeune homme expira dans les eaux tranquilles de cette source².

Nous étions alors sur l'Hélicon, sur cette montagne si renommée pour la pureté de l'air, la douceur des eaux, la fertilité des vallées, la fraîcheur des ombrages, et la beauté des arbrustiques dont elle est couverte. Les paysans des environs nous assuraient que les plantes si salutaires, qu'après s'en être nourris, les serpents n'ont plus de venin. Ils trouvaient une douceur exquise dans le fruit de leurs arbres, et sur-tout dans celui de l'andrachné³.

Les Muses règnent sur l'Hélicon. Leur culte ne présente que des traditions absurdes; mais leurs noms indiquent leur origine. Il paraît en effet que les premiers poètes, frappés des beautés de la nature, se laissèrent aller au besoin d'invoquer les nymphes des bois, des montagnes, des fontaines; et que cédant au goût de l'allégorie, alors généralement répandu, ils les désignèrent par des noms relatifs à l'influence qu'elles pouvaient avoir

¹ Pausan. lib. 9, cap. 30, p. 771.
Id. ibid. cap. 20, p. 766; cap.

31, p. 773.

³ Id. ibid. cap. 28, p. 763.

¹ Pausan. lib. 9, cap. 18, p.

² Voyez la note XVIII.

³ Ibid.



productions de l'esprit. Ils ne reconnurent que trois Muses, Méléte, Mnémé, Aœdê¹ : le lire, la *méditation* ou la réflexion qu'on doit employer au travail, la *mémoire*, qui éternise les faits, et le *chant*, qui en accompagne le développement. La mesure que l'art des vers fit des progrès, personnifia les caractères et les effets. Le culte des Muses s'accrut, et les noms qu'elles ont alors se rapportèrent aux charmes de la poésie à son origine céleste, à la beauté de son caractère, aux plaisirs et à la gaieté qu'elle procure, à la danse et à la danse qui relèvent son éclat, à la lyre dont elle est couronnée (a). Dans la suite on leur associa les Grâces qui doivent embellir la poésie, et l'Amour qui en est si souvent

l'origine. Les idées naquirent dans un pays barbare, dans la Thrace, où, au milieu de l'ignorance, parurent tout-à-coup Orphée, Linus, et leurs disciples. Les Muses y furent honorées sur les monts de la Parnasse; et de là, étendant leurs conquêtes, elles allèrent se fixer successivement sur le Pinde, le Parnasse, l'Hélicon, dans tous les lieux solitaires où les beautés de la nature, entourés des plus riantes paysages, éprouvent la chaleur de l'inspiration divine.

Nous quittâmes ces retraites délicieuses, et nous nous rendîmes à Lébadée, située au pied d'une

¹ Hesiod. theogon. v. 64.
² Prid. in warm. oxon. p. 340.
³ Prid. in warm. oxon. p. 340.



montagne d'où sort la petite rivière qui forme dans sa chute des cascades sans nombre. La ville présente, de tous côtés, des débris de la magnificence et du goût de ses habitans. Nous nous en occupâmes avec plaisir ; mais nous étions encore plus empressés de voir Trophonius, un des plus célèbres oracles de Grèce : une indiscretion de Philotas nous en empêcha d'y descendre.

Un soir que nous soupions chez un des principaux de la ville, la conversation roula sur les merveilles opérées dans cette caverne mystérieuse. Philotas témoigna quelques doutes, et objecta que ces faits surprenants n'étaient pour l'ordinaire que des effets naturels. J'étais une fois dans un temple, ajouta-t-il : la statue du dieu paraissait couvrir de sueur : le peuple criait au prodige ; mais elle ensuite qu'elle était faite d'un bois qui a la propriété de suer par intervalles³. A peine Philotas eut proféré ces mots, que nous vîmes un des habitans pâler, et sortir quelques moments après un des prêtres de Trophonius. On nous dit qu'il ne point nous exposer à sa vengeance, en se précipitant dans un souterrain dont les détails nous étaient connus que de ces ministres. (a)

Quelques jours après, on nous avertit que le Thébain allait descendre dans la caverne.

¹ Pausan. lib. 9, cap. 39, p. 789. Whel. book. 4, p. 327. Spon. t. 2, p. 50. Pocock. t. 3, p. 158.

² Pausan. *ibid.*

³ Theophr. hist. parl. b. 3, cap. 10, p. 541.

(a) Voyez la note XI la fin du volume.



Sur le chemin de la montagne, accompagnés de
 quelques amis, et à la suite d'un grand nombre
 de soldats de Lébadée. Nous parvînmes bientôt
 au temple de Trophonius, placé au milieu d'un
 bois qui lui est également consacré¹. Sa statue,
 qui représente sous les traits d'Esculape, est de la
 main de Praxitèle.

Trophonius était un architecte qui, conjointe-
 ment avec son frère Agamède, construisit le temple
 de Delphes. Les uns disent qu'ils y pratiquèrent
 une magie secrète, pour voler pendant la nuit les
 trésors qu'on y déposait; et qu'Agamède ayant
 découvert les deux frères dans un piège tendu à dessein,
 Trophonius pour écarter tout soupçon, lui coupa la tête,
 et quelque temps après englouti dans la terre
 ouverte sous ses pas². D'autres soutiennent
 que les deux frères ayant achevé le temple, sup-
 plierent Apollon de leur accorder une récompense;
 et le dieu leur répondit qu'ils la recevraient sept
 ans après: et que le septième jour étant passé,
 ils moururent la mort dans un sommeil paisible³.
 On varie pas moins sur les raisons qui ont
 valu les honneurs divins à Trophonius. Presque
 tous les objets du culte des Grecs ont des origines
 dont il est impossible d'approfondir, et inutile de
 chercher.

Le chemin qui conduit de Lébadée à l'an-
 tre de Trophonius, est entouré de temples et de statues.
 L'an-
 tre, creusé un peu au-dessus du bois sacré,

¹ Pan. lib. 9, cap. 39, p. 789.

² Pindar. ap. Plut. de consol. t.

³ Ibid. cap. 37, p. 785.

2, p. 109.



offre d'abord aux yeux une espèce de vestibule entouré d'une balustrade de marbre lisse, laquelle s'élève des obélisques de bronze. Là on entre dans une grotte taillée à la hache au marteau, haute de huit coudées, large de quatre coudées : c'est là que se trouve la bouche de l'antre : on descend par le moyen d'une échelle : et à une certaine profondeur, on ne trouve qu'une ouverture extrêmement étroite : pour passer les pieds, et quand, avec bien de peine, on a introduit le reste du corps, on se traîne avec la rapidité d'un torrent, jusqu'au bout du souterrain. Est-il question d'en sortir, on relance, la tête en bas, avec la même force et la même vitesse. Des compositions de miel et de résine obligent de tenir, ne permettent pas de poser la main sur les ressorts employés pour accélérer la descente ou le retour; mais, pour écarter tout soupçon de supercherie, les prêtres supposent que l'antre est rempli de serpents, et qu'on se défend de leurs morsures en leur jetant ces gâteaux de miel ².

On ne doit s'engager dans la caverne qu'au commencement de la nuit, qu'après de longues préparations, et qu'à la suite d'un examen rigoureux. Tersidas, le nom du Thébain qui venait consulter l'oracle, avait passé quelques jours dans une chapelle dédiée à la Fortune et au bon Génie, faisant

¹ Pausan. lib. 9, cap. 39, p. 791.

Philostr. vit. Apoll. lib. 8, cap. 19.

(a) Hauteur, onze de nos pieds

et quatre pouces; largeur, cent quatre-vingt-huit pouces.

² Schol. Aristoph. in nub.



ans froids, s'abstenant de vin et de toutes choses condamnées par le rituel, se nourrissant de légumes qu'il avait offertes lui-même¹. À l'entrée de la nuit on sacrifia un bélier; et les prêtres, en ayant examiné les entrailles, comme ils l'ont fait dans les sacrifices précédents, déclarèrent que Trophonius agréait l'hommage de Teret et répondrait à ses questions. On le mena aux bords de la rivière d'Hercyne, où deux jeunes enfants, âgés de treize ans, le frottèrent avec du miel, et firent sur lui diverses ablutions; de là on le conduisit à deux sources voisines, dont l'une est appelée la fontaine de Léthé, et l'autre la fontaine de Mnémosyne : la première efface le souvenir de ce qu'on a vu et entendu; la seconde grave dans l'esprit ce qu'on a vu et entendu dans la caverne. On l'installa ensuite, tout seul, dans une chapelle où se trouve une ancienne statue de Trophonius. Le prêtre lui adressa ses prières, et s'avança vers la grotte, vêtu d'une robe de lin. Nous le suivîmes à la faible lueur des flambeaux qui le précédaient : il entra dans la grotte, et disparut à nos yeux².

En attendant son retour, nous étions attentifs aux propos des autres spectateurs. Il s'en trouvait plusieurs qui avaient été dans le souterrain : les uns disaient qu'ils n'avaient rien vu, mais que Trophonius leur avait donné sa réponse de vive voix; les autres au contraire n'avaient rien entendu, mais

¹ Id. lib. 9, p. 790.

² Id. *ibid.*



avaient eu des apparitions propres à éclaircir les doutes. Un citoyen de Lébadée, petit-fils de la marque, disciple de Socrate, nous racontait qu'il était arrivé à son aïeul : il le tenait du philosophe Cébès de Thèbes, qui le lui avait rapporté dans les mêmes termes dont Timarque avait servi ¹.

J'étais venu, disait Timarque, demander à Scyros ce qu'il fallait penser du génie de Socrate. Je ne trouvai d'abord dans la caverne une obscurité profonde. Je restai long-temps assis par terre, adressant mes prières à Trophonius sans savoir si je dormais ou si je veillais : tout à coup j'entendis des sons agréables, mais qui n'étaient point articulés, et je vis une infinité de lampes éclairées par une lumière douce ; elles bouillonnaient à tout moment de place et de couleur, et dans le nuage qui s'élevait sur elles, il y avait tantôt des figures d'hommes, tantôt des figures d'animaux, tantôt des figures de femmes, tantôt des figures de dieux ; elles se précipitaient aux extrémités de laquelle se précipitaient des torrents de feu. Près de moi s'ouvrait un abîme immense, où des vapeurs épaisses semblaient bouillir et donner ; et du fond de ce gouffre s'élevaient des mugissements d'animaux confusément mêlés avec des cris d'enfants, et des gémissements d'hommes et de femmes.

Pendant que tous ces sujets de terreur remplissaient mon âme d'épouvante, une voix inconnue me dit d'un ton lugubre : Timarque, que veux-tu savoir ? Je répondis presque au hasard : Tout,

¹ Plut. de gen. Socr. t. 2, p. 590.



tui me paraît admirable. La voix reprit : Les
 ce tu vois au loin sont les régions supérieures :
 s'obéissent à d'autres dieux ; mais tu peux par-
 l'empire de Proserpine, que nous gouver-
 set qui est séparé de ces régions par le Styx.
 andai ce que c'était que le Styx. La voix ré-
 : C'est le chemin qui conduit aux enfers,
 gne qui sépare les ténèbres de la lumière.
 rs elle expliqua la génération et les révolu-
 des âmes : celles qui sont souillées de crimes,
 t-elle, tombent, comme tu vois, dans le
 e, et vont se préparer à une nouvelle nais-
 Je ne vois, lui dis-je, que des étoiles qui
 at sur les bords de l'abyme ; les unes y des-
 at, les autres en sortent. Ces étoiles, reprit
 k, sont les âmes, dont on peut distinguer
 espèces : celles qui, s'étant plongées dans les
 és, ont laissé éteindre leurs lumières natu-
 e celles qui, ayant alternativement lutté contre
 sions et contre la raison, ne sont ni tout-
 pures, ni tout-à-fait corrompues ; celles qui,
 t pris que la raison pour guide, ont con-
 tous les traits de leur origine. Tu vois les
 ères, dans ces étoiles qui te paraissent éteintes ;
 econdes, dans celles dont l'éclat est terni par
 steapeurs qu'elles semblent secouer ; les troi-
 ès, dans celles qui, brillant d'une vive lu-
 rié, s'élèvent au-dessus des autres : ces der-
 niers sont les génies ; ils animent ces heureux
 nous qui ont un commerce intime avec les
 lieux



Après avoir un peu plus étendu ces idées, elle me dit : Jeune homme, tu connais cette doctrine dans trois mois ; tu peux partir. Alors elle se tut : je voulus pour voir d'où elle venait, mais je l'instant une très-grande douleur à la tête si on me la comprimait avec violence : nous ; et, quand je commençai à me recueillir je me trouvai hors de la caverne. Tel était de Timarque. Son petit-fils ajouta, que de retour à Athènes, mourut trois mois comme l'oracle le lui avait prédit.

Nous passâmes la nuit et une partie du jour suivant à entendre de pareils récits : en combinant, il nous fut aisé de voir que les devins du temple s'introduisaient dans la caverne par des routes secrètes, et qu'ils joignaient la violence et les prestiges, pour troubler l'imagination de ceux qui venaient consulter l'oracle.

Ils restent dans la caverne plus ou moins de temps : il en est qui n'en reviennent qu'après avoir passé deux nuits et un jour². Il était à l'entrée de la grotte. Une heure après, nous vîmes courir en tumulte vers la balustrade : nous vîmes, et nous aperçûmes ce Thébain, que les prêtres soutenaient et faisaient asseoir sur un siège, qu'on nomme le siège de Mnémocrate, c'était là qu'il devait dire ce qu'il avait vu.

¹ Schol. Aristoph. in nub. v. 508.

² Plut. de gen. Socr. t. 2,



ΕΛΛΗΝΙΚΗ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ
 ΠΑΤ. ΚΑΙ ΜΑΤ. ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ
 ΕΡΑΣΜΟΥ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ
 ΕΡΑΣΜΟΥ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ
 ΕΡΑΣΜΟΥ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ

avait entendu dans le souterrain. Il était effroi; ses yeux éteints ne reconnaissaient plus. Après avoir recueilli de sa bouche quelques paroles entrecoupées, qu'on regarda comme l'oracle, ses gens le conduisirent dans la grotte du bon Génie et de la Fortune. Il y reprit tranquillement ses esprits¹; mais il ne lui resta que des idées confuses de son séjour dans la caverne, et un être qu'une impression terrible du saisissant qu'il avait éprouvé: car on ne consulte l'oracle impunément. La plupart de ceux qui sortent de la caverne, conservent toute leur vie un fonds de tristesse que rien ne peut effacer, et qui a donné lieu à un proverbe; on dit d'un homme excessivement triste: Il vient de la caverne de Trophonius². Parmi ce grand nombre de statues qu'on trouve en Béotie, il n'en est point qui soit plus grossière et plus à détester; aussi n'en est-il point qui soit plus précieuse. Les descendîmes de la montagne, et quelques jours après nous prîmes le chemin de Thèbes. Nous passâmes par Chéronée, dont les habitants ont pour objet principal de leur culte le sceptre que Minos fabriqua par ordre de Jupiter, et qui depuis passa successivement entre les mains d'Atrée, de Périste et d'Agamemnon. Il n'est point adoré dans son temple, mais dans la maison d'un prêtre: tous les jours on lui fait des sacrifices, et on lui présente une table bien servie³.

¹ Paus. lib. 9, cap. 39, p. 792.

² Pausan. ibid. cap. 40, p. 795.

³ Sc. Aristoph. in nub. v. 108.



De Chéronée nous nous rendîmes : Thèbes, dans le
 après avoir traversé des bois, des collines, de très
 pagnes fertiles, et plusieurs petites rivières. excellent.
 ville, une des plus considérables de la Grèce, ceus. ro
 entourée de murs, et défendue par des tours, andes de
 y entre par sept portes¹ : son enceinte : et y brake
 quarante-trois stades² (b). La citadelle est parme agred
 sur une éminence où s'établirent les premiers temples.
 bitants de Thèbes, et d'où sort une source. On trouve
 dès les plus anciens temps, on a conduit dans les villes de
 ville par des canaux souterrains³. à lieu d'exercer

Ses dehors sont embellis par deux rivières, une publique
 prairies et des jardins : ses rues, comme plusieurs autres
 toutes les villes anciennes, manquent. la bords des arae
 ment⁴. Parmi les magnificences qui déco- Athéniens à
 édifices publics, on trouve des statues de ces glorieux
 grande beauté : j'admiraï dans le temple, même enbriv
 la figure colossale de ce dieu, faite par Apollon, quantité de sta
 et ses travaux, exécutés par Praxitèle⁵ ; de La ville est t
 d'Apollon Isménien, le Mercure de Phidias, comme ceux d
 Minerve de Scopas⁶. Comme quelques-uns manière comp
 monuments furent érigés pour d'illustres Thèbes, étrangers régnie
 je cherchai la statue de Pindare. On me re aux partis, ani
 Nous ne l'avons pas ; mais voilà celle de qui occasioné d
 qui fut le plus habile chanteur de son siècle : les uns, c
 m'en approchai, et je lus dans l'inscription, étaient pou
 Cléon avait illustré sa patrie⁷. par les Athéniens

¹ Pausan. lib. 9, cap. 8, p. 727.

(a) Voyez la note XX à la fin du volume.

² Dicaearch. stat. græc. v. 95, p. 7.

(b) Une lieue mille cinq cent

soixante-trois toises.

³ Dicaearch. ibid. p. 11.

⁴ Id. Ibid.

⁵ Pausan. lib. 9, cap. 1.

⁶ Id. ibid. cap. 10, p. 11.

⁷ Athen. lib. 1, cap. 1.

¹ Herodot. lib. 1, cap.

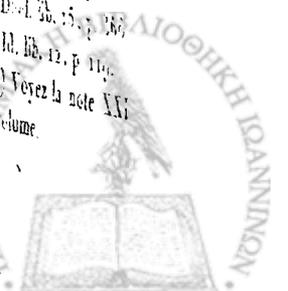
² Liv. lib. 33, cap. 18.

³ Dicaearch. stat. græc. v. 95, p. 7.

⁴ Id. lib. 12, p. 11.

(a) Voyez la note XXI

volume.



ans le temple d'Apollon Isménien, parmi quatre trépieds en bronze, la plupart d'un travail excellent, on en voit un en or, qui fut donné par le roi de Lydie¹. Ces trépieds sont des offrandes de la part des peuples et des particuliers: ils brûlent des parfums; et comme ils sont d'une forme agréable, ils servent d'ornements dans les temples.

On trouve ici, de même que dans la plupart des villes de la Grèce, un théâtre², un gymnase ou d'exercice pour la jeunesse³, et une grande place publique: elle est entourée de temples, et de plusieurs autres édifices, dont les murs sont couverts de trophées des armes que les Thébains enlevèrent aux Athéniens à la bataille de Délium: du reste de ces glorieuses dépouilles, ils construisirent dans le même endroit un superbe portique, décoré par la multitude de statues de bronze⁴.

La ville est très-peuplée (a): ses habitants sont, comme ceux d'Athènes, divisés en trois classes: la première comprend les citoyens; la seconde, les étrangers régnicoles; la troisième, les esclaves⁵. Les partis, animés l'un contre l'autre, ont souvent occasionné des révolutions dans le gouvernement⁶: les uns, d'intelligence avec les Lacédémoniens, étaient pour l'oligarchie; les autres, favorisés par les Athéniens, tenaient pour la démocratie⁷.

¹ Herodot. lib. 1, cap. 92.

² Ibid. lib. 33, cap. 28.

³ Ibid. lib. 15, p. 366.

⁴ Ibid. lib. 12, p. 119.

⁵ Voyez la note XXI à la fin

de ce

⁵ Diod. lib. 17, p. 495.

⁶ Thucyd. lib. 3, cap. 62. Aristot. de rep. lib. 5, cap. 3, t. 2, p. 388.

⁷ Plut. in Pelop. t. 1, p. 280.



Ces derniers ont prévalu depuis quelques années ¹, et l'autorité réside absolument entre les mains du peuple ².

Thèbes est non-seulement le boulevard de la Béotie ³, mais on peut dire encore qu'elle en est la capitale. Elle se trouve à la tête d'une grande fédération ; composée des principales villes de la Béotie. Toutes ont le droit d'envoyer des députés à la diète, où sont réglées les affaires de la province, après avoir été discutées dans quatre conseils particuliers ⁴. Onze chefs, connus sous le nom de béotarques, y président ⁵. Elle leur accorde elle-même le pouvoir dont ils jouissent : ils ont une grande influence sur les délibérations, et ils commandent pour l'ordinaire les armées ⁶. Un tel pouvoir serait dangereux, s'il était perpétuel ; les béotarques doivent, sous peine de mort, s'en aller à la fin de l'année, fussent-ils à la tête d'une armée victorieuse, et sur le point de porter de plus grands avantages ⁷.

Toutes les villes de la Béotie ont des prétentions et des titres légitimes à l'indépendance ; malgré leurs efforts et ceux des autres peuples de la Grèce, les Thébains n'ont jamais voulu se laisser jouir d'une entière liberté ⁸. Auprès des villes qu'ils ont fondées, ils font valoir les droits que

¹ Diod. lib. 15, p. 388.

² Demosth. in Leptin. p. 556. Polyb. lib. 6, p. 488.

³ Diod. ibid. p. 342.

⁴ Thucyd. lib. 5, cap. 38. Diod. ibid. p. 389. Liv. lib. 36, cap. 6.

⁵ Thucyd. lib. 4, cap. 91.

⁶ Diod. lib. 15, p. 368. Plut.

Pelop. t. 1, p. 288.

⁷ Plut. ibid. p. 290.

⁸ Xenoph. hist. græc. lib. 6, p. 594. Diod. lib. 15, p. 355, 361, etc.

en
Métropoles
opposen
premier
les appare
Atée. pour
ils régl
qui peut m
Celle
que les B
et hors de
Iammonas.
de. et l'atagie
Le pays qu'ils h
et produit
de quelle p
ports. ils sont e
avec l'Italie. la
l'Égypte.
Hellespont.
Entre les fête
rassemblent
du temple d
ment dans et
es en ont inst
Thucyd. lib. 5, cap. 38.
Xenoph. lib. 6, p. 594.
11, p. 62.
Xenoph. lib. 6, p. 594.
Diod. lib. 15, p. 355.
Xenoph. mem. lib. 3.
Diod. lib. 12, p. 219.
Diod. lib. 12, p. 119.



Les peuples exercent sur les colonies¹; aux autres, ils imposent la force², qui n'est que trop souvent le premier des titres, ou la possession, qui est le plus apparent de tous. Ils ont détruit Thespies et Corone, pour s'être séparées de la ligue béotienne, et ils règlent à-présent toutes les opérations³, ils peuvent mettre plus de vingt mille hommes sur le pied de guerre. Cette puissance est d'autant plus redoutable que les Béotiens en général sont braves, aguerries et fiers des victoires qu'ils ont remportées sous le commandement de Minondas: ils ont une force de corps surprenante, et l'augmentent sans cesse par les exercices de gymnase⁵.

Le pays qu'ils habitent est plus fertile que l'Attique⁶, et produit beaucoup de blé d'une excellente qualité⁷: par l'heureuse situation de leurs côtes, ils sont en état de commercer, d'un côté, avec l'Italie, la Sicile et l'Afrique; et de l'autre, avec l'Égypte, l'île de Chypre, la Macédoine et le Pont⁸.

Entre les fêtes qui leur sont communes, et qui ils célèbrent dans les champs de Coronée, au-devant du temple de Minerve⁹, ils en célèbrent également dans chaque ville, et les Thébains entre autres en ont institué plusieurs dont j'ai été té-

¹ Lucyd. lib. 3, cap. 61 et 62.

² Xenoph. ibid. p. 579. Diod.

lib. 3, p. 62.

³ Xenoph. ibid. lib. 5, p. 558.

⁴ Dio lib. 15, p. 389.

⁵ Xenoph. memor. lib. 3, p. 767.

⁶ Dio lib. 12, p. 119.

⁷ Diod. lib. 12, p. 119; lib. 15,

p. 341 et 366.

⁶ Strab. lib. 9, p. 400.

⁷ Plin. lib. 18, t. 2, p. 107.

⁸ Strab. ibid.

⁹ Id. ibid. p. 411. Plut. amat. narrat. t. 2, p. 774. Pausan. lib. 9, cap. 34, p. 778.



moin : mais je ne ferai mention que d'une
 monie pratiquée dans la fête des rameaux de
 rier. C'était une pompe ou procession qui se
 arriver au temple d'Apollon Isménien. Le
 de ce dieu change tous les ans; il doit joindre
 avantages de la figure ceux de la jeunesse
 la naissance¹. Il paraissait dans cette pompe
 avec une couronne d'or sur la tête, une
 de laurier à la main, les cheveux flottant sur
 épaules, et une robe magnifique² : il était
 d'un chœur de jeunes filles qui tenaient égale-
 des rameaux, et qui chantaient des hymnes.
 jeune homme de ses parents le précédait, et
 dans ses mains une longue branche d'olivier
 verte de fleurs et de feuilles de laurier : elle
 terminée par un globe de bronze qui représentait
 le soleil. A ce globe on avait suspendu plusieurs
 petites boules de même métal, pour désigner
 les astres, et trois cent soixante-cinq bandes
 teintes en pourpre, qui marquaient les jours
 l'année : enfin, la lune était figurée par un
 moindre que le premier, et placé au-dessous.
 Comme la fête était en l'honneur d'Apollon et du
 soleil, on avait voulu représenter, par un
 trophée, la prééminence de cet astre sur tous
 autres. Un avantage remporté autrefois sur les
 bitants de la ville d'Arné, avait fait établir cette
 lennité.

Parmi les lois des Thébains, il en est qui m

¹ Pausan. lib. 9, cap. 10, p. 730.

² Procl. chrestom. ap. Phot. p. 1



d'être citées. L'une défend d'élever aux ma-
 tures tout citoyen qui, dix ans auparavant,
 ait pas renoncé au commerce de détail¹ : une
 soumet à l'amende les peintres et les sculp-
 qui ne traitent pas leurs sujets d'une ma-
 décente² : par une troisième, il est défendu
 poser les enfants qui viennent de naître³,
 ne on fait dans quelques autres villes de la
 e⁴. Il faut que le père les présente au magis-
 en prouvant qu'il est lui-même hors d'état de
 lever : le magistrat les donne, pour une lé-
 somme, au citoyen qui en veut faire l'acquisi-
 et qui dans la suite les met au nombre de
 esclaves⁵. Les Thébains accordent la faculté du
 at aux captifs que le sort des armes fait tom-
 entre leurs mains, à moins que ces captifs ne
 nt nés en Béotie; car alors ils les font mou-
 air est très-pur dans l'Attique, et très-épais
 la Béotie⁷, quoique ce dernier pays ne soit
 ré du premier que par le mont Cithéron. Cette
 rence paraît en produire une semblable dans
 esprits, et confirmer les observations des phi-
 phes sur l'influence du climat⁸ : car les Béo-
 s n'ont en général, ni cette pénétration, ni cette

¹ Aristot. de rep. lib. 3, cap. 5,
 p. 344.

² Elian. var. hist. lib. 4, cap. 4.

³ d. ibid. lib. 2, cap. 7.

⁴ Pet. leg. attic. p. 144.

⁵ Elian. ibid.

⁶ Pausan. lib. 9, p. 740.

⁷ Cicer. de fat. cap. 4, t. 3, p.
 101.

⁸ Hippocr. de aer. loc. aq. cap.
 55, etc. Plat. de leg. lib. 5, t. 2,
 p. 747. Aristot. probl. 14, t. 2,
 p. 750.



vivacité qui caractérisent les Athéniens ; mais peut-être faut-il en accuser encore plus l'éducation que la nature. S'ils paraissent pesants et stupides c'est qu'ils sont ignorants et grossiers : comme s'occupent plus des exercices du corps que de ceux de l'esprit ², ils n'ont ni le talent de la parole ni les grâces de l'élocution ⁴, ni les lumières qu'on puise dans le commerce des lettres ⁵, ni ces dehors séduisants qui viennent plus de l'art que de la nature.

Cependant il ne faut pas croire que la Béotie ait été stérile en hommes de génie : plusieurs Thébains ont fait honneur à l'école de Socrate ⁶ : Épaminondas n'était pas moins distingué par ses connaissances que par ses talents militaires ⁷. J'ai vu dans mon voyage quantité de personnes très-instruites, entre autres Anaxis et Dionysiodore, qui composaient une nouvelle histoire de la Grèce. Enfin, c'est en Béotie que reçurent le jour Hésiode, Corinne et Pindare.

Hésiode a laissé un nom célèbre, et des ouvrages estimés. Comme on l'a supposé contemporain d'Homère ⁹, quelques-uns ont pensé qu'il était son rival : mais Homère ne pouvait avoir de rivaux.

La Théogonie d'Hésiode, comme celle de plu-

¹ Pind. olymp. 6, v. 152. Demosth. de cor. p. 479. Plut. de esu carn. t. 2, p. 995. Dionys. Halic. de rhet. t. 5, p. 402. Cicer. de fat. cap. 4, t. 3, p. 101.

² Nep. in Alcib. cap. 11.

³ Plat. in conv. t. 3, p. 182.

⁴ Lucian. in Jov. trag. t. 2, p.

679. Schol. ibid.

⁵ Strab. lib. 9, p. 401.

⁶ Diog. Laert. lib. 2, § 124.

⁷ Nep. in Epam. cap. 2.

⁸ Diod. lib. 15, p. 403.

⁹ Herodot. lib. 2, cap. 53. Marm. oxon. epoch. 29 et 30.



anciens écrivains de la Grèce, n'est qu'un
idées absurdes, ou d'allégories impéné-

tradition des peuples situés auprès de l'Hé-
n jette les ouvrages qu'on lui attribue, à
elon néanmoins d'une Épître adressée à son
ersès¹, pour l'exhorter au travail. Il lui
temple de leur père, qui pourvut aux be-
se sa famille en exposant plusieurs fois sa
un vaisseau marchand, et qui, sur la fin
jours, quitta la ville de Cume en Éolide,
s'établir auprès de l'Hélicon². Outre des
exus très-saines sur les devoirs des hom-
t très-affligeantes sur leur injustice, Hé-
lesemé dans cet écrit beaucoup de préceptes
à l'agriculture⁴, et d'autant plus intéres-
ts qu'aucun auteur avant lui n'avait traité de
a.

Il voyagea point⁶, et cultiva la poésie jus-
à de extrême vieillesse⁷. Son style, élégant et
meux, flatte agréablement l'oreille⁸, et se
se de cette simplicité antique, qui n'est autre
ose qu'un rapport exact entre le sujet, les pen-
es et les expressions.

Hésiode excella dans un genre de poésie qui

1 Paus. lib. 9, cap. 31, p. 771.

2 Hes. oper. et dies, v. 633.

3 Plaut. rep. lib. 5, p. 466. Ci-

4 ad. l. lib. 6, epist. 18, t. 7,

13.

5 Hes. ibid. v. 383.

5 Plin. lib. 14, cap. 1, t. 1, p. 705.

6 Pausan. lib. 1, cap. 2, p. 6.

7 Cicer. de senect. § 7, t. 3, p.
301.

8 Dionys. Halic. de vet. script.
cens. t. 5, p. 419.



demande peu d'élévation ¹; Pindare, dans
 qui en exige le plus ². Ce dernier florissait au
 de l'expédition de Xerxès ³, et vécut en
 soixante-cinq ans ⁴. Il prit des leçons de poé-
 sique et de musique sous différents maîtres, et en-
 particulier sous Myrtis, femme distinguée par ses
 talents, plus célèbre encore pour avoir compté
 ses disciples Pindare et la belle Corinne ⁵.
 Ces deux élèves furent liés, du moins par l'amour
 des arts. Pindare, plus jeune que Corinne, se la
 crut un devoir de la consulter. Ayant appris d'elle
 que la poésie doit s'enrichir des fictions de la fable,
 il commença ainsi une de ses pièces : « Dois-je
 « parler du fleuve Isménus, la nymphe Mélie, Cérès,
 « Hercule, Bacchus, etc. ? » Tous ces noms
 furent accompagnés d'épithètes. Corinne lui dit en
 riant : « Vous avez pris un sac de grains pour
 « semencer une pièce de terre; et, au lieu de
 « semer avec la main, vous avez, dès les premiers
 « coups, renversé le sac ⁶. »

Il s'exerça dans tous les genres de poésie, et
 dut principalement sa réputation aux hymnes qu'on
 lui demandait, soit pour honorer les fêtes des
 dieux, soit pour relever le triomphe des vain-
 queurs aux jeux de la Grèce.

¹ Quintil. instit. lib. 10, cap. 1, p. 629.

² Id. ibid. p. 631.

³ Pind. isthm. 8, v. 20. Schol. ib. Diod. lib. 11, p. 22.

⁴ Thom. magn. gen. Pind. Corin-
 sin. fast. attic. t. 2, p. 56; t. 3, p.
 122 et 206.

⁵ Suid. in Κορίν. et in Πίνδ.

⁶ Plut. de glor. Athen. t. 1, p. 347.

⁷ Suid. in Πίνδ. Fabric. hist. græc. t. 1, p. 550. Mém. de l'Acad. des Bell. Lettr. t. 13, p. 223; t. 14, p. 357.

CHAPITRE TRE
 être de si p
 d'éloges qui
 pour indigne,
 peindre, et sa
 ou trop an-
 était pénétré
 aucun de ces pe
 au-delà des li
 S'énergie vigoureux
 on ne par des me
 ieux. Les chev
 ant s'éleve, comme n
 le trônes: si ce son
 près la lice comme
 ancieux, sur la terr
 re torrent d'images
 ard de pensées fortes
 ntes lumière.
 Pourquoi voit-on que
 air s'ornes, rentrer dan
 us d'œuvre, y revenir
 ent carrière? C'est qu
 on s'élançe à plusieurs
 ers pûnés, et ne se a
 aisi s'roie. Pindare pours
 n ol qui parit et qui dis
 cot il vole sur les trace:

¹ Horat. 4. od. 1. Quintil. instit. lib. 10, cap. 1, p. 631. Lisc. Hist. Acad. des Belles Lettr. t. 13, p. 223.



ne peut-être de si pénible qu'une pareille tâche. Il n'est d'éloges qu'on exige du poète doit être au-dessus de tout; il a toujours les mêmes tâches à remplir, et sans cesse il risque d'être trop au-dessus ou trop au-dessous de son sujet: mais il n'est jamais pénétré d'un sentiment qui ne constitue aucun de ces petits obstacles, et qui portent à dépasser les limites où la nôtre se ren-

ferme vigoureux et indépendant ne s'anime par des mouvements irréguliers, fiers et hardis. Les dieux sont-ils l'objet de ses éloges? Il s'élève, comme un aigle, jusqu'aux pieds des trônes: si ce sont les hommes, il se précipite de la lice comme un coursier fougueux: sur le ciel, sur la terre, il roule, pour ainsi dire, un torrent d'images sublimes, de métaphores hardies, de pensées fortes, et de maximes étincelantes de lumière¹.

Quand on voit quelquefois ce torrent franchir ses bornes, rentrer dans son lit, en sortir avec fracas, y revenir pour achever paisiblement sa carrière? C'est qu'alors, semblable à un cheval qui s'élance à plusieurs reprises en des sentiers détournés, et ne se repose qu'après avoir saisi sa proie; Pindare poursuit avec acharnement l'objet qui paraît et qui disparaît à ses regards. Il vole sur les traces de la gloire; il est

1. rat. t. 4, od. 2. Quintil. par Chabanon. Mém. de l'acad. des
 b. cap. 1, p. 631. Disc. Bell. Lettr. t. 2, p. 34; t. 5, hist.
 de traduct. des Pythiques, p. 95; t. 32, p. 451.



tourmenté du besoin de la montrer à sa nation. Quand elle n'éclate pas assez dans les vainqueurs qu'il célèbre, il va la chercher dans leurs aïeux dans leur patrie, dans les instituteurs des jeux par-tout où il en reluit des rayons qu'il a le secret de joindre à ceux dont il couronne ses héros: leur aspect, il tombe dans un délire que rien ne peut arrêter; il assimile leur éclat à celui de l'astre du jour¹; il place l'homme qui les a recueillis dans la faite du bonheur²; si cet homme joint les richesses à la beauté, il le place sur le trône même de Jupiter³; et pour le prémunir contre l'orgueil, il se hâte de lui rappeler que, revêtu d'un corps mortel, la terre sera bientôt son dernier vêtement⁴.

Un langage si extraordinaire était conforme à l'esprit du siècle. Les victoires que les Grecs remportaient de remporter sur les Perses, les avaient convaincus de nouveau, que rien n'exalte plus les âmes que les témoignages éclatants de l'estime publique. Pindare, profitant de la circonstance, accumulant les expressions les plus énergiques, les figures les plus brillantes, semblait emprunter la voix du tonnerre, pour dire aux états de la Grèce: Ne laissez point éteindre le feu divin qui embrase nos cœurs; excitez toutes les espèces d'émulation; honorez tous les genres de mérite; n'attendez que des actes de courage et de grandeur de celui qui ne vit que pour la gloire. Aux Grecs assemblés dans les champs d'Olympie, il disait: Les voilà

¹ Pind. olymp. 1, v. 7.

² Id. ibid. v. 157.

³ Id. isthm. 5, v. 18.

⁴ Id. nem. 11, v. 20.

calètes qui, po
 nes feuilles d'
 travaux. Que
 tra de venger
 d'aujourd'hui enco
 solennités de la
 ment de son t
 entre dans la
 ent retentir au
 tris sorts d'admira
 q's sont mêlés les
 n'ont les mêmes
 di-tutélaires qui ont
 à la patrie; tous ceux-
 sus des écarts et de l'e
 tront sans doute q
 b) qu'elle est, ne sa
 qu'en ont reçue eux-
 are, souvent fra
 tout que magnifiq
 rait, l'ayant fait pas-
 conua le panégyriste
 glo; par là, tous ses
 reçoit un caractère de
 des illustres et des cit
 uns dans les autres. et
 enve, c'est le vainqueur
 se toute aisément des et
 l'ol, il ne s'appesantit p



athlètes qui, pour obtenir en votre présence les feuilles d'olivier, se sont soumis à de si durs travaux. Que ne ferez-vous donc pas, quand il s'agira de venger votre patrie ?

Aujourd'hui encore, ceux qui assistent aux brillantes solennités de la Grèce, qui voient un athlète triomphant de son triomphe, qui le suivent lorsqu'il entre dans la ville où il reçut le jour, qui entendent retentir autour de lui ces clameurs, ces transports d'admiration et de joie, au milieu desquels sont mêlés les noms de leurs ancêtres qui ont mérité les mêmes distinctions, les noms des héros antérieurs qui ont ménagé une telle victoire à leur patrie ; tous ceux-là, dis-je, au lieu d'être frappés des écarts et de l'enthousiasme de Pindare, ont pour tout sentiment sans doute que sa poésie, toute sublime qu'elle est, ne saurait rendre l'impression que leur patrie a reçue eux-mêmes.

Pindare, souvent frappé d'un spectacle aussi intéressant que magnifique, partagea l'ivresse générale ; et, l'ayant fait passer dans ses tableaux, il se transforma en panégyriste et le dispensateur de la gloire. Par là, tous ses sujets furent ennoblis, et acquiescèrent à un caractère de majesté. Il eut à célébrer des héros illustres et des citoyens obscurs : dans les premiers, ce n'est pas l'homme qu'il vise, c'est le vainqueur. Sous prétexte que l'on ne peut mériter aisément des éloges dont on n'est pas digne, il ne s'appesantit pas sur les qualités per-

Pind. *pyth.* 1, v. 160 ; 8, v. 43 ; *isthm.* 5, v. 65 ; *nem.* 10, v. 37.



sonnelles; mais, comme les vertus des rois et des titres de gloire, il les loue du bien qu'ils ont fait¹, et leur montre celui qu'ils peuvent faire. « Soyez justes, ajoute-t-il, dans toutes vos actions, et vrais dans toutes vos paroles (a); songez qu'il y a des milliers de témoins ayant les yeux fixés sur vous, la moindre faute de votre part serait mal funeste². » C'est ainsi que louait Pindare, qui ne prodiguait point l'encens, et n'accordait pas à tout le monde le droit d'en offrir. « Les louanges, disait-il, sont le prix des belles actions³: à l'homme doux et rose, les vertus croissent, comme les plantes à la rosée du ciel⁴; mais il n'appartient qu'à l'homme de bien de louer les gens de bien.

Malgré la profondeur de ses pensées et le désordre apparent de son style, ses vers dans toutes les occasions enlèvent les suffrages. La multitude les admire sans les entendre⁶, parce qu'il lui semble que des images vives passent rapidement devant ses yeux comme des éclairs, et que des mots puissants et bruyants frappent à coups redoublés les oreilles étonnées: mais les juges éclairés placent toujours l'auteur au premier rang des poètes riches⁷; et déjà les philosophes citent ses maximes et respectent son autorité⁸.

¹ Pind. Olymp. 1, v. 18; 2, v. 10 et 180.

(a) La manière dont Pindare présente ces maximes, peut donner une idée de la hardiesse de ses expressions. « Gouvernez, dit-il, avec le timon de la justice; forgez votre langue sur l'enclume de la vérité. »

² Pind. pyth. 1, v. 165.

³ Id. isthm. 3, v. 11.

⁴ Id. nem. 8, v. 68.

⁵ Id. ibid. 11, v. 22.

⁶ Id. olymp. 2, v. 153.

⁷ Horat. Quintil. Longin. Dictionn. Halic. Mém. de l'Ac. des Belles-Lettres. t. 15, p. 369.

⁸ Plat. in Men. t. 2, p. 81; rep. lib. 1, p. 331.

CH
Au lieu
dans ses ou
noble sen
permis de di
traits à lance
dans le but
Il me reste
sur son cat
ans ses écrits
émit lui-mém
rét ne soul.
Que d'autres
de l'or: qu'ils
je n'attaque de
tempérées et
mettent en et
immortelle.
de ma pensée
ennemi. mais
de la calomni
de moi qu'un
vengeance. je l
le cœur? Jama
timide et jaloux
plane dans les a
e Au milieu du l

¹ Pind. olymp. 2, v. 153.

² Id. isthm. 2, v. 15.

³ Id. nem. 8, v. 68.

⁴ Id. olymp. 2, v. 153.

⁵ Ibid. 5, v. 1.



Au lieu de détailler les beautés qu'il a semées dans ses ouvrages, je me suis borné à remonter au noble sentiment qui les anime. Il me sera donc permis de dire comme lui : « J'avais beaucoup de traits à lancer; j'ai choisi celui qui pouvait laisser dans le but une empreinte honorable¹. »

Il me reste à donner quelques notions sur sa vie sur son caractère. J'en ai puisé les principales dans ses écrits, où les Thébains assurent qu'il s'est peint lui-même. « Il fut un temps où un vil intérêt ne souillait point le langage de la poésie². Que d'autres aujourd'hui soient éblouis de l'éclat de l'or; qu'ils étendent au loin leurs possessions³: je n'attache de prix aux richesses, que lorsque, tempérées et embellies par les vertus, elles nous mettent en état de nous couvrir d'une gloire immortelle⁴. Mes paroles ne sont jamais éloignées de ma pensée⁵. J'aime mes amis; je hais mon ennemi, mais je ne l'attaque point avec les armes de la calomnie et de la satire⁶. L'envie n'obtient de moi qu'un mépris qui l'humilie: pour toute vengeance, je l'abandonne à l'ulcère qui lui ronge le cœur⁷. Jamais les cris impuissants de l'oiseau timide et jaloux n'arrêteront l'aigle audacieux qui plane dans les airs⁸.

« Au milieu du flux et reflux de joies et de dou-

¹ Pind. olymp. 2, v. 149; pyth.

⁵ Id. isthm. 6, v. 105.

² v. 84.

⁶ Id. nem. 7, v. 100; pyth. 2, v. 154 et 155.

³ Id. isthm. 2, v. 15.

⁴ Id. nem. 8, v. 63.

⁷ Id. ibid. 2, v. 168; nem. 4, v. 65.

⁵ Id. olymp. 2, v. 96; pyth. 3,

⁸ Id. ibid. 3, v. 138.

⁶ 195; ibid. 5, v. 1.



« leurs qui roulent sur la tête des mortels, qui
 « peut se flatter de jouir d'une félicité constante
 « J'ai jeté les yeux autour de moi, et, voyant qu'on
 « est plus heureux dans la médiocrité que dans les
 « autres états, j'ai plaint la destinée des hommes
 « puissants, et j'ai prié les dieux de ne pas m'ac-
 « cabler sous le poids d'une telle prospérité ² :
 « marche par des voies simples, content de mon
 « état, et chéri de mes concitoyens ³ : toute mon
 « ambition est de leur plaire, sans renoncer au
 « privilège de m'expliquer librement sur les choses
 « honnêtes et sur celles qui ne le sont pas ⁴. C'est
 « dans ces dispositions que j'approche tranquille-
 « ment de la vieillesse ⁵ : heureux si, parvenu au
 « noirs confins de la vie, je laisse à mes enfants
 « le plus précieux des héritages, celui d'une bonne
 « renommée ⁶ ! »

Les vœux de Pindare furent remplis; il vécut
 dans le sein du repos et de la gloire. Il est vrai
 que les Thébains le condamnèrent à une amende
 pour avoir loué les Athéniens, leurs ennemis ⁷, et
 que, dans les combats de poésie, les pièces de Cor-
 rinne eurent cinq fois la préférence sur les siennes ⁸;
 mais à ces orages passagers succédaient bientôt
 des jours sereins. Les Athéniens et toutes les na-
 tions de la Grèce le comblèrent d'honneurs ⁹; Co-

¹ Pind. olymp. 2, v. 62; nem. 7, v. 81.

² Id. pyth. 11, v. 76.

³ Plut. de anim. procreat. t. 2, p. 1030.

⁴ Pind. nem. 8, v. 64.

⁵ Id. isthm. 7, v. 58.

⁶ Id. pyth. 11, v. 76.

⁷ Æschin. epist. 4, p. 207. Pausan. lib. 1, cap. 8, p. 20.

⁸ Ælian. var. hist. lib. 13, c. 25.

⁹ Pausan. ibid. Thom. Mag. gen. Pind.

CH.
 elle-m
 génie¹. A
 de céde
 de spectat
 sur un sié
 entendre ces s
 es parts des ci
 el ornement é
 chevés. le pr
 ment au banq
 ion éclatante
 e lui réserver
 offrant au temple
 Les Béotiens
 que; presque to
 Depuis qu'ils
 e livrent avec
 ble⁵; ils ont
 umes et de fru
 grande quantité
 L'hiver est tr
 resque insuppor
 la disette de bo
 ffreux qu'il est ag
 e l'air qu'on y res
¹ Fabric. bibl. grec. t. 1.
² Pausan. lib. 10, cap.
 58.
³ Id. lib. 9, c. 23, p. 175
 102, gen. Pind.
⁴ Aristoph. in Acharn.
 ehol. ibid. v. 362, et. p
 363. Athen. 2, lib. 10.



Elle-même rendit justice à la supériorité de son génie¹. A Delphes, pendant les jeux pythiques, forcé de céder à l'empressement d'un nombre infini de spectateurs, il se plaçait, couronné de lauriers, sur un siège élevé², et prenant sa lyre, il faisait entendre ces sons ravissants qui excitaient de toutes parts des cris d'admiration, et faisaient le plus grand ornement des fêtes. Dès que les sacrifices étaient achevés, le prêtre d'Apollon l'invitait solennellement au banquet sacré. En effet, par une distinction éclatante et nouvelle, l'oracle avait ordonné de lui réserver une portion des prémices que l'on offrait au temple³.

Les Béotiens ont beaucoup de goût pour la musique; presque tous apprennent à jouer de la flûte⁴. Depuis qu'ils ont gagné la bataille de Leuctres, ils se livrent avec plus d'ardeur aux plaisirs de la table⁵; ils ont du pain excellent, beaucoup de légumes et de fruits, du gibier et du poisson, en assez grande quantité pour en transporter à Athènes⁶.

L'hiver est très-froid dans toute la Béotie, et presque insupportable à Thèbes⁷: la neige, le vent et la disette de bois en rendent alors le séjour aussi affreux qu'il est agréable en été, soit par la douceur de l'air qu'on y respire, soit par l'extrême fraîcheur

¹ Fabric. bibl. græc. t. 1, p. 578.

p. 418.

² Pausan. lib. 10, cap. 24, p. 58.

⁵ Polyb. ap. Athen. lib. 10, cap. 4, p. 418.

³ Id. lib. 9, c. 23, p. 775. Thom. pag. gen. Pind.

⁶ Aristoph. ibid. v. 873. Et ap. Athen. lib. 2, cap. 8,

⁴ Aristoph. in Acharn. v. 863. Poll. lib.

Dicæarch. stat. græc. p. lib. 19, cap. 5, t. 2, p. 7

⁷ § 65. Athen. 2, lib. 10, cap. 4,

7 Columel. de re ru



des eaux dont elle abonde, et l'aspect riant des campagnes, qui conservent long-temps leur verdure.

Les Thébains sont courageux, insolents, audacieux et vains : ils passent rapidement de la courtoisie à l'insulte, et du mépris des lois à l'oubli de l'humanité. Le moindre intérêt donne lieu à des injustices criantes ; et le moindre prétexte, à des assassinats. Les femmes sont grandes, bien faites, blondes pour la plupart : leur démarche est noble, et leur parure assez élégante. En public, elles couvrent leur visage de manière à ne laisser voir que les yeux ; leurs cheveux sont noués au-dessus de la tête ; leurs pieds comprimés dans des mules teintes pourpre, et si petites, qu'ils restent presque entièrement à découvert : leur voix est infiniment douce et sensible ; celle des hommes est rude, désagréable, et en quelque façon assortie à leur caractère.

On chercherait en vain les traits de ce caractère dans un corps de jeunes guerriers, qu'on appelle le Bataillon sacré¹ : ils sont au nombre de trois cents, élevés en commun, et nourris dans la capitale aux dépens du public. Les sons mélodieux d'une flûte dirigent leurs exercices, et jusqu'à leurs amusements. Pour empêcher que leur valeur ne dégénère en une fureur aveugle, on imprime dans leurs âmes le sentiment le plus noble et le plus va-

Il faut que chaque guerrier se choisisse dans son corps un ami auquel il reste inséparablement uné. Toute son ambition est de lui plaire, de mériter

¹ Dicaearch. stat. græc. p. 17.

² Id. ibid. p. 15.

³ Dicaearch. ibid. p. 16 et 17.

⁴ Plut. in Pelop. t. 1, p. 287.



estime, de partager ses plaisirs, et ses peines dans les combats. S'il était capable de ne pas se respecter assez, il se respecterait dans un ami dont la censure est pour lui le plus cruel des tourments, et les éloges sont ses plus chères délices. Cette passion, presque surnaturelle, fait préférer la mort à l'infamie, et l'amour de la gloire à tous les autres intérêts. Un de ces guerriers, dans le fort de la mêlée, fut renversé le visage contre terre. Comme il vit un soldat ennemi prêt à lui enfoncer l'épée dans les reins : « Attendez, lui dit-il, si je ne me soulevant, plongez ce fer dans ma poitrine ; mon ami aurait trop à rougir, si l'on pouvait soupçonner que j'aie reçu la mort en prenant la fuite. »

Autrefois on distribuait par pelotons les trois cents guerriers à la tête des différentes divisions de l'armée. Pélopidas, qui eut souvent l'honneur de les commander, les ayant fait combattre en corps, les Thébains leur dûrent presque tous les avantages qu'ils remportèrent sur les Lacédémoniens. Philippe détruisit, à Chéronée, cette cohorte jusqu'alors invincible ; et ce prince, en voyant ces jeunes Thébains étendus sur le champ de bataille, couverts de blessures honorables, et pressés les uns contre les autres dans le même poste qu'ils avaient occupé, ne put retenir ses larmes, et rendit un témoignage éclatant à leur vertu ainsi qu'à leur courage¹.

¹ Plut. in Pelop. t. 1, p. 287.



On a remarqué que les nations et les villes, à que les familles, ont un vice ou un défaut dominant, qui, semblable à certaines maladies, se transmet de race en race, avec plus ou moins d'énergie de là ces reproches qu'elles se font mutuellement et qui deviennent des espèces de proverbes. Ainsi les Béotiens disent communément que l'envieux a fixé son séjour à Tanagra, l'amour des gains à Oropes, l'esprit de contradiction à Thespis, la violence à Thèbes, l'avidité à Anthédon, le faste à Coronée, l'ostentation à Platées, la stupidité à Haliarte ¹.

En sortant de Thèbes, nous passâmes au-dessus d'un assez grand lac, nommé Hylica, où se jettent les rivières qui arrosent le territoire de cette ville de là nous nous rendîmes sur les bords du lac Copais, qui fixa toute notre attention.

La Béotie peut être considérée comme un grand bassin, entouré de montagnes dont les différentes chaînes sont liées par un terrain assez élevé. D'autres montagnes se prolongent dans l'intérieur du pays, les rivières qui en proviennent se réunissent toutes dans le lac Copais, dont l'enceinte est de trois cent quatre-vingts stades ² (a), et qui n'a et ne peut avoir aucune issue apparente. Il couvrira donc bientôt la Béotie, si la nature, ou plutôt l'industrie des hommes, n'avait pratiqué des routes secrètes pour l'écoulement des eaux ³.

¹ Dicæarch. stat. græc. p. 18.

² Strab. lib. 9, p. 407.

(a) Quatorze lieues de deux mille

vingt-cinq cents toises, plus neuf cent dix toises.

³ Strab. ibid. p. 406.

ci
 Dans l'en
 mine en
 du mo
 du fond de
 canaux q
 largeur: le
 autres bo
 nettoyer.
 la montag
 profondeur
 est effra
 des depen
 mps qu'il fallu
 core, c'est que
 uvent dans l'é
 monter à la
 es siècles recu
 éotie, capable
 rojet.
 Quoi qu'il en
 entretien. Ils
 plupart sont
 la plaine. Il
 ou plutôt le
 aps d'égars, t
 engorgement
 avoir trav
 es qui apparte
 Ess d'une lieue
 Ibid. W. H. L.
 In temps d'Alex.
 TANEIETI MIAKH BIBLIOTHEKI IDANNON



Dans l'endroit le plus voisin de la mer, le lac se termine en trois baies qui s'avancent jusqu'au pied du mont Ptoüs, placé entre la mer et le lac. Le fond de chacune de ces baies, partent quantité de canaux qui traversent la montagne dans toute largeur: les uns ont trente stades de longueur (a), les autres beaucoup plus¹. Pour les creuser ou nettoyer, on avait ouvert de distance en distance, sur la montagne, des puits qui nous parurent d'une profondeur immense. Quand on est sur les lieux, on est effrayé de la difficulté de l'entreprise, ainsi que des dépenses qu'elle dut occasioner, et du temps qu'il fallut pour la terminer. Ce qui surprend encore, c'est que ces travaux, dont il ne reste aucun souvenir dans l'histoire ni dans la tradition, doivent remonter à la plus haute antiquité, et que, dans les siècles reculés, on ne voit aucune puissance ennemie, capable de former et d'exécuter un si grand projet.

Quoi qu'il en soit, ces canaux exigent beaucoup de entretien. Ils sont fort négligés aujourd'hui (b): la plupart sont comblés, et le lac paraît gagner sur la plaine. Il est très-vraisemblable que le débordement, ou plutôt le débordement des eaux qui, du temps d'Ogygès, inonda la Béotie, ne provint que d'un engorgement dans ces conduits souterrains.

Après avoir traversé Oponthe et quelques autres villages qui appartiennent aux Locriens, nous arri-

(a) Plus d'une lieue.

¹ Strab. ibid. Wheler, a journ. p. 466.

(b) Du temps d'Alexandre, un

homme de Chalcis fut chargé de les nettoyer, (Strab. lib. 9, p. 407. Steph. in Ἀθήν.)



vâmes au pas des Thermopyles. Un secret frissonnement me saisit à l'entrée de ce fameux col où quatre mille Grecs arrêtaient durant plusieurs jours l'armée innombrable des Perses, et dans lequel périt Léonidas avec les trois cents Spartiates qu'il commandait. Ce passage est resserré, d'un côté, par de hautes montagnes; de l'autre, par la mer : je l'ai décrit dans l'Introduction de cet ouvrage (a).

Nous le parcourûmes plusieurs fois; nous visitâmes les Thermes ou bains chauds qui lui ont donné le nom de Thermopyles¹; nous vîmes une petite colline sur laquelle les compagnons de Léonidas se retirèrent après la mort de ce héros. Nous les suivîmes, à l'autre extrémité du défilé, jusqu'à la tente de Xerxès, qu'ils avaient résolu d'immoler au milieu de son armée.

Une foule de circonstances faisaient naître dans nos âmes les plus fortes émotions. Cette mer trefois teinte du sang des nations, ces montagnes dont les sommets s'élèvent jusqu'aux nues, cette solitude profonde qui nous environnait, le souvenir de tant d'exploits que l'aspect des lieux semblaient rendre présents à nos regards; enfin, cet intérêt si vif que l'on prend à la vertu malheureuse; tout excitait notre admiration ou notre attendrissement lorsque nous vîmes auprès de nous les monuments que l'assemblée des Amphictyons fit élever sur

(a) Voyez le premier volume de cet ouvrage, p. 329 et suiv.

¹ Herodot. lib. 7, cap. 176.

² Id. ibid. cap. 225.

³ Plut. de malign. Herodot. t. 1, p. 866.





Tourcay del.

PA Le Roy sc.

Bas Thermopyles.



de dont je viens de parler¹. Ce sont de petits
 s en l'honneur des trois cents Spartiates, et des
 entes troupes grecques qui combattirent. Nous
 châmes du premier qui s'offrit à nos yeux,
 us y lûmes : « C'est ici que quatre mille Grecs
 Péloponèse ont combattu contre trois millions
 Perses. » Nous approchâmes d'un second, et
 y lûmes ces mots de Simonide : « Passant, va
 à Lacédémone que nous reposons ici pour
 ir obéi à ses saintes lois². » Avec quel sen-
 t de grandeur, avec quelle sublime indif-
 ce a-t-on annoncé de pareilles choses à la
 rité ! Le nom de Léonidas et ceux de ses trois
 compagnons ne sont point dans cette se-
 e inscription ; c'est qu'on n'a pas même soup-
 é qu'ils pussent jamais être oubliés. J'ai vu
 eurs Grecs les réciter de mémoire et se les
 mettre les uns aux autres³. Dans une troi-
 e inscription, pour le devin Mégistias, il est
 e ce Spartiate, instruit du sort qui l'attendait,
 mieux aimé mourir que d'abandonner, l'ar-
 des Grecs⁴. Auprès de ces monuments funè-
 est un trophée que Xerxès fit élever, et qui
 re plus les vaincus que les vainqueurs⁵.

Herodot. lib. 7, cap. 228.

³ Herodot. ibid. cap. 224.

ibid. Strab. lib. 9, p. 429.

⁴ Id. ibid. cap. 228.

Plutarch. lib. 1, cap. 42, t. 2,

⁵ Isocr. epist. ad. Philip. t. 1,
 p. 304.



CHAPITRE XXXV.

*Voyage de Thessalie (a). — Amphictyons; Amphi-
ciennes; Rois de Phères; Vallée de Tempé.*

EN sortant des Thermopyles, on entre dans la Thessalie. Cette contrée, dans laquelle on comprend la Magnésie et divers autres petits cantons qui ont des dénominations particulières, est bornée à l'est par la mer, au nord par le mont Olympe, à l'ouest par le mont Pindus, au sud par le mont OËta. De ces bornes éternelles partent d'innombrables chaînes de montagnes et de collines qui serpentent dans l'intérieur du pays. Elles embrassent par intervalles des plaines fertiles, qui, par leur fertilité et leur enceinte, ressemblent à de vastes amphithéâtres¹. Des villes opulentes s'élèvent sur ces hauteurs qui entourent ces plaines : tout le pays est arrosé de rivières, dont la plupart tombent dans le Pénée, qui, avant de se jeter dans la mer, traverse la fameuse vallée connue sous le nom de Tempé.

A quelques stades des Thermopyles, nous trouvâmes le petit bourg d'Anthéla, célèbre par

(a) Dans l'été de l'année 357 avant
J. C.

¹ Plin. lib. 4, cap. 8, t. 1, p.

CHAPITRE

de Cérés

qui s'y tier

est utile, et j

tions, si les

n'étaient fi

qui gouverne

ctyon, qui

ur²: suivantos³. Ce qui

mps les plus

Grèce: a. te

noceus, les

rent une con

que la guerre e

es enverraient

es: que les att

illon qui avai

qui sont cont

vaient être b

e assemblée:

deux suffrag

engagerait à fai

mal auguste.

ligne fut cimen

urs renouvelé d

peuples associés

Cicéron, lib. 2, cap. 26. Me

ad. des Bell. Lettr. t. 3.

C.

Horn. oxon. epoch. 5. Pr

col. p. 359. Theopomp.

Pausan. lib. 1

p. 815.



de Cérès, et par l'assemblée des Amphic-
 tyon qui s'y tient tout les ans¹. Cette diète serait
 utile, et par conséquent la plus belle des
 institutions, si les motifs d'humanité qui la firent
 naître, n'étaient forcés de céder aux passions de
 qui gouvernent les peuples. Suivant les uns,
 Amphictyon, qui régnait aux environs, en fut
 l'auteur² : suivant d'autres, ce fut Acrisius, roi
 de Argos³. Ce qui paraît certain, c'est que, dans
 les temps les plus reculés, douze nations du nord
 de Grèce⁴ (a), telles que les Doriens, les Ioniens,
 les Locéens, les Béotiens, les Thessaliens, etc.
 firent une confédération pour prévenir les
 maux que la guerre entraîne à sa suite. Il fut réglé
 que tous les ans on enverrait tous les députés à
 Amphictyon ; que les attentats commis contre le temple
 d'Apollon qui avait reçu leurs serments, et tous
 les autres qui sont contraires aux droits des gens dont
 ils étaient les défenseurs, seraient déferés
 à l'assemblée ; que chacune des douze nations
 aurait deux suffrages à donner par ses députés,
 et qu'elle s'engagerait à faire exécuter les décrets de ce
 conseil auguste.

Cette ligue fut cimentée par un serment qui s'est
 depuis renouvelé depuis. « Nous jurons, dirent
 les peuples associés, de ne jamais renverser les

¹ Hérodote. lib. 7, cap. 200. Mém.

² Hist. des Bell. Lettr. t. 3, p.

³ Pausan. lib. 10, cap. 15.

⁴ Pausan. lib. 10, cap. 15.

⁵ Pausan. lib. 10, cap. 15.

⁶ Pausan. lib. 10, cap. 15.

⁷ Pausan. lib. 10, cap. 15.

⁸ Pausan. lib. 10, cap. 15.

³ Strab. lib. 9, p. 420.

⁴ Æschin. de fals. leg. p. 413.

Strab. lib. 9, p. 420. Pausan. lib.

10, cap. 8, p. 815.

(a) Voyez la note XXII à la fin
 du volume.



« villes Amphictyoniques; de ne jamais détacher
 « soit pendant la paix, soit pendant la guerre, les
 « sources nécessaires à leurs besoins : si quelque
 « puissance ose l'entreprendre, nous marcherons
 « contre elle, et nous détruirons ses villes. Si
 « impies enlèvent les offrandes du temple
 « lon, nous jurons d'employer nos pieds, non
 « notre voix, toutes nos forces contre eux
 « tre leurs complices¹. »

Ce tribunal subsiste encore aujourd'hui, près dans la même forme qu'il fut établi. Sa juridiction s'est étendue avec les nations qui sorties du nord de la Grèce, et qui, toujours attachées à la ligue amphictyonique, ont porté leurs nouvelles demeures le droit d'assister d'opiner à ces assemblées². Tels sont les Lacedaemoniens : ils habitaient autrefois la Thessalie quand ils vinrent s'établir dans le Péloponnèse conservèrent un des deux suffrages qui appartenait au corps des Doriens dont ils faisaient partie. De même, le double suffrage originellement accordé aux Ioniens, fut dans la suite partagé entre les Athéniens et les colonies ioniennes qui se firent dans l'Asie mineure³. Mais, quoiqu'on ne se soit porté à la diète générale que vingt-quatre suffrages, le nombre des députés n'est pas fixé. Les Athéniens en envoient quelquefois trois ou quatre

L'assemblée des Amphictyons se tient, au

¹ Æschin. de fals. leg. p. 413.

² Mém. de l'acad. des Bell. Lettr. t. 21, hist. p. 237.

³ Æschin. ibid.

⁴ Id. in Ctesiph. p. 446.

CHAT

à Del
 Elle ai
 mence
 bonheur
 dans le se
 estations el
 t président
 après un
 particulier s'air
 tager³. On
 que ermin
 ent ouverte
 des parties
 onnée à la plu
 ende contre le
 s accordes.
 augmente
 sent pas. l'as
 ours de son a
 rps Amphict
 de la Grec
 de la ligne
 e union du te
 s les nations
 ars à de parei
 la conduite re

II. 9. p. 122. E.

de cor. p. 35.

t. 1. p. 850.

in Nest. p. 877. C.

cap. 23. t. 1. p.

de l'acad. des Bell



bs, à Delphes; en automne, au bourg d'An-
 r. Elle attire un grand nombre de spectateurs
 commence par des sacrifices offerts pour le repos
 bonheur de la Grèce. Outre les causes énon-
 dans le serment que j'ai cité, on y juge les
 stations élevées entre des villes qui préten-
 présider aux sacrifices faits en commun², ou
 après une bataille gagnée, voudraient en
 culier s'arroger des honneurs qu'elles devraient
 ger³. On y porte d'autres causes, tant civi-
 que criminelles⁴, mais sur-tout les actes qui
 ont ouvertement le droit des gens⁵. Les dé-
 des parties discutent l'affaire; le tribunal
 ponce à la pluralité des voix; il décerne une
 amende contre les nations coupables: après les
 amendes accordés, intervient un second jugement
 qui augmente l'amende du double⁶. Si elles n'o-
 bissent pas, l'assemblée est en droit d'appeler au
 secours de son décret, et d'armer contre elles tout
 le corps Amphictyonique, c'est-à-dire, une grande
 partie de la Grèce. Elle a le droit aussi de les sé-
 parer de la ligue Amphictyonique, ou de la com-
 mune union du temple⁷.

mais les nations puissantes ne se soumettent pas
 toujours à de pareils décrets. On peut en juger
 par la conduite récente des Lacédémoniens. Ils

tab. lib. 9, p. 420. Æschin.

t. 5, p. 405.

emosth. de cor. p. 495. Plut.
 vit. t. 2, p. 850.

⁵ Plut. in Cim. t. 1, p. 483.

⁶ Diod. lib. 16, p. 430.

⁷ Plut. in Themist. t. 1, p. 122.

em. in Nær. p. 877. Cic. de
 lib. 2, cap. 23, t. 1, p. 96.

Pausan. lib. 10, cap. 8, p. 816.

Æschin. de fals. leg. p. 413.

em. de l'acad. des Bell. Lettr.



s'étaient emparés, en pleine paix, de la cité de Thèbes : les magistrats de cette ville les citèrent à la diète générale : les Lacédémoniens y furent condamnés à cinq cents talents d'amende, et à mille, qu'ils se sont dispensés de payer, sous prétexte que la décision était injuste¹.

Les jugements prononcés contre les peuples profanent le temple de Delphes, inspirent plus de terreur. Leurs soldats marchent avec d'autant plus de répugnance, qu'ils sont punis de mort réservés de la sépulture, lorsqu'ils sont pris les armes à la main². Ceux que la diète invite à venger leurs autels sont d'autant plus dociles, qu'on est plus porté à partager l'impiété, lorsqu'on la favorise ou qu'on la tolère. Dans ces occasions, les nations coupables ont encore à craindre qu'aux anathèmes prononcés contre elles, ne se joigne la politique des peuples voisins, qui trouvent le moyen de servir leur propre ambition en épousant les intérêts du vaincu.

D'Anthéla, nous entrâmes dans le pays des Thébains, et nous vîmes aux environs les géomètres de la campagne, occupés à recueillir l'hellébore et les cicéaux qui croit sur le mont OËta³. L'envie de satisfaire notre curiosité nous obligea de prendre la route d'Hypate. On nous avait dit que nous y trouverions beaucoup de magiciennes en Thessalie, sur-tout dans cette ville⁴. Nous y vîmes en effet plusieurs femmes du peuple, qui pouvaient

¹ Diod. lib. 16, p. 430.

² Id. ibid. p. 427 et 431.

³ Theophr. hist. plant. lib. 9, cap. 11, p. 1063.

⁴ Aristoph. in nub. v. 746.

lib. 30, cap. 1, t. 2, p. 523.

in Hippol. act. 2, v. 420.

metam. lib. 1, p. 15; lib. 2, p. 10.

CHAT

disait,

excit

à la

beau.

de

les esprits

preter

Thessaliens

prédire les év

phénomène à l'

on avait con

ait pour suspe

is on cite me

les siècles les

avoir souvent

airement que l'

g-temps dan

en jaloux d'

es. pendant

re les opérat

quelques vi

a excessive m

ar des charco

s et des vipere

ants et sous ac

eur faire péru

en vîmes qu

Diod. lib. 16, p. 430.

Id. ibid. p. 427 et 431.

Theophr. hist. plant. lib. 9, cap. 11, p. 1063.

Aristoph. in nub. v. 746.

lib. 30, cap. 1, t. 2, p. 523.

in Hippol. act. 2, v. 420.

metam. lib. 1, p. 15; lib. 2, p. 10.

en vîmes qu



disait, arrêter le soleil, attirer la lune sur terre, exciter ou calmer les tempêtes, rappeler les morts à la vie, ou précipiter les vivants dans l'abîme¹.

Comment de pareilles idées ont-elles pu se glisser dans les esprits? Ceux qui les regardent comme absurdes, prétendent que, dans le siècle dernier, une Thessalienne nommée Aglaonice, ayant appris à prédire les éclipses de lune, avait attribué ce prodige à la force de ses enchantements², et qu'elle avait conclu de là que le même moyen suffirait pour suspendre toutes les lois de la nature. On cite une autre femme de Thessalie, qui, dans les siècles héroïques, exerçait sur cet astre un pouvoir souverain³; et quantité de faits prouvent évidemment que la magie s'est introduite depuis longtemps dans la Grèce.

Curieux et jaloux d'en rechercher l'origine, nous voulûmes, pendant notre séjour à Hypate, en connaître les opérations. On nous mena secrètement à quelques vieilles femmes, dont la misère était si excessive que l'ignorance : elles se vantaient d'avoir des charmes contre les morsures des scorpions et des vipères⁴, d'en avoir pour rendre languissants et sans activité les feux d'un jeune époux, pour faire périr les troupeaux et les abeilles⁵. Elles se tenaient assises en vîmes qui travaillaient à des figures de

¹ Emped. ap. Diog. Laert. lib.

rép. aux quest. t. 1, chap. 44, p. 424.

² Senec. in Hercul. OEtæo, v. 625.

³ Senec. in Hercul. OEtæo, v. 625.

⁴ Plat. in Euthydem. t. 1, p. 290.

⁵ Plut. conj. præcept. t. 2, p.

⁵ Herodot. lib. 2, cap. 181. Plat.

id. de orat. lib. 1, p. 417. Bayle,

de leg. lib. 11, t. 2, p. 933.



cire ; elles les chargeaient d'imprécations, les fonçaient des aiguilles dans le cœur, et les traînaient ensuite dans les différents quartiers de la ville¹. Ceux dont on avait copié les portraits frappés de ces objets de terreur, se croyaient voués à la mort, et cette crainte abrégait quelquefois leurs jours.

Nous surprîmes une de ces femmes tourner rapidement un rouet², et prononçant des paroles mystérieuses. Son objet était de rappeler³ les traits de Polyclète, qui avait abandonné Salamis, une des femmes les plus distinguées de la ville. Pour connaître les suites de cette aventure, nous fîmes quelques présents à Mycale ; c'était le nom de la magicienne. Quelques jours après, elle nous annonça que Salamis ne veut pas attendre l'effet de mes premiers enchantements ; elle viendra ce soir essayer de nouveaux ; je vous cacherai dans un lieu d'où vous pourrez tout voir et tout entendre : nous fûmes exacts au rendez-vous. Mycale faisait les préparatifs des mystères : on voyait autour d'elle des branches de laurier, des plantes aromatiques, des lames d'airain gravées en caractères inconnus ; des flocons de laine de brebis, teints en pourpre ; des clous détachés d'un gibet, et encore des ossements de dépouilles sanglantes ; des crânes humains à moitié dévorés par des bêtes féroces ; des

¹ Plat. in Euthyd. Ovid. heroid. epist. 6. v. 91.

² Pind. pyth. 4, v. 380. Schol. ibid. Apoll. Argon. lib. 1, v. 1139. Schol. ibid. Hesych. in Πόμ. Bayle,

rép. aux quest. p. 414.

³ Lucian. in meretr. 4, p. 288.

⁴ Theocrit. idyll. 2. Apul. lib. 3, p. 54.

CHA

de doi
d'arres ;
en conse
de mort vi
en blan
une lan
plus
de lat
magique
de Polycl
enfin q
votre atten
pour l'ave
vous tous
belle Thessa
amour : ap
chant et conti
commencerent
en général
l'objet qu'
Mycale fit d'ar
sieurs libation
miel : elle pri
les entrelac
es avant elles
dans un brasie
de l'avele. entr.



ts de doigts, de nez et d'oreilles, arrachés à
 cadavres; des entrailles de victimes; une fiole
 on conservait le sang d'un homme qui avait
 de mort violente; une figure d'Hécate en cire,
 te en blanc, en noir, en rouge, tenant un
 t, une lampe, et une épée entourée d'un
 ent¹; plusieurs vases remplis d'eau de fon-
 e², de lait de vache, de miel de montagne; le
 et magique, des instruments d'airain, des che-
 x de Polyclète, un morceau de la frange de sa
 e³, enfin quantité d'autres objets qui fixaient
 re attention, lorsqu'un bruit léger nous an-
 ça l'arrivée de Salamis.

ous nous glissâmes dans une chambre voisine.
 belle Thessalienne entra pleine de fureur et
 mour: après des plaintes amères contre son
 ant et contre la magicienne, les cérémonies
 mmencèrent. Pour les rendre plus efficaces, il
 t en général que les rites aient quelque rapport
 c l'objet qu'on se propose.

Mycale fit d'abord sur les entrailles des victimes
 sieurs libations avec de l'eau, avec du lait, avec
 miel: elle prit ensuite les cheveux de Poly-
 te, les entrelaça, les noua de diverses manières;
 es ayant mêlés avec certaines herbes, elle les
 a dans un brasier ardent⁴. C'était là le moment
 Polyclète, entraîné par une force invincible,

Euseb. præp. evang. lib. 5,
 14, p. 202.
 Apul. metam. lib. 3, p. 55.

³ Theocrit. idyll. 2.
⁴ Apul. ibid. lib. 3, p. 55.



devait se présenter, et tomber aux pieds de sa maîtresse.

Après l'avoir attendu vainement, Salamis, initiée depuis quelque temps dans les secrets de l'art, s'écrie tout-à-coup : Je veux moi-même présider aux enchantements. Sers mes transports, Mycale; prends ce vase destiné aux libations, entoure-le de cette laine¹. Astre de la nuit, prêtez-nous une lumière favorable ! et vous, divinité des enfers, qui rôdez autour des tombeaux et dans les lieux arrosés du sang des mortels, paraissez, terrible Hécate, et que nos charmes soient aussi puissants que ceux de Médée et de Circé ! Mycale, répands ce sel dans le feu², en disant : Je répands les os de Polyclète. Que le cœur de ce perfide devienne la proie de l'amour, comme ce laurier est consumé par la flamme, comme cette cire fond à l'aspect du brasier³; que Polyclète tourne autour de ma demeure, comme ce rouet tourne autour de son axe. Jette à pleines mains du son dans le feu; frappe sur ces vases d'airain. J'entends les hurlements des chiens. Hécate est dans le carrefour voisin; frappe, te dis-je, et que ce bruit l'avertisse que nous ressentons l'effet de sa présence. Mais déjà les vents retiennent leur haleine; tout est calme dans la nature: hélas ! mon cœur seul est agité⁴. O Hécate! ô redoutable déesse ! je fais ces trois libations en votre honneur, je vais faire trois fois une impré-

¹ Theocrit. idyll. 2, v. 2.

² Heins. in Theocrit. idyll. 2, v. 18.

³ Theocrit. ibid. v. 28. Virgil.

eclog. 8, v. 80.

⁴ Theocrit. ibid.

CHAPITRE

en contre l
e-t-il aban
donna la
puissant d
un mortier
poisson pou
s de ces her
e seuil de s
is, j'en enp
s'era ma vege
s tira
s opérations
accompagnées de f
prononçait par
tent pas d'être
es que de mot
norment aucu
nous restait
à oquer les ma
re la nuit à qu
u lieu solitaire e
prouvâmes occu
te de laquelle no
d herbes, des osse
h ains, des poupé
r, des cheveux d'a
eau, et quelle v
es avoir allumé d

Theocrit. idyll. 2, v. 28.
Ibid. Ethiop. lib. 6. F.
omer. odys. lib. 11. v.



catin contre les nouvelles amours de Polyclète. Peut-il abandonner ma rivale, comme Thésée abandonna la malheureuse Ariane! Essayons le plus puissant de nos philtres : pilons ce lézard dans un mortier, mêlons-y de la farine, faisons-en une boisson pour Polyclète. Et toi, Mycale, prends de ces herbes, et va de ce pas le répandre sur le seuil de sa porte. S'il résiste à tant d'efforts vaincus, j'en emploierai de plus funestes, et sa mort te vengera ma vengeance¹. Après ces mots, Salamis se tira.

Les opérations que je viens de décrire étaient accompagnées de formules mystérieuses que Mycale prononçait par intervalles². Ces formules ne méritent pas d'être rapportées : elles ne sont composées que de mots barbares ou défigurés, et qui ne signifient aucun sens.

Il nous restait à voir les cérémonies qui servent à invoquer les mânes. Mycale nous dit de nous rendre la nuit à quelque distance de la ville, dans un lieu solitaire et couvert de tombeaux. Nous trouvâmes occupée à creuser une fosse³, autour de laquelle nous la vîmes bientôt entasser des herbes, des ossements, des débris de corps humains, des poupées de laine, de cire et de farine, des cheveux d'un Thessalien que nous avions connu, et qu'elle voulait montrer à nos yeux. Après avoir allumé du feu, elle fit couler dans la

¹ *Æthiop. lib. 6, p. 293.*
² *Heliocrit. idyll. 2, v. 28.*
³ *Homer. odys. lib. 11, v. 36.*

Horat. lib. 1, sat. 8, v. 22. Heliocrit. Æthiop. lib. 6, p. 292. Feith. antiq. Homer. lib. 1, cap. 17.



fosse le sang d'une brebis noire qu'elle avait apporté, et réitéra plus d'une fois les libations, les invocations, les formules secrètes. Elle marchait de temps en temps à pas précipités, les pieds nus, les cheveux épars, faisant des imprécations horribles, et poussant des hurlements qui finirent par la trahir : car ils attirèrent des gardes envoyés par les magistrats, qui l'épiaient depuis long-temps. On la saisit, et on la traîna en prison. Le lendemain, nous nous donnâmes quelques mouvements pour la sauver ; mais on nous conseilla de l'abandonner aux rigueurs de la justice¹, et de sortir de la ville.

La profession qu'elle exerçait est réputée infâme parmi les Grecs. Le peuple déteste les magiciennes, parce qu'il les regarde comme la cause de tous les malheurs. Il les accuse d'ouvrir les tombeaux pour mutiler les morts² : il est vrai que la plupart de ces femmes sont capables des plus noirs forfaits, et que le poison les sert mieux que leurs enchantements. Aussi les magistrats sévissent-ils presque par-tout contre elles. Pendant mon séjour à Athènes, j'en vis condamner une à mort ; ses parents, devenus ses complices, subirent la même peine³. Mais les lois ne proscrivent que les abus de cet art frivole ; elles permettent les enchantements qui ne sont point accompagnés de maléfices, et dont l'objet peut tourner à l'avan-

¹ Lucian. in asin. t. 2. p. 622.

² Lucan. Pharsal. lib. 6, v. 538. Apul. metam. lib. 2, p. 33 et 35.

³ Demosth. in Aristog. p. 84. Philochor. ap. Harpocr. in Θεωρ.



de la société. On les emploie quelquefois
 contre l'épilepsie¹, contre les maux de tête², et
 le traitement de plusieurs autres maladies³.
 D'un autre côté, des devins autorisés par les ma-
 gistrats, sont chargés d'évoquer et d'apaiser les
 âmes des morts⁴. Je parlerai plus au long de ces
 usages dans le voyage de la Laconie.

Hypate nous nous rendîmes à Lamia; et, con-
 tinuant à marcher dans un pays sauvage, par un
 chemin inégal et raboteux, nous parvînmes à
 Lamaci, où s'offrit à nous un des plus beaux
 points de vue que l'on trouve en Grèce⁵; car
 la ville domine sur un bassin immense dont l'as-
 pect cause soudain une vive émotion. C'est dans
 ce riche et superbe plaine⁶ que sont situées
 plusieurs villes, et entre autres Pharsale, l'une des
 plus grandes et des plus opulentes de la Thessalie.
 Nous les parcourûmes toutes, en nous instrui-
 sant, autant qu'il était possible, de leurs traditions,
 de leur gouvernement, du caractère et des mœurs
 de leurs habitants.

Il suffit de jeter les yeux sur la nature du pays,
 pour se convaincre qu'il a dû renfermer autrefois
 presque autant de peuples ou de tribus, qu'il
 présente de montagnes et de vallées. Séparés alors
 par de fortes barrières qu'il fallait à tout moment
 attaquer ou défendre, ils devinrent aussi coura-

Demosth. in Aristog. p. 840.

28, cap. 2, t. 2, p. 444.

Plat. in Charm. t. 2, p. 155;

4 Plut. de consol. t. 2, p. 109.

in conv. t. 3, p. 202.

5 Liv. lib. 32, cap. 4.

Pind. pyth. 3, v. 91. Plin. lib.

6 Pocock. t. 3, p. 153.



geux qu'entrepreneurs; et quand leurs mœurs s'adoucirent, la Thessalie fut le séjour des héros et le théâtre des plus grands exploits. C'est là que parurent les Centaures et les Lapithes, que s'embarquèrent les Argonautes, que mourut Hercule, que naquit Achille, que vécut Pirithoüs, que les guerriers venaient des pays les plus lointains signaler par des faits d'armes.

Les Achéens, les Éoliens, les Doriens de qui descendent les Lacédémoniens, d'autres puissantes nations de la Grèce, tirent leur origine de la Thessalie. Les peuples qu'on y distingue aujourd'hui sont les Thessaliens proprement dits, les OÉtéens, les Phthiotes, les Maliens, les Magnètes, les Perrhèbes, etc. Autrefois ils obéissaient à des rois; ils éprouvèrent ensuite les révolutions ordinaires aux grands et aux petits états; la plupart sont soumis aujourd'hui au gouvernement oligarchique¹.

Dans certaines occasions, les villes de chaque canton, c'est-à-dire, de chaque peuple, envoient leurs députés à la diète, où se discutent leurs intérêts²; mais les décrets de ces assemblées n'obligent que ceux qui les ont souscrits. Ainsi, non-seulement les cantons sont indépendants les uns des autres, mais cette indépendance s'étend encore sur les villes de chaque canton. Par exemple, le canton des OÉtéens étant divisé en quatorze districts³, les habitants de l'un peuvent refuser de

¹ Thucyd. lib. 4, cap. 78.

² Id. ibid. Liv. lib. 35, cap. 31; lib. 36, cap. 8; lib. 39, cap. 25;

lib. 42, cap. 38.

³ Strab. lib. 9, p. 434.

CHAPITRE
surtout à la guerre
sont libérés affaiblis
clôt de réunir ses
général dans les del
dense bien souv
confédération
est la plus p
quantité des mées
canton des Magnètes
peuple entièrement
on voit aussi de
te à aucune de-
très faibles pour se n
grande considération.
à deux ou trois autr-
is es, également ha
es Thessaliens j
me chevaux et dix
sa compter les arc
de on peut arguer
ce peuple est au
d'arc⁶. Rien de
thessaliens elle n'est
p. l'opinion: tout
peuple impossible de

lib. 18, p. 35.

v. lib. 34, cap. 31

neop. ap. Athen.

26

Arab. lib. 9, p. 43. Le 2.

42 p. 53.

enoph. hist. grec. 2. 1. 1.



à la guerre ceux des autres ¹. Cette excessive liberté affaiblit chaque canton, en l'empêchant de réunir ses forces, et produit tant de langueur dans les délibérations publiques, qu'on se dispense bien souvent de convoquer les diètes ².

La confédération des Thessaliens proprement dite est la plus puissante de toutes, soit par la multitude des villes qu'elle possède, soit par l'accession des Magnètes et des Perrhèbes, qu'elle a presque entièrement assujettis ³.

On voit aussi des villes libres qui semblent ne appartenir à aucune des grandes peuplades, et qui, quoiqu'elles soient faibles pour se maintenir dans un certain degré de considération, ont pris le parti de s'associer avec deux ou trois autres villes voisines, également faibles ⁴.

Les Thessaliens peuvent mettre sur pied six mille chevaux et dix mille hommes d'infanterie ⁵, sans compter les archers, qui sont excellents, et dont on peut augmenter le nombre à son gré : ce peuple est accoutumé dès l'enfance à tirer de l'arc ⁶. Rien de si renommé que la cavalerie thessalienne ⁷ : elle n'est pas seulement redoutable par l'opinion ; tout le monde convient qu'il est presque impossible d'en soutenir l'effort ⁸.

¹ Ibid. lib. 18, p. 595.

² Ibid. lib. 34, cap. 51.

³ Xenoph. ap. Athen. lib. 6, p.

⁴ Ibid. lib. 9, p. 437. Liv. lib.

⁵ Ibid. p. 53.

⁶ Xenoph. hist. græc. lib. 6, p.

581. Isocr. de pac. t. 1, p. 420.

⁶ Xenoph. ibid. Solin. cap. 8.

⁷ Pausan. lib. 10, cap. 1, p. 799.

Diod. lib. 16, p. 435. Liv. lib. 9, cap. 19.

⁸ Polyb. lib. 4, p. 278.



On dit qu'ils ont su les premiers imposer un frein au cheval, et le mener au combat : on ajoute que de là s'établit l'opinion qu'il existait autrefois en Thessalie des hommes moitié hommes, moitié chevaux, qui furent nommés Centaures ¹. Cette fable prouve du moins l'ancienneté de l'équitation parmi eux; et leur amour pour cet exercice est consacré par une cérémonie qu'ils observent dans leurs mariages. Après les sacrifices et les autres rites en usage, l'époux présente à son épouse un coursier orné de tout l'appareil militaire ².

La Thessalie produit du vin, de l'huile, des fruits de différentes espèces. La terre est fertile au point que le blé monterait trop vite, si l'on ne prenait la précaution de le tondre ou de le faire brouter par les moutons ³.

Les moissons, pour l'ordinaire très-abondantes, sont souvent détruites par les vers ⁴. On voit une grande quantité de blé en différents ports, et sur-tout dans celui de Thèbes en Phthiotie, d'où il passe à l'étranger ⁵. Ce commerce, qui produit des sommes considérables, est d'autant plus avantageux pour la nation, qu'elle peut facilement l'entretenir, et même l'augmenter par la quantité surprenante d'esclaves qu'elle possède, et qui sont connus sous le nom de Pénestes. Ils descendent la plupart de ces Perrhèbes et de ces Magnètes

¹ Plin. lib. 7, cap. 56, t. 1, p. 416.

² Ælian. de anim. lib. 11, c. 34.

³ Theophr. hist. plant. lib. 8, cap.

7, p. 942.

⁴ Id. ibid. c. 10.

⁵ Xenoph. hist. græc. lib. 6, p.

581. Liv. lib. 39, cap. 25.

de les Thess
ancus : évei
contradictions
ait peut-être
ent le plus
emiers à récl
lémoniens,
onné le mêm
Les Péneste
sont en si g
eurs des crain
faire un obje
tres peuples de
nteux encore.
aler les esclaves
oyens libres. e
ins les vaisse
hessalie ⁴.
J'ai vu, dans
condition est
otiens qui vin
qui furent cha
upart retourne
s autres. ne po
taient, transige
nsentirent à dev
autres ne pourra

¹ Euripid. in Alcest. v. 6.

² Theop. ap. Athen. lib.

p. 265.

³ Aristot. de rep. lib. 2.



les Thessaliens mirent aux fers après les avoir vaincus : événement qui ne prouve que trop les contradictions de l'esprit humain. Les Thessaliens sont peut-être de tous les Grecs ceux qui se glorifient le plus de leur liberté¹, et ils ont été des premiers à réduire les Grecs en esclavage : les Lacédémoniens, aussi jaloux de leur liberté, ont donné le même exemple à la Grèce².

Les Pénestes se sont révoltés plus d'une fois³ : ils sont en si grand nombre, qu'ils inspirent toujours des craintes, et que leurs maîtres peuvent en faire un objet de commerce, et en vendre aux autres peuples de la Grèce. Mais, ce qui est plus honteux encore, on voit ici des hommes avides acheter les esclaves des autres, enlever même des citoyens libres, et les transporter, chargés de fers, dans les vaisseaux que l'appât du gain attire en Thessalie⁴.

J'ai vu, dans la ville d'Arné, des esclaves dont la condition est plus douce. Ils descendent de ces Spartiens qui vinrent autrefois s'établir en ce pays, qui furent chassés ensuite par les Thessaliens. La plupart retournèrent dans les lieux de leur origine :

les autres, ne pouvant quitter le séjour qu'ils habitaient, transigèrent avec leurs vainqueurs. Ils consentirent à devenir serfs, à condition que leurs maîtres ne pourraient ni leur ôter la vie, ni les

Euripid. in Alcest. v. 677.

Theop. ap. Athen. lib. 6, cap. p. 265.

Aristot. de rep. lib. 2, cap. 9,

t. 2, p. 328.

⁴ Aristoph. in Plut. v. 520. Schol. ibid.



transporter dans d'autres climats; ils se chargèrent de la culture des terres sous une redevance annuelle. Plusieurs d'entre eux sont aujourd'hui plus riches que leurs maîtres ¹.

Les Thessaliens reçoivent les étrangers avec beaucoup d'empressement, et les traitent avec magnificence ². Le luxe brille dans leurs habits et dans leurs maisons ³: ils aiment à l'excès le faste et la bonne chère: leur table est servie avec autant de recherche que de profusion; et les danseuses qu'ils y admettent ne sauraient leur plaire, qu'en se dépouillant de presque tous les voiles de la pudeur ⁴.

Ils sont vifs, inquiets ⁵, et si difficiles à gouverner, que j'ai vu plusieurs de leurs villes déchirées par des factions ⁶. On leur reproche, comme à toutes les nations policées, de n'être point esclaves de leur parole, et de manquer facilement à leurs alliés ⁷: leur éducation n'ajoutant à la nature que des préjugés et des erreurs, la corruption commence de bonne heure; bientôt l'exemple rend le crime facile, et l'impunité le rend insolent ⁸.

Dès les temps les plus anciens ils cultivèrent la poésie: ils prétendent avoir donné le jour à Thamyris, à Orphée, à Linus, à tant d'autres qui vi-

¹ Archem. ap. Athen. lib. 6, p. 264. Thucyd. lib. 12.

² Xenoph. hist. græc. lib. 6, p. 579. Athen. lib. 14, cap. 5, p. 624.

³ Plat. in Crit. t. 1, p. 53. Athen. lib. 14, cap. 23, p. 663. Theop. ap. Athen. lib. 6, cap. 17, p. 260.

⁴ Athen. lib. 13, cap. 9, p. 607.

⁵ Liv. lib. 34, cap. 51.

⁶ Isocr. ep. 2, ad Phil. t. 1, p. 451.

⁷ Demosth. olynth. 1, p. 4; id. in Aristocr. p. 743.

⁸ Plat. in Crit. t. 1, p. 53.

CHAP

ent dans le

loire: mai

aucun éci

iron un sié

ensibles aux

s ces derni

hèteur Gor;

ppense qui

les fausses i

ertu ?

s ont tant de

la danse. qu'il

usages les plu

généraux ou le

s de la danse:

entre celle des

me elle peint

sompption et le

it au caractèr

la chasse, il

nes. Je ne relè

ne discernait

x la même pei

nés d'une loi s.

oss. observ. et Melan

p. 3, p. 456.

lot. de aud. poet. t. 2. 1

lat. lib. 1; id. in Men.

ancien. de sct. cap. 17. t

6.

Lucien rapporte une insc.

rite pour un Thessalien, et c



viennent dans le siècle des héros dont ils partageaient la gloire¹; mais, depuis cette époque, ils n'ont produit aucun écrivain, aucun artiste célèbre. Il y a environ un siècle et demi que Simonide les trouva insensibles aux charmes de ses vers². Ils ont été, dans ces derniers temps, plus dociles aux leçons du rhéteur Gorgias; ils préfèrent encore l'éloquence pompeuse qui le distinguait, et qui n'a pas rectifié les fausses idées qu'ils ont de la justice et de la vertu³.

Ils ont tant de goût et d'estime pour l'exercice de la danse, qu'ils appliquent les termes de cet art à des usages les plus nobles. En certains endroits, les généraux ou les magistrats se nomment les chefs de la danse⁴ (a). Leur musique tient le milieu entre celle des Doriens et celle des Ioniens; et comme elle peint tour-à-tour la confiance de la prospérité et la mollesse de la volupté, elle s'assimile au caractère et aux mœurs de la nation⁵.

En matière de chasse, ils sont obligés de respecter les circonscriptions. Je ne relèverais pas cette circonstance, si elle ne décernait contre ceux qui tuent ces oiseaux la même peine que contre les homicides⁶. Condamnés d'une loi si étrange, nous en demandâmes

1 Boss. observ. ad. Melam. lib. 3. p. 456.

2 Plut. de aud. poet. t. 2, p. 15. 3 Plut. ibid.; id. in Men. t. 2,

4 Lucian. de salt. cap. 14, t. 2,

5 Lucien rapporte une inscription pour un Thessalien, et con-

que en ces termes : « Le peuple a fait élever cette statue à Ilation, parce qu'il avait bien dansé au combat. »

⁵ Athen. lib. 14, p. 624.

⁶ Plin. lib. 10, cap. 23. Solin. cap. 40. Plut. de Isid. et Osir. t. 2, p. 380.



la raison : on nous dit que les cigognes avaient purgé la Thessalie des serpents énormes qui l'infestaient auparavant, et que, sans la loi, on serait bientôt forcé d'abandonner ce pays ¹, comme la multiplicité des taupes avait fait abandonner une ville de Thessalie dont j'ai oublié le nom ².

De nos jours, il s'était formé dans la ville de Phères une puissance dont l'éclat fut aussi brillant que passager. Lycophon en jeta les premiers fondements ³, et son successeur, Jason, l'éleva au point de la rendre redoutable à la Grèce et aux nations éloignées. J'ai tant otû parler de cet homme extraordinaire, que je crois devoir donner une idée de ce qu'il a fait, et de ce qu'il pouvait faire.

Jason avait les qualités les plus propres à fonder un grand empire. Il commença de bonne heure à soudoyer un corps de six mille auxiliaires qu'il exerçait continuellement, et qu'il s'attachait par des récompenses quand ils se distinguaient, par des soins assidus quand ils étaient malades, par des funérailles honorables quand ils mouraient ⁴. Il fallait, pour entrer et se maintenir dans ce corps, une valeur éprouvée, et l'intrépidité qu'il montrait lui-même dans les travaux et dans les dangers. Des gens qui le connaissaient, m'ont dit qu'il était d'une santé à supporter les plus grandes fatigues, et d'une activité à surmonter les plus grands

¹ Aristot. de mirab. auscult. t. 1, p. 1152.

² Plin. lib. 8, cap. 29, p. 455.

³ Xenoph. hist. græc. lib. 2, p.

461. Diod. lib. 14, p. 300. Reinec. hist. Jul. t. 2, p. 366.

⁴ Xenoph. ibid. lib. 6, p. 580.

CHAPIT
 tacles; ne ci
 besoins de
 e; ou plutôt
 ez prudent p
 uré du succè
 étrer les des
 siens, à reat
 trigue¹; enân
 ne donnant ja
 l faut ajout
 ples avec dou
 nt que Timoth
 il était ani par
 d'accusé devant l'a
 oulla de l'appar
 smela comme si
 d'accusé. et eod
 siver la vie².
 après avoir sou
 tés d'alliance
 s projets aux pro
 leur peignit la
 antie par la bata
 les hors d'état de
 Athéniens borné
 énsée par des flote
 Thessalie Il ajouta
 d'alliances, il leur s

icer. de offic. lib. 1. cap. 1

2 p. 209.

iod. lib. 15. p. 173.



ostacles; ne connaissant ni le sommeil, ni les autres besoins de la vie, quand il fallait agir; insensible, ou plutôt inaccessible à l'attrait du plaisir; assez prudent pour ne rien entreprendre sans être assuré du succès; aussi habile que Thémistocle à pénétrer les desseins de l'ennemi, à lui dérober les siens, à remplacer la force par la ruse ou par l'astuce; enfin, rapportant tout à son ambition, et ne donnant jamais rien au hasard.

Il faut ajouter à ces traits, qu'il gouvernait ses peuples avec douceur²; qu'il connut l'amitié au point que Timothée, général des Athéniens, avec lequel il était uni par les liens de l'hospitalité, ayant été accusé devant l'assemblée du peuple, Jason se dévoua de l'appareil du trône, vint à Athènes, se présenta comme simple particulier avec les amis de l'accusé, et contribua par ses sollicitations à lui sauver la vie³.

Après avoir soumis quelques peuples, et fait des traités d'alliance avec d'autres, il communiqua ses projets aux principaux chefs des Thessaliens⁴. Il leur peignit la puissance des Lacédémoniens amoindrie par la bataille de Leuctres, celle des Thébains hors d'état de subsister long-temps, celle des Athéniens bornée à leur marine, et bientôt ébranlée par des flottes qu'on pourrait construire en Thessalie. Il ajouta que, par des conquêtes et des alliances, il leur serait facile d'obtenir l'em-

¹ Herod. de offic. lib. 1, cap. 30, t. 3, p. 209.
² Herod. lib. 15, p. 373.

³ Demosth. in Timoth. p. 1075. Nep. in Timoth. cap. 4.

⁴ Xenoph. hist. græc. l. 6, p. 580.



pire de la Grèce, et de détruire celui des Perses, dont les expéditions d'Agésilas et du jeune Cyrus avaient récemment dévoilé la faiblesse. Ces discours ayant embrasé les esprits, il fut élu chef et généralissime de la ligue thessalienne, et se vit bientôt après à la tête de vingt mille hommes d'infanterie, de plus de trois mille chevaux, et d'un nombre très-considérable de troupes légères¹.

Dans ces circonstances, les Thébains implorèrent son secours contre les Lacédémoniens². Quoiqu'il fût en guerre avec les Phocéens, il prend l'élite de ses troupes, part avec la célérité d'un éclair, et, prévenant presque par-tout le bruit de sa marche, il se joint aux Thébains, dont l'armée était en présence de celle des Lacédémoniens. Pour ne pas fortifier l'une ou l'autre de ces nations par une victoire qui nuirait à ses vues, il les engage à signer une trêve : il tombe aussitôt sur la Phocide, qu'il ravage; et, après d'autres exploits également rapides, il retourne à Phères couvert de gloire, et recherché de plusieurs peuples qui sollicitent son alliance.

Les jeux pythiques étaient sur le point de se célébrer; Jason forma le dessein d'y mener son armée³. Les uns crurent qu'il voulait imposer à cette assemblée, et se faire donner l'intendance des jeux; mais comme il employait quelquefois des moyens extraordinaires pour faire subsister ses troupes⁴, ceux de Delphes le soupçonnèrent

¹ Xenoph. hist. græc. l. 6, p. 583.

² Id. ibid. p. 598.

³ Id. ibid. p. 600.

⁴ Polyæn. strateg. l. 6, c. 1, etc.

voir des vi
rent au die
pareil sacri
regardait. A
la tête de so
, dit-on. a
Parmi les C
rt, parce qu
autres s'en
dé des esp
avait conq
ees. et de po
l reçu de l'un
e temps. se fai
t dans leurs ect
rales de la Gr
ceptible d'ex
vu dans la
des lois a la
ythie, j'ai su
s Perses. L'un
ne que Jason
abilité que le
second.

Ce fut quelque
vivâmes à Pher
jardins⁵. Non

Xenoph. ibid.

Vol. Mex. lib. 9, cap.

Id. ibid.

Philostr. de vit. isophor.



avoir des vues sur le trésor sacré¹ : ils demandent au dieu comment ils pourraient détourner un pareil sacrilège ; le dieu répondit que ce soin ne regardait. A quelques jours de là, Jason fut tué, à la tête de son armée, par sept jeunes conjurés, dit-on, avaient à se plaindre de sa sévérité². Parmi les Grecs, les uns se réjouirent de sa mort, parce qu'ils avaient craint pour leur liberté ; les autres s'en affligèrent, parce qu'ils avaient fondé des espérances sur ses projets³. Je ne sais s'il avait conçu de lui-même celui de réunir les Grecs, et de porter la guerre en Perse, ou s'il l'avait reçu de l'un de ces sophistes qui, depuis quel temps, se faisaient un mérite de le discuter, soit dans leurs écrits, soit dans les assemblées générales de la Grèce⁴. Mais enfin ce projet était susceptible d'exécution, et l'événement l'a justifié. J'ai vu dans la suite Philippe de Macédoine donner des lois à la Grèce ; et, depuis mon retour en Sicile, j'ai su que son fils avait détruit l'empire des Perses. L'un et l'autre ont suivi le même système que Jason, qui peut-être n'avait pas moins de capacité que le premier, ni moins d'activité que le second.

Ce fut quelques années après sa mort que nous allâmes à Phères, ville assez grande et entourée de jardins⁵. Nous comptions y trouver quelques

Kenoph. *ibid.*

Val. Max. lib. 9, cap. 10.

Id. *ibid.*

Philostr. de vit. sophist. lib. 1,

p. 493. Isocr. paneg. t. 1, p. 209 ;

id. ad. Philip. t. 1, p. 291.

⁵ Polyb. lib. 17, p. 756. Liv.

lib. 33, cap. 6.



traces de cette splendeur dont elle brillait du temps de Jason; mais Alexandre y régnait, et offrait à la Grèce un spectacle dont je n'avais pas d'idée : car je n'avais jamais vu de tyran. Le trône sur lequel il était assis, fumait encore du sang de ses prédécesseurs. J'ai dit que Jason avait été tué par des conjurés : ses deux frères Polydore et Polyphron lui ayant succédé, Polyphron assassina Polydore ¹, et fut, bientôt après, assassiné par Alexandre, qui régnait depuis près de onze ans; quand nous arrivâmes à Phères.

Ce prince cruel n'avait que des passions avilies par des vices grossiers. Sans foi dans les traités, timide et lâche dans les combats, il n'eut l'ambition des conquêtes que pour assouvir son avarice, et le goût des plaisirs, que pour s'abandonner aux plus sales voluptés ³.

Un tas de fugitifs et de vagabonds noircis de crimes, mais non moins scélérats que lui, devinrent ses soldats et ses satellites, portaient la désolation dans ses états et chez les peuples voisins. On l'avait vu entrer, à leur tête, dans une ville alliée, y rassembler sous divers prétextes les citoyens dans la place publique, les égorger, et livrer leurs maisons au pillage ⁴. Ses armes eurent d'abord quelques succès; vaincu ensuite par les Thébains, joints à divers peuples de Thessalie ⁵, il

¹ Xenoph. hist. græc. lib. 6, p. 600.

² Diod. lib. 15, p. 374.

³ Plut. in Pelop. t. 1, p. 293.

⁴ Diod. lib. 15, p. 385. Plut. ibid. Pausan. l. 6, p. 463.

⁵ Diod. ibid. p. 390.

cu
exerçait pl
sujets : les
autres, re
étaient pour
à cette es
leurs tour
endurer son
rèt à s'émou
royennes d'
créâtre, en d
oyant d'un c
sujets. il par
Hécube et d'
Les habitants
ante, et dans
es maux, et q
oupirs n'osae
naient en secr
un désespoir
raintes dont i
des tyrans, cel
dans ses yeux.
le trouble, la d
aient son âme :
ne faisaient trer
contre Thébés
dureur qu'il eu
mour la passio
elle. Il passait

¹ Plut. ibid.

² *Elman. var. hist lib*



exerçait plus ses fureurs que contre ses propres sujets : les uns étaient enterrés tout en vie ¹ ; d'autres, revêtus de peaux d'ours ou de sangliers, étaient poursuivis et déchirés par des dogues dressés à cette espèce de chasse. Il se faisait un jeu de leurs tourments, et leurs cris ne servaient qu'à durcir son âme. Cependant il se surprit un jour prêt à s'émouvoir : c'était à la représentation des Troyennes d'Euripide ; mais il sortit à l'instant du théâtre, en disant qu'il aurait trop à rougir, si, voyant d'un œil tranquille couler le sang de ses sujets, il paraissait s'attendrir sur les malheurs d'Hécube et d'Andromaque ².

Les habitants de Phères vivaient dans l'épouvante, et dans cet abattement que cause l'excès des maux, et qui est un malheur de plus. Leurs soupirs n'osaient éclater, et les vœux qu'ils formaient en secret pour la liberté, se terminaient par un désespoir impuissant. Alexandre, agité des craintes dont il agitait les autres, avait le partage des tyrans, celui de haïr et d'être haï. On démêlait dans ses yeux, à travers l'empreinte de sa cruauté, le trouble, la défiance et la terreur qui tourmentaient son âme : tout lui était suspect. Ses gardes le faisaient trembler. Il prenait des précautions contre Thébé son épouse, qu'il aimait avec la même ardeur qu'il en était jaloux, si l'on peut appeler amour la passion féroce qui l'entraînait auprès d'elle. Il passait la nuit au haut de son palais,

¹ Plut. *ibid.*

² Ælian. *var. hist.* lib. 14, cap. 40. Plut. *ibid.*



dans un appartement où l'on montait par une échelle, et dont les avenues étaient défendues par un dogue qui n'épargnait que le roi, la reine, et l'esclave chargé du soin de le nourrir. Il s'y retirait tous les soirs, précédé par ce même esclave qui tenait une épée nue, et qui faisait une visite exacte de l'appartement ¹.

Je vais rapporter un fait singulier, et je ne l'accompagnerai d'aucune réflexion. Eudémus de Chypre, en allant d'Athènes en Macédoine, était tombé malade à Phères ². Comme je l'avais vu souvent chez Aristote, dont il était l'ami, je lui rendis pendant sa maladie tous les soins qui dépendaient de moi. Un soir que j'avais appris des médecins, qu'ils désespéraient de sa guérison, je m'assis auprès de son lit : il fut touché de mon affliction, me tendit la main, et me dit d'une voix mourante : Je dois confier à votre amitié un secret qu'il serait dangereux de révéler à tout autre que vous. Une de ces dernières nuits, un jeune homme d'une beauté ravissante m'apparut en songe ; il m'avertit que je guérirais, et que dans cinq ans je serais de retour dans ma patrie : pour garant de sa prédiction, il ajouta que le tyran n'avait plus que quelques jours à vivre. Je regardai cette confiance d'Eudémus comme un symptôme de délire, et je rentrai chez moi pénétré de douleur.

Le lendemain, à la pointe du jour, nous fûmes éveillés par ces cris mille fois réitérés : Il est mort !

¹ Cicer. de offic. lib. 2, cap. 7, t. 3, p. 233. Val. Max. lib. 9, c. 13.

² Aristot. ap. Cicer. de divin. lib. 1, cap. 25, t. 3, p. 22.

¹ Plut. in Pelop. t. 1.
² Quinil. lib. 7, cap. 1, p. 1.
³ Xenoph. hist. grec. t. 6.



tyran n'est plus! il a péri par les mains de la reine! Nous courûmes aussitôt au palais; nous y vîmes le corps d'Alexandre livré aux insultes d'une populace qui le foulait aux pieds¹, et célébrait avec transport le courage de la reine. Ce fut elle en effet qui se mit à la tête de la conjuration, soit par haine pour la tyrannie, soit pour venger ses injures personnelles. Les uns disaient qu'Alexandre allait sur le point de la répudier; d'autres, qu'il avait voulu mourir un jeune Thessalien qu'elle aimait²; d'autres enfin, que Pélopidas, tombé quelques années auparavant entre les mains d'Alexandre, avait eu, pendant sa prison, une entrevue avec la reine, et l'avait exhortée à délivrer sa patrie, et à se rendre digne de sa naissance³: car elle était la sœur de Jason. Quoi qu'il en soit, Thébé ayant approuvé son plan, avertit ses trois frères Tisiphonus, Amphitholaüs et Lycophron, que son époux avait résolu leur perte; et dès cet instant ils résolurent de se venger.

La veille, elle les tint cachés dans le palais⁴: le soir, Alexandre boit avec excès, monte dans son appartement, se jette sur son lit, et s'endort. Thébé descend tout de suite, écarte l'esclave et le valet de chambre, revient avec les conjurés, et se saisit de l'épée suspendue au chevet du lit. Dans ce moment, leur courage parut se ralentir; mais Thébé, les ayant menacés d'éveiller le roi s'ils hésitaient

¹ Plut. in Pelop. t. 1, p. 298.

³ Plut. ibid. p. 297.

² Xenoph. hist. græc. l. 7, cap. 1, p. 410.

⁴ Id. ibid.

³ Xenoph. hist. græc. l. 6, p. 601.



encore, ils se jetèrent sur lui, et le percèrent de plusieurs coups.

J'allai aussitôt apprendre cette nouvelle à Eudémus, qui n'en parut point étonné. Ses forces se rétablirent : il périt cinq ans après en Sicile ; et Aristote, qui depuis adressa un dialogue sur l'âme à la mémoire de son ami¹, prétendait que le songe s'était vérifié dans toutes ses circonstances, puisque c'est retourner dans sa patrie que de quitter la terre².

Les conjurés, après avoir laissé respirer pendant quelque temps les habitants de Phères, partagèrent entre eux le pouvoir souverain, et commirent tant d'injustices, que leurs sujets se virent forcés, quelques années après mon voyage en Thessalie, d'appeler Philippe de Macédoine à leur secours³. Il vint, et chassa non-seulement les tyrans de Phères, mais encore ceux qui s'étaient établis dans d'autres villes. Ce bienfait a tellement attaché les Thessaliens à ses intérêts⁴, qu'ils l'ont suivi dans la plupart de ses entreprises, et lui en ont facilité l'exécution (a).

Après avoir parcouru les environs de Phères, et sur-tout son port, qu'on nomme Pagase, et qui en est éloigné de quatre-vingt-dix stades⁵ (b), nous visitâmes les parties méridionales de la Magnésie ; nous prîmes ensuite notre route vers le nord,

¹ Plut. in Dion. t. 1, p. 967.

² Cicér. de divin. lib. 1, cap. 25, t. 3, p. 22.

³ Diod. lib. 16, p. 418.

⁴ Isocr. orat. ad. Philip. t. 1, p. 238.

(a) Voyez, dans le chapitre LXI de cet ouvrage, la lettre écrite la quatrième année de la cent-sixième olympiade.

⁵ Strab. lib. 9, p. 436.

(b) Trois lieues et mille cinq toises.

CH

ant à no
ette centre

at, la varie
allées que fo
ptentrional
ont Ossa.

Sur un des
mple en l'
ntre célèbr
nciennemen

ncore le non
la suite d'u
us les ans von

sacrifice au se
ssions au mî
ccessive au p

bligés de ne
ison épaisse
ur un froid tu

et en quelque
ne présenten
e l'autre celle

La montagne
e cèdres, de
mples, dont le
n nous montr

hart de celle

¹ Pind. pyth. 4, v. 181

² P. Geogr. Min. t. 2, p.

³ Dicaearch. ibid. p. 1



ant à notre droite la chaîne du mont Pélion. Cette contrée est délicieuse par la douceur du climat, la variété des aspects, et la multiplicité des vallées que forment, sur-tout dans la partie la plus septentrionale, les branches du mont Pélion et du mont Ossa.

Sur un des sommets du mont Pélion, s'élève un temple en l'honneur de Jupiter; tout auprès est un autre célèbre où l'on prétend que Chiron avait anciennement établi sa demeure¹, et qui porte encore le nom de ce centaure. Nous y montâmes la suite d'une procession de jeunes gens, qui tous les ans vont, au nom d'une ville voisine, offrir un sacrifice au souverain des dieux. Quoique nous étions au milieu de l'été, et que la chaleur fût excessive au pied de la montagne, nous fûmes obligés de nous couvrir, à leur exemple, d'une peau épaisse. On éprouve en effet sur cette hauteur un froid très-rigoureux, mais dont l'impression est en quelque façon affaiblie par la vue superbe que présentent d'un côté les plaines de la mer, de l'autre celles de la Thessalie.

La montagne est couverte de sapins, de cyprès, de cèdres, de différentes espèces d'arbres² et de plantes, dont la médecine fait un grand usage³. On nous montra une racine dont l'odeur, approchant de celle du thym, est, dit-on, meurtrière

¹ Pind. pyth. 4, v. 181. Dicæarch.

geogr. min. t. 2, p. 29.

² Dicæarch. ibid. p. 27.

³ Id. ibid. p. 30. Theoph. hist.

plant. lib. 4, cap. 6, p. 367; lib.

9, cap. 15, p. 1117. †



pour les serpents, et qui, prise dans du vin, guérit de leurs morsures¹. On y trouve un arbuste dont la racine est un remède pour la goutte, l'écorce pour la colique, les feuilles pour les fluxions aux yeux²; mais le secret de la préparation est entre les mains d'une seule famille, qui prétend se l'être transmis de père en fils, depuis le centaure Chiron, à qui elle rapporte son origine. Elle n'en tire aucun avantage, et se croit obligée de traiter gratuitement les malades qui viennent implorer son secours.

Descendus de la montagne, à la suite de la procession, nous fûmes priés au repas qui termine la cérémonie. Nous vîmes ensuite une espèce de danse particulière à quelques peuples de la Thessalie, et très-propre à exciter le courage et la vigilance des habitants de la campagne³. Un Magnésien se présente avec ses armes; il les met à terre, et imite les gestes et la démarche d'un homme qui, en temps de guerre, sème et laboure son champ. La crainte est empreinte sur son front: il tourne la tête de chaque côté: il aperçoit un soldat ennemi qui cherche à le surprendre; aussitôt il saisit ses armes, attaque le soldat, en triomphe, l'attache à ses bœufs, et le chasse devant lui. Tous ces mouvements s'exécutent en cadence au son de la flûte.

En continuant notre route, nous arrivâmes à Sycurium. Cette ville, située sur une colline au pied du mont Ossa, domine sur de riches campa-

¹ Dicaearch. ap. geogr. min. t. 2, p. 28.

² Id. ibid. p. 30.

³ Xenoph. exped. Cyr. lib. 6, p. 371.

CHAP

es. La pure

ndent un de

là jusqu'à

uplé. Il dev

boche de cette

première et

hors sont enl

ses murs des

Nous logeâmes

ez lui tous les

e de l'ancien

Philotas.

Nous étions inj

ramun à plusie

nten. désigne

ment. en se re

ont Ossa: ces

Thessalie en

compagner. N

L'aurore nous

15 du mois ma

nous plusieurs

aties. Mopsim

s bords du fleuve

nes³. Après avo

us, dont les eaux

enée⁴, nous arriv

¹ Liv. lib. 42, cap. 52.

² Plin. lib. 4, cap. 8, l. 1.

(a) Le 10 août de l'an 1770.

C.



ges. La pureté de l'air et l'abondance des eaux la rendent un des plus agréables séjours de la Grèce¹. Qu'à là jusqu'à Larisse, le pays est fertile et très-peuplé. Il devient plus riant, à mesure qu'on approche de cette ville, qui passe avec raison pour la première et la plus riche de la Thessalie : ses jardins sont embellis par le Pénée, qui roule auprès de ses murs des eaux extrêmement claires².

Nous logeâmes chez Amyntor, et nous trouvâmes chez lui tous les agréments que nous devions attendre de l'ancienne amitié qui le liait avec le père d'Philotas.

Nous étions impatients d'aller à Tempé. Ce nom, commun à plusieurs vallées qu'on trouve en ce pays, désigne plus particulièrement celle que nous suivîmes, en se rapprochant, le mont Olympe et le mont Ossa : c'est le seul grand chemin pour aller de la Thessalie en Macédoine. Amyntor voulut nous accompagner. Nous prîmes un bateau, et au lever de l'aurore nous nous embarquâmes sur le Pénée, le 15 du mois métagéitnion (a). Bientôt s'offrirent à nous plusieurs villes, telles que Phalanna, Gyrtou, Larissies, Mopsium, Homolis; les unes placées sur les bords du fleuve, les autres sur les hauteurs voisines³. Après avoir passé l'embouchure du Tirarésius, dont les eaux sont moins pures que celles du Pénée⁴, nous arrivâmes à Gonnus distante, de La-

¹ Liv. lib. 42, cap. 54.

³ Liv. ibid. cap. 61.

Plin. lib. 4, cap. 8, t. 1, p. 200.

⁴ Homer. iliad. 2, v. 754. Strab.

² Le 10 août de l'an 357 avant J. C. lib. 9, p. 44 r.



risse d'environ cent soixante stades¹ (a) : nous y laissâmes notre bateau. C'est là que commence la vallée, et que le fleuve se trouve resserré entre le mont Ossa, qui est à sa droite, et le mont Olympe, qui est à sa gauche, et dont la hauteur est d'un peu plus de dix stades (b).

Suivant une ancienne tradition, un tremblement de terre sépara ces montagnes, et ouvrit un passage aux eaux qui submergeaient les campagnes². Il est du moins certain que si l'on fermait ce passage, le Pénée ne pourrait plus avoir d'issue, car ce fleuve, qui reçoit dans sa course plusieurs rivières, coule dans un terrain qui s'élève par degrés, depuis ses bords jusqu'aux collines et aux montagnes qui entourent cette contrée. Aussi disait-on que si les Thessaliens ne s'étaient soumis à Xerxès, ce prince aurait pris le parti de s'emparer de Gonnus, et d'y construire une barrière impénétrable au fleuve³. Cette ville est très-importante par sa situation : elle est la clef de la Thessalie du côté de la Macédoine⁴, comme les Thermopyles le sont du côté de la Phocide.

La vallée s'étend du sud-ouest au nord-est⁵ ; sa longueur est de quarante stades⁶ (c), sa plus grande

¹ Liv. lib. 36, cap. 10.

(a) Six lieues et cent vingt toises.

(b) Neuf cent soixante toises. Voy. la note XXVI à la fin du volume.

² Herodot. lib. 7, cap. 129. Strab. lib. 9, p. 430.

³ Herodot. ibid. cap. 130.

⁴ Liv. lib. 42, cap. 67.

⁵ Pocock. t. 3, p. 152. Note mss. de M. Stuart.

⁶ Plin. lib. 4, cap. 8, t. 1, p. 200. Liv. lib. 44, cap. 6.

(c) Environ une lieue et demie. Je donne toujours à la lieue deux mille cinq cents toises.

CHAPITRE

laur d'environ
ce largeur d'un
de arait être que
s montagnes :
plines, de frènes
les pieds jaillissent
comme le cristal :
les sommets, s'é
pi avec une volu
pa out un canal
d. s il embrasse t
viture⁵. Des grot
magnes⁶, des pier
cés du fleuve, sent
d plaisir. Ce qui au
comme intelligence
mts qui parent e
qu s'efforce d'imit
la ture veut imiter l
scs d'arbriseant fo
cox et des bosquet
at des bouquets de
lype⁷. Les rochers s
lire; et les arbres. c

Note mss. de M. Stuart

Environ deux cent

Plin. lib. 4, cap. 9, t. 1, p. 200.

var. list. lib. 3, cap. 1, p. 100.

ibid. Salmas. in Scis. p. 54.

Environ quatre-vingt-cinq
s pieds.



largeur d'environ deux stades et demie¹ (a); mais cette largeur diminue quelquefois au point qu'elle ne paraît être que de cent pieds² (b).

Les montagnes sont couvertes de peupliers, de planes, de frênes d'une beauté surprenante³. De leur pied jaillissent des sources d'une eau pure comme le cristal⁴; et des intervalles qui séparent leur sommets, s'échappe un air frais que l'on respire avec une volupté secrète. Le fleuve présente partout un canal tranquille, et dans certains endroits il embrasse de petites îles dont il éternise la verdure⁵. Des grottes percées dans les flancs des montagnes⁶, des pièces de gazon placées aux deux côtés du fleuve, semblent être l'asyle du repos et du loisir. Ce qui nous étonnait le plus était une certaine intelligence dans la distribution des ornements qui parent ces retraites. Ailleurs, c'est l'art qui s'efforce d'imiter la nature; ici on dirait que la nature veut imiter l'art. Les lauriers et différentes sortes d'arbrisseaux forment d'eux-mêmes des berceaux et des bosquets, et font un beau contraste avec des bouquets de bois placés au pied de l'Olympe⁷. Les rochers sont tapissés d'une espèce de liège; et les arbres, ornés de plantes qui serpen-

Note mss. de M. Stuart.

1 Environ deux cent trente-six

2 Ibid. lib. 4, cap. 8, t. 1, p. 200.

3 Ælian. var. hist. lib. 3, cap. 1. Pe-

4 Ibid. Salmas. in Solin. p. 583.

5 Environ quatre-vingt-quatorze

6 de pieds.

3 Theoph. hist. plant. lib. 4; cap.

6. Catul. epithal. Pel. et Thetid.

Plut. in Flamin. t. 1, p. 370. Hesych. in Τέμπ.

4 Ælian. var. hist. lib. 3, cap. 1.

5 Pocock. t. 3, p. 152.

6 Note mss. de M. Stuart.

7 Ibid.



tent autour de leur tronc¹, s'entrelacent dans leurs branches, et tombent en festons et en guirlandes. Enfin, tout présente en ces beaux lieux la décoration la plus riante. De tous côtés l'œil semble respirer la fraîcheur, et l'âme recevoir un nouvel esprit de vie.

Les Grecs ont des sensations si vives, ils habitent un climat si chaud, qu'on ne doit pas être surpris des émotions qu'ils éprouvent à l'aspect et même au souvenir de cette charmante vallée : au tableau que je viens d'en ébaucher, il faut ajouter que, dans le printemps, elle est toute émaillée de fleurs, et qu'un nombre infini d'oiseaux y font entendre des chants², à qui la solitude et la saison semblent prêter une mélodie plus tendre et plus touchante.

Cependant nous suivions lentement le cours du Pénée; et mes regards, quoique distraits par une foule d'objets délicieux, revenaient toujours sur ce fleuve. Tantôt je voyais ses flots étinceler à travers le feuillage dont ses bords sont ombragés³; tantôt, m'approchant du rivage, je contemplais le cours paisible de ses ondes⁴, qui semblaient se soutenir mutuellement, et remplissaient leur carrière sans tumulte et sans effort. Je disais à Amyntor : Telle est l'image d'une âme pure et tranquille; ses vertus naissent les unes des autres; elles agissent toutes de concert et sans bruit. L'ombre étrangère du vice les fait seule éclater par son opposition.

¹ Ælian. var. hist. lib. 3, cap. 1.

Plin. lib. 16, cap. 44, t. 2, p. 41.

² Plin. lib. 4, cap. 8, t. 1, p. 200.

³ Id. ibid.

⁴ Ælian. var. hist. lib. 3, cap. 1.

Procop. ædif. lib. 4, cap. 3, p. 72.

CHAPITRE

Amyntor me répète
d'ambition et
lors il me ra-
cont Ossa, où il a
battu des titans contr
il étourdi se précip
ébranlé par la vic
vaines en un en-
comprimées, cherch
s'écourtaient, se si-
gant, dans un
après une nouvelle
contre les autres d
son âme était oc-
je levai les yeux auto
solé entre deux roc-
lochées, dans tout
profonds. Pres de tel
parmi d
suspendus sur leurs
je vis la nature en r-
étaient couvertes de lé-
des roches menaçante
(Quelle puissance a de-
éternelles? Est-ce la fur
le leverement du gl
général terrible des di-
gre; mais enfin c'est
les conquérants devr
l'un des ravages don



Antor me répondit : Je vais vous montrer l'image de l'ambition et les funestes effets qu'elle produit.

Lors il me conduisit dans une des gorges du mont Ossa, où l'on prétend que se donna le combat des titans contre les dieux. C'est là qu'un torrent impétueux se précipite sur un lit de rochers, qu'il ébranle par la violence de ses chutes. Nous parvîmes en un endroit où ses vagues, fortement comprimées, cherchaient à forcer un passage. Elles se heurtaient, se soulevaient, et tombaient, en mugissant, dans un gouffre, d'où elles s'élançaient avec une nouvelle fureur, pour se briser les unes contre les autres dans les airs.

Mon âme était occupée de ce spectacle, lorsque je levai les yeux autour de moi ; je me trouvai resserré entre deux montagnes noires, arides, et silencieuses, dans toute leur hauteur, par des abîmes profonds. Près de leurs sommets, des nuages erraient péniblement parmi des arbres funèbres, ou restaient suspendus sur leurs branches stériles. Au-dessous, je vis la nature en ruine ; les montagnes écroulées étant couvertes de leurs débris, et n'offraient que des roches menaçantes et confusément entassées. Quelle puissance a donc brisé les liens de ces masses énormes ? Est-ce la fureur des aquilons ? est-ce un bouleversement du globe ? est-ce en effet la vengeance terrible des dieux contre les titans ? Je l'ignore ; mais enfin c'est dans cette affreuse vallée que les conquérants devraient venir contempler le tableau des ravages dont ils affligent la terre.



Nous nous hâtâmes de sortir de ces lieux, et bientôt nous fûmes attirés par les sons mélodieux d'une lyre¹, et par des voix plus touchantes encore: c'était la *théorie* ou députation que ceux de Delphes envoient de neuf en neuf ans à Tempé². Ils disent qu'Apollon était venu dans leur ville avec une couronne et une branche de laurier cueillies dans cette vallée, et c'est pour en rappeler le souvenir qu'ils font la députation que nous vîmes arriver. Elle était composée de l'élite des jeunes Delphiens. Ils firent un sacrifice pompeux sur un autel élevé près des bords du Pénée; et, après avoir coupé des branches du même laurier dont le dieu s'était couronné, ils partirent en chantant des hymnes.

En sortant de la vallée, le plus beau des spectacles s'offrit à nous. C'est une plaine couverte de maisons et d'arbres, où le fleuve, dont le lit est plus large et le cours plus paisible, semble se multiplier par des sinuosités sans nombre. A quelques stades de distance paraît le golfe Thermaïque: au-delà se présente la presque île de Pallène; et dans le lointain, le mont Athos termine cette superbe vue³.

Nous comptions retourner le soir à Gonnus; mais un orage violent nous obligea de passer la nuit dans une maison située sur le rivage de la mer: elle appartenait à un Thessalien qui s'empressa de nous accueillir. Il avait passé quelque temps à la

¹ Plut. de music. t. 2, p. 1136.
Mém. de l'acad. des Bell. Lett. t. 13,
p. 220.

² Ælian. var. hist. lib. 3, cap. 1.

³ Note mss. de M. Stuart.

CHAP
ar du roi C
nta des arc
Cotys, nor
uptueux et
race. Outre
tous les au
ts qu'il possi
trésors suffi
En été, il e
st pratiquee
les bords
ombrages fi
l excès de la
un délire qu
e jointe au
elles. Savez-v
l'herve. Il ordo
se parer des
comme une par
finer devant.
cesse. Les neces
gnde magnificem
patience sou ép
se la fin du repas
ore, à la tente c
retour, il an
core arrivée. Ce
va de la vie. U
t. Un troisième

) Plus d'un million quat
de livres



du roi Cotys, et pendant le soupé il nous raconta des anecdotes relatives à ce prince.

Cotys, nous dit-il, est le plus riche, le plus voluptueux et le plus intempérant des rois de Thrace. Outre d'autres branches de revenus, il tire tous les ans plus de deux cents talents (a) des mines qu'il possède dans la Chersonèse¹; cependant ses trésors suffisent à peine à ses goûts.

En été, il erre avec sa cour dans des bois où sont pratiquées de belles routes : dès qu'il trouve, sur les bords d'un ruisseau, un aspect riant et de sombrages frais, il s'y établit, et s'y livre à tous les excès de la table. Il est maintenant entraîné par un délire qui n'exciterait que la pitié, si la force jointe au pouvoir ne rendait les passions cruelles. Savez-vous quel est l'objet de son amour? Minerve. Il ordonna d'abord à une de ses maîtresses de se parer des attributs de cette divinité : mais, comme une pareille illusion ne servit qu'à l'enflammer davantage, il prit le parti d'épouser la déesse. Les noces furent célébrées avec la plus grande magnificence; j'y fus invité. Il attendait avec impatience son épouse : en l'attendant, il s'enivra. Sur la fin du repas, un de ses gardes alla, par son ordre, à la tente où le lit nuptial était dressé : à son retour, il annonça que Minerve n'était pas encore arrivée. Cotys le perça d'une flèche qui le priva de la vie. Un autre garde éprouva le même sort. Un troisième, instruit par ces exemples, dit

(a) Plus d'un million quatre-vingt mille livres.

¹ Demosth. in Aristocr. p. 743.



qu'il venait de voir la déesse, qu'elle était couchée, et qu'elle attendait le roi depuis long-temps. A ces mots, le soupçonnant d'avoir obtenu les faveurs de son épouse, il se jette en fureur sur lui et le déchire de ses propres mains¹.

Tel fut le récit du Thessalien. Quelque temps après, deux frères, Héraclide et Python, conspirèrent contre Cotys, et lui ôtèrent la vie. Les Athéniens ayant eu successivement lieu de s'en louer et de s'en plaindre, lui avaient décerné, au commencement de son règne, une couronne d'or avec le titre de citoyen: après sa mort, il déférèrent les mêmes honneurs à ses assassins².

L'orage se dissipa pendant la nuit. A notre réveil, la mer était calme et le ciel serein; nous revînmes à la vallée, et nous vîmes les apprêts d'une fête que les Thessaliens célèbrent tous les ans, en mémoire du tremblement de terre qui, en donnant un passage aux eaux du Pénée, découvrit les belles plaines de Larisse.

Les habitants de Gonnus, d'Homolis et des autres villes voisines, arrivaient successivement dans la vallée. L'encens des sacrifices brûlait de toutes parts³; le fleuve était couvert de bateaux qui descendaient et montaient sans interruption. On dressait des tables dans les bosquets, sur le gazon, sur les bords du fleuve, dans les petites îles, auprès des sources qui sortent des montagnes. Une

¹ Athen. lib. 12, cap. 8, p. 531.

² Demosth. in Aristocr. p. 744.

³ Athen. lib. 14, p. 639. Ælian.

var. hist. lib. 3, cap. 1, Meurs. in

Πελώρ.

CH:
 singularité
 esclaves y
 tout, que
 nds. Ils es
 berté qui ra
 sert qu'à r
 e la table se
 usique, et l
 ngèrent be
 Nous retou
 quelques jour
 combat de
 es en différe
 bitants de L
 e les autres p
 cette ville
 autant le c
 guillaient
 e chaque ca
 ure à ses cote
 ur, et qu'apr
 al, il le saisise
 ns descendre l
 s'élance sur
 algré les seco
 tterre aux ye
 teurs qui célé
 L'administrati
 ains d'un petit

Plin. lib. 8, cap. 45

p. Sueton. in Claud. ca.



gularité qui distingue cette fête, c'est que les esclaves y sont confondus avec leurs maîtres, ou plutôt, que les premiers y sont servis par les seconds. Ils exercent leur nouvel empire avec une liberté qui va quelquefois jusqu'à la licence, et qui sert qu'à rendre la joie plus vive. Aux plaisirs de la table se mêlaient ceux de la danse, de la musique, et plusieurs autres exercices qui se prolongèrent bien avant dans la nuit.

Nous retournâmes le lendemain à Larisse, et quelques jours après nous eûmes occasion de voir le combat des taureaux. J'en avais vu de semblables en différentes villes de la Grèce¹; mais les habitants de Larisse y montrent plus d'adresse que les autres peuples. La scène était aux environs de cette ville : on y fit partir plusieurs taureaux, et autant de cavaliers qui les poursuivaient et les aiguillaient avec une espèce de dard. Il faut que chaque cavalier s'attache à un taureau, qu'il aille à ses côtés, qu'il le presse et l'évite tour-à-tour, et qu'après avoir épuisé les forces de l'animal, il le saisisse par les cornes, et le jette à terre sans descendre lui-même de cheval. Quelquefois on s'élançait sur l'animal écumant de fureur; et, malgré les secousses violentes qu'il éprouve, il se jette à terre aux yeux d'un nombre infini de spectateurs qui célèbrent son triomphe.

L'administration de cette ville est entre les mains d'un petit nombre de magistrats qui sont

Plin. lib. 8, cap. 45, t. 1, p. 3.
Sueton. in Claud. cap. 21. He-

liod. Æthiop. lib. 10, p. 498. Sal-
mas. in Pollion. p. 286.



élus par le peuple, et qui se croient obligés de le flatter et de sacrifier son bien à ses caprices¹.

Les naturalistes prétendent que, depuis qu'on a ménagé une issue aux eaux stagnantes qui couvraient en plusieurs endroits les environs de cette ville, l'air est devenu plus pur et beaucoup plus froid. Ils citent deux faits en faveur de leur opinion. Les oliviers se plaisaient infiniment dans ce canton; ils ne peuvent aujourd'hui y résister aux rigueurs des hivers; et les vignes y gèlent très-souvent, ce qui n'arrivait jamais autrefois².

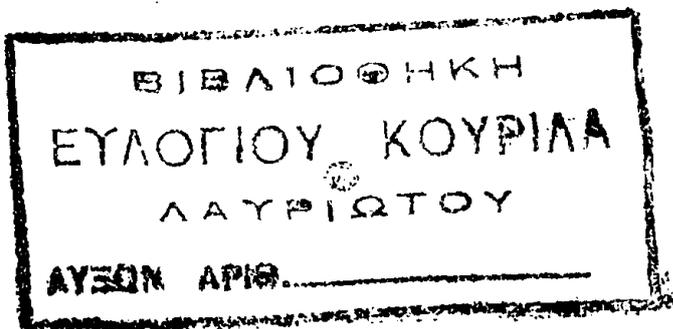
Nous étions déjà en automne : comme cette saison est ordinairement très-belle en Thessalie, et qu'elle y dure long-temps³, nous fîmes quelques courses dans les villes voisines : mais le moment de notre départ étant arrivé, nous résolûmes de passer par l'Épire, et nous prîmes le chemin de Gomphi, ville située au pied du mont Pindus.

¹ Aristot. de rep. lib. 5, cap. 6, cap. 20.
t. 2, p. 394.

³ Id. hist. plant. lib. 3, cap. 7.

² Theoph. de caus. plant. lib. 5,

FIN DU TOME III.



Sur les poids
au temple de
Hérodote (li
(lib. 16, p. 4)

Pour réduire
dans la proportion
d'Hérodote et
les tables que je
dressées pour le
d'argent pesant
du temps de
trois grains :
dont Hérodote

Six grands cra.
valaient trois
d'argent, et
Cent dix-sept d
trente-deux
seize talents d
Un lion pesant
talents d'argent
Une statue pesan
tre talents d'ar

¹ Hérodote, lib. 3.



NOTES.

NOTE I, CHAP. XXII.

Sur les poids et la valeur de quelques offrandes en or envoyées au temple de Delphes par les rois de Lydie, et décrites dans Hérodote (lib. I. cap. 14, 50 etc.), et dans Diodore de Sicile (lib. 16, p. 452).

POUR réduire les talents d'or en talents d'argent, je prendrai la proportion de un à treize, comme elle était du temps d'Hérodote¹; et pour évaluer les talents d'argent, je suivrai les tables que j'ai données à la fin de cet ouvrage, elles ont été dressées pour le talent attique, et elles supposent que la drachme d'argent pesait soixante dix-neuf grains. Il est possible que, du temps de cet historien, elle fût plus forte de deux ou trois grains : il suffit d'en avertir. Voici les offrandes d'or dont Hérodote nous a conservé le poids :

Six grands cratères pesant trente talents, qui valaient trois cent quatre-vingt-dix talents d'argent, et de notre monnaie.....	liv. 2,106,000
Cent dix-sept demi-plinthes pesant deux cent trente-deux talents, qui valaient trois mille seize talents d'argent, et de notre monnaie..	16,286,400
Un lion pesant dix talents, valant cent trente talents d'argent, et de notre monnaie.....	702,000
Une statue pesant huit talents, valant cent quatre talents d'argent, et de notre monnaie...	561,600
	<hr/> 19,656,000

¹ Herodot. lib. 3, cap. 95.



	D'autre part.....	19,656,00 ^{liv}
Un cratère pesant huit talents et quarante-deux mines, valant cent treize talents six mines d'argent, et de notre monnaie.....		610,74
A ces offrandes, Diodore de Sicile ¹ ajoute trois cent soixante phioles d'or, pesant chacune deux mines; ce qui fait douze talents pesant d'or, qui valaient cent cinquante-six talents en argent, et de notre monnaie.....		842,40
	TOTAL.....	21,109,14

Au reste, on trouve quelques différences dans les calculs d'Hérodote, et de Diodore de Sicile; mais cette discussion me mènerait trop loin.

NOTE II, CHAP. XXII.

Sur la Vapeur de l'autre de Delphes.

CETTE vapeur était du genre des moufettes : elle ne s'élevait qu'à une certaine hauteur. Il paraît qu'on avait exhausssé le sol autour du soupirail. Voilà pourquoi il est dit qu'on descendait à ce soupirail. Le trépied étant ainsi enfoncé, on étroit comment la vapeur pouvait parvenir à la prêtresse, sans nuire aux assistants.

NOTE III, CHAP. XXV.

Sur le Plan d'une Maison grecque.

M. PERRAULT a dressé le plan d'une maison grecque, d'après la description que Vitruve en a faite². M. Galiani en a donné un second, qui est sans doute préférable à celui de Perrault

¹ Diod. lib. 16, p. 452.

³ Galiani, architett. di Vitruv.

² Vitruv. de archit. lib. 6, cap. 10.

Perrault, ibid.

J'en publ
dresser à
J'ai lu
duction q
maisons à
texte latin
que le trad
que n'a pa
nouvelle tr.
de faire par
et le plan g
qu'il y a joi
Perrault, les
De la face
d'un Grec etait
mestique habitu
ornée: mais elle
possible de se
et qui était p
maison de re
parade.
Comme il n
ster, sans bloc
sans, il fallait,
portes; une ex
sur la voie publi
strum, comme d
et l'autre, interi
portiers. Le text
Ostiarum celum
seconde porte ap
collage de suite r
nitulans non p
longueur; sans q
voyage le trajet q
est ainsi qu'il s
faciant. L'on n'éc



J'en publie un troisième, que feu M. Mariette avait bien voulu dresser à ma prière, et justifier par le mémoire suivant :

« J'ai lu le plus attentivement qu'il m'a été possible, la traduction qu'a faite Perrault de l'endroit où Vitruve traite des maisons à l'usage des peuples de l'ancienne Grèce. J'ai eu le texte latin sous les yeux; et, pour en dire la vérité, j'ai trouvé que le traducteur français s'y était permis bien des libertés que n'a pas prises, à mon avis, le marquis Galiani, dans la nouvelle traduction italienne du même auteur, dont il vient de faire part au public. Il m'a paru que son interprétation, et le plan géométral d'une maison grecque qu'il a figuré et qu'il y a joint, rendaient, beaucoup mieux que ne l'a fait Perrault, les idées de Vitruve. Jugez en vous-même.

« De la façon dont s'est exprimé l'auteur latin, la maison d'un Grec était proprement celle que sa femme et son domestique habitaient. Elle n'était ni trop spacieuse ni trop ornée; mais elle renfermait toutes les commodités qu'il était possible de se procurer. Le corps de logis qui y était joint, et qui était pour le mari seul, n'était au contraire qu'une maison de représentation, et, si vous l'aimez mieux, de parade.

« Comme il n'aurait pas été décent et qu'on n'aurait pu entrer, sans blesser les mœurs, dans la première de ces maisons, il fallait, avant que d'y pénétrer, se faire ouvrir deux portes; l'une extérieure, ayant son débouché immédiatement sur la voie publique, n'étant point précédée d'un porche ou *atrium*, comme dans les maisons qui se construisaient à Rome; et l'autre, intérieure: toutes deux gardées par différents portiers. Le texte ne dit pas en parlant de leur logement *Ostiarîi cellam*, mais *Ostianiorum cellas*. Pour gagner la seconde porte après avoir franchi la première, on était obligé de suivre une allée en forme d'avenue assez étroite, *latitudinis non spatiosæ*, et à laquelle je suppose une grande longueur; sans quoi Vitruve n'aurait pas regardé comme un voyage le trajet qu'il y avait à faire d'une porte à l'autre; car c'est ainsi qu'il s'exprime en parlant de cette avenue, *Itinera faciunt*. L'on n'aurait pas non plus été dans la nécessité de



« multiplier, comme on a vu, les portiers et leurs loges, si
« les portes eussent été plus voisines.

« L'habitation, par cette disposition, se trouvant éloignée
« de la voie publique, l'on y jouissait d'une plus grande tran-
« quillité, et l'on avait, à droite et à gauche de l'allée qui y
« conduisait, des espaces suffisants pour y placer, d'un côté, les
« écuries et tout ce qui en dépend : les remises ou angars pro-
« pres à serrer les chars ou autres voitures, et les mettre à
« l'abri des injures de l'air; les greniers à foin, les lieux né-
« cessaires pour le pansement des chevaux, pour le dire en un
« mot, ce que nous comprenons sous le nom général de *Basses-*
« *Cours*, et que Vitruve appelle simplement *Equilia*. Ni Per-
« rault, ni le marquis Galiani, faute d'espace, ne l'ont exprimé
« sur leurs plans; ils se sont contentés d'y marquer la place
« d'une écurie, encore si petite, que vous conviendrez avec
« moi de son insuffisance pour une maison de cette consé-
« quence.

« Sur l'autre côté de l'allée je poserai, avec Vitruve, les
« loges des portiers, et j'y placerai encore les beaux vestibules
« qui donnaient entrée dans cette maison de parade que j'ai
« annoncée, laquelle couvrira, dans mon plan, l'espace de
« terrain correspondant à celui qu'occupent les écuries. Je
« suis contraint d'avouer que Vitruve se tait sur ce point; mais
« ne semble-t-il pas l'insinuer? car il ne quitte point l'allée en
« question, sans faire remarquer qu'elle était le centre où
« aboutissaient les différentes portes par où l'on arrivait dans
« l'intérieur des édifices qu'il décrit : *statimque januæ inte-*
« *riores finiuntur*.

« Ce vestibule et les pièces qu'il précédait, se trouvant ainsi
« sous la clef de la première porte d'entrée, n'avaient pas be-
« soin d'un portier particulier; aussi ne voit-on pas que Vitruve
« leur en assigne aucun. Ce qu'il n'aurait pas manqué de faire,
« si le vestibule eût été sur la voie publique, et tel que l'a
« figuré sur son plan le marquis Galiani.

« Arrivé à la seconde porte, après se l'être fait ouvrir, on
« passait dans un péristyle ou cloître, n'ayant que trois cor-
« ridors ou portiques, un sur le devant et deux sur les côtés

Le *Prostas*,
répondre à
les anciens
C'était un
profond qu'
côté de son
de supports
ment par le
d'une porte
« Quoique
portes de c'
donnait accè
où les femm
gissaient pou
de vestigues.
porte sur la dr
étaient celles é
Thalamus,
lamus, pour
pourtant pas
leurs, si c'e
destination,
être pas sepa
sivement, et
se conformer
« Le marquis
Mais par quell
cabinet depen
ces deux pièce
ments pareils,
« *Prostas* et de la
ne compte que
du *Prostas*? ce
des anciens Gr.
« prene que cha
de les éloigner
« S'il n'était pe



Le *Prostas*, ou ce que nous nommons *Vestibule*, pour mieux répondre à nos idées, quoique ce fût une autre chose chez les anciens, se présentait en face aux personnes qui entraient. C'était un lieu tout ouvert par-devant, d'un tiers moins profond que la largeur de sa baie, et flanqué de chaque côté de son ouverture par deux *antes* ou pilastres, servant de supports aux poutres ou poitrail qui en fermaient carrément par le haut l'ouverture, comme un linteau ferme celle d'une porte ou d'une fenêtre.

« Quoique Vitruve n'en parle point, il devait y avoir trois portes de chambres dans le dit *Prostas*; l'une au fond, qui donnait accès dans de grandes et spacieuses salles, *Oeci magni*, où les femmes grecques, même les plus qualifiées, ne rougissaient point de travailler la laine en compagnie de leurs domestiques, et de l'employer à des ouvrages utiles. Une porte sur la droite du *Prostas*, et une autre à l'opposite, étaient celles de deux chambres, *cubicula*, l'une nommée *Thalamus*, l'autre *Amphithalamus*. Perrault a lu *Antithalamus*, pour se procurer une antichambre dont je ne crois pourtant pas que les Grecs aient jamais fait usage; et d'ailleurs, si c'en eût été une, elle aurait dû, pour remplir sa destination, précéder la pièce appelée *Thalamus*, et n'en être pas séparée par le *Prostas*, ainsi que Vitruve le dit positivement, et que Perrault l'a observé lui-même, obligé de se conformer en cela au récit de son auteur.

« Le marquis Galiani en a fait, comme moi, l'observation. Mais par quelle raison veut-il que l'*Amphithalamus* soit un cabinet dépendant du *Thalamus*? Pourquoi, faisant aller ces deux pièces ensemble, en compose-t-il deux appartements pareils, qu'il met l'un à droite et l'autre à gauche du *Prostas* et de la salle du travail? N'a-t-il pas aperçu que Vitruve ne compte que deux chambres uniques, une de chaque côté du *Prostas*? ce qui est plus simple et plus dans les mœurs des anciens Grecs. Elles ne portent pas les mêmes noms, ce qui prouve que chacune avait un usage particulier qui obligeait de les éloigner l'une de l'autre.

« S'il m'était permis de hasarder un sentiment, j'estimerais



« que, par *Thalamus*, Vitruve entend la chambre du lit
 « couchent le maître et la maîtresse de la maison; et par *A-*
 « *phithalamus* la chambre où la maîtresse de maison reçoit
 « visites, et autour de laquelle (*ἀμφὶ*, *circum*) règnent des
 « en manière d'estrades, pour y placer son monde. J'ai de
 « l'idée que les anciennes maisons des Grecs avaient, qu
 « à la partie de la distribution, beaucoup de rapport a
 « celles qu'habitent aujourd'hui les Turcs, maîtres du mée
 « pays. Vous me verrez bientôt suivre le parallèle dans
 « plus grand détail.

« Je ne crains pas que vous me refusiez, dans une main
 « où rien ne doit manquer, une pièce aussi essentielle
 « nécessaire qu'est une salle destinée aux visites. Voudriez-ve
 « que la maîtresse du logis en fût privée, tandis que la maîs
 « du maître, dont il sera question dans un instant, en sur
 « bonde? Que si vous ne me l'accordez pas en cet endroit,
 « la placerez-vous? Déjà les autres pièces de la même maiso
 « qui toutes sont disposées autour du cloître ou péristyle,
 « qui ont leurs entrées sous les corridors dudit cloître, so
 « occupées chacune à sa destination. Vitruve nous dit que da
 « une on prenait journellement le repas, *Triclinia quotidian*
 « c'est-à-dire, que le maître du logis y mangeait ordinaieme
 « avec sa femme et ses enfants, lorsqu'il n'avait pas compagn
 « dans les autres, les enfants ou les domestiques y logeaient t
 « y couchaient, *Cubicula*; ou bien elles servaient de garde
 « meubles, de dépenses, d'offices, même de cuisine: car
 « faut bien qu'il y en ait au moins une dans une maison,
 « c'est ce que Vitruve comprend sous la dénomination gé
 « rale de *Cellæ familiaricæ*. Voilà pour ce qui regarde la ma
 « son appelée par les Grecs *Gynæconitis*, appartement de
 « femme.

« Perrault fait traverser cet édifice pour arriver dans u
 « autre plus considérable, que le maître de la maison habitai
 « et dans lequel, séparé de sa famille, il vivait avec la spler
 « deur qu'exigeaient son état et sa condition. Cette dispositio
 « répugne, avec raison, au marquis Galiani: et en effet,
 « est démontré que les femmes grecques, reléguées, pou

ainsi du
 vaient a
 par cons
 absolue
 Il n'était
 vit conti
 inconve
 ment, a j
 ment que
 des femm
 A prend
 réserves p
 au nombre
 Doras et l'
 beaucoup pla
 c'est il vien
 raitra au bou
 qui con
 se piquat
 coutume de
 requièrent le
 ont très-bien
 tenir à un se
 res pas qu'on
 Le second
 proprement, si
 son d'appar
 des salles d'ar
 linets de tabl
 comme chambr
 de la maison
 laient, et qu'il
 serait avec ses
 des festins et de
 dans la dernière
 rassaient pour
 Pour arriver



ainsi dire, dans la partie la plus reculée de la maison, n'avaient aucune communication avec les hommes de dehors; et par conséquent, le quartier qui leur était assigné devait être absolument séparé de celui que fréquentaient les hommes. Il n'était donc pas convenable qu'il fût ouvert et qu'il servît continuellement de passage à ces derniers. Pour éviter cet inconvénient, le marquis Galiani, dont j'adopte le sentiment, a jugé à propos de rejeter sur un des côtés le bâtiment que Perrault avait placé sur le front de l'habitation des femmes.

« A prendre à la lettre les paroles de Vitruve, les bâtiments réservés pour le seul usage du maître de la maison, étaient au nombre de deux. Vitruve, en les désignant, emploie les mots *Domus et Peristylia* au pluriel, et dit que ces corps de logis, beaucoup plus vastes que ne l'était la maison des femmes, dont il vient de parler, y étaient adhérents. Mais cela ne paraîtra ni nouveau ni extraordinaire à ceux qui ont étudié et qui connaissent le style peu correct de cet écrivain, qui ne se piquait pas d'être un grand grammairien. C'est assez sa coutume de se servir du pluriel dans une infinité de cas qui requièrent le singulier. Ainsi Perrault et le marquis Galiani ont très-bien fait de prendre sur cela leur parti, et de s'en tenir à un seul corps de bâtiment. J'en fais autant, et ne vois pas qu'on puisse penser autrement.

« Le second bâtiment, plus orné que le premier, n'était proprement, ainsi que je l'ai déjà fait observer, qu'une maison d'apparat, et faite pour figurer. On n'y rencontrait que des salles d'audience et de conversation, des galeries ou cabinets de tableaux, des bibliothèques, des salles de festins; aucune chambre pour l'habitation. C'était là que le maître de la maison recevait les personnes distinguées qui le visitaient, et qu'il faisait les honneurs de chez lui; qu'il conversait avec ses amis, qu'il traitait d'affaires, qu'il donnait des festins et des fêtes; et dans toutes ces occasions, sur-tout dans la dernière (Vitruve y est formel), les femmes ne paraissaient point.

« Pour arriver à ces différentes pièces, il fallait, avant tout,



« traverser de magnifiques vestibules ; *Vestibula egregia*. I
 « marquis Galiani, qui les réduit à un seul, range le sien sur
 « la voie publique, sans l'accompagner d'aucune loge de por
 « tier, qui, dans ce cas-là, y devenait nécessaire. Les mien
 « n'en auront pas besoin : ils sont renfermés sous la même clo
 « que la première porte de la maison ; et, comme j'ai déjà dit
 « duit les raisons sur lesquelles je me suis fondé pour en agir
 « ainsi, je me crois dispensé de les répéter.

« Chaque pièce avait sa porte qui lui était propre, et qui
 « était ornée, ou si l'on veut, meublée avec dignité : *Janua*
 « *proprias cum dignitate*. Je préférerais, puisqu'il faut suppléer
 « un mot, celui de meublée, par la raison que les portes, dans
 « l'intérieur des maisons, chez les anciens, n'étaient fermées
 « qu'avec de simples portières ou morceaux d'étoffes qui se
 « levait ou baissait suivant le besoin. Celles-ci avaient leurs
 « issues sous les portiques d'un péristyle bien autrement étendu
 « que ne l'était celui de l'autre maison : il occupait seul pres
 « que la moitié du terrain qu'occupait l'édifice entier ; et c'é
 « ce qui fait que Vitruve, prenant la partie pour le tout
 « donne, en quelques endroits de sa description, le nom de
 « *Péristyle* à tout l'ensemble de l'édifice. Quelquefois ce péri
 « style avait cela de particulier, que le portique qui regardait
 « le midi, et auquel était appliquée la grande salle des festins
 « soutenu par de hautes colonnes, était plus exhaussé que les
 « trois autres portiques du même péristyle. Alors on lui don
 « nait le nom de *portique rhodien*. Ces portiques, pour plus
 « de richesse, avaient leurs murailles enduites de stuc, et
 « leurs plafonds lambrissés de menuiserie. Les hommes se
 « promenaient, et pouvaient s'y entretenir et parler d'affaires
 « sans crainte d'être troublés par l'approche des femmes. Ce
 « leur avait fait donner le nom d'*Andronitides*.

« Pour vous faire prendre une idée assez juste d'un sem
 « blable péristyle, je vous transporterai, pour un moment
 « dans un magnifique cloître de moines, tel qu'il y en a dans
 « plusieurs monastères d'Italie. Je le ferai soutenir dans tou
 « son pourtour par un rang de colonnes ; j'adosserai aux mu
 « railles de grandes pièces qui auront leurs issues sous les

portiques
 vant, de
 plusieurs
 ouvertes, a
 car c'est ain
 dent à les c
 demeures d
 principale de
 le midi, le
 Je la dispos
 dement les q
 sont demand
 ques pourro
 encore assez
 donner des sp
 trace avec as
 fait la descrip
 Mais vous n
 maisons des Gr
 tes orientées de
 ai représentée d
 Il faudrait pou
 être maître d'un
 taller ce qu'on a
 sur-tout si c'est
 prend nécessaire
 propriétaire est co
 préscrivent ses
 être s'entendre qu
 ptueux que la foi
 gator, ainsi q
 pour élire pour
 dans des de
 années pour qu
 leurs aïeuses
 C'est tout, y s
 leur propre



portiques du péristyle; j'en ouvrirai quelques-unes par devant, de toute leur étendue, comme vous avez pu voir dans plusieurs chapitres de moines. Je ferai de ces pièces ainsi ouvertes, de grandes salles de festins et des salles d'audience; car c'est ainsi que je les suppose chez les Grecs; et que m'aident à les concevoir, celles de même genre qui nous sont demeurées dans les thermes des Romains. Je donnerai à la principale de ces salles de festins, à laquelle je ferai regarder le midi, le plus d'étendue que le terrain me le permettra. Je la disposerai de manière qu'on y puisse dresser commodément les quatre tables à manger, à trois lits chacune, qui sont demandées par Vitruve : un grand nombre de domestiques pourront y faire le service sans confusion, et il restera encore assez de place aux acteurs qu'on appellera pour y donner des spectacles. Voilà, si je ne me trompe, un tableau tracé avec assez de fidélité, du superbe péristyle dont Vitruve fait la description.

« Mais vous n'imaginez pas plus que moi, que toutes les maisons des Grecs fussent distribuées ni qu'elles fussent toutes orientées de la même manière que l'était celle que je vous ai représentée d'après Vitruve, et qu'il propose pour exemple. Il faudrait, pour être en état d'en construire une semblable, être maître d'un terrain aussi vaste que régulier, pouvoir tailler ce qu'on appelle en plein drap. Et qui peut l'espérer, sur-tout si c'est dans une ville déjà bâtie, où chaque édifice prend nécessairement une tournure singulière, et où tout propriétaire est contraint de s'assujettir aux alignements que lui prescrivent ses voisins? Ce que Vitruve a donné ne doit donc s'entendre que de la maison d'un grand, d'un Grec voluptueux que la fortune a favorisé, *delicior et ab fortuna opulentior*, ainsi que Vitruve le qualifie; qui, non content d'avoir édifié pour lui, fait encore élever séparément, et dans les dehors de sa maison, deux petits logements assez commodes pour que les étrangers qu'il y hébergera y trouvent leurs aisances et puissent, pendant le temps qu'ils les occuperont, y vivre en pleine liberté, comme s'ils étaient dans leur propre demeure; y entrer, en sortir, sans être



« obligés de troubler le repos de celui qui les loge; avoir pour
 « cela des portes à eux, et une rue entre leur domicile et celui
 « de leur hôte.

« Encore aujourd'hui, les Turcs se font un devoir d'exercer
 « l'hospitalité dans des *caravanserais*, ou hôtelleries con-
 « struites en forme de cloîtres, qu'ils établissent sur les che-
 « mins, et où les voyageurs sont reçus gratuitement : ce que
 « l'on peut regarder comme un reste de ce qui se pratiquait
 « anciennement en Grèce. Quant à ce que j'ai laissé entrevoir
 « de la persuasion où j'étais, que les maisons actuelles des
 « Turcs avaient de la ressemblance, pour la disposition géné-
 « rale, avec celles des anciens Grecs, leurs prédécesseurs, je
 « persiste dans le même sentiment; et j'ajoute que cela ne peut
 « guère être autrement dans un pays qui n'est pas, comme le
 « nôtre, sujet au caprice et aux vicissitudes de la mode. Lors-
 « que les Turcs ont envahi la Grèce, ils se sont en même temps
 « emparés des bâtiments qu'occupaient ceux qu'ils venaient
 « d'asservir. Ils s'y établirent. Ils trouvèrent des logements tels
 « qu'ils pouvaient les désirer, puisque les femmes y avaient
 « des appartements particuliers et tout-à-fait séparés du com-
 « merce des hommes. Ils n'ont eu presque rien à y réformer.
 « Il faut supposer, au contraire, qu'une nation guerrière, et
 « peu exercée dans la culture des arts, se sera modelée sur
 « ces anciens édifices, lorsqu'elle en aura construit de nou-
 « veaux. C'est pour cela même que, dans leurs maisons, ainsi
 « que dans celles des Grecs décrites par Vitruve, on trouve
 « tant de cloîtres où, de même que dans les anciens portiques
 « ou péristyles, la plupart des chambres ont leurs issues et y
 « aboutissent.

« M. le marquis Galiani dit, dans une de ses notes, qu'il
 « avait été tenté de placer la maison du maître au-devant de
 « celle des femmes, et non sur le côté, de façon que l'on en-
 « trât de la première dans la seconde. S'il l'eût fait, et il le
 « pouvait, il se serait conformé à la disposition actuelle des
 « maisons des Turcs : car c'est sur le devant de l'habitation que
 « se tient le maître du logis; c'est en cet endroit qu'il met
 « ordre à ses affaires, et qu'il reçoit ses visites. Les femmes

sont gardée
 à tout autre
 que resserre
 cependant le
 les sont asseo
 tour d'une c
 Convenez que
 maisons des C
 envisager. Je
 dans d'autres
 turques trava
 moins utiles à
 mes grecques:
 que de disposit
 l'avoir *sullâsann*
 le et prêtres
 une *Atarâsann*
 vastes et si m
 u on en élevait,
 es superbes édi
 uis en droit de :
 e différaient pas

Sur les Jeu

Ces jeux seraient
 certaines permutati
 ombres, 3 lettres.
 érentes; 4, de 2.

ite, en multiplian
 e nombre suivant

N

Sur la h

Quelques savant

Demonstr. arith. 3
 158.



sont gardées dans un appartement plus reculé, et inaccessible à tout autre homme qu'à celui qui a le droit d'y entrer. Quelques resserrées que soient les femmes turques, elles reçoivent cependant les visites des dames de leur connaissance; elles les font asseoir sur des sofas rangés contre la muraille, autour d'une chambre uniquement destinée pour ces visites. Convenez que cela répond assez bien à l'*Amphithalamus* des maisons des Grecs, dans le point de vue que je vous l'ai fait envisager. Je vous puis conduire encore, s'il est nécessaire, dans d'autres chambres, où je vous ferai voir les femmes turques travaillant avec leurs esclaves à différents ouvrages, moins utiles à la vérité que ceux dont s'occupaient les femmes grecques; mais cela ne fait rien au parallèle: il ne s'agit que de dispositions de chambres et de bâtiments, et je crois l'avoir suffisamment suivi. »

Je ne prétends pas qu'à l'époque où je fixe le voyage d'une Anarcharsis, plusieurs Athéniens eussent des maisons vastes et si magnifiques; mais, comme Démosthène assure qu'on en élevait, de son temps, qui surpassaient en beauté les superbes édifices dont Périclès avait embellis Athènes, je suis en droit de supposer, avec M. Mariette, que ces maisons ne différaient pas essentiellement de celle que Vitruve a décrite.

NOTE IV, CHAP. XXVI.

Sur les Jeux auxquels on exerçait les enfants.

CES jeux servaient à graver dans leur mémoire le calcul de certaines permutations: ils apprenaient par exemple, que 3 lettres, 3 lettres, pouvaient se combiner de 6 manières différentes; 4, de 24 façons; 5, de 120; 6, de 720; et ainsi de suite, en multipliant la somme des combinaisons données par nombre suivant.

NOTE V, CHAP. XXVI.

Sur la lettre d'Isocrate à Démonicus.

QUELQUES savants critiques ont prétendu que cette lettre

¹ Demosth. olynth. 3, p. 38 et 39; id. de rep. ord. p. 127; id. in Aristocr. p. 758.



n'était pas d'Isocrate; mais leur opinion n'est fondée que sur de légères conjectures. Voyez Fabricius¹, et les Mémoires de l'Académie des Belles-Lettres².

NOTE VI, CHAP. XXVI.

Sur le mot Νῶς, ENTENDEMENT, INTELLIGENCE.

Il paraît que, dans l'origine, ce mot désignait la vue. Dans Homère, le mot Νῶς signifie quelquefois *je vois*³. La même signification s'est conservée dans le mot Πρόνοια, que les Latins ont rendu par *provisio*, *providentia*. C'est ce que fait dire à Aristote, que l'intelligence, Νῶς, est dans l'âme ce que la vue est dans l'œil⁴.

NOTE VII, CHAP. XXVI.

Sur les mots SAGESSE et PRUDENCE.

ΧΕΝΟΡΗΘΝ, d'après Socrate⁵, donne le nom de *sagesse* à la vertu qu'Aristote appelle ici *prudence*. Platon lui donne aussi quelquefois la même acception⁶. Archytas, avant eux, avait dit que la prudence est la science des biens qui conviennent à l'homme⁷.

NOTE VIII, IBID.

Sur la conformité de plusieurs points de doctrine entre l'école d'Athènes et celle de Pythagore.

ARISTOTE⁸ dit que Platon avait emprunté des pythagoriciens une partie de sa doctrine sur les principes. C'est d'après eux aussi qu'Aristote avait composé cette échelle ingénieuse, qui plaçait chaque vertu entre deux vices, dont l'un pèche par défaut, et l'autre par excès. Voyez ce que dit Théagès⁹.

Le tableau que je présente dans ce chapitre est composé d'une partie de l'échelle d'Aristote¹⁰, et de quelques définitions

¹ Bibl. græc. t. 1, p. 902.

² Tom. 12, hist. p. 183.

³ Iliad. lib. 3, v. 21, 30, etc.

⁴ Topic. lib. 1, cap. 17, t. 1, p. 192.

⁵ Mémor. lib. 3, p. 778.

⁶ In Euthyd. t. 1, p. 281.

⁷ Stob. lib. 1, p. 15.

⁸ Metaphys. lib. 1, cap. 6, t. 2, p. 847.

⁹ Ap. Stob. serm. 1, p. 9.

¹⁰ Eudem. lib. 2, cap. 3, t. 2, p. 206.

épanouies da
omaque. le
dressé à Eud
er la veritab
iciens pour
nds pas l'ar
ots pris en d
sur-tout par c

Sur

Ces philosopi
s sens suppo
nt dit que tou
une fin; et c
le sage, mar
est le princip
ec justice.

Sur la

J'ai choisi par
on la preslambo
ostérieurs à l'époq
Aristote et d'Aris
proslambanomen
stème musical.

Sur le nombre de

ARISTOTÈNE par
mps le grand syst
Platon et d'Ar
omme aristoténe

¹ Aristot. ce cod. lib
1, p. 131. Serv. in 1
v. 75.



bandues dans ses trois traités de morale, l'un adressé à Ni-
maque, le second appelé les grandes Morales, le troisième
adressé à Eudème. Une étude réfléchie de ces traités peut don-
ner la véritable acception des mots employés par les péripa-
téticiens pour désigner les vertus et les vices ; mais je ne pré-
tends pas l'avoir bien fixée en français, quand je vois ces mêmes
mots pris en différents sens par les autres sectes philosophiques,
sur-tout par celle du Portique.

NOTE IX, CHAP. XXVI.

Sur une expression des Pythagoriciens.

Ces philosophes, ayant observé que tout ce qui tombe sous
ce sens suppose génération, accroissement et destruction,
ont dit que toutes choses ont un commencement, un milieu
et une fin¹ ; en conséquence, Archytas avait dit avant Platon,
que le sage, marchant par la voie droite, parvient à Dieu,
qui est le principe, le milieu et la fin de tout ce qui se fait
avec justice².

NOTE X, CHAP. XXVII.

Sur la corde nommée PROSLAMBANOMÈNE.

J'ai choisi pour premier degré de cette échelle le *si*, et
pour la proslambanomène *la*, comme ont fait les écrivains
postérieurs à l'époque de ces entretiens. Le silence de Platon,
d'Aristote et d'Aristoxène, me persuade que, de leur temps,
la proslambanomène n'était pas encore introduite dans le
système musical.

NOTE XI, IBID.

Sur le nombre des Tétracordes introduits dans la Lyre.

ARISTOXÈNE parle des cinq tétracordes qui formaient de son
temps le grand système des Grecs. Il m'a paru que, du temps
de Platon et d'Aristote, ce système était moins étendu ; mais,
comme Aristoxène était disciple d'Aristote, j'ai cru pouvoir

¹ Aristot. de coel. lib. 1, cap. 1,
p. 431. Serv. in Virg. eclog.
v. 75.

² Lib. de Sapient. in opusc. my-
thol. p. 734.



avancer que cette multiplicité de tétracordes commençait à s'introduire du temps de ce dernier.

NOTE XII, *IBID.**Sur le nombre des Notes de l'ancienne musique.*

M. BURETTE ¹ prétend que les anciens avaient seize ou vingt notes, tant pour la tablature des voix, que pour les instruments. Il ajoute, qu'après quelques années on ne pouvait à peine chanter ou solfier sur tous les tons et dans les genres, en s'accompagnant de la lyre. M. Rousseau et M. Duclos ³ ont dit la même chose, d'après M. Burette.

Ce dernier n'a pas donné son calcul; mais on voit comment il a opéré. Il part du temps où la musique avait quinze modes. Dans chaque mode, chacune des dix-huit cordes de la lyre était affectée de deux notes, l'une pour la voix, l'autre pour l'instrument, ce qui faisait, pour chaque mode, trente-six notes: or, il y avait quinze modes; il faut donc multiplier trente-six par quinze, et l'on a cinq cent quarante. Chaque mode, suivant qu'il était exécuté dans l'un des trois genres, avait des notes différentes. Il faut donc multiplier encore cinq cent quarante par trois, ce qui donne en effet seize cent vingt.

M. Burette ne s'est pas rappelé que, dans une lyre de dix-huit cordes, huit de ces cordes étaient stables, et par conséquent affectées des mêmes signes, sur quelque genre qu'on voulait monter la lyre.

Il m'a paru que toutes les notes employées dans les trois genres de chaque mode, montaient au nombre de trente-six pour les voix, et autant pour les instruments, en tout soixante-six. Multiplions à présent le nombre des notes par ces deux modes, c'est-à-dire soixante-six par quinze; au lieu de seize cent vingt notes que supposait M. Burette, nous n'en aurons que neuf cent quatre-vingt-dix, dont quatre cent quatre-vingt-quinze pour les voix, et autant pour les instruments.

Malgré cette réduction, on sera d'abord effrayé de cette quantité de signes autrefois employés dans la musique, et

¹ Mém. de l'acad. des Bell. Lettr. t. 5, p. 182.

² Dict. de mus. à l'art. Notes.

³ Mém. de l'acad. t. 21, p. 100.

ne se
bre nou
changen
chaque n
tablature
bien éloig
entières pe

Su.

On ne s'i
monie pur
dorienne. di
comme qui
tablature et
lyre. qui en
dans l'olymp
sage Minerve
plusieurs ly
gionne ?

Sur le

PYTHAGORE
vains efforts
Tartini s'expli
anciens chants
evcrere qual
raesta, et de
che noi mod
eguali ?

¹ De rep. t. 1.

² Id. ib. t. 1.

³ Ibid. p. 100.

⁴ Plat. de Mus.

3



ne se souviendra pas que nous en avons un très-grand nombre nous-mêmes, puisque nos clefs, nos dièses et nos bémols changent la valeur d'une note posée sur chaque ligne et dans chaque intervalle. Les Grecs en avaient plus que nous : leur tablature exigeait donc plus d'étude que la nôtre. Mais je suis bien éloigné de croire, avec M. Burette, qu'il fallût des années entières pour s'y familiariser.

NOTE XIII, CHAP. XXVII.

Sur les Harmonies Dorienne et Phrygienne.

ON ne s'accorde pas tout-à-fait sur le caractère de l'harmonie phrygienne. Suivant Platon, plus tranquille que la dorienne, elle inspirait la modération, et convenait à un homme qui invoque les dieux ¹. Suivant Aristote, elle était turbulente et propre à l'enthousiasme ². Il cite ³ les airs d'Olympe, qui remplissaient l'âme d'une fureur divine. Cependant Olympe avait composé, sur ce mode, un nome pour la sage Minerve ⁴. Hyagnis, plus ancien qu'Olympe, auteur de plusieurs hymnes sacrés, y avait employé l'harmonie phrygienne ⁵.

NOTE XIV, CHAP. XXVII.

Sur le caractère de la Musique dans son origine.

PLUTARQUE dit que les musiciens de son temps feraient de vains efforts pour imiter la manière d'Olympe. Le célèbre Tartini s'exprime dans les mêmes termes, lorsqu'il parle des anciens chants d'église : *Bisogna, dit-il, confessar certamente esservene qualcheduna (Cantilena) talmente piena di gravità, maestà, e dolcezza congiunta a somma semplicità musicale, che noi moderni duraremmo fatica molta per produrne di eguali* ⁶.

¹ De rep. lib. 3, t. 2, p. 399.² Id. lib. 8, t. 2, p. 459.³ Ibid. p. 455.⁴ Plut. de Mus. t. 2, p. 1143.⁵ Mém. de l'acad. des Bell. Lettr. t. 10, p. 257.⁶ Tartin. trattat. di mus. p. 144.

NOTE XV, CHAP. XXVII.

Sur une expression singulière de Platon.

POUR justifier cette expression, il faut se rappeler l'extrême licence qui, du temps de Platon, régnait dans la plupart des républiques de la Grèce. Après avoir altéré les institutions dont elle ignorait l'objet, elle détruisit, par des entreprises successives, les liens les plus sacrés du corps politique. On commença par varier les chants consacrés au culte des dieux; on finit par se jouer des serments faits en leur présence¹. A l'aspect de la corruption générale, quelques philosophes ne craignirent pas d'avancer que, dans un état qui se conduisait encore plus par les mœurs que par les lois, les moindres innovations sont dangereuses, parce qu'elles en entraînent bientôt de plus grandes; aussi n'est-ce pas à la musique seule qu'ils ordonnèrent de ne pas toucher; la défense devait s'étendre aux jeux, aux spectacles, aux exercices du gymnase, etc.² Au reste, ces idées avaient été empruntées des Égyptiens. Ce peuple, ou plutôt ceux qui le gouvernaient, jaloux de maintenir leur autorité, ne conçurent pas d'autre moyen pour réprimer l'inquiétude des esprits, que de les arrêter dans leurs premiers écarts; de là ces lois qui défendaient aux artistes de prendre le moindre essor, et les obligeaient à copier servilement ceux qui les avaient précédés³.

NOTE XVI, IBID.

Sur les Effets de la Musique.

Voici une remarque de Tartini⁴: « La musique n'est plus que l'art de combiner des sons; il ne lui reste que sa partie matérielle, absolument dépouillée de l'esprit dont elle était autrefois animée: en secouant les règles qui dirigeaient son action sur un seul point, elle ne l'a portée que sur des généralités. Si elle me donne des impressions de joie ou de douleur, elles sont vagues et incertaines. Or l'effet de l'art n'est entier que lorsqu'il est particulier et individuel. »

¹ Plat. de leg. lib. 3, t. 2, p. 701.³ Id. de leg. lib. 2, t. 2, p. 656.² Id. de rep. lib. 4, t. 2, p. 424; de leg. t. 2, lib. 7, p. 797.⁴ Tartin. trattat. di mus. p. 141 et 145.

Sur

Le jour o.

avec le 27 jui

menra son no

Les 19 anné

Les 19 années

calaires, form

chacune, don

que les premi

duisit a 29 jo

pour les 19 a

Sur la longueur

Les cinq

18 minutes 5

était, suivant

est, suivant l

43 ou 45" 5.

minutes et env

La révoluc

de 29 jours 12

observations m

L'année lunaire

21"; elle était

7' 27" 29".

¹ Scaliger. de en

2. p. 77. Petav. de

p. 63. et var. dis

10, t. 3, p. 131.

t. 1, p. 242. Frère

cad. des Bell Lett

44. Dodwel. etc.

² Censor. c. p. 21

NOTE XVII, CHAP. XXXI.

Sur le commencement du Cycle de Méton.

LE jour où Méton observa le solstice d'été, concourut avec le 27 juin de notre année julienne; et celui où il commença son nouveau cycle, avec le 16 juillet ¹.

Les 19 années solaires de Méton renfermaient 6940 jours ². Les 19 années lunaires, accompagnées de leurs 7 mois intercalaires, forment 235 lunaisons, qui, à raison de trente jours chacune, donnent 7050 jours: elles seraient donc plus longues que les premières de 110 jours. Pour les égaliser, Méton réduisit à 29 jours chacune 110 lunaisons: et il resta 6940 jours pour les 19 années lunaires ³.

NOTE XVIII, CHAP. XXXI.

Sur la longueur de l'année, tant solaire que lunaire, déterminée par Méton.

LES cinq dix-neuvièmes parties d'un jour font 6 heures 18 minutes 56 secondes 50 tierces, etc. Ainsi l'année solaire était, suivant Méton, de 365 jours 6^h 18' 56" 50''' 4; elle est, suivant les astronomes modernes, de 365 jours 5^h 48' 43" ou 45" ⁵. Différence de l'année de Méton à la nôtre, 30 minutes et environ 12 secondes.

La révolution synodique de la lune était, suivant Méton, de 29 jours 12^h 45' 57" 26''' , etc. ⁶; elle est, suivant les observations modernes, de 29 jours 12^h 44' 3" 10''' , etc. ⁷ L'année lunaire était, suivant Méton, de 354 jours 9^h 11' 29" 21''' ; elle était plus courte que la solaire de 10 jours 21^h 7' 27" 29''' ⁸.

¹ Scaliger. de emend. temp. lib. 2, p. 77. Petav. de doctr. temp. t. 1, p. 63, et var. dissert. lib. 6, cap. 10, t. 3, p. 131. Ricciol. Almag. t. 1, p. 242. Fréret, Mém. de l'acad. des Bell. Lettr. hist. t. 18, p. 444. Dodwel, etc.

² Censor. cap. 18.

³ Germin. ap. Petav. t. 3, p. 23.

⁴ Petav. de doctr. temp. t. 1, p. 62. Ricciol. Almag. lib. 4, p. 242.

⁵ Lalande, astronom. t. 1, p. 35. Bailly, hist. de l'astr. anc. p. 448.

⁶ Petav. ibid.

⁷ Lalande, ibid. t. 2, p. 291.

⁸ Petav. ibid.



NOTE XIX, CHAP. XXXI.

Sur les Cadrans des anciens.

On peut se faire une idée de ces sortes de cadrans par l'exemple suivant. Palladius Rutilius, qui vivait vers le cinquième siècle après J. C., et qui nous a laissé un traité sur l'agriculture, a mis à la fin de chaque mois une table où l'on voit la correspondance des divisions du jour aux différentes longueurs de l'ombre du gnomon ¹. Il faut observer, 1^o que cette correspondance est la même dans les mois également éloignés du solstice, dans janvier et décembre, février et novembre, etc.; 2^o que la longueur de l'ombre est la même pour les heures également éloignées du point de midi. Voici la table de janvier.

Heures.....	I et XI.....	Pieds.....	29.
H.....	II et X.....	P.....	19.
H.....	III et IX.....	P.....	15.
H.....	IV et VIII.....	P.....	12.
H.....	V et VII.....	P.....	10.
P.....	VI.....	P.....	9.

Ce cadran paraît avoir été dressé pour le climat de Rome. Les passages que j'ai cités dans le texte, prouvent qu'on en avait construit de semblables pour le climat d'Athènes. Au reste, on peut consulter, sur les horloges des anciens, les savants qui en ont fait l'objet de leurs recherches ².

NOTE XX, CHAP. XXXIII.

Sur les voyages de Platon en Sicile.

PLATON fit trois voyages en Sicile; le premier, sous le règne de Denys l'Ancien; les deux autres, sous celui de Denys le Jeune, qui monta sur le trône l'an 367 avant J. C.

Le premier est de l'an 389 avant la même ère, puisque, d'un côté, Platon lui-même dit qu'il avait alors 40 ans ³, et

¹ Pallad. ap. script. rei rust. t. 2, p. 905.

² Salmas. exercit. in Solin. t. 1, p. 632. Casaub. in Athen. lib. 6,

cap. 10; et lib. 9, cap. 17. Petav. var. dissert. t. 3, lib. 7, cap. 8.

³ Plat. cpist. t. 3, p. 324.

qu'il est pro
La date d
en l'air: calen
modernes qu
suffiront pour
Platon s'étai
de reconstruit
l'ouze à quinze
aux olympique
tion. Ainsi,
jeux, et l'on
Du pourrait hies
05 et 306, c'est
C.; mais la ren
Dans les premie
l'atémoin d'une
Dion, ce dernier s
sile; et pendant
l'arriva, au pù
trava les troupe
s'agit 1" ait é
viron un au a
ut été suivie, u
eclipse de lune
et visible à Zacyn
heures du soir. Il
ette 9 août de l'a
Zacynthe: il sui
la printemps de
l'août de l'an 33:
l'on, qu'il ne s'e
le son second ro:
peut placer le sec
l'ai été conduit

⁴ Corsin. dissert.
Plat. in symbol. litter.

⁵ Plut. in Dion. t. 1



il est prouvé, d'ailleurs, qu'il était né l'an 429 avant J. C. ¹

La date des deux autres voyages n'a été fixée que d'après un faux calcul par le P. Corsini, le seul peut-être des savants modernes qui se soit occupé de cet objet. Les faits suivants offriront pour éclaircir ce point de chronologie.

Platon s'était rendu en Sicile dans le dessein de ménager la réconciliation entre Dion et le roi de Syracuse. Il y passa quinze mois; et ayant à son retour trouvé Dion aux jeux olympiques, il l'instruisit du mauvais succès de sa négociation. Ainsi, que l'on détermine l'année où se sont célébrés ces jeux, et l'on aura l'époque du dernier voyage de Platon. On pourrait hésiter entre les jeux donnés aux olympiades 304, 305 et 306, c'est-à-dire, entre les années 364, 360 et 356 avant J. C.; mais la remarque suivante ôte la liberté du choix.

Dans les premiers mois du séjour de Platon à Syracuse, on fut témoin d'une éclipse de soleil ². Après son entretien avec le roi, ce dernier se détermina à tenter une expédition en Sicile; et pendant qu'il faisait son embarquement à Zacynthe, arriva, au plus fort de l'été, une éclipse de lune qui effraya les troupes ³. Il faut donc que l'année olympique dont il s'agit ¹ ait été précédée d'une éclipse de soleil, arrivée environ un an auparavant, et visible à Syracuse; ² qu'elle ait été suivie, un, deux, et même trois ans après, d'une éclipse de lune arrivée dans les plus fortes chaleurs de l'été, et visible à Zacynthe: or, le 12 mai 361 avant J. C., à quatre heures du soir, il y eut une éclipse de soleil visible à Syracuse, le 9 août de l'an 357 avant J. C., une éclipse de lune visible à Zacynthe: il suit de là que le troisième voyage de Platon est du printemps de l'an 361, et l'expédition de Dion du mois d'août de l'an 357. Et comme il paraît par les lettres de Platon ⁴, qu'il ne s'est écoulé que deux ou trois ans entre la fin de son second voyage et le commencement du troisième, on peut placer le second à l'an 364 avant J. C.

J'ai été conduit à ce résultat par une table d'éclipses que je

¹ Corsin. dissert. de natal. die Plat. in symbol. litter. vol. 6, p. 97.

² Plut. in Dion. t. 1, p. 966.

³ Id. ibid. p. 968.

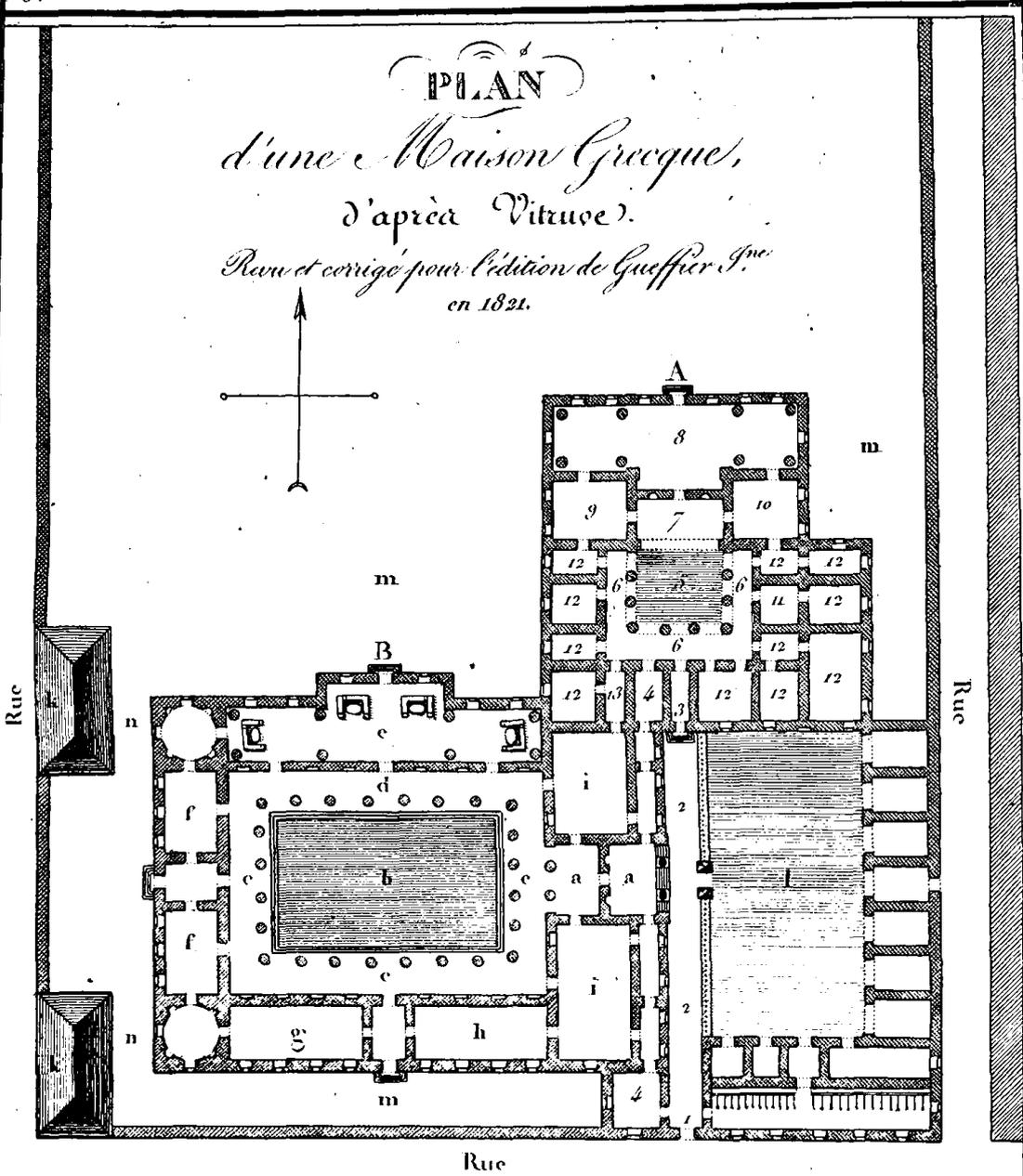
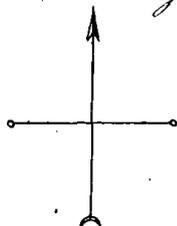
⁴ Plat. t. 3, epist. 3, p. 317; epist. 7, p. 338.



PLAN

d'une Maison Grecque, d'après Vitruve.

Revue et corrigé pour l'édition de Guéffier I.^{er}
en 1821.



A. Appartement de la Femme.

- 1 Entrée ou première Porte sur la Voie publique.
- 2 Allée appelée par Vitruve *Iter*
- 3 Seconde Porte ou Porte intérieure.
- 4 Loges des Portiers.
- 5 Peristyle.
- 6 Portiques.
- 7 Vestibule.
- 8 Salles de Travail.
- 9 Chambre du Lit ou *Thalamus*
- 10 Chambre des Vides ou *Amphitalamus*
- 11 Salle à manger.
- 12 Chambre pour le Service et les Domestiques.
- 13 Communication entre l'Appartement de la Femme et celui du Mari.

B. Appartement du Mari.

- a Vestibule.
- b Grand Peristyle.
- c Portiques.
- d Portique Rhodien.
- e Salle de Festin.
- f Bibliothèque.
- g Galerie de Tableaux.
- h Salle à manger.
- i Salles d'Audience et de conversation.
- k Logements pour les Hôles.
- l Ecuries et basse-cour.
- m Jardin.
- n Allées appelées *Mekaulæ*

Ph. Le Roy sculp.



NOTE XXII, CHAP. XXXIV.

Sur les issues secrètes de l'ancre de Trophonius.

PEU de temps après le voyage d'Anacharsis à Lébadée, un suivants du roi Démétrius vint consulter cet oracle. Les autres se défièrent de ses intentions. On le vit entrer dans la grotte, et on ne l'en vit pas sortir. Quelques jours après, son corps fut jeté hors de l'ancre par une issue différente de celle par où l'on entrait communément ¹.

NOTE XXIII, IBID.

Sur l'enceinte de la ville de Thèbes.

DANS la description en vers de l'état de la Grèce par Dicéarque ², il est dit que l'enceinte de la ville de Thèbes était de 43 lieues, c'est-à-dire, d'une lieue et 1563 toises. Dans la description en prose du même auteur (p. 14), il est dit qu'elle était de 70 stades, c'est-à-dire, 2 lieues 1615 toises. On a proposé, dans ce dernier texte, une faute de copiste. On pourrait également supposer que l'auteur parle, dans le premier passage, de l'enceinte de la ville basse, et que, dans le second, il comprend dans son calcul la citadelle.

Dicéarque ne parle point de la Thèbes détruite par Alexandre, celle dont il s'agit dans cet ouvrage. Mais, comme Pausanias ³ assure que Cassandre, en la rétablissant, avait fait relever les anciens murs, il paraît que l'ancienne et la nouvelle ville avaient la même enceinte.

NOTE XXIV, IBID.

Sur le nombre des habitants de Thèbes.

ON ne peut avoir que des approximations sur le nombre des habitants de Thèbes. Quand cette ville fut prise par Alexandre, elle y périt plus de six mille personnes, et plus de trente mille furent vendues comme esclaves. On épargna les prêtres et ceux qui avaient eu des liaisons d'hospitalité ou d'intérêt avec Alexan-

¹ Pausan. lib. 9, cap. 39, p. 792. 94 et 95.

² Ap. geogr. min. t. 2, p. 7, v. ³ Lib. 9, cap. 7, p. 725.



dre, ou avec son père Philippe. Plusieurs citoyens prirent sans doute la fuite ¹. On peut présumer, en conséquence, que le nombre des habitants de Thèbes et de son district pouvait monter à cinquante mille personnes de tout sexe et de tout âge, sans compter les esclaves. M. le baron de Sainte-Croix regardait ce récit comme exagéré ². J'ose n'être pas de son avis.

NOTE XXV, CHAP. XXXV.

Sur les nations qui envoyaient des députés à la diète des Amphictyons.

Les auteurs anciens varient sur les peuples qui envoyaient des députés à la diète générale. Eschine, que j'ai cité au commencement du texte, et dont le témoignage est, du moins pour son temps, préférable à tous les autres, puisqu'il avait été lui-même député, nomme les Thessaliens, les Béotiens, les Doriens, les Ioniens, les Perrhèbes, les Magnètes, les Locriens, les OEtéens, les Phthiotes, les Maliens, les Phocéens. Les copistes ont oublié le douzième, et les critiques supposent que ce sont les Dolopiens.

NOTE XXVI, IBID.

Sur la hauteur du mont Olympe.

PLUTARQUE ³ rapporte une ancienne inscription, par laquelle il paraît que Xénagoras avait trouvé la hauteur de l'Olympe de 10 stades, 1 plèthre moins 4 pieds. Le plèthre, suivant Suidas, était la sixième partie du stade, par conséquent 15 toises 4 pieds 6 pouces. Otez les 4 pieds et les 6 pouces, il reste 15 toises, qui ajoutées aux 945 que donnent les 10 stades, font 960 toises pour la hauteur de l'Olympe. M. Bernoulli l'a trouvée de 1617 toises ⁴.

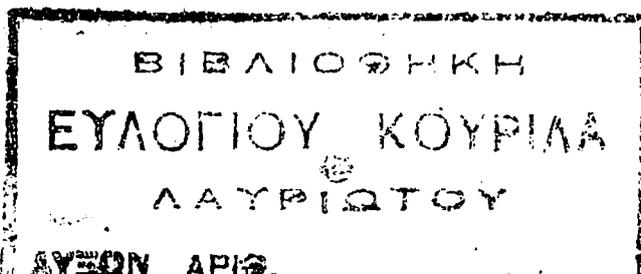
¹ Diod. lib. 17, p. 497. Plut. in Alex. t. 1, p. 670. Ælian. var. hist. lib. 13, cap. 7.

² Exam. crit. des histor. d'Alex.

³ In Paul. Æmil. t. 1, p. 263.

⁴ Buffon, époq. de la Nat. p. 307.

FIN DES NOTES DU TROISIÈME VOLUME.



TAI

DES MATIÈRE

C

XXXVI. - F

V -

XXXVII. - V

XXXVIII. - V

F

XXXIX. - X

XL. - V

XLI. - V

XLII. - De

XLIII. - Id.

Lj

XLIV. - Vie

XLV. - Du

XLVI. - Des

XLVII. - De

tia

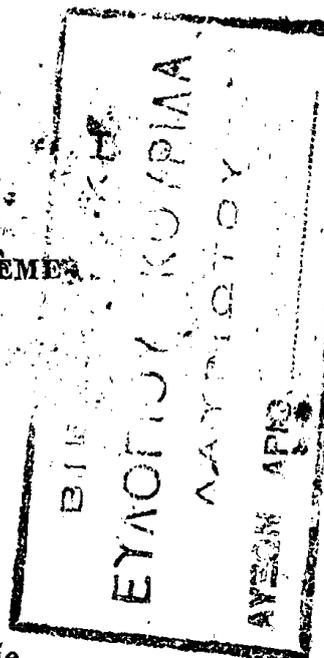


TABLE SOMMAIRE

DES MATIÈRES CONTENUES DANS LE QUATRIÈME
VOLUME.

CHAPITRES 36 — 51.

- XXXVI. — Voyage d'Épire, d'Arcadie et d'Étolie.
— Oracle de Dodone. — Saut de Leu-
cade Page 1
- XXXVII. — Voyage de Mégare, de Corinthe, de
Sicyone et de l'Achaïe 16
- XXXVIII. — Voyage de l'Élide. — Les Jeux olym-
piques 63
- XXXIX. — Xénophon à Scillonte 114
- XL. — Voyage de Messénie 133
- XLI. — Voyage de Laconie 169
- XLII. — Des habitants de la Laconie 190
- XLIII. — Idées générales sur la Législation de
Lycurgue 196
- XLIV. — Vie de Lycurgue 211
- XLV. — Du Gouvernement de Lacédémone... 219
- XLVI. — Des Lois de Lacédémone 240
- XLVII. — De l'Education et du Mariage des Spar-
tiates 249



XLVIII.	—Des Mœurs et des Usages des Spartiates.	102
XLIX.	—De la Religion et des Fêtes des Spartiates.	202
L.	—Du Service militaire chez les Spartiates.	210
LI.	—Défense des Lois de Lycurgue.—Causes de leur décadence	210
Notes		

PLACEMENT DES PLANCHES.

CARTES.	L'Étolie et l'Acarmanie (en regard de la page 11).
	La Corinthie et la Sicyonie (en regard de la page 12).
	L'Élide et la Triphisie (en regard de la page 63).
	Essai sur la Topographie d'Olympie (en regard de la page 81).
	La Messénie (en regard de la page 133).
	La Laconie et l'île de Cythère (en regard de la page 169).
	Essai sur la Topographie de Sparte (en regard de la page 177).
FIGURES.	Fêtes de Bacchus Ésymnète (en regard de la page 60).
	Abradate et Panthée (en regard de la page 132).
	Aristomène (en regard de la page 146).
	Lycurgue (en regard de la page 212).

FIN DE LA TABLE.

